



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 00055935 5

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

A V I S.

MOUTARD, qui vient d'acquiescer
Voyageur François, a cru devoir
joindre des Cartes géographiques pour
l'intelligence de cet Ouvrage. Elles
vendent séparément, soit en feuill
avec un avis pour classer chaque Car
soit reliées en carton, 5 liv.

LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS,
OU
LA CONNOISSANCE
DE L'ANCIEN

ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

NOUVELLE ÉDITION,
Avec des Cartes géographiques.

TOME XXVIII.

Prix , 3 liv. relié.

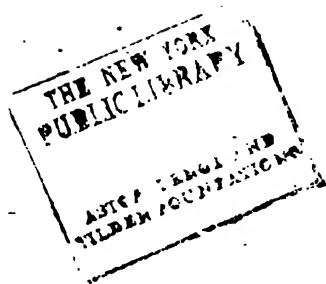


A P A R I S ;

Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire
de la Reine, Hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXXVII.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.





LE
VOYAGEUR
FRANÇOIS.

LETTRE CCCLXIII.

LA SICILE.

LA Sicile a-t-elle été de tout tems une isle, ou bien a-t-elle fait originai-
rement une partie du continent de
l'Italie? Cette question a été fort agi-
tée par les Anciens. S'il falloit s'en rap-
porter au témoignage des Poëtes, on
n'auroit aucun doute là-dessus : ils
ont déclaré positivement que la Sicile
avoit été séparée du continent par un
tremblement de terre. Mais le témoi-
gnage isolé des Poëtes seroit trop

A iij

suspect, s'il n'étoit appuyé par des autorités plus graves. Plusieurs Auteurs Grecs ont adopté cette opinion : d'autres, tels que Diodore & Justin, la contestent, & prétendent que ce fait n'a pour base qu'une tradition incertaine. Quelques Modernes soutiennent qu'on ne peut pas se refuser à l'admettre, fondés sur la correspondance parfaite qui se remarque entre les couches de terre opposées de la Calabre & de la Sicile. Fazelle même & le Fevre, plus hardis, vont jusqu'à fixer l'époque de cette séparation.

La forme de la Sicile est triangulaire & de là vient le nom de *Trinacria*, Trinacrie, qui lui fut donné par les Grecs. Ses trois angles sont terminés par trois caps principaux qui s'avancent fort loin dans la mer; savoir, *capo del Faro* autrefois le cap Pelore, vers l'Italie; *capo Passaro*, le cap Pachin', vers la Morée; & *capo Boeo*, le cap Lilybée vers l'Afrique. La côte du cap *del Faro* au cap *Boeo*, se nomme septentrionale; celle du cap *Boeo* au cap *Passaro*, méridionale; & celle du cap *Passaro* au

L A S I C I L E. 7

cap *del Faro*, orientale. C'est la plus grande des isles de la Méditerranée. On lui donne environ quatre cent cinquante milles de circuit, sans compter les arcs des golfes qui peuvent l'augmenter d'environ cinquante milles; ce qui fait près de cent soixante-dix lieues de côtes. Elle s'étend de l'est à l'ouest l'espace de soixante lieues, & de quarante environ du nord au sud dans sa largeur moyenne. Sa situation entre le 36^e & le 38^e degré de latitude septentrionale l'expose, pendant l'été, à des chaleurs très-vives, qui deviennent étouffantes, lorsque le *sirocco* ou le vent d'Afrique souffle; inconvenient trop fréquent, & qui rend alors ce climat, admirable d'ailleurs à tant d'autres égards, insupportable en quelque sorte pour les nationaux, & bien plus encore pour les étrangers.

La Nature semble avoir formé la division de cette isle en trois parties, par trois fleuves, & par la direction de trois chaînes de montagnes. Le premier de ces fleuves est le *Fiume grande*, autrefois l'Himera septentrional, qui se jette dans la mer de Toscane; le second est le *Fiume salso*, l'Himera

méridional , qui se jette dans la mer de Libye ou d'Afrique ; & le troisieme est le *Fiume Giaretta* , le Symethus , qui se jette dans la mer Ionienne ou de Sicile , entre Catane & Lentini. Cette division est encore marquée par la nature & la variété des productions. De plus , chacune a son cap , & au loin les côtes des deux mers qui l'entourent. Les premiers peuples policés qui habiterent la Sicile , suivirent à peu près les limites de cette division. Les Sarrasins , dans la suite , les assignerent d'une maniere plus positive : elles furent adoptées par les Normands , & se conservent de nos jours sous le nom de *Val di Mazara* , à l'extrémité duquel est le cap *Boeo* , de *Val di Noto* , terminé par le cap *Passaro* , & de *Val di Demona* , où est celui de *Faro*.

Outre le nom de Trinaerie qu'avoit la Sicile , les Anciens lui en donnerent plusieurs autres : ils la nommerent *Terre des Cyclopes* , *Pays des Lestrigons* , *Isle Etna* , à cause de cette montagne fameuse par son terrible volcan ; *Isle du Soleil* , à cause de sa grande fertilité ; *Sicanie* , des Sicanien ; *Sicite* , des Sicules ou Siciliens. Ils l'appelerent

L A S I C I L E.

aussi *Terre des Grecs*, & elle fit partie
 de la Grande Grece. Il seroit sans doute
 aussi difficile qu'inutile de rechercher
 l'origine des premiers peuples qui for-
 merent des établissemens dans cette
 isle. » Dans le langage des Poëtes, dit
 » un Ecrivain très-érudit, ce sont des
 » Géans, des Lestrigons, des Cyclo-
 » pes, des Phéaciens, des Lotophages,
 » &c. tantôt enfans des Dieux, tantôt
 » enfans de la Terre, peut-être tous
 » tirés du cerveau d'Homere, à ce
 » que pense Philostrate, n'ayant de
 » demeures que les antres & les caver-
 » nes de l'Etna, étant d'une grandeur
 » & d'une force extrêmes, d'une timi-
 » dité & d'une lâcheté sans égales, de
 » la férocité la plus atroce, de la cruauté
 » la plus inouïe, vivant de chair crue,
 » mangeant les étrangers, se mangeant
 » eux-mêmes, ignorant les Arts; repré-
 » sentés cependant tantôt comme des
 » pirates exercés, des brigands tou-
 » jours aux aguets, quelquefois comme
 » des ouvriers adroits, intelligens, en-
 » fin comme des hommes extraordi-
 » naires, plus propres à figurer dans un
 » conte, qu'à tenir place dans une his-
 » toire «.

Ce sont néanmoins ces hommes à qui l'on fait honneur de presque toutes les découvertes. S'il faut en croire les Auteurs de l'antiquité, les Dieux, les Sciences, les Arts, sur-tout l'Agriculture, prirent naissance en Sicile. A ce sujet, voici un passage assez remarquable de Diodore, qui se trouve au commencement du cinquième Livre de son Histoire Universelle. » Les Historiens, dit-il, qui passent pour les plus fideles, rapportent que c'est dans la Sicile que Cérès & Proserpine se firent voir aux hommes pour la première fois, & que cette île est le premier endroit du monde où il ait crû du blé. Le plus célèbre des Poètes a suivi cette tradition, lorsqu'il dit, en parlant de la Sicile :

» Sans le travail du soc, sans le soin des semailles,

» La terre fait sortir de ses riches entrailles

» Tous les dons arrosés aussi-tôt par les Cieux.

» En effet, on voit encore dans le Léontin & dans plusieurs autres lieux de la Sicile, du froment sauvage qui pousse de lui-même. Il étoit naturel d'attribuer à une terre si excellente

» l'origine du blé ; & l'on voit d'ail-
 » leurs que les Déeses qui nous en
 » ont montré l'usage , y sont dans une
 » vénération particuliere. C'est là même
 » qu'on a placé l'enlèvement de Pro-
 » serpine , parce que ces Déeses , qui
 » aimoient uniquement ce séjour , y
 » avoient établi leur résidence. Ce fut
 » dans les prairies d'Enna que Pluton
 » ravit Proserpine. Ces prairies , qui
 » sont auprès de la ville de ce nom ,
 » sont dignes de curiosité , par les vio-
 » lettes & par les fleurs de toure es-
 » pece qui y croissent , & qui répan-
 » dent une telle odeur dans l'air , qu'elle
 » fait perdre aux chiens de chasse la
 » piste des animaux qu'ils poursuivent.
 » La superficie du terrain , qui est plane
 » dans le milieu & traversée de plu-
 » sieurs ruisseaux , s'élève du côté des
 » bords qui sont entourés de préci-
 » pices : on prétend que cette plaine
 » fait précisément le milieu de l'isle.
 » Non loin de là , on voit des prés ,
 » des jardins , des marais ; l'on trouve
 » enfin une grande caverne , dans la-
 » quelle il y a une ouverture souter-
 » raine , tournée du côté du nord.
 » Toutes les plantes dont cette campagne

» est couverte , portent des fleurs
» pendant toute l'année , & la rendent
» aussi charmante à la vue qu'à l'odo-
» rat. Au reste , les habitans de la Si-
» cile , en mémoire du séjour que Cé-
» rès & Proserpine avoient fait chez
» eux , instituèrent des fêtes en leur
» honneur. L'appareil en est éclatant &
» magnifique : mais dans tout le reste ,
» le peuple assemblé affecte de se con-
» former à la simplicité du premier âge.
» Il est aussi d'usage , pendant les dix
» jours que dure cette fête , de mêler
» dans les conversations quelques pa-
» roles libres & déshonnêtes , parce que
» ce fut avec de pareils propos que l'on
» fit rire Cérès , affligée de la perte de
» sa fille «.

Ce passage indique assez clairement le goût naturel que les habitans de la Sicile avoient pour l'agriculture , qu'ils portèrent au plus haut degré. Plusieurs d'entre eux , tels qu'Hiéron , Epicharme , Philopator , Attalus , écrivirent , sur cette matière , des Ouvrages estimés , dont Columelle parle avec éloge. D'autres Siciliens ne s'acquirent pas moins de gloire par l'invention de plusieurs arts utiles ou agréables. Les pre-

miers instrumens de fer furent , selon Pline , fabriqués en Sicile. Xenagoras fit le premier bâtiment à six rangs de rames : Scopas mit le premier une aiguille aux cadrans ; & le premier cadran que l'on vit à Rome , avoit été enlevé de la ville de Catane. Ibicus fut l'inventeur du sambuque , espece de harpe ; & le Berger Ibis ; de la flûte. On doit encore à la Sicile divers instrumens de musique , comme le phorminx , espece de guitare , & le cymbalum , espece de tambour de basque. Andron enseigna l'art de chanter & de danser au son de la flûte. Un certain Métellus donna des leçons de musique à Platon. Démophile fut le maître de Zeuxis dans l'Art de la peinture. Orcidamus fixa les loix de la lutte. Phalaris lui-même ; ce monstre de tyrannie si décrié par son taureau d'airain , dans lequel les malheureuses victimes de sa férocité , consumées par l'ardeur du feu qu'on allumoit dessous , jetoient des mugissemens semblables à ceux de l'animal qui les renfermoit ; Phalaris inventa une forte de baliste à lancer le feu , très-utile dans les sièges & dans les combats. Que vous

dirai-je, Madame, d'Archimede, qui étonna l'Univers par la sublimité de son génie & ses merveilleuses inventions? Théocrite, par le naturel & les graces de ses expressions, par l'abondance & la variété de ses tableaux, par la douceur de ses sentimens, n'a-t-il pas porté au plus haut point de perfection la poésie bucolique, dont la première origine remonte au Berger Daphnis, autre Sicilien? Les Idylles de Moschus ne tiennent-elles pas encore un des premiers rangs dans ce genre de poésie? Empédocle, Diodore, ne se sont-ils pas fait un nom illustre, l'un dans la Philosophie, & l'autre dans la manière d'écrire l'Histoire? Enfin, que l'on examine, comme dit Solin, tout ce que produit la Sicile, la fertilité du sol & le caractère des habitans, on trouvera que tout cela approche des choses qui passent pour être les meilleures. *Quidquid Sicilia gignit, sive soli fecunditatem, sive hominum ingenia species, proximum est iis quæ optima dicuntur.*

Les progrès de la civilisation parmi les Siciliens, furent comme ceux de tous les peuples de la terre. Ils eurent

d'abord des cabanes , ensuite des villages ; ils bâtirent enfin des villes. Chacune avoit alors son Roi , ou plutôt son Tyran , comme le disent Justin & Denys d'Halicarnasse. Aussi la Sicile fut-elle regardée comme la mere des Tyrans : aucun pays dans l'Univers n'en a produit un si grand nombre. Au rapport de Pline , Phalaris fut le premier qui inventa le mot & la chose dans la ville d'Agriente. Il étoit digne d'une pareille invention. Son génie industrieux ne le portoit qu'à ce qui pouvoit nuire à ses semblables. On observe encore que dès les tems les plus reculés , la Sicile avoit des temples dédiés à Cérès , à Vénus , à Apollon , à Diane , & beaucoup d'établissmens , de ports , de caps , &c. sous le nom d'Hercule. Ces idées religieuses supposent la société déjà bien avancée dans cette isle.

Tous les avantages qu'elle réunissoit étoient bien propres à tenter la curiosité , ou , si l'on veut , la cupidité des premiers navigateurs de l'Univers , c'est-à-dire , les Phéniciens. Ils y formerent des établissemens , & l'occupèrent pendant quelque tems. Vinrent ensuite les pre-

mieres colonies Grecques, qui se répandirent par-tout. Des Troyens, avant & après la prise de Troie, s'y fixerent à leur tour. Les Carthaginois leur succéderent. La possession d'un pays aussi fertile & aussi voisin de la métropole de leur empire, étoit trop nécessaire à leurs vûes intéressées de commerce, pour ne pas prendre tous les moyens possibles de s'en emparer. Les Siciliens s'armèrent pour la défense de leur liberté. On se fit des guerres sanglantes. A cette époque, commencerent à paroître des hommes célèbres dans tous les genres, qui se succédant pendant une assez longue suite de siècles, porterent la gloire de la Sicile à l'égal des Etats les plus brillans de la Grèce. Mais leurs efforts ne suffirent pas pour balancer la puissance des Carthaginois. Ceux-ci étendirent leurs conquêtes; & par leur influence dans les affaires, ils furent pendant plus de trois cents ans presque les seuls maîtres de l'Italie entière.

Enfin les Romains pénétrèrent dans la Sicile. Tout plia devant eux. Syracuse même, défendue par une nombreuse garnison, & plus encore par le

génie fécond d'Archimede, qui four-
nissoit sans cesse à ses compatriotes
des machines toujours nouvelles pour
résister aux attaques de leurs ennemis;
Syracuse, cette ville si riche & si céle-
bre, devint la proie de l'avidité du
vainqueur. Alors la Sicile fut réduite
en province Romaine l'an 520 de
Rome, sort qu'elle éprouva la pre-
mière, & que presque tous les autres
pays de l'Univers partagerent dans la
suite. Mais la conquête de cette île
devint pour les Romains le juste châti-
ment de leur ambition. Le butin im-
mense dont ils s'enrichirent à la prise
de Syracuse & de plusieurs autres villes
de l'île, fut le premier germe de la cor-
ruption qui les avilit si fort eux-mêmes
peu de tems après.

Les guerres des Carthaginois & des
Romains avoient dévasté la Sicile : la
population y étoit considérablement
diminuée. Tite-Live dit, qu'après la
seconde guerre Punique, on n'y comp-
toit plus que quarante villes : il de-
voit cependant y en avoir davantage,
puisque dans des tems postérieurs on
y trouvoit encore soixante-six, & se-

Ion Diodore, soixante-huit villes considérables. Mais Strabon nous apprend que, dans le siècle où il vivoit, des villes qui avoient été autrefois très-florissantes, n'étoient plus que des ruines. Messine, Toromanium, Catane, Syracuse, Naxe, Mégare, furent anéanties par la désertion des habitans. Le célèbre canton des Léontins éprouva le même malheur. La côte, depuis le cap Pachin jusqu'à celui de Lilybée, étoit déserte : on n'y voyoit plus que les vestiges de Camarine, d'Agriente, de Lilybée. Dans l'intérieur du pays, la plupart des anciennes villes n'étoient plus habitées, ou ne l'étoient que par des Pâtres. Himere, Gela, Gallipolis, Selinonte, Eubée, & beaucoup d'autres, étoient absolument abandonnées.

Le vieux Caton & Cicéron, frappés de l'étonnante fertilité de la Sicile, l'appeloient le grenier de Rome & la nourrice du peuple Romain. Il s'en falloit bien cependant que cette fertilité fût aussi considérable qu'elle l'avoit été anciennement. Du tems de Cicéron, les terres ne produisoient plus que huit ou dix pour un; & sous les Hiérons, elles avoient rendu cent pour

un. La raison de cette décadence est sensible. Les Grands de Rome, après la conquête de l'isle, se la partagerent, & la firent cultiver par des esclaves qui y labouroient les terres & y faisoient paître des troupeaux. Comment des malheureux, qui n'étoient animés par aucune vûe d'intérêt personnel, auroient-ils pu se porter avec ardeur à faire fructifier les terres? On ne doit pas être surpris si la Sicile perdit alors de sa fécondité.

L'état des choses devint encore plus déplorable à la chute de l'empire Romain. En vain les Empereurs Grecs de Constantinople firent-ils des efforts pour conserver les établissemens qui leur restoient en Sicile. Dès le 9^e siècle, les Sarasins y firent plusieurs fois des descentes, & ils parvinrent à s'en rendre presque entièrement les maîtres. Ce fut alors que cette isle redevint ce qu'elle avoit été du tems des Cyclopes & des Lestrigons. Tous les Arts y tomberent. Le peuple gémissant sous l'esclavage, éprouvoit, de la part de ses oppresseurs, les traitemens les plus cruels. Les églises renversées, les monasteres pillés, les

Chrétiens horriblement vexés, tout annonçoit la ruine prochaine de la Religion. Le mal étoit à son comble lorsque les Normands, déjà maîtres de la Pouille & de la Calabre, portèrent leurs vûes sur la Sicile. Leurs succès surpassèrent peut-être leurs espérances : ils y formerent des établissemens si solides, qu'en peu de tems ils furent en état de donner des loix aux Sarasins, & de les chasser même de leur nouvelle domination.

Roger, frere de Robert Guiscard, eut le titre de Comte de Sicile. En reconnaissance du zele qu'il témoignoit pour le progrès de la Religion, le Pape Urbain II lui donna, par une Bulle solennelle, confirmée ensuite par Adrien VI, une juridiction absolue & indépendante, tant pour le spirituel que pour le temporel, & le déclara, lui & ses successeurs, Légats nés du Saint-Siège. Telle est l'origine de ce fameux tribunal de la Monarchie (*Tribunale della Monarchia regia*); qui, en vertu des droits dont tout Roi de Sicile est revêtu, peut excommunier, punir, condamner & absoudre tous les Ecclé-

tiastiques de cette isle, depuis le plus simple Prêtre jusqu'aux Evêques, Archevêques & Cardinaux. Il est de plus Juge ordinaire de toutes les causes des Abbés à collation royale, & des églises indépendantes de leurs Ordinaires; & il prend connoissance, par voie d'appel, des sentences de tous les autres tribunaux ecclésiastiques. Ce privilège unique parmi les Souverains, & qui procure à celui de la Sicile le nom de *Beatissimo Padre*, très-Saint-Pere, a été vivement attaqué, même de nos jours, par plusieurs Papes, sous prétexte que la Bulle d'Urbain II n'étoit pas authentique : mais les Rois de Sicile en ont démontré au Saint-Siège la réalité, & se sont toujours maintenus dans la possession de leurs droits, qui leur deviennent d'autant plus précieux, qu'ils servent à contre-balancer l'autorité que les Papes prétendroient s'arroger dans le royaume de Naples, en leur qualité de Seigneur suzerain. Au reste, ce tribunal de la Monarchie, dont le siège est à Palerme, est composé d'un Ministre Ecclésiastique, Docteur en Droit Canon, que l'on appelle

11 LA SICILE.

Monfignor della Monarchia, d'un Avocat fiscal, & d'un Procureur. Il étend fa juridiction fur toute l'ifle, & même fur celle de Malte.

Les Normands, maîtres de la Sicile, y établirent le gouvernement féodal qui fubfifte encore dans toute fa force. Quelque défectueux que foit en lui-même ce gouvernement, il fut alors regardé comme le plus grand de tous les bienfaits. Il rétablit l'ordre dans un pays où l'on ne connoiffoit depuis long-tems que l'anarchie & tous les maux qui en font la fuite. On prétend que ce fut le Comte Roger qui en divifa les biens en trois portions égales : il en réferva un tiers au domaine de la Couronne, donna l'autre tiers au Clergé, & le dernier tiers aux Barons qui l'avoient aidé dans fa conquête. La portion des militaires fut distribuée en fiefs, avec obligation de fecourir le Prince, en cas de befoin, d'un certain nombre de troupes à pied & à cheval. Ce font ces trois ordres ou classes, qu'on nomme *Bracci*, qui forment le Parlement de Sicile. L'ordre domanial eft composé de quarante-trois villes royales, bien supé-

seances à celles qui sont sujettes aux Barons. L'ordre ecclésiastique, présidé par l'Archevêque de Palerme, comprend tous les Archevêques, Evêques, Abbés, Prieurs & Bénéficiers à patronage royal. Dans l'ordre militaire sont rangés tous les Barons qui possèdent de grands fiefs ; ils ont pour Président le Prince de Battera, le premier Baron de tout le royaume. La convocation du Parlement se fait par le Roi, quand il le juge à propos. Ceux qui ne peuvent y assister, envoient à leur place des hommes qui les représentent & qui ont le titre de Procureurs. Les villes envoient des Députés, excepté celles de Palerme & de Catane, qui envoient des Ambassadeurs. L'ouverture du Parlement se fait par le Vice-Roi, qui expose les demandes du Souverain. Ces demandes & la répartition des impôts sont la matiere des délibérations des trois ordres, auxquelles le Vice-Roi n'assiste pas, mais qu'il a soin de diriger & de rendre conformes aux vûes de la Cour. Avant la fin des séances, il choisit douze sujets, qui sont appelés ici les Magistrats de la députation du royaume. Les intérêts de la nation leur sont

confiés : ils en font les procureurs & les défenseurs. Leur autorité dure jusqu'à la convocation d'un autre Parlement.

Une pareille administration, dont la Sicile pourra retirer, quand elle voudra, les plus grands avantages, suppose, dans le Comte Roger qui l'établit, des vûes très-sages pour le bonheur de ses peuples : ils en jouirent en effet sous son regne, qui fut d'assez longue durée. Son fils, Roger II développa les talens d'un grand homme & d'un héros. Il réunit à ses Etats de Sicile ceux qui forment aujourd'hui le royaume de Naples : il prit le titre de Roi, & se fit couronner à Palerme, ville qu'il choisit pour être la capitale de tous les pays sujets à sa domination, & qui jouit encore de ce privilège, quoique Naples soit devenue dans la suite la résidence des Souverains. Guillaume *le Mauvais*, fils & successeur de Roger II, ne régna pas long-tems : il laissa sa couronne à Guillaume *le Bon*, qui mourut bientôt après lui-même sans enfans. Alors la riche succession des Princes Normands, acquise par tant de travaux & d'exploits,

ploits glorieux , fut dévolue à Constance , fille du second lit de Roger II , qui , par son mariage avec l'Empereur Henri , la transporta dans la Maison de Souabe ; mais les différens survenus entre les Princes de cette Maison & les Papes , ne leur en laisserent pas une longue jouissance. Ceux-ci en disposerent en faveur de Charles , Comte d'Anjou & de Provence.

Une victoire signalée qu'il remporta sur l'usurpateur Mainfroi , servit plus à l'assurer sur le trône des Deux-Siciles , que toutes les étranges prétentions de la Cour de Rome. Sa bonne fortune le rendit encore maître de Conradin , qui étoit venu en Italie soutenir ses droits légitimes sur des Etats qu'il avoit hérités de ses peres. Charles eut la barbarie de le faire décapiter. Cette exécution atroce révolta tous ses sujets. Les Siciliens sur-tout en témoignèrent le plus vivement leur indignation. A ce premier grief de mécontentement de leur part , s'en joignirent , d'autres qui les porterent à un degré de fureur , dont on trouve peu d'exemples dans l'Histoire. Chargés de quelques nouveaux impôts , dépouillés de certains

privileges qui leur tenoient à cœur ; ils furent sur-tout très-sensibles à la préférence que Charles avoit donnée à Naples pour y fixer sa résidence au préjudice de Palerme , qui depuis long-tems avoit été déclarée la capitale de toute la Monarchie. Mais ce qui servit à les irriter encore davantage , ce fut la licence des François , qui avoient suivi le Comte d'Anjou dans sa conquête. Des hommes dominés par une jalousie extrême , ne pouvoient voir , sans frémir de rage , les agaceries , les attaques , & trop souvent les insultes auxquelles leurs femmes & leurs filles étoient exposées. Bientôt ils ne mirent plus de bornes à leur ressentiment.

Malheureusement il y avoit alors dans l'isle un homme qui , par ses intrigues sourdes , ne chercha qu'à lui donner plus d'activité pour venir à bout des desseins qu'il méditoit. C'étoit Jean de Prochira , qui avoit eu , sous Mainfroi , beaucoup de crédit & d'autorité en Sicile , & que Charles d'Anjou avoit dépouillé de ses biens & de ses charges. Animé par la vengeance , il parcourut toute la Sicile , déguisé en

Cordelier , pour animer les esprits. Quand il les vit amenés au point où il désiroit , il trama le plus horrible de tous les complots. Il fut arrêté que le lendemain de Pâques 1282 , au premier coup des Vêpres , on feroit main-basse sur tous les François. Quelques Historiens rapportent que le massacre qui s'exécuta effectivement ce jour-là ; fut occasionné par une insulte qu'un François , nommé Droguet , fit à une femme de Palerme , dans le moment qu'on alloit à Vêpres. Le peuple irrité court aux armes ; il tombe à l'improviste sur les François , & les égorge tous impitoyablement , sans distinction d'âge , de sexe & de condition. On ne fait grace qu'au seul Desporcelets , Gentilhomme Provençal , dont la vertu est respectée par des furieux qui ne respectoient plus les droits les plus sacrés de la Nature. Dans l'emportement de la haine , on vit même des Prêtres & des Religieux fouiller leurs mains dans le sang des femmes Siciliennes qu'on croyoit grosses des François. L'isle entiere partagea cet esprit de rage & de cruauté. Les François furent massacrés ou chassés de toutes

parts ; mais ce ne fut ni au même jour , ni à la même heure , comme on l'a prétendu. Ceux qui étoient à Messine ne furent chassés que l'année suivante.

Tout le profit de ce forfait exécrable , connu sous le nom de Vêpres Siciliennes , revint à Pierre III , Roi d'Aragon. Depuis long-tems ce Prince méditoit de s'emparer de la Sicile , sur laquelle il croyoit avoir des droits par son mariage avec Constance , à qui Mainfroi son pere avoit donné cette isle en dot. Ces droits , peut-être assez équivoques dans l'origine , lui parurent incontestables , lorsque Conradin , en mourant , lui fit la cession de ses Etats d'Italie. On l'accusa d'avoir été le principal moteur de la révolution qui venoit d'arriver ; & ce qui tourna contre lui les premiers soupçons en une espece de certitude , c'est que se trouvant alors sur les côtes d'Afrique avec une flotte considérable qu'il avoit préparée depuis long-tems , sous prétexte d'une expédition , il se rendit à Palerme avec toutes ses forces , aussi-tôt qu'il eut appris ce qui s'y étoit passé , & s'y fit couronner aux acclamations de tous les habitans. Il

alla ensuite au devant de la flotte de Charles d'Anjou, la battre, & ne trouvant nulle part aucune résistance, il fit reconnoître, dans la Sicile entière, sa nouvelle domination, sans tenir compte des excommunications que le Pape Martin IV, François de naissance, lançoit contre lui. Dès-lors cette île forma un Etat différent de celui du royaume de Naples, & fut gouvernée par des Princes de la Maison d'Aragon, jusqu'à la réunion qu'en fit Ferdinand le Catholique en 1505. Durant cet intervalle elle fut assez tranquille. Les habitans étoient satisfaits d'être soumis à des Souverains qui, pour l'ordinaire, faisoient leur résidence parmi eux.

Il n'en fut pas de même, lorsque Ferdinand eut établi la coutume d'y envoyer des Vices-Rois particuliers; coutume constamment suivie par tous les Rois d'Espagne ses successeurs, tant qu'ils furent en possession de cette île. Ces Vices-Rois faisoient l'abus le plus criant de leur autorité : ils accabloient le peuple d'impôts, se permettoient toutes sortes de vexations pour s'enrichir, eux & leurs créatures, excludoient les naturels du pays des em-

plais civils & militaires, pour les donner à leurs compatriotes, laissoient languir l'Agriculture, les Arts & les Sciences, au point que quelques-uns, par une détestable politique qui leur persuadoit que, pour être maîtres des Siciliens, il falloit les tenir dans l'ignorance, ne rougirent pas de punir exemplairement des maîtres qui enseignoient les Mathématiques à de jeunes Seigneurs. Les moyens employés par la Cour de Madrid pour remédier à des abus sur lesquels on ne cessoit de porter des plaintes, servoient même à rendre le sort des habitans plus déplorable. On envoyoit tous les six ans un Visiteur en Sicile pour prendre connoissance de toutes les concussions & malversations dont on accusoit le Vice-Roi, les militaires, les gens de robe & les Officiers du domaine royal : mais il n'étoit pas difficile de gagner ce Visiteur, avide lui-même de richesses. A son retour en Espagne, il ne manquoit pas de dire que tout alloit à merveilles; & l'impunité assurée aux exacteurs ne faisoit qu'augmenter leurs brigandages.

Un peuple naturellement vif & sensible, devoit supporter avec impatience

de pareils traitemens. Aussi se laissa-t-il plusieurs fois entraîner à des révoltes. La première éclata en 1516, sous le regne de Charles-Quint, contre le Vice-Roi Hugues de Moncada, homme d'une sévérité si outrée, qu'il avoit indisposé toute la Noblesse. Le Roi le cita à sa Cour, & nomma Jean de Lune pour être Président de ce royaume. La tranquillité fut aussi-tôt rétablie ; mais elle fut de courte durée. Les troubles recommencerent ; & pour y mettre fin, Charles-Quint fut obligé, en 1518, d'envoyer des troupes dans les plus fortes villes de la Sicile. Il fit arrêter les principaux chefs des rebelles, les punit de mort, & fit détruire leurs maisons. Ces exemples de sévérité donnés à Palerme, à Messine, à Randace, à Catane, effrayerent les autres villes ; elles demanderent grace, & donnerent même des contributions. Il fallut bien plier sous la force, & se soumettre à toutes les iniques oppressions des Vices-Rois & de leurs satellites. Leur despotisme & leur avarice allerent toujours en croissant, & devinrent enfin si intolérables, qu'en 1647 les peuples se souleverent.

Cette année fut remarquable par les séditions de Naples & de Palerme, qui eurent lieu en même tems. La populace de cette dernière ville mit à sa tête un Chaudronnier nommé Alexis, & se porta aux excès les plus cruels contre les Nobles & les Financiers : elle brûla le palais. Los-Velez, Vice-Roi de Sicile, augmenta l'audace des séditieux en paroissant les craindre : il se retira sur les galeres, où il mourut de honte & de désespoir.

Le soulèvement fut général dans la Sicile. La seule ville de Messine n'y prit point de part : mais quelques années après, en 1674, cette ville, jusqu'alors si fidele dans les tems de troubles, fut la première à lever l'étendard de la révolte. Elle choisit pour chef le Marquis de Trecastagne, & se mit sous la protection de la France. Cependant elle se partagea en deux factions. Celle connue sous le nom des Merli, vouloit qu'on profitât des offres de l'Espagne. La faction de Malvezzi prévalut, livra la ville aux François, & proclama, l'année suivante, Louis XIV Roi de Sicile : il l'eût été en effet, si l'armée

Françoise eût mieux secondé les bonnes dispositions des Siciliens. En vain cette armée remporta des avantages considérables ; en vain le célèbre Abraham Duquesne défit complètement , à la rade de Palerme , les flottes Espagnole & Hollandoise , commandées par le brave Ruyter , qui mourut de ses blessures : tous ces avantages devinrent inutiles par la lenteur & la négligence du Maréchal de Vivone , Général des François. Ils évacuèrent même entièrement la Sicile en 1678 , & l'abandonnerent à tout le ressentiment des Espagnols , qui continuerent à y exercer impunément leurs vexations.

A ces maux déjà si sensibles , s'en joignirent d'autres qui mirent le comble à l'infortune des habitans. La Sicile est très-exposée à des tremblemens de terre plus terribles que dans aucun autre pays de l'Europe. A peine se passe-t-il d'année où l'on n'en ressent quelque'un , soit dans toute l'Isle , soit dans des cantons particuliers : ils causent souvent des dommages épouvantables ; mais de tous ceux que l'on a éprouvés , il n'en est point qui ait été

plus funeste que celui du 9 au 20 de Janvier 1693. Dans cet intervalle de tems, seize villes & dix-huit terres seigneuriales furent entièrement englouties avec leurs habitans. Un plus grand nombre de villes, de bourgs & de villages furent tellement ébranlés, que depuis ils sont tombés en ruines, les uns totalement, les autres en partie. Neuf cent soixante-douze églises furent renversées. Plus de cinquante mille personnes périrent dans ce désastre ; quelques Auteurs même en font monter le nombre à quatre-vingt-treize mille.

La guerre qui embrasa la plus grande partie de l'Europe pour la succession de Philippe V au trône d'Espagne, ne se fit point ressentir en Sicile. Malgré l'exemple de défection donné par le royaume de Naples, elle resta fidele à son légitime Souverain, qui cependant, par le traité d'Utrecht, en 1713, fut obligé de la céder au Duc de Savoie : mais celui-ci n'en resta pas long-tems en possession ; il fut contraint lui-même, moyennant un équivalent dans le Milanéz, de la céder, en 1716, à l'Empereur, qui la réunit de nouveau au

royaume de Naples. Le Cardinal Albéroni, cet homme extraordinaire, qui, par ses talens & ses intrigues, parvint, de la condition la plus obscure, à la place de principal Ministre de Philippe V, forma, en 1718, l'entreprise hardie de rendre la Sicile à ses anciens maîtres. Il fit armer une flotte considérable, dont il donna le commandement au Marquis de Leyde, pour attaquer cette isle. Dégarnie de forces suffisantes pour sa défense, elle seroit bientôt passée sous la domination des Espagnols, d'autant plus que, dans ces circonstances, le vœu des habitans les appeloit. Mais les Anglois, jaloux de la marine Espagnole, armerent une flotte nombreuse. L'Amiral Bings, qui la commandoit, débarqua vingt mille Allemands en Sicile : il attaqua la flotte Espagnole à la hauteur de Syracuse, & lui enleva vingt-trois vaisseaux, une galiote à bombes, & un brûlot. La perte des Espagnols, dans ce combat, fut de six mille hommes. Ce revers n'empêcha pas le Cardinal Albéroni de poursuivre avec ardeur l'exécution de ses projets : il donna ordre au Marquis de Leyde de presser la conquête de la Si-

cile. Le 15 Octobre de la même année : les Espagnols , secondés par les habitants , défirent un corps de huit mille Allemands commandés par le Général Vétéran , qui fut fait prisonnier. L'année suivante , ils furent vaincus à leur tour par le Général Merci ; & sur ces entrefaites , le Cardinal Albéroni , auteur de cette expédition , ayant été disgracié , la Cour de Madrid rappela de la Sicile toutes ses troupes.

Cependant Philippe V avoit toujours des vues secrètes sur cette isle , ainsi que sur le royaume de Naples : il n'attendoit qu'une occasion favorable pour les développer avec succès ; elle se présenta en 1734. Ce Monarque céda ses droits sur ces deux Etats à l'Infant Don Carlos son fils , que la victoire remportée à Bitonto par le Duc de Mortemart , mit bientôt en possession du royaume de Naples. De là ce Général passa en Sicile , dont la conquête ne fut pas moins rapide : il fit reconnoître à Palerme le jeune Prince pour Souverain , & chassa les Allemands de tous les postes. La ville de Messine résista un peu plus long-tems ; mais elle se rendit l'année suivante. Philippe V

confirma de nouveau , par un diplôme ,
à son fils , le titre de Roi de Sicile. La
possession tranquille de cette isle & du
royaume de Naples fut assurée à ce
Prince par le traité de Vienne en 1736.

Je suis , &c.

À Messine , ce 10 Octobre 1758.



LETTRE CCCLIV.

SUITE DE LA SICILE.

J'A I eu souvent occasion , Madame , de vous parler des vues pittoresques qui me jetoient dans l'enchantement , en parcourant le royaume de Naples. Eh bien ! la beauté de toutes ces vues disparoît devant celle de Messine. Il semble , a dit quelqu'un , que la Nature ait voulu prouver à l'Art , que ce qu'elle opere est infiniment plus parfait & plus majestueux que tout ce que celui-ci produit à force de travail & d'application. Une langue de terre assez étroite , qui s'étend du côté de la mer , y a tracé un des plus beaux & des meilleurs ports du monde connu , dans lequel plus de mille vaisseaux sont en sûreté contre tous les vents , dans toutes les saisons , & arrivent jusqu'aux maisons des Négocians. La forme de ce port est circulaire , ou plutôt elle ressemble à une faux ; ce qui fit donner anciennement à cet endroit le nom de *Zan-*

ele, que portoit aussi la ville avant qu'elle eût été rebâtie par les Messéniens, qui l'appelerent *Messana*, *Messina*, ou Messine. Sur cette langue de terre, est une citadelle très-bien fortifiée, construite après la révolte de 1674, par les ordres de Charles II, Roi d'Espagne, pour contenir la ville. La pointe la plus avancée dans la mer est défendue par le fort Saint-Sauveur, qui commande l'entrée du havre; & à l'extrémité se trouve un fanal pour avertir les vaisseaux des dangers de Carybde, comme celui qui est placé au *capo Faro* sert à leur faire remarquer le rocher de Scylla. Il est assez vraisemblable que ces fanaux, appelés en grec *Pharos*, ont fait donner à l'ensemble du détroit, le nom de Phare de Messine.

La ville est bâtie sur le bord de la mer. L'intérieur n'a rien de bien remarquable; mais les maisons à quatre étages qui regnent le long du port, & dans lesquelles on a suivi rigoureusement partout les mêmes proportions d'architecture, forment un point de vue unique & admirable. Les Messinois l'appellent *le Théâtre*; & ils ont raison. On croi-

roit que c'est un palais immense, dont la façade a presque un mille de longueur. Dix-huit rues qui aboutissent symétriquement au port, paroissent être autant de portes qui donnent accès à ce superbe édifice. Un des fauxbourgs, celui du côté de Taormine, frappe par la longueur de la seule rue qui s'y trouve : elle a plus de trois milles ; & les maisons ne sont interrompues que par des jardins qu'on rencontre de distance en distance. Les promenades sont très-multipliées & infiniment agréables : on y est toujours à l'ombre, avantage bien précieux dans un pays aussi chaud que celui-ci : quelques-unes se prolongent jusqu'à la mer ; & l'on y est sans cesse rafraîchi par la brise du détroit. L'air d'ailleurs qu'on respire à Messine est excellent : il est parfumé des odeurs les plus suaves ; effet produit sans doute par mille especes de plantes, d'arbustes, d'arbrisseaux, dont tout le pays d'alentour est couvert. Les vivres sont à très-bas prix, très-bons & très-abondans : le poisson sur-tout passe pour être le meilleur de la Méditerranée.

Que vous dirai-je de la campagne

des environs ? Figurez - vous un pays coupé par des vallées & des collines charmantes , couvertes de jardins , de vergers , de champs variés de toutes sortes de productions. Ici ce sont des vignes élevées , mariées avec des arbres encore plus élevés ; là , différentes rangées de mûriers ; plus loin , des oliviers , des orangers , des citronniers , des figuiers d'Inde , des aloès , &c. qui réussissent parfaitement. Un spectacle plus enchanteur se présente du sommet des collines. On découvre toute l'étendue du détroit. Semblable à un grand fleuve , fier & majestueux , il roule ses eaux avec lenteur , & s'élargit insensiblement jusqu'à ce qu'il se confonde avec la mer. De tous côtés , au milieu d'une campagne fertile , s'élèvent des villes , des bourgs , des villages , des églises ; & la vue est terminée par de magnifiques forêts. Des fêtes champêtres viennent ajouter aux douces émotions qu'on éprouve. Il n'est pas rare de voir les jeunes garçons & les filles de la campagne , la plupart jolies & piquantes , se réunir pour danser jusqu'au coucher du soleil. Les airs sont infiniment agréables , les danses

41 SUITE DE LA SICILE:

vives & légères. Tout respire la joie ; & l'on se croit transporté au tems de Théocrite , qui nous a laissé de si belles descriptions des plaisirs de la Sicile.

Vous croiriez sans doute , après cela , que Messine doit être une des plus florissantes villes de l'Univers. Hélas ! elle l'a été pendant bien des siècles. Amie fidèle des Romains , elle leur facilita la conquête de la Sicile par l'appui de ses armes & de ses trésors. Dans la suite des tems , elle rendit le même service au Comte Roger ; & de là vient encore l'espece de vénération qu'on a dans toute l'isle pour cette ville autrefois si puissante , & dont les décisions entraînoient celles de tous les autres Siciliens. Son commerce , favorisé par une des situations les plus heureuses que l'on connoisse , lui avoit procuré des richesses immenses. Pendant long-tems ; elle eut jusqu'à quatre-vingt gros vaisseaux , & partagea avec les Vénitiens tous les profits du négoce dans les Indes orientales. Aujourd'hui sa gloire , sa puissance , sa population même , tout a éprouvé la plus triste décadence ; & il ne lui reste plus que de vains titres , tel que celui d'être la ca-

pitale du royaume, *capo del Regno* ; prérogative confirmée par tous les Rois, qu'elle dispute à Palerme dont elle a toujours été la rivale, & qui l'empêche d'envoyer des Ambassadeurs dans cette dernière ville, lorsque le Parlement s'y assemble : elle charge quelque autre ville de la procuration.

C'est à la fameuse révolte de 1674 que doivent se rapporter les premiers malheurs de Messine. Livrée à toute la vengeance des Espagnols, elle fut accablée d'impôts, & perdit ses privilèges. Dix-huit mille habitans environ quitterent alors la ville, & allerent chercher un asile dans plusieurs cantons de l'Italie. Les Arts, l'industrie, le commerce, tomberent en proportion des pertes qu'essuya la population, qui se trouva réduite à quatre-vingt-dix mille habitans. Elle se soutint cependant à peu près de même jusqu'à l'année 1743, où la peste fit des ravages si affreux, qu'en un jour il mourut trente mille personnes. A ce fléau succéda celui de la petite vérole, qui, pendant six années consécutives, emporta presque tous les enfans au berceau & les jeunes gens. La ville n'a jamais pu se rétablir

de ces désastres. Actuellement on y compte tout au plus quarante mille habitans ; quelques-uns même ne les font pas monter au delà de vingt-cinq mille , parmi lesquels il y a plus de dix mille Moines & Religieuses. Du reste, la crainte de la peste a fait une si vive impression sur les esprits , que , pour prévenir la contagion , on a interdit non seulement à cette ville , mais encore à la Sicile entière , tout commerce direct avec le Levant. Ainsi toutes les marchandises de ce pays viennent par Malte & par Livourne.

Ce moyen sans doute est le plus court , il est même infaillible , pour se mettre à l'abri de la peste : mais il est aisé de voir combien il est préjudiciable au commerce. Celui de Messine surtout est presque totalement tombé. Les huiles sont entre les mains des Génois. Les fabriques manquent d'ouvriers & de débit : on n'y fait plus que des mouchoirs de soie , des bas tricotés , & quelques étoffes légères d'une seule couleur. Ce n'est pas que la soie ne soit très-abondante & de la première qualité : mais le Gouvernement y a mis un droit de seize pour cent ; ce

en gêne beaucoup l'exportation. En n'a-t-il voulu ranimer le commerce cette ville, en y formant une Compagnie du Levant. Les privilèges existans qu'on lui avoit donnés, séduisirent d'abord, il est vrai, tout le monde. n'y eut personne dans la Sicile qui s'empressât de mettre ses fonds dans cette nouvelle Compagnie, dont on se promettoit les plus grands avantages : mais on ne fut pas long-tems sans reconnaître le vice de ses opérations. Au lieu d'imiter l'exemple des anciens habitans, qui, étant mieux au fait du pays & de la nature de son commerce, traoquoient par échange, & traoquoient les productions de la Grece contre celles de la Sicile, cette Compagnie envoyoit son argent comptant dans le Levant, & revendoit à perte des marchandises achetées à très-haut prix. Par-là ses fonds furent bientôt épuisés ; & tout le royaume couroit le risque d'être entièrement ruiné, si l'on n'eût supprimé cette Compagnie.

Je ne vous dirai rien, Madame, des antiquités de Messine. Cette ville n'offre aujourd'hui aucun édifice ancien, mais seulement quelques débris épars,

46 SUITE DE LA SICILE.

& beaucoup de colonnes entieres, ou par fragmens, dont plusieurs de granit d'Égypte. Les édifices modernes n'ont rien de remarquable. On retrouve dans les églises le goût Napolitain, c'est-à-dire qu'elles sont chargées de dorure & d'ouvrages en marbre de toutes les couleurs. Quelques-unes de ces églises renferment d'assez bons tableaux des meilleurs Peintres Siciliens, parmi lesquels on distingue Guagliati, Morealese, & le Cavalier Messinese, qu'on peut appeler l'Albane de la Sicile. Cet Artiste réunissoit à une élégante correction de dessin, beaucoup de grace & d'agrément, tant dans la composition que dans l'exécution. On peut en juger par le plafond de la galerie qu'il a peinte à Messine dans le palais du Prince Scalletta, qui possède une collection de tableaux très-considérable. Les statues sont très-prodiguées dans cette ville : il n'est point de place où l'on n'en voye quelqu'une des Souverains de l'isle, à pied ou à cheval ; mais elles sont toutes du plus mauvais goût. Les habitans vantent, comme un chef-d'œuvre & comme une production de l'Ecole de Michel-Ange, un groupe de marbre

blanc, qui représente Neptune donnant des fers à Scylla & à Carybde, & qui est placé le long du port, avec plusieurs autres morceaux de sculpture. Dans le fait, il ne l'emporte sur tout le reste qu'en médiocrité.

Messine est une des trois villes de la Sicile, décorée du titre d'archevêché. Elle a de plus un Sénat qui a beaucoup perdu de ses privilèges depuis la révolte. Parmi les Sénateurs, il y en a un qui doit être militaire. Deux Tribunaux, dont l'un s'appelle la *Regia Corte*, & l'autre l'*Appellazione*, reçoivent les causes en première instance. Mais on peut en appeler aux Tribunaux de Palerme. A l'exemple de cette dernière ville, Messine est éclairée pendant la nuit : ce sont encore les deux seules villes de la Sicile qui jouissent de cet avantage.

Sur le point de quitter Messine pour continuer ma route en Sicile, je crus devoir prendre un guide pour m'accompagner & pour me défendre contre les bandits, sur lesquels on raconte des choses bien extraordinaires. Ce sont, dit-on, des brigands déterminés, qui infestent toute l'île, mais qui mettent quelquefois dans leurs vols & dans leurs assassinats, cer-

48 SUITE DE LA SICILE:

sains procédés dont on les croiroit peu capables. Ils se regarderoient comme déshonorés, s'ils employoient des voies lâches contre ceux qu'ils attaquent : ils pillent, ils tuent, ils massacrent, mais toujours, disent-ils, avec honneur, *honorabilmente*. Ils forment une espece de société, qui est devenue même redoutable pour le Gouvernement : non seulement il ne les poursuit pas, mais il les prend en quelque sorte sous sa protection. De là, vous pouvez imaginer la terreur qu'ils ont inspirée parmi les habitants. Aussi ne voyagent-ils qu'avec les plus grandes précautions ; les Seigneurs avec un cortége nombreux de leurs vassaux, armés de pied en cap ; les Bourgeois avec des gens à pied qui les suivent, & leurs fusils en travers sur le pommeau de la selle, prêts à coucher en joue à la moindre rencontre suspecte qu'ils peuvent faire.

Je serois cependant assez porté à croire que ces précautions ne sont pas maintenant aussi essentielles ici que dans le royaume de Naples. Le Roi Victor-Amédée II de Savoie, dont le regne, qui ne dura que cinq ans, sera toujours cher & précieux à cette île
par

par la sagesse de son administration , porta une loi par laquelle chaque Gouverneur de province , qu'on appelle *Capitan Giustiziere* , est obligé de répondre , sur sa fortune , de tous les vols qui se font dans les chemins de son district. Cette loi , toujours en vigueur , a cimenté la sûreté publique ; & s'il se commet encore des vols & des meurtres , ils ne sont guere plus communs que dans les pays de l'Europe qui passent pour être les plus policés. D'ailleurs , le Gouvernement établi , pour garder les chemins , une espece de Maréchaussée , composée en grande partie , il est vrai , de ces bandits : mais l'on peut se fier à eux , & l'on est assuré de n'avoir rien à craindre quand ils sont chargés d'accompagner un voyageur. C'est un de ces hommes que j'ai pris avec moi ; je n'ai eu qu'à m'en louer. Content de la petite somme convenue avec lui , laquelle ne monte pas au delà d'un petit écu par jour , il m'a prévenu en tout , m'a procuré des logemens & des vivres , a fait le prix dans les auberges , & mis bien vite à la raison les Aubergistes qui vouloient faire les difficiles , quand nous

50 SUITE DE LA SICILE.

avons été assez heureux que de trouver des hôtelleries ; car il faut avouer qu'elles sont encore bien rares dans la Sicile, si l'on peut même donner ce nom à de misérables taudis où l'on est pêle-mêle, hommes & animaux, dans le même rez-de-chaussée, & où l'on est assailli par toute sorte de vermine. Il faut ajouter des chemins affreux, impraticables en plusieurs endroits ; on peut même dire qu'il n'en existe pas : ce sont des sentiers incertains à travers de vallons, de collines, de montagnes escarpées. Jamais les voitures ne pourroient y passer. On est nécessairement obligé d'aller à cheval ou en litière, & l'on se trouve exposé à toute l'ardeur d'un soleil brûlant, ou à des pluies abondantes, dont souvent il est impossible de se garantir.

La Sicile offre cependant aux voyageurs des avantages bien précieux & presque inconnus dans les pays où l'on croit suppléer par de l'argent, à plusieurs vertus : c'est cette hospitalité généreuse dans tous les habitans, reste vénérable des mœurs antiques, & qui formoit un lien inviolable & sacré parmi les hommes de Nations différentes. J'en

ai fait souvent moi-même l'heureuse expérience. Muni de simples lettres de recommandation que j'avois apportées de Messine, j'ai trouvé des amis dans toutes les villes où je me suis arrêté. J'ai été reçu, accueilli, fêté; on m'a rendu toutes sortes de services avec une politesse, une cordialité qui me pénétoient de reconnoissance, & qui me dédommageoient bien des fatigues que j'avois à essuyer. D'ailleurs que d'objets de curiosité ! que de vues charmantes & pittoresques se présentent de toutes parts, sur-tout dans la côte orientale & occidentale ! Ne font-elles pas bientôt oublier les peines que l'on s'est données, quand on a le plaisir de contempler tout ce qu'elles ont de ravissant ?

J'ai été singulièrement frappé de la beauté de ces vues en allant de Messine à Taormina. Les environs de cette dernière ville sont délicieux. Aussi je ne suis pas surpris qu'ils aient particulièrement exercé l'imagination des Poëtes, qui nous ont d'ailleurs laissé des descriptions si brillantes de toute la Sicile. La campagne est très-bien cultivée, & produit d'excellens vins, de l'huile & de la soie. Tous les

52 SUITE DE LA SICILE

champs sont bordés de gros aloès d'A-mérique, dont les tiges ont quelque-fois plus de trente pieds de haut : elles sont couvertes de fleurs qui se termi-nent en pointes régulières, & se re-nouvellent tous les cinq ou au moins tous les six ans, quoique certains Bo-tanistes aient assuré qu'elles ne pous-sent que tous les cent ans. On prétend même qu'on trouve ici, comme dans toutes les terres brûlées aux en-viron de l'Etna, le cinnamome & le poivre, qui ne sont pas à la vérité aussi forts que ceux des Moluques, mais qui, mêlés avec eux, ne laissent pas que de se débiter dans toute l'Eu-rope.

La ville de Taormina est située sur une montagne escarpée, à deux milles au dessus du niveau de la mer. Au dessous, est une rade qui s'appelle *Giardini*. La ville moderne n'offre rien de remarquable : mais dans l'an-cienne, qui portoit le nom de *Taurominium*, on trouve encore des restes assez bien conservés, qui donnent une grande idée de sa magnificence. Le plus curieux & le plus rare, est le théa-tre : la scène, qui manque à tous les

SUITE DE LA SICILE. 53

autres, y existe dans toute son intégrité. Je ne fais ce qui doit l'emporter, ou sa belle situation, ou l'élégance de sa structure. Il est sur une colline à l'orient de la ville, d'où l'on a le coup d'œil le plus agréable qu'il soit possible d'imaginer. On découvre toute la hauteur de l'Etna, & les sièges des spectateurs sont tournés du côté de cette montagne, qui devoit sans doute leur causer de fréquentes distractions. La vue s'étend à droite & à gauche vers Messine & vers Catane; & plus bas on voit la mer resserrée entre les rivages délicieux de la Calabre & de la Sicile.

La vaste étendue de ce théâtre, le plus grand que l'on connoisse, m'a étonné; & je n'aurois jamais pu concevoir comment les Acteurs pouvoient se faire entendre de la foule prodigieuse des spectateurs qu'il devoit contenir, si l'expérience que j'ai faite ne m'en avoit pleinement convaincu. J'ai placé mon guide en différens endroits, en lui recommandant de m'adresser la parole. Par-tout j'ai entendu très-distinctement tous les mots qu'il prononçoit, même ceux qu'il proféroit à voix

basse. Il est bon néanmoins de remarquer qu'on ne découvre nulle part la trace de ces vases d'airain dont parle Vitruve, lesquels avoient la propriété de renforcer la voix des Acteurs : on ne reconnoît pas même la trace des endroits où ils auroient pu être placés. Cet effet si surprenant doit donc provenir de la manière dont l'édifice est construit ; & , selon moi , la chose est bien plus extraordinaire que l'oreille de Denys à Syracuse , dont je vous parlerai dans la suite ; car il est tout simple que les moindres sons se transmettent dans l'espece de tuyau que forme cette grotte ; mais qu'en plein air & dans toute la circonférence d'un demi-cercle fort étendu , la voix se fasse entendre également bien dans toutes les lignes de sa direction , voilà ce qui me paroît véritablement admirable , & ce qui dépose en faveur de l'habileté de l'Architecte , & de sa profonde connoissance des proportions de ces mêmes lignes. Un autre monument non moins remarquable , qu'on voit à Taormina , est une naumachie , ou peut-être des bains publics , avec cinq réservoirs d'eau , semblables par la

SUITE DE LA SICILE. 45

forme & par l'architecture, mais de différente grandeur. Que de difficultés n'a-t-on pas eues à vaincre pour exécuter un pareil ouvrage dans des lieux si montagneux !

Je partis de Taormina pour me rendre à Catane. Comme je ne voulois laisser rien échapper de ce qui pouvoit satisfaire ma curiosité, je quittai le chemin qui conduit directement à cette dernière ville, & je pris sur la droite, pour examiner le canton que l'on appelle la région cultivée de l'Etna. C'est ici où l'on commence à voir la lave de ce terrible volcan, qui a couvert, à plusieurs reprises, presque toute cette région, qui a pénétré jusque dans la mer l'espace de plus d'un mille, & qui a formé dans son lit des promontoires larges & d'une profondeur énorme. On peut même dire que toute cette côte est formée de lave. On reconnoît évidemment que les villes & les villages sont fondés sur des rochers immenses de cette matière autrefois enflammée, & entassés les uns sur les autres. De quelle prodigieuse antiquité se doivent donc pas être les éruptions qui les ont vomis du sein de la mon-

ragne ? Mais ce n'est pas tout : on a fouillé en quelques endroits ; & l'on a découvert des couches de lave , dont chacune avoit déjà été anciennement labourée & couverte ensuite d'une autre lave , qui avoit été labourée de même , & recouverte à son tour par une nouvelle éruption du volcan. En sondant la totalité de leur profondeur , on a reconnu qu'elle excédoit la mesure de quatre-vingt cannes Siciliennes ; ce qui équivaut à cent huit pas géométriques. On doit cette observation à M. le Chanoine Rocupero , très-habile Naturaliste de Catane.

Je vous ai déjà dit , Madame , en vous parlant du Vésuve , qu'une des propriétés de la lave étoit de devenir , à la suite des tems , très-fertile. Ici sa fertilité est à un degré extraordinaire ; & c'est ce qui attache sans doute les habitans à cette contrée , malgré les dangers dont les menacent sans cesse de nouvelles éruptions. Une des preuves des plus convaincantes de la force inouïe qu'a la végétation , ce sont des châtaigniers que l'on voit à huit milles de la mer , auprès d'un village qui s'appelle Mascoli. Il en est un sur-tout que

On a raison de regarder comme le Prince des forêts de l'Etna. Les habitants du pays lui donnent le nom de *il Castagno di cento cavalli*, le châtaignier de cent chevaux. Sa circonférence est d'environ deux cents pieds. C'est peut-être le plus gros arbre qu'il y ait dans l'Univers : mais il s'en faut bien que sa hauteur réponde à sa grosseur ; ses branches sont fort abaissées. On peut aisément croire qu'il doit être fort ancien : aussi, par une suite de son grand âge, il est entièrement creux ; & son écorce, qui, avec très-peu de bois, fournit seule toute la sève aux branches, est partagée en cinq parties par autant de crevasses. On a pratiqué, dans la cavité, une petite maison, où ceux qui recueillent les châtaignes, trouvent un abri contre les injures de l'air pendant la nuit. On voit encore plusieurs autres arbres de la même espèce, qui sont remarquables par leur grosseur : un d'eux, nommé *il Nave*, le Vaisseau, à cause de sa forme, a cent cinquante pieds de contour. Sept autres, d'une grosseur égale, & rangés sur la même ligne, sont appelés *i setti Fratti*, les sept frères. Au reste, tous

58 SUITE DE LA SICILE.

ces arbres , qui forment un objet curiosité naturelle vraiment digne d'admiration , appartiennent à Sainte Athé , célèbre patronne de la ville de Catane.

J'étois fort près du mont Etna , je croyois y arriver en peu de temps mais j'appris que de ce côté le chemin est impraticable , & je fus obligé de me remettre sur celui qui conduit à Catane. Je vis en passant le village charmant de Jaci , où Polyphème immola à sa jalousie le malheureux berger Acys , amant de Galathée , & le changea en un fleuve qui porte encore ce nom , *Fiume Aci*. Ce fleuve , ou plutôt ce ruisseau , est un des plus renommés dans les Annales poétiques : il coule dans l'Etna dans la mer. A son embouchure est situé le village sur une plaine élevée : il communique à la mer par une longue rampe taillée dans le roc. Un peu plus loin , j'aperçus à Trizza trois rochers ou écueils s'avancent dans la mer , & qui , semblables à des tours immenses , paraissent dominer ce fier élément. On les appelle *i Farragioni* , & l'on dit que les Cyclopes , à la tête desquels étoit Polyphème , ayant détaché

énormes quartiers de roche du mont Etna, les lancerent sur la flotte d'Ulyffe, qui avoit pris terre en cet endroit. C'est ici le pays de la Mythologie. Chaque pas rappelle le souvenir de quelque fable ornée par l'imagination brillante des Poètes.

J'arrivai enfin à Catane, ville célèbre, une des plus anciennes de l'Univers, bâtie par les Cyclopes au pied du mont Etna; ce qui lui avoit fait donner le nom de Catetna, ou ville de l'Etna. Ses environs portent les tristes marques du ravage & de la désolation. Toute la campagne est couverte de lave, de cendres & de sable noir du volcan. La lave a quelquefois coulé jusque bien avant dans la mer. Elle forma, par la direction qu'elle prit dans une éruption du seizième siècle, un port sûr & commode, dont Catane avoit toujours eu besoin, & dont la construction auroit surpassé toute puissance humaine. Dans l'éruption de 1669, elle mit ce port presque entièrement à sec, s'approcha des mers, entourra le château, inonda une grande partie de la ville, & la détruisit. Les habitans eurent recours au voile de

60 SUITE DE LA SICILE:

Sainte Agathe & aux images des Saints, qu'ils exposèrent sur les murailles. La lave n'en poursuivit pas moins son cours avec fureur : elle engloutit les murailles & les images des Saints. Ce moyen devint également insuffisant, lors de cet affreux tremblement de terre de 1693, qui renversa de fond en comble la plus grande partie de cette ville, où vingt mille personnes périrent. Malgré cela, les habitans ont toujours la plus grande confiance dans leurs Saints, & sur-tout dans Sainte Agathe, qui est pour eux ce que Saint Janvier est pour les Napolitains. Ils sont persuadés que cette puissante Protectrice les préservera de la destruction totale de leur ville ; & c'est ce qui les engage à réparer toujours avec une nouvelle ardeur les trop fréquentes subversions qu'elle éprouve.

Je ne suis pas surpris de leur confiance à cet égard. Catane est située dans le pays le plus délicieux de la terre. Au milieu de ces torrens de lave refroidie, vous voyez les effets d'une végétation extraordinaire. Les grains, les vins, les fruits, les légumes, tout est de la plus grande abondance & du

goût le plus exquis. Les productions n'y contractent pas ce goût de soufre qu'on trouve dans toutes celles des environs du Vésuve, parce que l'Etna ne contient que très-peu de matiere sulfureuse. Déjà tous les désastres occasionnés par le tremblement de terre de 1693, sont non seulement réparés, mais même ils ont fourni l'occasion de rendre Catane la plus belle ville de tout le royaume. Du côté de la population, elle passoit depuis long-tems pour être la troisième : elle est aujourd'hui la seconde, depuis que Messine a été défolée par la peste. On y compte près de quarante mille habitans. Les maisons n'ont ordinairement qu'un étage, pour qu'elles puissent mieux résister aux tremblemens de terre ; mais les rues sont larges & majestueuses, les places magnifiques, & plusieurs édifices publics d'une belle architecture.

La cathédrale est la plus grande église de la Sicile. Elle est aussi la plus régulière. On ne l'a point surchargée de cette multitude d'ornemens que le mauvais goût a introduits dans les autres. L'église & la maison des Jésuites

62 SUITE DE LA SICILE.

frappent encore par la richesse des décorations, qui n'ont pas cependant cette élégance qu'on admire dans la cathédrale. Mais ce qui l'emporte en magnificence, c'est le couvent des Bénédictins de S. Nicolas d'Asena : il seroit digne de tout le faste d'un Souverain. Représentez-vous un immense édifice carré, dont la façade, qui se présente d'abord, est presque égale à celle de Versailles. Un superbe escalier de marbre blanc conduit à des appartemens commodes, où reposent tranquillement des hommes qui ont oublié par état le monde, ses pompes, ses vanités, ses peines, ses embarras, & qui se consolent de leur sacrifice avec un revenu de 350,000 livres. Leur église, qui est en forme de croix, seroit une des plus belles de l'Europe, si elle étoit finie : mais soit que la bâtisse ait été mal conduite, soit que les fondemens portent sur un lave poreuse & cassante, une voûte s'est déjà écroulée, quoiqu'elle n'eût point encore de couverture. Le côté occidental est le seul qui soit achevé. On y voit un orgue construit par un Artiste de Catane. C'est un chef-d'œuvre de l'Art

SUITE DE LA SICILE. 63

il a plus de cent registres ; & je crois qu'il l'emporte sur celui de Harlem, qui est célèbre. Les jardins sont vastes & bien entretenus. On respire un frais délicieux sous des allées touffues & pavées de petits cailloux. Ce qui mérite sur-tout d'être vu dans ce couvent, c'est le Muséum. Parmi les objets les plus curieux qu'il renferme, on distingue plus de trois cents vases de terre, tous trouvés en Sicile, & de la plus grande beauté, tant par leur forme que le dessin des figures : il n'y a rien là de médiocre. On trouve dans le médailler toutes les médailles de la Sicile, avec un grand nombre de médailles de la Grande-Grece, & de la Grece proprement dite.

Il s'en faut bien cependant que ce Muséum, quelque intéressant qu'il soit, approche de celui du Prince de Biscari. C'est un des plus complets de l'Italie, & peut-être de l'Univers entier. Statues, bustes, bas-reliefs, vases, bronzes, camaïeux, médailles rares, armures du moyen âge, collection immense d'Histoire Naturelle, jointe à une autre collection de divers instrumens de mécanique : ce Muséum ren-

64 SUITE DE LA SICILE.

ferme tout ; & tout y est nombreux ; admirable , du plus beau choix. Les soins du Prince ne se sont pas bornés à ce seul objet. Son goût embrasse tous les Arts & toutes les Sciences. Il a formé dans son palais une Académie appelée Etnéa , dont le but est d'étudier les phénomènes du mont Etna. Les travaux de cette Académie ne peuvent qu'être de la plus grande importance pour la Physique & l'Histoire Naturelle. M. le Chanoine Recupero en est un des Membres les plus distingués ; & sa sagacité , ses lumières , doivent rendre très-précieuses ses observations & ses découvertes. C'est encore au Prince de Biscari qu'on est redevable du plan régulier qu'on a suivi pour la plus grande partie des rues qui ont été construites ou qui le seront dans la suite. C'est enfin lui qui a découvert l'ancienne ville de Catane , qui est au dessous du sol que la moderne occupe actuellement , & qui a été abîmée par les éruptions de l'Etna & les tremblemens de terre. J'ai lu quelque part , à l'occasion des dépenses & des peines incroyables que courent les fouilles , qu'il fallut faire des excavations dans des maisons particu-

SUITE DE LA SICILÉ. 63

lières, & qu'on enleva les fondemens de quelques-unes, qui furent soutenues pendant l'opération, en les suspendant avec des cordes.

Vous en croirez, Madame, ce que vous voudrez : mais vous imaginerez aisément que la plupart des monumens de cette ancienne ville ont dû totalement périr. Il en subsiste cependant quelques-uns, qui ne laissent aucun doute sur sa splendeur & son opulence. Les principaux sont, un grand & petit théâtre, un amphithéâtre, & les thermes. L'étendue du grand théâtre est immense, & surpasse même celle du théâtre de Marcellus à Rome. Il a quatre cents palmes de diamètre, à prendre d'une extrémité des gradins à l'autre. Trois voûtes l'une sur l'autre formoient trois étages, compris le plain pied. Le tout étoit environné d'un attrique, dont il s'est conservé quelques vestiges. La grande quantité de marbre qu'on a retiré de cette enceinte, fait présumer que toute la scène en étoit revêtue. Le Comte Roger employa une grande partie de ces matériaux à la construction & à l'embellissement de

l'église cathédrale, dont le portail est surtout décoré de six colonnes de granit, qui se trouvoient autrefois dans ce théâtre. Le petit, qu'on appeloit Odé, étoit joint au grand par une voûte où se trouvoit un escalier très-large & très-aisé, parce qu'il étoit bâti sur un sol plus élevé, & que le plain pied ou le lieu de l'orchestre étoit au niveau du second étage du grand théâtre. Cette réunion est remarquable. Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs un pareil exemple, ni qu'aucun Auteur ancien en fasse mention. L'enceinte est de douze palmes de diamètre d'une extrémité des gradins à l'autre. L'architecture est particulière : c'est un simple attique qui n'a qu'un seul rang de sièges, & qui porte dans toute sa hauteur sur une voûte oblique. Cette espèce de rotonde très-bien conservée, étoit vraisemblablement destinée à quelques spectacles ; mais elle servoit aussi à haranguer le peuple, s'il faut en juger par un trait d'Alcibiade, Général des Athéniens, qui, ayant demandé aux habitants de Catane la permission de les haranguer dans l'Odé, les charma telle-

ment par son éloquence, qu'ils ne firent pas attention aux troupes qui entrèrent dans la ville, & qui s'en rendirent les maîtres. L'amphithéâtre existe en entier sous terre, & son étendue est immense. On y a découvert un corridor intérieur, & quatre arcades extérieures. Les thermes n'offrent rien de bien curieux, à l'exception de quelques figures de plâtre ou de stuc, qu'on voit de côté & d'autre sur trois nefs formées par neuf arcades.

Le Prince de Biscari se propose de publier un Ouvrage sur toutes les antiquités de Catane. Il les a fait mesurer & dessiner sous ses yeux avec la plus grande exactitude; & certainement cet Ouvrage ne pourra qu'être très-intéressant. Mais vous, Madame, vous qui pensez avec raison que la connoissance des hommes est infiniment préférable à celle des monumens, quelque beaux qu'ils soient, vous serez sans doute charmée de trouver ici le portrait de ce Prince & de sa famille. Je n'ai pu avoir l'avantage que de le voir une seule fois pendant mon séjour à Catane; & je craindrois d'affoiblir l'idée qu'on en doit avoir, si j'entrepre-

68 SUITE DE LA SICILE.

nois de vous le faire connoître moi-même. J'emprunte les propres paroles d'un Ecrivain qui a eu des liaisons intimes avec lui.

Le Prince de Biscari » est un de ces
 » hommes rares, qui pensent que la
 » naissance, les richesses, les connois-
 » sances leur ont été transmises pour
 » l'utilité & pour l'agrément de leurs
 » proches, de leurs semblables, & non
 » point uniquement pour eux-mêmes.
 » Son entretien est aussi agréable qu'il
 » est instructif; son abord est sérieux
 » sans être sec. Il décide avec beaucoup
 » de justesse, en paroissant dire simple-
 » ment son avis : il ne fait jamais pa-
 » rade de sa supériorité à tant de for-
 » res d'égards, & honore le mérite
 » dans autrui, quelque part qu'il se
 » trouve. Humain envers ses domesti-
 » ques, & le pere de tous ses vassaux ;
 » il cherche à les soulager, à les aider,
 » à les multiplier : leur félicité est le
 » grand but de ses desirs, & le princi-
 » pal objet de ses attentions. La Prin-
 » cesse son épouse est la femme la plus
 » digne, la plus respectable de toute la
 » Sicile. Présider à l'éducation de ses
 » enfans, gouverner sa maison, faire

SUITE DE LA SICILE; 69.

» le bonheur de son mari ; voilà ses
 » occupations continuelles & chéries,
 » Ni la vivacité de son caractère ; ni
 » la dissipation du grand monde , ni
 » quelque cause que ce puisse être ,
 » n'ont jamais pu lui faire négliger ces
 » précieux devoirs , encore moins l'en
 » écarter. Ce couple respectable a le
 » bonheur de recueillir les doux fruits
 » des sentimens qui les animent : ils
 » ont deux fils & une fille , qui réunif-
 » sent au mérite de la plus excellente
 » éducation , les caractères les plus ai-
 » mables. Tous trois partagent leur
 » tems entre l'étude & les soins qu'ils
 » rendent à leurs parens ; ils sont de la
 » plus grande politesse , fort instruits ,
 » parlent très-bien françois , sont pleins
 » de talens pour la musique & pour
 » divers autres Arts , s'aiment tendre-
 » ment , & n'ont rien de caché l'un
 » pour l'autre. Tout ce charmant mé-
 » nage est en un mot le modele res-
 » pectable d'une famille heureuse , sur
 » laquelle tous les genres de bénédic-
 » tions semblent s'être réunis. Tout
 » Catane les adore. Les pauvres trou-
 » vent dans cette maison de la conso-
 » lation & de l'appui ; les riches , la

70 SUITE DE LA SICILE.

» plus agréable société ; & lorsqu'ils
» s'en rendent dignes , de parfaits
» amis..... Cette seule famille mérite-
» roit qu'on fît , pour la connoître ,
» le voyage de la Sicile , & prouve
» qu'on trouve des hommes vraiment
» respectables dans toutes les parties de
» la Terre «.

Il ne me reste , pour achever de vous faire connoître Catane , qu'à vous dire un mot de son Université & de ses privilèges. Cette Université est la seule dans toute l'île , & les études y sont assez florissantes. On prétend qu'elle existoit avant les Romains , non pas sans doute sous la forme actuelle , imaginée dans les tems de barbarie : mais c'étoit une Ecole célèbre , où se formerent plusieurs grands hommes , parmi lesquels on doit distinguer Charondas , disciple de Pythagore , & législateur de Thurium , rebâtie par les Sybarites. Les privilèges de la ville consistent à ne pouvoir être gouvernée que par son Sénat & ses propres Officiers , dans les affaires civiles & militaires , & à n'avoir ni gouverneur ni garnison. Les habitans l'ont toujours rejetée ; & aucun des Souverains de la Sicile n'a

jamais pu les forcer à la recevoir.

Ce fut le 23 Octobre que je partis de Catane avec mon guide, pour aller au mont Erna, que les gens du pays appellent aujourd'hui *Monte - Gibello*. On m'avoit assuré que je ne pourrois jamais arriver jusqu'au sommet, à cause de la glace & de la neige qui en défendent l'accès, excepté pendant deux mois de l'année. Mais j'ai voulu tout tenter pour considérer de près les phénomènes de ce volcan, aussi renommé autrefois que de nos jours. Vous savez que les Anciens le regardoient comme le plus grand soupirail des enfers. Il avoit fait imaginer aux Poètes mille fables plus merveilleuses les unes que les autres; & ils nous en ont laissé des descriptions bien capables d'inspirer de l'effroi. Pindare appelle l'Erna, la colonne céleste. Un autre Poète dit que Deucalion & Pyrrha s'y réfugièrent comme dans un asile où les eaux du déluge ne pouvoient pas s'élever. Toutes ces fictions ne tendoient qu'à donner idée de la hauteur de cette montagne. C'est en effet une des plus hautes & des plus considérables que l'on connoisse dans notre continent. Selon les mesures les

72 SUITE DE LA SICILE.

plus exactes , il a été reconnu que le tour de sa base est d'environ cent quatre-vingt milles ; la distance de ses racines au sommet , de trente milles , & la hauteur perpendiculaire , de deux à trois milles.

En sortant de Catane , on commence à monter , mais par une pente extrêmement douce. La route est charmante jusqu'à Nicolosi , village distant de cette ville de douze milles. Le pays que l'on traverse , est cette région inférieure qui environne le mont Etna. Les campagnes sont couvertes de blés , de vignes , & d'arbres fruitiers de tous les genres. On n'y éprouve pas ces chaleurs vives & accablantes comme dans le reste de la Sicile. Le climat est d'une douceur singulière ; & tout y annonce un printems continuel. A Nicolosi , je commençai à m'appercevoir que l'air devenoit froid , & que plusieurs des productions qui rendent si riantes les campagnes que je venois de quitter , ne pouvoient plus y croître. On n'y trouve que des chênes & des châtaigniers. Le sol des environs est déjà tout couvert des sables que le volcan a vomis en différentes occasions. J'eus la précaution

précaution de prendre, à Nicolosi, un
 de ces paysans accoutumés à conduire
 les étrangers à l'Etna, & qui sont très-
 au fait de la route qu'il faut tenir. Cette
 précaution est nécessaire. On courroit
 risque, sans cela, de s'égarer dans des
 chemins tortueux, incertains & diffi-
 ciles. J'en fis bientôt l'expérience en tra-
 versant avec beaucoup de peine, pen-
 dant un assez long espace, de vastes
 amas de lave refroidie que les Siciliens
 appellent *Sciarra*. Celle-ci provient de la
 fameuse éruption de 1669, qui s'étendit
 jusqu'à la mer du côté de Catane. Je pas-
 sai tout près de la montagne d'où se fit
 cette éruption ; car il ne faut pas croire
 que la lave sorte ordinairement du grand
 cratere du volcan : elle se fait jour par
 les flancs de l'Etna ; & c'est ce qui a
 formé, dans tous ses environs, des
 montagnes dont le nombre monte jus-
 qu'à plus de cent, & dont quelques-
 unes sont très-considérables, comme
 celle que j'eus le tems de bien recon-
 noître, qui seule est aussi grande que
 le Vésuve entier. Quelle doit donc être
 l'immense capacité de la mere monta-
 gne, si je puis me servir de ce terme ?
 Et quel doit être le prodigieux amas de

matieres enflammées renfermé dans son sein, pour produire des explosions dont les effets sont si étonnans ? Aussi , comme quelqu'un l'a observé , le Vésuve , avec ses éruptions , semble un jeu d'enfans comparé à l'Etna, ou ce qu'est un lac tranquille à la mer lorsqu'elle est agitée , & que ses vagues menaçantes annoncent ses fureurs. Toutes ces montagnes , au reste , sont d'une forme conique , & chacune a son cratere ; mais elles sont dans un état différent. Les plus nouvelles sont couvertes de cendres seulement ; celles d'une éruption précédente , de petites plantes & d'herbes ; & les plus anciennes , qui doivent très-certainement être antérieures aux premières histoires qui nous ont parlé de ce volcan , sont couvertes de très-grands arbres.

Après être sorti de ce vaste labyrinthe de sable , de cendres & de rochers de laves entassés , qui présentent par-tout l'image de la plus affreuse stérilité , on est bien étonné de voir la Nature reprendre une partie de sa fécondité ordinaire , dans la seconde région qu'on appelle *Selvosa* , c'est-à-dire , la région du bois. Une forêt de

chênes, de châtaigniers, de sapins, les plus beaux que l'on puisse voir, ceint le milieu de l'Etna dans tout son pourtour. Cette forêt étoit déjà célèbre du tems des Tyrans de Syracuse; & elle fournit encore aujourd'hui tout le bois nécessaire aux chantiers du Roi des Deux Siciles. Le terrain est tapissé de verdure, arrosé de plusieurs ruisseaux. On y voit paître une immense quantité de bêtes à corne, qui sont les plus belles & les plus vigoureuses de toute l'Italie, où les cornes de ces animaux sont une fois aussi grandes que celles des bestiaux que l'on trouve ailleurs.

A mesure que l'on avance, on reconnoît que la végétation perd insensiblement son activité, depuis les plus grands arbres jusqu'aux plus petits arbrisseaux, & aux plantes des climats septentrionaux. On arrive enfin à la troisième région, la plus élevée de toutes, & qui s'appelle *Nevoſa*, la région de la neige & de la glace. C'est en effet tout ce qu'on voit à cette hauteur; & vous imaginez bien que la subtilité de l'air rend impossible toute espèce de culture, quoiqu'on y trouve une plaine d'environ trois milles de

• circonférence, à laquelle on a donné le nom de *Piano di Fromento*. Il est bien certain que depuis la création du monde, ce terrain n'a pas produit un seul grain de froment. C'est avec une peine infinie que j'eus gravis, à pied, cette partie de la montagne excessivement roide, & couverte de neige glacée & très-glissante : mais ce n'est rien encore en comparaison de ce que me fit souffrir le vent du nord qui me porroit au visage. J'étois transi de froid, ainsi que mes compagnons. La nuit approchoit : il étoit impossible d'aller plus loin. Mon paysan de Nicolosi trouva heureusement, dans les environs, une caverne où nous nous réfugiâmes pendant la nuit, une des plus fâcheuses que j'aye passée en ma vie. Le froid que je ressentis, étoit aussi vif qu'il peut l'être au mois de Janvier sur les plus hautes montagnes de la France.

Il restoit encore deux milles à faire pour arriver à la tour du Philosophe, *Torre del Filosofo*. C'est ainsi qu'on appelle une tour ronde, bâtie en pierre & en chaux, qu'Empédocle fit, dit-on, construire assez près du sommet de l'Etna, pour être à portée de

connoître la nature & les causes des phénomènes de ce volcan, dans lequel il finit par se précipiter, de dépit de n'avoir pas pu y réussir. Quelques personnes révoquent cependant en doute ce fait, de même que la construction de cette tour par Empédocle. Elles prétendent que c'est plutôt un fort bâti par les Normands, qui pouvoient, de cette hauteur, découvrir toutes les côtes de la Sicile. D'autres soutiennent que c'étoit un temple de Vulcain ; & ce sentiment paroît le plus vraisemblable & le plus autorisé. Malgré tous mes desirs & tous mes efforts pour arriver jusque là, je ne pus jamais en venir à bout. Je m'étois mis en marche avant le lever du soleil. Le vent, qui n'avoit cessé de souffler avec violence, devint alors si impétueux, comme il arrive presque tous les jours à cette époque ; que je craignois à chaque instant d'être enlevé. D'un autre côté, la pente rapide, que la glace rendoit encore plus glissante dans cette élévation de la montagne, formoit un plus grand obstacle. Mon guide & le paysan de Nicolosi, qui ne pouvoient plus résister à l'intensité

du froid, me déclarerent très-positive-
ment qu'ils alloient se retirer & m'a-
bandonner, si je m'obstinois davantage
à une chose impossible. Je fus obligé
de me rendre à leurs raisons. Jugez de
mon regret de n'avoir pu franchir le
sommets de ce fameux volcan, qui ex-
citoit depuis si long-tems ma curiosité.
Je ne m'en suis dédommagé qu'en li-
sant les relations des personnes instrui-
tes, qui ont été plus heureuses que
moi pour l'examiner de près. Je vous
en envoie une, Madame, qui vous
fera certainement le plus grand plaisir.
C'est une description vive, pittoresque,
sublime, du sommet de l'Etna. L'Au-
teur (1) y a étalé toutes les richesses de
la plus brillante imagination.

» C'est ici (la tour du Philosophe)
» proprement le sommet de la totalité
» de l'Etna : ce sommet a six milles de
» circonférence ; & c'est dans le milieu
» de cette surface que se trouve le cra-
» tère ou l'entonnoir du gouffre, du-
» quel il s'élève continuellement une

(1) M. le Baron de Riedesel, dans son
voyage en Sicile & dans la Grande-Grece.

„ fumée noire & épaisse. Ce cratere,
 „ qui est formé de sable noir, de cen-
 „ dres & de pierre - ponce, a deux
 „ milles de haut; & cette montée me
 „ parut la plus pénible de toutes, parce
 „ qu'on s'enfoncé continuellement dans
 „ le sable jusqu'aux genoux, & que j'é-
 „ rois déjà fort fatigué de la marche
 „ que j'avois faite pour y parvenir.
 „ J'atteignis cependant à la fin cette
 „ cime, la plus élevée du volcan; &
 „ je fus fort étonné, lorsque je me vis
 „ sur le bord de ce gouffre immense,
 „ de trouver ce bord assez large pour
 „ me permettre de faire très-aisément le
 „ tour de l'embouchure, tandis que je
 „ m'attendois à ne trouver qu'un bord
 „ étroit, comme celui du Vésuve. Je
 „ jetai des pierres & du sable dans le
 „ gouffre; mais il n'en parvint pas
 „ le moindre bruit à mon - oreille;
 „ & l'abîme me parut sans fond. Une
 „ fumée épaisse en sortoit sans inter-
 „ ruption, & non point par reprises,
 „ comme cela arrive au Vésuve. On en-
 „ tendoit un bruit sourd comme celui
 „ des vagues de la mer lorsqu'elle est
 „ agitée par la tempête, ou comme
 „ celui que fait un vaste fourneau dans

80 SUITE DE LA SICILE.

» lequel on fait fondre des matieres. Le
» cratere n'est pas régulièrement rond.
» Vers l'est, du côté de Catane, il dé-
» crit une courbe rentrante, & pré-
» sente dans le même endroit un affai-
» sement, ou plutôt une fracture, qui
» peut faire présumer que la lave a
» pris son écoulement dans cette par-
» tie. Il n'est pas bien aisé de monter
» à l'embouchure de ce côté-là, tant
» à cause que la pente y est trop escar-
» pée, que parce que l'on y est suf-
» foqué par la fumée qui se dirige vers
» l'issue la plus basse.

» C'est ici, sur le sommet d'une des
» plus hautes montagnes du monde,
» que j'ai joui de la vue la plus éten-
» due & la plus belle qu'il soit possible
» d'imaginer. Je vis d'abord le soleil
» sortir de derrière les monts Apennins
» de la Calabre, s'élever majestueuse-
» ment & dorer de ses rayons toute la
» côte orientale de la Sicile, & la mer
» qui sépare cette isle de cette même
» Calabre. On voit très-distinctement
» cette belle province, & l'on décou-
» vre toute la côte jusqu'au golfe de
» Tarente. Catane, Auguste, Syracuse
» sur la droite, Taormina & les en-

SUITE DE LA SICILE. 81

» vîrons de Messine sur la gauche , pa-
 » roissent être sous vos pieds. Les dif-
 » férentes éruptions du volcan , les
 » bois , les superbes campagnes de
 » cette isle si fertile , une quantité in-
 » nombrable de villes & de villages ,
 » le lac de Lentini (*Leontium*) , of-
 » frent à l'œil la variété la plus déli-
 » cieuse. Vous appercevez les nuages
 » flotter au dessous de vous , & le so-
 » leil former , par leur moyen , les
 » ombres les plus pittoresques. On
 » s'imagine dominer sur la Nature ; on
 » se croit quelque chose de plus qu'hu-
 » main , en se voyant si fort élevé au-
 » dessus de tout ce qui respire. Chérifs
 » mortels , qui , semblables aux four-
 » mis , vous battez sur une motte de
 » terre d'une très-petite étendue , pour
 » un vil fétu de paille , qu'est-ce qu'un
 » royaume au prix de toute la terre ?
 » Qu'est-ce que la terre au prix de l'im-
 » mensité des mers ? Qu'est-ce que les
 » mers au prix de la totalité du sys-
 » tème du monde ? Heureux seulement
 » celui qui , libre & indépendant , peut
 » choisir à son gré le lieu de son sé-
 » jour sur la terre , & en jouir sans
 » contrainte & sans inquiétude , tandis

D v.

82 SUITE DE LA SICILE.

» que tant de lâches humains baissent ;
» en vils esclaves , les chaînes dorées
» qu'ils sont condamnés à porter toute
» leur vie ! En me tournant vers l'au-
» tre côté , j'aperçus les côtes de toute
» l'isle , la contrée que j'avois traversée
» depuis Palerme , & tout le rivage
» entre Messine & cette même
» Palerme. Enfin , ma vue dominoit
» toutes les montagnes de la Sicile .
» Ces montagnes sont partie cultivées ,
» partie couvertes de bois , tandis que
» d'autres ne présentent que le rocher
» tout nu. Je ne pus contempler tous
» ces objets , sans gémir sur l'état actuel
» de cette isle , comparé avec ce qu'elle
» étoit jadis. Peut-on voir en effet d'un
» œil indifférent , tant de cités , tant de
» Nations différentes , tant de richesses
» qui se sont anéanties ; & la Sicile
» entière renfermer à peine autant d'habitans
» que la seule Syracuse en comptoit
» autrefois , savoir , douze cent
» mille ames ; tant de superbes contrées ,
» couvertes alors de productions
» de toute espece , qui sont aujourd'hui
» réduites en désert , faute de
» bras pour les cultiver ; tant de ports
» si vastes & si commodes , qui sont

SUITE DE LA SICILE. 83

vides de vaisseaux , faure de commerce ; tant d'hommes enfin qui manquent de pain , parce que les Nobles & les Moines possèdent tous les biens fonds « ?

Telle est, Madame, la vue superbe dont on jouit sur le sommet de l'Etna ; telles sont les réflexions philosophiques qu'elle fait naître sur l'état actuel de la Sicile : mais les phénomènes que cette montagne présente , sont peut-être encore plus intéressans. Il faudroit surtout la voir dans quelque-une de ces terribles éruptions , où les matières , portées à ce degré d'inflammation qui les chasse des cavités qui les renfermoient , rompent & brisent tous les obstacles , se font jour avec un fracas épouvantable , & répandent au loin l'effroi , la désolation & la mort. N'est-ce pas l'image la plus sensible de l'enfer en fureur , ou plutôt la Nature toujours bienfaisante au milieu de ce désordre apparent , ne cherche-t-elle pas à réparer ses pertes , à féconder de nouveau les campagnes épuisées , à rendre ses dons plus actifs & plus abondans ? Que de beautés sublimes dans les horreurs dont elle est alors environnée !

84 SUITE DE LA SICILE.

L'Histoire Ancienne ne nous a pas transmis le nombre de ces éruptions. Ce n'est que depuis l'année 1252 que l'on en a une date exacte, c'est-à-dire, depuis que l'on a opposé à Catane le voile de Sainte Agathe aux torrens de lave, & que l'on a soigneusement enregistré les miracles attribués à son influence. On voit que le nombre des éruptions, jusqu'à ce jour, monte à vingt-neuf, & qu'elles sont aussi irrégulières & incertaines que celles du Vésuve. La dernière a eu lieu en 1755 (1) ; un torrent affreux d'eau chaude sortit alors, avec beaucoup de lave, de la bouche du volcan. Heureusement ce torrent prit son cours vers les parties inhabitées de la montagne. Dans les grandes éruptions, on a souvent remarqué qu'il sortoit des éclairs

(1) Depuis cette époque, il y en a eu deux considérables ; l'une en 1763, qui est la plus effrayante, eu égard à la hauteur des matières rejetées ; elles surpassent, dit-on, les palais les plus élevés de Rome, aussi leur cours ne s'est-il pas étendu fort loin : l'autre est de 1766, qui commença où la précédente finit, & qui suivit la même direction.

& des zigzags de feu, de la fumée que vomissoit le cratère. Sèneque, dans le Livre second des Questions naturelles, parle du même phénomène. On fait aujourd'hui que ce n'est autre chose que la matière électrique qui se trouve en si grande abondance dans les environs des volcans. Une autre observation non moins importante, c'est que l'aiguille aimantée est fort agitée sur le sommet de la montagne; qu'elle se fixe néanmoins toujours au nord, quoiqu'il lui faille plus de tems pour prendre cette position, que lorsqu'on est au bas de l'Etna. On observe encore que le mercure, dans le baromètre, tombe presque à dix degrés plus bas, sur le sommet, qu'au pied de la montagne. Ainsi, selon le résultat d'une expérience faite avec beaucoup d'exactitude, il se trouve qu'au pied du mont Etna, le baromètre étoit à 27 degrés 4 lignes; & que le lendemain, à la partie la plus élevée du volcan, il étoit à 18 degrés 10 lignes, quoique le tems n'eût point du tout changé, & qu'il eût été également beau & clair pendant ces deux jours. Cela prouve d'abord la prodigieuse hau-

teur de l'Etna, & en second lieu, combien l'air est raréfié & subtilisé dans sa région la plus élevée. Quelques personnes prétendent qu'elles ont eu de la difficulté à y respirer, indépendamment même des vapeurs sulfureuses : mais cet accident n'est point général ; ce qui peut provenir de la conformation & des dispositions de la poitrine & des poumons de chacun de ceux qui font l'épreuve.

Les matieres que l'Etna vomit, présentent quelque différence avec celles du Vésuve, quoique les opérations de la Nature soient les mêmes sur l'une & l'autre de ces montagnes. Des nuages d'une matiere sulfureuse sortent constamment, comme je l'ai déjà dit, par plusieurs ouvertures du grand cratere de la premiere. Cette fumée, au lieu de s'élever, roule ordinairement vers le bas de la montagne, comme un torrent, jusqu'à ce qu'elle arrive à la partie de l'atmosphère qui est de la même gravité spécifique. Alors elle s'échappe horizontalement, & forme dans l'air une longue traînée, selon la direction du vent. La lave est en général noire & plus po-

reuse que celle du Vésuve. On a recueilli jusqu'à quarante especes différentes de celle-ci, tandis que le Prince de Biscari n'en a pu rassembler qu'une douzaine de celle de l'Etna; encore ne different-elles que de peu de chose l'une de l'autre. Cela vient, dit-on, de ce que ce dernier volcan ne renferme que du fer & du sel ammoniac, avec très-peu de soufre, de matieres vitrifiables, & du sable; au lieu que c'est précisément à ces dernieres matieres & à leurs divers mélanges qu'il faut attribuer les belles & nombreuses variétés de la lave du Vésuve. Mais le cours de l'une & l'autre est bien différent. La plus étendue du Vésuve n'excede pas sept milles en longueur. Celle de l'Etna a communément quinze & vingt milles de longueur, six ou sept de largeur, & cinquante pieds ou plus de profondeur. Elle conserve sa chaleur pendant des mois & même des années entieres. Si l'on considere en effet que la chaleur suit le rapport des masses, on verra pourquoi elle se conserve pendant si long-tems dans l'énorme épaisseur de cette lave. Sa marche est encore plus lente que celle du Vésuve; & l'on

88 - SUITE DE LA SICILE

peut aisément se mettre à l'abri de ses terribles effets. Quelques personnes prétendent qu'il est possible d'en détourner le cours, & qu'on l'a même tenté quelquefois avec succès. Si cela est, Catane aura un danger de moins à craindre pour sa destruction.

L'Etna abonde, comme le Vésuve, en pyrites & en cristallisations, ou plutôt vitrifications. Le soufre y est actuellement en bien moins grande quantité que dans ce dernier volcan ; circonstance néanmoins qui varie suivant le degré de fermentation intérieure. Le sel ammoniac y est au contraire très-commun ; & l'on peut même le recueillir à l'embouchure de quelques éruptions, absolument pur & séparé de toute matière hétérogène. L'Etna vomit du feu, des cendres, du sable, des pierres ferrugineuses, des pierres-ponces, & des masses de rocher bien plus considérables que celles du Vésuve. Les mêmes phénomènes avoient lieu anciennement. Strabon dit qu'il sortoit autrefois de la montagne des torrens de feu, d'autres fois des rochers enflammés, mais plus ordinairement une fumée mêlée de flammes.

SUITE DE LA SICILE. 89

Le même Ecrivain ajoute, que, selon les observations qu'on avoit faites, le sommet de cette terrible montagne subissoit différens changemens; que tantôt tout un cratere tomboit dans les entrailles de la montagne, & tantôt on voyoit sortir du gouffre un nouveau cratere, qui, dans la suite, s'écrouloit lui-même & retomboit dans la montagne, pour faire place à un autre.

En retournant à Catane, j'éprouvai, dans la même journée, les diverses températures des quatre saisons de l'année. Le matin, j'avois ressenti, à l'élévation où j'étois parvenu, tout ce que l'hiver a de plus rigoureux. Lorsque j'eus atteint la région du milieu, je trouvai que l'air étoit fort tempéré. A mesure que j'approchois du bas de la montagne, je sentoie que la chaleur augmentoit; & dans la plaine elle étoit encore très-considérable, quoique nous fussions vers la fin du mois d'Octobre. Pendant mon retour, j'observai encore plus particulièrement les régions fertiles de l'Etna. On trouvoit autrefois dans la région boisée, des ours & des cerfs qui

90 SUITE DE LA SICILE.

depuis long-tems. ont été détrui
On n'y voit aujourd'hui que des sa
gliers, des chevreuils, & une espe
de chevre sauvage, avec des vautoi
& des aigles, mais en petite quanti
Si les habitans étoient plus nombreu
plus laborieux, & sur-tout plus ind
trieux, ils pourroient, en suivant
différentes élévations de la montagi
cultiver, avec le plus grand succi
une infinité de productions qui y cre
sent naturellement. Il est vrai que
campagnes n'offrent pas cette verd
charmante qu'on voit dans celles
environnent le Vésuve. Les vigne
sont basses, & ne se marient pas à
arbres élevés comme sur cette dern
montagne. Cependant tout ce
l'Etna produit est plus varié;
rare, & plus singulier. Toutes les e
ces de fruits y réussissent parfaite
& parviennent à maturité. Les da
même de palmier y viennent très-
& en grande quantité : elles croi
en forme de grappes de raisins, d
douze ensemble, fleurissent au
de Février, & mûrissent vers le c
mencement de Septembre. On y tr
encore un arbre qu'on ne voit p

ailleurs : c'est le *Teda*, qui conserve encore aujourd'hui le même nom que lui donne Ovide, lorsqu'il peint Cérés cherchant sa fille Proserpine enlevée par Pluton, avec deux de ces arbres à la main, qu'elle avoit arrachés sur la montagne, & qui lui servoient de torches. Comme il en distille une grande quantité de résine particulière, cette Déesse en avoit bien pu recueillir pour en faire des flambeaux. On appelle cette résine *Catalana*, & on la regarde comme un remède pour la guérison des ulcères. Selon les Botanistes, on trouve sur le mont Etna le cannelier & l'arbre du café, dans leur état de sauvageon : ils ne demanderoient que de la culture. Il y croît aussi de la faïse-pareille, du saffras, du safran en abondance, une espèce de rhubarbe, en un mot, les plantes aromatiques les plus rares ; mais personne ne se donne la peine de les chercher, encore moins de les cultiver.

On trouve cependant sur cette montagne une production, si l'on peut l'appeler ainsi, qui excite le plus grand empressement, & qui devient même lucrative à cause de la nécessité dont elle est

pour tous les Siciliens : c'est la neige. Personne, dans l'île, ne peut s'en passer en été pour rafraîchir les boisons. Le plus pauvre en a besoin comme le plus riche. Aussi voit-on, dans cette saison, des gens vous demander l'aumône pour acheter de la neige, comme ailleurs on la demande pour acheter du pain. C'est ce qui fait que cette marchandise est de la première importance. L'Evêque de Catane, Seigneur de tout l'Etna, retire vingt-trois mille livres de France par an de la vente de la neige qui se trouve dans un petit canton au nord. Ce sont les habitans (1)

(1) Le Voyageur n'a pas tracé le caractère de ces habitans. Il faut même avouer qu'il est difficile de s'en former une idée juste, d'après les dernières relations de ceux qui les ont observés. M. Brydonne s'exprime en ces termes : » Nous avons trouvé parmi les » habitans de cette montagne, un caractère » féroce & sauvage, que je n'ai remarqué » nulle part ailleurs. Ceci me rappelle une » observation que le Pere della Torre, Historiographe du Vésuve, a faite souvent dans le royaume de Naples ; par tout où l'air est fortement imprégné de soufre & d'exhalaisons enflammées, les hommes y sont ex-

des villages les plus voisins du haut de

» très-méchans & vicieux. Quoi qu'il
» en soit de la justesse de cette remarque,
» les habitans des environs de Nicolosi sem-
» blent du moins la confirmer «.

M. le Baron de Riedesel, dans son
voyage en Sicile & dans la Grande-Grece,
dit au contraire, que » les habitans de l'Etna
» ne sont point, comme Faselli les dépeint,
» grossiers & sauvages, *horridi aspectu*. J'ai
» trouvé ici, ajoute-t-il, comme dans tous les
» lieux peu fréquentés par les étrangers, &
» où les hommes n'ont pas pu être corrompus
» par d'autres hommes, l'espece humaine
» dans son état naturel, & ce qu'on appelle
» de bonnes gens, des gens vrais, affables
» & officieux. Ils sont de belle figure : l'air
» pur & serein de la montagne les rend dis-
» pos, gais, joyeux. Les femmes sont très-
» jolies : elles ont la peau très-blanche, &
» les yeux fort vifs. Les hommes sont brûlés
» par le soleil, mais grands, sains, très-
» prévenans, francs, serviables. En un mot,
» on se trouve dans ces villages, qui sont
» bien peuplés, au milieu d'une excellente
» espece de gens «.

Lequel croire de ces deux Voyageurs ?
M. Brydonne a beaucoup d'imagination ; son
Ouvrage le prouve évidemment. Quelques
personnes instruites prétendent qu'il y a
beaucoup d'exagération poétique dans ses
descriptions de la Sicile, & particulièrement
dans celle du mont Etna.

la montagne, qui s'occupent principalement à la ramasser : ils la conservent tout l'été dans les cavernes qu'on trouve en grand nombre dans presque toute sa hauteur, & qui sont les meilleures glaciers du monde : l'air y est si froid, qu'il est impossible de le supporter quelques instans. Quand on a besoin de cette neige, ils l'amènent à dos d'âne ou de mulet dans la plaine, à Catane & à Riposto, petit village au bord de la mer, où les barques de l'isle de Malte viennent la chercher pour l'usage des habitans, à qui elle n'est pas moins nécessaire qu'à ceux de la Sicile. Par un arrangement établi depuis long-tems, l'isle de Malte paye une somme d'argent fixe pour une quantité convenue de neige, ainsi qu'elle achete chaque année, moyennant un prix qui ne varie point, une certaine quantité de grains de Sicile, sans payer aucune espece de droits, pas même ceux de sortie.

On voyoit autrefois, dans les environs de l'Etna, plusieurs villes très-considérables qui sont aujourd'hui entièrement détruites. Telle étoit *Hybla major*, déjà dépeuplée du tems de

Pausanias , & dont il ne subsiste plus de vestiges. Elle étoit célèbre par ses moissons abondantes & par son miel exquis , que les Anciens comparoient à celui du mont Hymette dans l'Attique. Virgile en fait l'éloge : *Hyblais apibus florem depasta salidâ*. Quelques Auteurs , il est vrai , prétendent que c'est à *Hybla parva* , dont la ville d'Augusta a pris la place , qu'il faut attribuer cette excellente production ; & ils paroissent d'autant plus fondés dans leur opinion , que tous les environs de cette dernière ville & toutes les campagnes sont couvertes , en tout tems , de plantes odoriférantes & de fleurs , dont les abeilles tirent encore aujourd'hui le miel le plus délicieux. Quoi qu'il en soit de ces discussions , où toute la sagacité des érudits est bien souvent en défaut , Centorbi , situé au sud-ouest de l'Etna , & à trente milles de distance de Carane , est à présent de ce côté le seul endroit qui mérite quelque attention. Je n'ai pas vu cette ville , mais j'ai lu dans un Voyageur , que sa construction sur une montagne fort élevée , est très-singulière. C'est , à proprement parler , un amas de cinq

petites villes, pratiquées dans autant de cavités dont la montagne est sillonnée de haut en bas. Le sommet est au centre ; & sans l'église cathédrale qui se trouve dans cette partie, & qui dérober la vue d'une portion de cette grande circonférence, on découvreroit les cinq villes tout à la fois, au lieu qu'il n'est pas possible d'en voir plus de trois. Ce spectacle est néanmoins très-agréable. On cherche vainement dans cette ville, autrefois si célèbre (Cicéron l'appelle très-grande & très-opulente, *maxima & locupletissima*), des vestiges de son antiquité. On n'y trouve que des souterrains, dont on ne sçauroit deviner l'usage, & qui, bien loin de donner des preuves de son ancienne splendeur, ne servent à présent qu'à entretenir la superstition de ses habitans. Plusieurs de ces souterrains furent comblés exprès, de peur que le Diable ne s'en emparât, ou peut-être parce qu'on s'imaginoit qu'il en avoit déjà pris possession. Cette question, ajoute fort judicieusement cet Auteur, est très-indifférente pour tout homme qui connoît les moindres principes de raisonnement ; mais elle est

est de la plus grande importance pour ce peuple, dans le malheureux état de crédulité qui lui est si naturel.

La route de Catane, à Syracuse commence déjà à ne plus présenter des points de vue aussi agréables que ceux qu'on vient de quitter : la côte est basse ; & l'on n'y trouve aujourd'hui rien de bien intéressant. Un voyageur instruit goûte néanmoins un plaisir bien sensible, en lisant la belle description que Virgile en a tracée dans son troisième Livre de l'Enéide. La peinture de tous ces endroits autrefois si célèbres, quoiqu'actuellement changés, dégradés, dénaturés par la main impitoyable du Temps & des Barbares, fait encore naître dans l'ame les plus douces émotions. Je traversai le Giaretta, autrefois le Simete, si célébré par les Poëtes. C'est la seule riviere de la Sicile qui soit navigable : elle prend sa source vers l'Etna, & se jette dans la mer près des ruines de l'ancienne Morgantium. On trouve à son embouchure une grande quantité de très-bel ambre, que les paysans du voisinage portent à Carane, où l'on en

98 SUITE DE LA SICILE.

fait des croix, des chapelets, & d'autres ouvrages assez bien travaillés. Non loin de l'embouchure du Simete, sont deux des plus grands lacs de la Sicile, le Pentana & le Biveri : le dernier surtout est très-poissonneux & très-abondant en oiseaux aquatiques. Les champs de Lentini, autrefois Leontium, une des plus anciennes & des plus illustres villes de la Sicile, & qui donna le jour à plusieurs grands hommes ; ces champs si renommés par leur prodigieuse fertilité en grains, ne sont pas aujourd'hui plus abondans que ceux du reste de l'isle. Augusta, grand & beau port & place forte, qui peut contenir neuf mille habitans, est très-agréablement située sur une petite isle, qui étoit autrefois une péninsule. Près de cette ville est un endroit appelé Merilli, où l'on voit des plantations de sucre assez considérables ; mais les habitans n'y donnent point de façon au sucre : ils préfèrent de vendre les cannes en nature à ceux d'Avola, qui ont les sucreries. D'Augusta à Syracuse, toute la campagne est couverte d'oliviers d'une prodigieuse grandeur, qui donnent de l'huile.

excellente , & des vignes d'une extrême petitesse qui produisent ces bons vins si renommés dans toute l'Europe , & dont on fait douze sortes différentes. Sur la droite , on voit une chaîne de montagnes qui semblent disparaître insensiblement & se confondre dans les terres. On arrive enfin à une barrière de rocs escarpés , dont la vaste enceinte formoit autrefois les limites de l'ancienne Syracuse.

Ah ! Madame , de quelles idées affligeantes on est assailli , quand on jette les yeux sur les restes de cette ville ! Syracuse , si célèbre autrefois dans l'Histoire par sa richesse , sa magnificence & le nombre de ses habitans , qui montoient à plus de douze cent mille ; Syracuse , qui , dans le tems de sa gloire , résista plusieurs fois aux flottes les plus nombreuses des Carthaginois & des Athéniens , & à des armées de deux cent mille hommes ; Syracuse , qui contenoit dans l'enceinte de ses murs , ce qu'on n'a jamais vu nulle part ailleurs , des flottes & des armées capables de faire respecter au loin sa puissance ; Syracuse , la patrie de tant de grands hommes , l'asile en même tems de la

tyrannie , le théâtre des abus du pouvoir le plus odieux des Denys , & de la modération la plus touchante des Hiéron & des Timoléon , le contraste de toutes les vertus & de tous les vices , d'un esclavage sans bornes , & d'une fierté vraiment républicaine , d'un esprit de jalousie , de haine , de vengeance , qui semoit la discorde parmi les citoyens , & d'un dévouement généreux pour le bien public ; Syracuse enfin , cette cité impérieuse & superbe , la rivale de Rome , & qui ne tomba sous ses coups qu'en lui faisant payer cher sa conquête , n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville où l'on ne compte pas au delà de quatorze mille habitans , presque tous réduits à une extrême pauvreté , malgré le privilège dont ils jouissent d'être exempts de tous les impôts , même pour les possessions qu'ils acquièrent hors des dépendances de la ville. Ce privilège , que les Souverains ont été obligés de leur accorder , peut-il même les dédommager des pertes qu'ils essuient toutes les fois que la guerre se porte dans la Sicile , par l'empressement qu'ont les armées ennemies de s'em-

parer de Syracuse, tant à cause de l'excellence de son port, que des provisions abondantes qu'on a la facilité de tirer des environs ?

Des cinq villes qui avoient fait donner à Syracuse le nom de *Pentapolis*, qui, réunies, formoient vingt-quatre milles de circonférence, & qui toutes étoient entourées de murailles fortes & élevées, & de tours formidables, la seule qui subsiste est Ortygia ; c'est la plus petite, & elle n'a que deux milles de tour. Anciennement elle étoit une isle, comme l'indique son nom, *Ortygia Insula*, dans laquelle on avoit construit une citadelle qui fermoit l'entrée du port. Les canaux s'étant comblés dans la suite, elle fut pendant longtemps une péninsule : mais le Roi actuel l'a rendue à son premier état, en faisant couper, à grands frais, la langue de terre qui la joignoit au continent, & en environnant la ville d'un double fossé sur lequel sont des ponts, pour établir la communication dans les terres. De ce côté, les fortifications sont très-considérables, & semblent rendre la place inaccessible. Du côté de la mer, elles sont peu de chose. Les édifices

101 SUITE DE LA SICILE.

modernes ne font guere plus remarquables. Cependant presque tout est antique, mais mutilé, dégradé par le goût le plus pitoyable. L'église cathédrale de Sainte Lucie en est une preuve. On croit que c'est le temple de Minerve, si célèbre dans cette ville. Cet édifice est très-certainement antique : il est composé de trente-quatre colonnes d'ancien ordre dorique, du même style que celle de Pestum. La nef s'étoit fort bien conservée : mais l'on s'est avisé d'en tailler les murs en pilastre, & de joindre les colonnes du portique l'une à l'autre par un autre mur, pour avoir une nef avec deux bas-côtés ; & cet édifice a dès-lors porté toute l'empreinte de la barbarie. Près de cette église, on voit encore les restes d'une méridienne tirée de là l'espace de trois milles, jusqu'à l'endroit où étoit le temple de Diane, au delà du port de Syracuse.

C'est dans Ortygia que couloit & que coule encore cette fontaine d'Aréthuse, si célébrée par les Poëtes, & honorée comme la Nymphé protectrice des Syracusains. Elle sort de terre à sa source, aussi grande qu'une rivière,

& va se jeter aussi-tôt dans la mer qui est tout près. Voilà tout ce qu'elle offre aujourd'hui de surprenant ; car du reste, ce n'est plus qu'un mauvais lavoir , où les Blanchisseuses de Syracuse vont laver le linge des habitans ; & il s'en faut bien que ces Nymphes aient la moindre ressemblance avec celle qui présidoit à cette illustre fontaine, & qui avoit mérité les honneurs divins. L'eau a un goût saumache , qui prouve qu'elle s'est mêlée avec celle de la mer , & l'on n'y trouve plus cette incroyable quantité de poissons dont parle Cicéron , dans la description qu'il a faite de Syracuse. A peu de distance de l'Aréthuse , est une autre grosse source d'eau douce , qui jaillit du fond de la mer , & qui ne se mêle point avec elle jusqu'à la superficie. On l'appelle *Occhio di Zilica* ; & les Poëtes ont feint que c'est Alphée qui avoit poursuivi Aréthuse par-dessous la Méditerranée jusqu'en Sicile. Vous connoissez trop bien, Madame , toutes ces fables , pour qu'il soit nécessaire de vous les rapporter. Vous en trouvez d'ailleurs les descriptions les plus brillantes dans les Métamorphoses d'Ovide.

Sur le côté sud-ouest d'Ortygia, étoit le grand port, *Portus magnus*, que les gens du pays appellent encore *Porto maggiore*. C'est le plus beau, le plus vaste & le meilleur qu'ait la Sicile : on lui donne fix milles de circonférence. Son entrée, qui peut avoir un tiers de mille de large, se trouve entre la Syracuse actuelle, & l'ancienne *Plemmyrium*. Ce dernier endroit, avec Ortygia, servoit à défendre l'accès de ce port immense. Les fortifications étoient excellentes, & les flottes Romaines ne purent jamais les forcer. Un autre port, *Portus minor*, *Porto piccolo*, est au nord-est d'Ortygia. C'est là que se tenoient la flotte & toutes les forces navales de la République. Denys le fit bâtir avec une magnificence extraordinaire : il le fit revêtir & paver en marbre, & orner tout autour de statues pareillement de marbre. De là le nom de *Marmoreus* qu'on lui donna, & celui de *Marmoreo* qu'on lui donne encore. Il est à remarquer que presque tous ces endroits, comme une infinité d'autres de cette côte, ont conservé leurs noms anciens, à la terminaison italienne près ; & c'est ce qui rend encore plus intéressantes les

descriptions que les Auteurs nous en ont laissées.

Le petit port étoit entre Ortygia & l'*Arcadine* à droite. C'étoit la seconde ville de Syracuse, la partie maritime, celle qui fut assiégée avec tant de chaleur & de bravoure par Marcellus, & défendue avec tant d'art & d'inventions par Archimede, dont le génie fut plus utile lui seul aux Syracusains ses compatriotes, que toutes leurs forces réunies. On montre encore là l'emplacement de sa maison, ainsi que la tour d'où l'on dit, qu'avec ses miroirs ardents, il mit le feu aux galeres Romaines qui avoient mouillé dans le petit port. La troisième ville étoit *Tycha*, & la quatrième *Epipola*, l'une & l'autre au nord, & bâties du côté de la montagne. Quelques Auteurs néanmoins confondent ces deux quartiers en un seul; & de là vient qu'ils n'en comptent que quatre dans Syracuse. L'ancien chemin, taillé dans le roc, qui conduisoit à *Tycha*, est encore bordé des deux côtés de tombeaux, dont plusieurs sont très-élégans : mais en vain on y chercheroit celui d'Archimede, sur lequel on avoit représenté, suivant son intention,

la figure d'une sphere inscrite dans un cylindre. Déjà même avant l'époque où Cicéron étoit Questeur en Sicile, les Syracusains avoient tellement dédaigné ce monument, qu'ils ne savoient plus où il étoit : il fallut des soins multipliés de la part de ce grand homme pour le découvrir ; & , comme il le dit lui-même, Syracuse, cette ville la plus illustre de la Grece, & autrefois la plus savante, auroit ignoré l'existence de ce monument élevé à la gloire d'un de ses habitans les plus habiles, si elle ne l'eût appris d'un homme d'Arpinum.

La dernière ville au midi étoit *Néapolis*, ainsi appelée, parce qu'elle étoit la plus nouvellement bâtie, & la plus belle, la plus étendue en même tems de l'ancienne Syracuse. La célèbre fontaine de l'amoureuse Cyane a sa source dans le voisinage, & coule dans le fleuve Anapus, qui se jette dans le grand port, proche la ville d'*Olympium*, autrefois située en face d'*Ortygia*, de l'autre côté de ce port. Tout le terrain qu'occupoit Néapolis, est aujourd'hui couvert de vignobles & d'oliviers. On y voit cependant encore quelques restes d'antiquité bien remar-

quables : ce sont les latomies , l'oreille de Denys , le théâtre & l'amphithéâtre. Les latomies n'étoient autre chose que les prisons de Syracuse. Diodore , & plusieurs Auteurs anciens le disent formellement. Les Tyrans de cette ville les firent tailler dans un rocher aussi dur que le marbre. Cet ouvrage forme en grande partie , à présent , un jardin souterrain d'une étendue prodigieuse , à cent pieds environ au dessous du niveau de la terre. C'est une des vues des plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. On est tout étonné de trouver , à cette profondeur , des oliviers , des orangers , des citronniers , des figuiers , des pommiers , des grenadiers , & d'autres arbres fruitiers qui portent du fruit en abondance & d'une excellente qualité. Quel changement singulier ! Ces Tyrans odieux , qui trop souvent renfermoient dans ce séjour de larmes & de désespoir , les malheureuses victimes de leurs soupçons , de leurs injustices & de leur cruauté , auroient-ils jamais pu prévoir que la Nature le convertirait en un lieu de délices , & sembleroit même l'avoir choisi pour y donner

des marques d'une végétation extraordinaire ?

Dans une de ces latomies, existe encore en entier la fameuse oreille de Denys, *l'orechio di Dionysio*. C'est une grande caverne taillée dans le roc, laquelle a quatre-vingts pieds environ de hauteur perpendiculaire, & cent vingt pieds au moins de long. Elle a réellement la forme d'une oreille humaine. Le Tyran l'avoit fait construire de manière que tous les sons qui s'y produisoient, se rassembloient & se réunissoient comme dans un foyer, en un point qui s'appeloit le tympan. Là il y avoit un petit trou qui communiquoit à une chambre devenue inaccessible depuis peu de tems, & dans laquelle il avoit coutume de se cacher. Il appliquoit son oreille à ce trou, & il entendoit distinctement tout ce que disoient les personnes qu'il faisoit enfermer dans cette caverne, par le moyen d'un écho si sensible, & qui répète si bien le même son, que le déchirement d'une feuille de papier retentit d'une extrémité à l'autre. De cette sorte, il venoit à bout de dé-

couvrir les plus secrètes pensées des prisonniers ; procédé qui porte le caractère du dernier degré de la tyrannie ; & comme il lui étoit aisé de tourner en conviction du crime les plaintes que le chagrin & la douleur arrachotent à ces malheureux , il les croyoit dès-lors assez coupables pour les condamner à la mort : il en étoit bien peu qu'il jugeât dignes d'être renvoyés absous. On voit encore dans cette grotte des trous taillés dans le rocher , qui paroissent n'avoir été faits que pour y fixer des chaînes. La tradition veut que lorsque tout l'ouvrage fut achevé , Denys fit mettre à mort tous les ouvriers qui y avoient travaillé , afin que son secret ne fût pas divulgué. Quand on songe qu'il s'est trouvé des hommes qui ont fait un abus si monstrueux de leur pouvoir , & que ces hommes n'ont été rares ni dans tous les tems , ni chez tous les peuples , on ne fait ce qu'on doit admirer le plus , ou la patience ou l'imbécillité de l'espece humaine.

A quelque distance au dessus des latomies , est le théâtre de l'ancienne Syracuse , taillé dans le roc. La plupart des gradins ou des sièges ont échappé

aux ruines du tems : mais la scene est entièrement détruite. On ne peut qu'être étonné de la petitesse de ce théâtre, en comparaison de celui de Taormine, ville assurément moins considérable que celle de Syracuse. Il ne reste que peu de chose de l'amphithéâtre, dont la forme paroît avoir été une ellipse très-excentrique. Les catacombes paroissent plus dignes de la curiosité d'un voyageur : ce sont des cavernes immenses qui l'emportent sur celles de Rome, & qui peuvent le disputer à celles de Naples. On est aujourd'hui persuadé que nulle part les Chrétiens ne les ont creusées pour se dérober aux persécutions des Païens. Ne pourroit-on pas dire qu'elles sont l'ouvrage des premiers habitans, qui vivoient comme des sauvages ? Ils trouverent le modele de l'architecture souterraine, fille du besoin, dans les grottes de la Nature ; & cette architecture dut nécessairement précéder celle de l'Art, produit de la réflexion & du génie.

Voilà, Madame, à quoi se réduisent aujourd'hui les antiquités d'une des plus florissantes villes de l'Univers, l'asile des Arts, le centre de tant de richesses. On n'y trouve ni statues, ni

bas-reliefs, ni aucun autre monument qui donne des preuves de ce rare talent qu'on admire dans les anciens Artistes. On n'en fera pas surpris, si l'on fait attention aux sièges & aux saccagemens que Syracuse a soufferts, si l'on se rappelle tout ce que les Romains en enleverent, & particulièrement Verrès, qui la dépouilla totalement, comme le lui reproche Cicéron dans les discours éloquens qu'il a composés contre cet infame brigand. La seule chose qu'on y découvre, ainsi que dans les environs, sont les médailles. Le nombre de celles qu'on a trouvées & qu'on trouve encore, est incroyable : elles sont pour la plupart en argent.

Je quittai Syracuse & ses déplorablest restes, & je me rendis à Avola, où je vis des plantations de cannes à sucre & des sucreries. On est charmé sans doute de trouver, en Europe, cette production étrangère : mais les habitans n'ont pas su donner encore au sucre de ce pays, la qualité de celui d'Amérique, soit par défaut d'industrie de leur part, soit parce qu'il ne parvient pas à la même maturité. Le Gouvernement a fait cependant tous les

efforts pour en favoriser le débit , en chargeant de droits très-considérables celui d'Amérique. Malgré cela , les Siciliens donnent toujours la préférence à ce dernier , qui même , avec les droits , ne coûte pas aussi cher que celui de ce canton. Ici j'interrompis mon voyage autour de la côte. Je coupai en ligne directe à travers les terres , pour aller de la côte orientale à la méridionale. Je laissai sur la gauche le cap Passaro , autrefois le promontoire Pachinum , l'une des trois pointes de la Sicile ; & j'y eus d'autant moins de regret , que toute cette plage , selon ce que j'appris , est inhabitée à cause des incursions des Corsaires Barbaresques , qui sont très-incommodes sur cette partie de la côte. J'eus beaucoup à souffrir , il est vrai , dans ce voyage , par la difficulté des chemins , la disette des vivres , & le manque de routes commodités & cabarets quelconques : mais j'oubliai mes peines , & je puis même dire que j'en fus largement récompensé , en voyant les champs fertiles , les collines odoriférantes & les prairies enchantées de Noto , de Ragusa , de Modica & de Vittoria. La

SUITE DE LA SICILE. 113

ville de Noto a donné son nom à l'une des trois provinces de cette île ; elle est grande, assez bien bâtie , & a succédé à une ancienne ville détruite par le tremblement de 1693. De Vittoria je me rendis à Alicata ou Licata , que quelques-uns prétendent avoir été bâtie sur les ruines de la célèbre ville de Géla , ainsi appelée du fleuve de ce nom , qui porte aujourd'hui celui de *Fiume Salso* , à cause de ses eaux salées. La campagne des environs est aussi fertile qu'elle l'étoit anciennement : on y recueille des blés qui donnent une farine très-fine & très-blanche, dont on fait des pâtes excellentes, fort recherchées dans toute l'îlle, & même dans le royaume de Naples. La ville est bien bâtie, & peut contenir environ douze mille habitans. On trouve continuellement dans la rade plusieurs bâtimens Maltois , sur lesquels il est aisé de faire le trajet d'ici à Malte. On leur donne le nom de *Speranora* : ce sont de petits bateaux à six rames , très-plats & très-étroits , en sorte que deux ou trois personnes au plus peuvent y tenir à l'arrière , avec six rameurs & un pilote pour tout

114 SUITE DE LA SICILE.

équipage. Rien de plus périlleux en apparence que cette espece de bâtimens. A la moindre agitation de la mer, on croiroit qu'ils vont chavirer. Rien cependant de plus sûr pour naviguer dans la Méditerranée ; ils échappent aux poursuites des Corsaires par leur vitesse, & aux efforts des vagues par leur légèreté. Comme je n'aurois pu trouver une occasion plus favorable pour me rendre à Malte, j'en ai profité avec empressement. J'ai arrêté un de ces bâtimens, & si le vent ne change pas, je compte appareiller demain.

Je suis, &c.

A Alicata, ce 3 Novembre 1758.



L E T T R E C C C L V .

L'ISLE DE MALTE.

MA traversée de la Sicile à Malte a été des plus heureuses , quoique dans cette saison les tempêtes ne soient que trop fréquentes. Je partis de la rade d'Alicata , le soir du 4 Novembre. Le vent étoit favorable , & la mer calme. Le ciel brilloit de tout son éclat si majestueux ; & la lune réfléchissoit ses rayons sur la surface des eaux. J'apercevois l'Etna , le grand fanal de ces mers , vomissant des torrens de nuages enflammés. Le spectacle dont je jouissois , me caufoit les plus douces émotions : elles furent augmentées par l'Hymne à la Vierge , que les gens de *ma Speranora* entonnerent , selon l'usage qu'ils pratiquent constamment le matin & le soir. Leur chant à l'unisson étoit religieux , touchant , harmonieux & en cadence. Ils battoient fort exactement la mesure avec leurs rames. Je n'eus qu'un moment d'inquiétude à la vue d'un vaisseau qui parut suf-

pect : mais je me convainquis alors par moi-même de la légèreté de mon petit bâtiment. Mes rameurs travaillèrent avec tant d'ardeur , & le Pilote gouverna si habilement , que dans l'instant nous fûmes éloignés du vaisseau , de manière à n'en avoir rien à craindre. En moins de vingt-quatre heures , nous traversâmes le canal de Malte , qui peut avoir quatre-vingt-dix milles de large ; & dans l'après-midi du 5 , nous arrivâmes devant le port de la *Valetta* ou la Valette , ville capitale.

L'entrée de ce port est étroite , & défendue par le château Saint-Elme , bâti à la pointe de la presqu'île , sur laquelle la ville est située. Des rochers que la Nature a merveilleusement distribués , forment , de ce vaste port , cinq havres sûrs , commodes , environnés de toutes parts de forts considérables , & garnis d'excellentes batteries. Tous ces ouvrages sont , autant par la hardiesse de l'entreprise , que par l'habileté de l'exécution , des chef-d'œuvres de l'Art , dignes de la plus grande admiration. On est frappé de l'aspect , de la grandeur , de la multiplicité de tant de forts , de tours , de bastions ,

de ravelins , de batteries. Toutes les côtes de l'isle en sont couvertes , celles du moins qui sont accessibles du côté du nord-ouest. Du côté du sud-est , ou de la Barbarie , l'abord est impraticable. Dans l'espace de plusieurs milles , ce n'est qu'un rocher très-élevé & absolument perpendiculaire à la mer. Ainsi l'Art & la Nature ont contribué à mettre cette isle dans l'état de défense le plus respectable. Elle est à l'abri de toutes les attaques des ennemis. Les Turcs y ont échoué toutes les fois qu'ils ont voulu venger l'honneur du Croissant , en portant toutes leurs forces sur ce redoutable boulevard de la Chrétienté. Je suis persuadé qu'ils y échoiroient encore , s'ils vouloient renouveler leurs entreprises.

Vous savez, Madame , que les Chevaliers de Malte , à qui cette isle appartient , sont , par état , toujours en guerre avec ces ennemis du nom Chrétien : mais ce que vous ignorez peut-être , c'est que leur constitution actuelle les met entièrement en opposition avec leur institut primitif , qui ne respiroit que la bienfaisance & l'humanité. Voici ce qui d'abord donna

118 L'ISLE DE MALTE.

lieu à leur établissement. Vers le milieu du onzieme siecle, des Négocians d'Amalfi, dans le royaume de Naples, qui commerçoient en Syrie, obtinrent du Calife d'Egypte, la permission de fonder à Jérusalem un monastere du rit latin, dans lequel on mit des Bénédictins qu'on fit venir d'Italie. A côté de ce monastere, appelé Sainte-Marie de la Latine, on bâtit, pour les pauvres Pèlerins & pour les malades, un hôpital, dont la chapelle fut dédiée d'abord à Saint Jean l'Aumônier, ensuite à Saint Jean - Baptiste. Plusieurs particuliers, animés d'un esprit de zele & de charité, se présenterent pour servir les malades. On les reçut en qualité d'Oblats ou Freres Lais : ils étoient subordonnés aux Religieux, & leur habit distinctif étoit un manteau noir avec une croix blanche. Cependant les Arabes infestoient les chemins & commettoient mille vexations sur les Pèlerins qui se rendoient alors de toutes les parties de l'Europe, dans la Terre Sainte. L'Abbé crut, pour la défense de ces pieux voyageurs, devoir armer les Freres Lais de son monastere. Ceux-ci choisissoient parmi

un Chef pour les commander en campagne. Bientôt ils se firent une grande réputation par leur bravoure & leurs exploits militaires. Les libéralités des Pèlerins enrichirent le monastere : le nombre des Freres , ou plutôt des défenseurs de toutes ces contrées , augmenta , & leurs moyens devinrent plus puissans. Insensiblement ils ne voulurent plus reconnoître l'autorité des Religieux : ils s'en détacherent même entièrement ; & au lieu de la regle de Saint Benoît qu'ils avoient suivie jusqu'alors , ils embrasserent celle de Saint Augustin , & firent un corps à part. Gérard Tom ou Tung est regardé comme le premier Grand-Maître de cet Ordre , connu alors sous le nom de Saint-Jean de Jérusalem.

Pendant tout le tems des Croisades , cet Ordre se distingua par les services les plus signalés. Il devint dès-lors , avec celui des Templiers , qui n'étoit pas moins recommandable , l'asile de la Noblesse la plus florissante de l'Europe. Mais les exploits de ces illustres Chevaliers étoient mal secondés par les armées innombrables de tous ces Croisés , qui sembloient devoir envahir tout , &

que l'indiscipline ; la débauche & la méfintelligence faisoient périr sans ressource. Les Soudans d'Egypte firent de grandes conquêtes en Syrie ; ils s'en rendirent entièrement les maîtres. Alors les Chevaliers de S. Jean se retirèrent dans l'isle de Chypre vers l'an 1291. Peu de tems après, en 1310, ils firent, sous la Grande-Maîtrise de Foulques de Villaret , la conquête de l'isle de Rhodes , qui devint le chef-lieu de l'Ordre, & lui donna son nom. Enrichis des bienfaits que la piété de ces tems multiplioit , & plus encore des dépouilles des Templiers, leurs rivaux , que Philippe le Bel immola à son ressentiment , ils firent de leurs richesses l'usage le plus analogue à leur profession. Ils ne songerent qu'à se rendre encore plus redoutables aux Infideles , & à se fortifier dans une isle d'où ils bravoient impunément toute leur puissance. Personne n'y réussit mieux que Pierre d'Aubusson , élu Grand-Maître en 1476. Instruit que Mahomet II , Empereur des Turcs , menaçoit Rhodes , il fit fermer le port d'une grosse chaîne , bâtir des tours & des forts , & préparer tout ce qu'il falloit pour repousser

pousser ses efforts. La flotte des Turcs parut en effet devant l'isle en 1480, forte de cent soixante voiles & de cent mille hommes. Ce siège est un des plus mémorables qu'il y ait dans l'Histoire moderne. On vit l'Asie entière lutter contre l'Europe : mais ce qui couvrit d'un honneur immortel les Chevaliers, c'est que les forces immenses que la première déploya, vinrent se briser contre une poignée de gens, en qui la valeur suppléoit le nombre. Leur intrépidité, leur bravoure, leurs actions merveilleuses, sur-tout la conduite éclairée du Grand-Maître, qui reçut cinq blessures considérables, obligèrent enfin les Turcs, après deux mois de siège, de le lever, laissant neuf mille morts, & emmenant quinze mille blessés.

L'Ordre resta encore en possession de l'isle de Rhodes pendant plus de quarante ans : mais les Turcs n'avoient pas renoncé au projet d'en faire la conquête, à quelque prix que ce fût. Soliman II envoya deux cent mille hommes, en 1522, pour l'assiéger. Villiers de l'Isle-Adam, élu Grand-Maître l'année précédente, repoussa

avec ses braves Chevaliers , les efforts de cette multitude de combattans. Soliman , furieux de voir que tant de forces devenoient inutiles , vint lui-même se mettre à la tête de son armée : il pressa le siège avec tant de vivacité , que le Grand-Maître , trahi d'ailleurs par d'Amaral , Chancelier de l'Ordre , fut obligé de se rendre le 20 Décembre. On rapporte que le vainqueur , plein d'estime pour le vaincu , lui fit les offres les plus flatteuses pour l'engager à rester avec lui : mais l'Isle-Adam préféra les intérêts de son Ordre à sa fortune. Ce grand homme se retira avec ses Chevaliers à Candie , ensuite à Messine : il parcourut quelques autres villes. Enfin , après avoir erré pendant huit ans sans retraite assurée , Charles-Quint lui donna , en 1530 , les isles de Malte & de Goze , & la ville de Tripoli en Barbarie , avec l'obligation , pour lui & pour tous les Grands-Maîtres , ses successeurs , d'envoyer tous les ans un faucon au Roi de Sicile ou à son Vice-Roi , de lui jurer serment de fidélité après leur élection , & de recevoir de ses mains l'investiture de ces domaines. Villiers

de l'Isle-Adam en prit possession, au nom de l'Ordre, le 20 Octobre 1530. Depuis ce tems, les Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem ont été appelés *Chevaliers de Malte*. Ils perdirent, en 1551, la ville de Tripoli : mais ils se sont toujours maintenus dans les isles de Malte & de Goze, malgré les attaques violentes des Turcs, qui, plusieurs fois, ont tenté de s'en emparer.

Je n'ai fait, Madame, que vous tracer rapidement le tableau historique de cet Ordre illustre. Si vous désirez des détails plus approfondis, vous les trouverez dans l'Histoire qu'en a donnée l'Abbé de Vertot. On peut dire que ce sont véritablement les annales de l'héroïsme moderne, présentées avec un style enchanteur, qui met cet Ecrivain dans la première classe de ceux de notre Nation. Vous y verrez aussi développées les Constitutions de cet Ordre. Je ne puis vous en donner ici qu'un abrégé assez succinct.

L'Ordre de Malte, qu'on appelle encore *la Religion*, est réellement un Ordre Religieux. Les membres font les trois vœux, de pauvreté, de chasteté, & d'humilité. Ils ne prennent entre

eux d'autre qualification que celle de *Freres*. C'est la seule société monastique, que dans laquelle on entre si tôt, & où l'on fait les vœux si tard. On est reçu, on porte la croix au maillot, & on ne prononce les vœux que dans un âge avancé, c'est-à-dire, lorsqu'on est assuré d'avoir une Commanderie. Il faut faire preuve d'une très-bonne noblesse pour y être admis; ce qui fait une très-grande ressource pour la plupart des cadets de bonnes maisons dans presque toute l'Europe, par l'espoir de posséder un jour les riches bénéfices annexés à cet Ordre. Les Chevaliers, tenus de faire ces preuves de noblesse, sont appelés Chevaliers *de Justice* : il en est d'autres qu'on en dispense pour des raisons particulières; & on leur donne le nom de Chevaliers *de Grace*. Selon des loix fondamentales de l'Ordre, tout Chevalier *de Justice* est obligé de faire, sur les galeres de la Religion, trois expéditions contre les Infidèles; c'est ce qu'on appelle *faire les Caravanes*. Il doit de plus passer un certain nombre d'années à Malte, où il est logé & nourri aux frais de l'Ordre. Indépendamment de ces Chevaliers qui

parviennent à toutes les dignités, on distingue encore les *Freres Chapelains* & les *Freres servans d'Armes*. Bien loin que ceux-ci soient assujettis à faire preuve de noblesse, on exige d'eux des preuves de roture, quoiqu'on ait attention de ne les choisir que dans la bonne bourgeoisie. Ils sont cependant appelés à l'élection du Grand-Maître; & c'est même d'entre les Chapelains que l'on tire l'Evêque de Malte & le Prieur de l'église de Saint-Jean, qui ont, après le Grand-Maître, ou en son absence après son Lieutenant, les premières places dans le Conseil. Cette autorité ecclésiastique n'est pas la seule qui ait des influences à Malte. Le Pape est le premier Supérieur de l'Ordre, & il ne néglige pas de faire valoir ses droits. Le Tribunal de l'Inquisition, établi dans l'isle, n'oublie pas les siens de son côté. Enfin, l'Archevêque de Palerme, les Nonces d'Espagne & de Naples, forment encore des prétentions sur la judicature (1).

(1) La mésintelligence, dit un Auteur, dans l'exercice du Gouvernement, est l'effet de la multiplicité de ces autorités : elle fit

Il seroit assez difficile de déterminer.

naître une révolte en 1775. L'estime qu'une infinité de privilèges inspiroit pour le Clergé, avoit mis l'habit clérical en si grande considération, qu'il devint presque universel. Ce fut ce Corps redoutable (1) qui prit le premier les armes sous les bannières dangereuses de l'opinion & du zèle mal entendu. Les esprits les plus emportés se rangèrent ouvertement du parti de l'Evêque, & se mirent à défendre, les armes à la main, des immunités que l'autorité du Grand-Maitre & le bon ordre demandoient qu'on supprimât. Manarin, homme inconnu jusqu'à cette époque, prit la qualité de Chef des Rebelles : il s'empara du fort Saint-Elme, situation très-avantageuse (2), & avec une poignée de monde, mit toute la ville en alarmes. On apaisa ce trouble avec beaucoup de peine, & moyennant une capitulation humiliante pour le Gouvernement. Manarin se rendit, mais avec assurance que son crime ne seroit pas puni de mort. Il vit encore actuellement prisonnier dans le fort Emmanuel, à la grande honte des Chevaliers, & en même tems il est un monument du vice & de la foiblesse de ce Gouvernement. *Lettres sur la Sicile, &c.*

(1) Ce Corps auroit porté ombrage à tout Gouvernement éclairé. Le Grand-Maitre Ximenès fut la victime de son indiscrète confiance. Il étoit excellent particulier, mais foible Prince.

(2) La ville, trop exposée au canon de ce fort, avoit sujet de tout craindre du feu des Rebelles.

quel est le gouvernement de cet Ordre ; il semble réunir deux choses extrêmement opposées, l'aristocratie & le despotisme. D'un côté, le Chapitre général a le droit de faire des loix & de réformer les abus. Il élit, trois jours après la mort du Grand-Maître, son successeur, qui n'est que le premier des Freres, *primus inter pares*, & qui, dans toutes les affaires de l'Ordre, est obligé de se conformer aux délibérations du Chapitre & à celles du Conseil. Mais, d'un autre côté, le Grand-Maître est indépendant dans toutes les affaires intérieures de l'isle, & plus absolu même, dans cette partie de l'administration, que la plupart des Souverains. D'ailleurs, comme il préside lui-même au Conseil, qu'il a deux voix, qu'il dispose de tous les emplois lucratifs, qu'il nomme à vingt-neuf Commanderies & à un Prieuré tous les cinq ans, que par conséquent tout le monde est intéressé à le flatter, à lui faire la cour, il lui est très-aisé de se rendre maître de toutes les délibérations ; & c'est ce qui arrive presque toujours. On lui donne le titre d'*Altesse Eminentiſſime*. Son habit de

cérémonie est une espece de simarre : mais à la campagne il porte l'épée. Sa suite & sa Cour sont brillantes. Cent cinquante hommes composent sa garde, & tout annonce la maison d'un Prince.

Après le Grand-Maître, viennent les Baillis conventuels, qui composent le Conseil permanent. Ils sont au nombre de huit, & sont les Chefs des huit Langues, qui constituent les grandes divisions de l'Ordre. On compte trois de ces Langues en France, deux en Espagne, une en Italie, une en Allemagne, & une en Angleterre. A ces Langues sont annexées huit grandes dignités, qui forment le titre des huit Baillis conventuels; savoir, la dignité de Grand-Commandeur pour la Langue de Provence; la dignité de Grand-Maréchal pour la Langue d'Auvergne; la dignité de Grand-Hospitalier & Grand-Trésorier pour la Langue de France; la dignité d'Amiral pour la Langue Italienne; la dignité de Grand-Conservateur, appelé autrefois le Drapier, pour la Langue d'Aragon; la dignité de Grand-Chancelier pour la Langue de Castille; la dignité de Grand-Bailli pour

la Langue Allemande ; & la dignité de Turcopolier , ou Général de la Cavalerie , pour la Langue Angloise : mais depuis le changement de Religion en Angleterre , où les biens des Chevaliers furent saisis par Henri VIII , cette dignité est représentée par le Sénéchal du Grand-Maître.

Dans chacune de ces Langues , il y a des Grands-Prieurés, & des Bailliages. On compte treize de ces derniers , y compris celui de Négrepont , qui est commun aux Langues de Castille & d'Aragon , & celui de Sonneberg , qui dépend du Grand-Prieuré d'Allemagne , aussi bien que les Prieurés de Hongrie & de Bohême , mais qui est actuellement possédé par les Luthériens , que l'Ordre ne reconnoît point. Les Grands-Prieurés , au nombre de vingt-cinq , sont des places très-éminentes par elles-mêmes , & par les prérogatives attachées à quelques-uns d'entre eux. Celui de France a son titre à Paris , dans l'enclos qu'on appelle *le Temple* , parce qu'anciennement il avoit appartenu à l'Ordre des Templiers. Il a toujours été possédé par des personnes très-qualifiées , & même par des Princes de la

Maison Royale de France (1). Le Grand-Prieur d'Allemagne a été déclaré, en 1546, Prince de l'Empire, par l'Empereur Charles-Quint. Tous les Grands-Prieurs ont, dans l'étendue de leur juridiction, un certain nombre de possessions de l'Ordre, qu'on appelle *Commanderies*. Dans l'origine, ces possessions étoient gérées par des *Economes* : mais on a trouvé dans la suite plus convenable d'en confier l'administration à des Chevaliers, qui jouissent du revenu, moyennant une redevance à laquelle on donne le nom de *Responſion*, qu'ils sont obligés de payer à l'Ordre. Ces Chevaliers prennent le titre de *Commandeurs*; & l'on prétend qu'il y en a près de cinq cents qui jouissent de ces bénéfices, dont quelques-uns rapportent plus de cinquante mille livres de rente.

J'ai déjà dit que les Chevaliers, obligés de résider à Malte pendant le tems de leurs caravanes, étoient logés & nourris aux dépens de la Religion. Il y

(1) C'est aujourd'hui Monseigneur le Duc d'Angoulême, qui a succédé à Monseigneur le Prince de Conti.

a pour cela sept palais appelés *Auberges*. A la tête de chacun est un Chef pris dans l'Ordre, qui porte le nom de *Pilier*. Comme le trésor ne lui donne qu'une somme fixe pour la nourriture des Chevaliers, & que cette somme est insuffisante, il est obligé de mettre beaucoup du sien, & il lui en coute ordinairement trente à quarante mille livres par an. Mais il est amplement dédommagé par le droit qu'il a de prétendre à la première dignité vacante dans sa Langue. Aussi cette place, quoiqu'onéreuse, est extrêmement briguée, malgré même les conditions assez dures qui sont imposées aux compétiteurs, comme d'avoir fait dix ans de résidence à Malte, de ne devoir rien à l'Ordre, &c. Celui qui la remplit actuellement pour la Langue de Provence, est le Chevalier de M***, que vous & moi avons particulièrement connu à Marseille. J'ai été enchanté de retrouver ici un ami, avec qui j'ai passé les plus belles années de ma jeunesse. Il me donne lui-même des preuves de ses sentimens, dont ma longue absence n'a point diminué la vivacité : il ne songe qu'à rendre mon sé-

jour, dans ce pays, infiniment agréable; & il a voulu absolument être mon *Cicéron* pour toutes les curiosités de l'isle.

Mes premiers regards se sont portés sur la capitale, appelée *Citta Nuova*, & plus communément la *Cité Valette*, du nom de Jean-Frédéric de la Valette, Grand-Maître de l'Ordre, qui la fit construire en 1566. Elle est très-bien bâtie, & aussi régulièrement qu'il a été possible de le faire dans un terrain inégal & raboteux. On y compte environ vingt mille habitans. Les principaux édifices sont l'église de Saint-Jean, le palais du Grand-Maître, l'arsenal, la salle d'armes, & l'aqueduc Vignacourt, qui a pris son nom du Grand-Maître Vignacourt, son fondateur. Les deux premiers sont sur-tout très-dignes de fixer l'attention des voyageurs. Dans l'église de Saint-Jean, le patron de la Religion, on admire un plafond du Calabresé, où il a représenté, en plusieurs compartimens, les actions les plus éclatantes de l'Ordre de Malte, avec beaucoup de feu & d'expression, mais sans correction & précision de dessin, défauts ordinaires à ce Peintre.

Le pavé est un des plus beaux qu'il soit possible de voir : il est composé de marbre, de porphyre, de lapis-lazuli, & de plusieurs autres pierres précieuses, qui sont toutes jointes d'une manière admirable, & qui forment une mosaïque où sont représentés les armoiries & les trophées des Chevaliers les plus illustres. Parmi les tombeaux, on distingue celui de Cottoner, qui a dirigé la plus grande partie des fortifications, auxquelles on donne encore le nom de *la Cottonera*. Cet ouvrage est en marbre noir & blanc ; mais quoique supérieur aux autres, il est assez médiocre.

Le palais du Grand-Maître frappe par sa noble simplicité. Il est peu de Souverains en Europe qui soient logés d'une manière plus commode & plus agréable. Le Grand-Maître actuel s'appelle Emmanuel Pinto Fonséca : il est Portugais de naissance, & a été élu en 1741. Le Chevalier de M*** m'a présenté à lui : j'en ai reçu l'accueil le plus distingué. C'est un petit vieillard plein de feu, d'esprit & de bon sens. Il gouverne sa petite nation avec beaucoup de sagesse, n'a point de Ministre, conduit

134 L'ISLE DE MALTE.

tout par lui-même, & se fait instruire sur le champ des plus petites affaires. La force de son tempérament & sa sobriété doivent lui promettre encore de très-longs jours (1).

Vous imaginez bien, Madame, qu'un Ordre Religieux, qui, dans son origine, étoit destiné à servir les malades, n'a pas dû perdre entièrement de vue ce point essentiel de son établissement. Si les membres ne se livrent plus depuis long-tems à ces soins si touchans & si dignes d'honorer l'humanité, s'ils s'en déchargent sur des subalternes ou des mercenaires, ils tâchent au moins d'y suppléer par le faste, l'opulence, & la multiplicité des secours. Aussi l'hôpital de Malte est-il d'une magnificence sans égale : les malades y sont servis en vaisselle d'argent. J'avois cru, jusqu'à présent, qu'en changeant l'esprit pacifique de leur institution primitive contre le tumulte des armes, ces guerriers auroient entrete-
nu des forces proportionnées à

(1) Il a eu pour successeur le Grand-Maitre Ximenés, qui est remplacé aujourd'hui par Monseigneur de Rohan-Poldux.

l'immenfité de leurs richesses ; je vous avoue que j'ai été affez furpris de voir que les forces de terre ne montent qu'à cinq cents hommes de troupes régulières qui appartiennent aux vaiffeaux de guerre , & à quelques milices égales au nombre d'hommes qui font dans l'ifle en état de porter les armes. Ces forces font bien infuffifantes pour garder une place & des fortifications qui demanderoient foixante mille hommes. Le nombre des vaiffeaux de l'Ordre , que l'on voit dans un port particulier , eft encore très-petit. Le tout confifte en deux vaiffeaux de guerre de foixante pieces de canon , une frégate de trente-fix , quatre galères , trois galiotes , & quelques petits bâtimens légers , appelés *Scampavias*. Il faut cependant convenir que tous ces vaiffeaux font fi bien armés , ils manœuvrent avec tant d'habileté , les Chevaliers qui les montent font fi braves , fi intrépides , qu'ils caufent eux feuls plus de dommage & d'effroi aux Barbaresques , que toutes les Puiffances de l'Italie enfemble. Je dois encore ajouter un trait à leur éloge : c'eft que ces Chevaliers fi redoutables fur mer , font très-

humains, dans leur isle, envers les esclaves qu'ils font pendant leurs courses. Leur zele pour la Religion est contenu dans de justes bornes, & ne les conduit pas à l'esprit de superstition, d'intolérance & de fanatisme : ils ont fait bâtir, depuis peu, une mosquée où ces malheureux peuvent pratiquer en paix tous les rites de leur croyance.

En passant dans une rue de la ville, j'ai été frappé de voir une vingtaine de croix peintes sur les murailles des maisons. J'en ai demandé la raison à mon ami. Il m'a répondu que c'étoit la rue affectée aux duels ; que ceux qui vouloient se battre, étoient obligés de s'y rendre pour vider leur querelle ; que s'ils osoient le faire ailleurs, ils étoient punis avec toute la sévérité de la loi ; & que les croix que je voyois, étoient mises sur la muraille opposée à l'endroit où l'un des combattans avoit été tué, en mémoire de sa mort. Quoi ! m'écriai-je, le duel seroit-il autorisé à Malte ? Oui, me répliqua-t-il, on l'y permet ; & non seulement cette permission est authentique, on punit même ici avec autant de rigueur ceux qui refusent un cartel, qu'on pa-

ailleurs ceux qui le donnent. Mais pendant que de la restriction dont je vous parle, il est d'autres coutumes auxquelles on est astreint sous les lois les plus sévères; c'est de mettre les armes, lorsqu'une femme, un homme, ou un Chevalier l'ordonnent. Ici les duels sont rarement meurtriers; & vous pouvez en juger vous-même par le peu de croix qui sont sur les murailles de la rue en question, que l'usage de les y peindre soit fini depuis bien long-tems. D'ailleurs, la liberté qu'on accorde de laver dans le sang de son ennemi l'injure qu'on lui a reçue, & les punitions qu'on inflige à ceux qui refusent de se battre, ne tendent, ce me semble, plus à détruire l'usage barbare des duels, qu'à la rigueur avec laquelle on les défend ailleurs. La crainte de la mort ne suffit rien sur celui qui met sa gloire à la braver; & cette espèce de gloire, quoiqu'elle soit fautive, absurde en elle-même, & doit avoir beaucoup d'imitateurs, pour les prétextes souvent les plus faibles. Au lieu qu'ici, en provoquant un duel, on s'affiche, on se met en spec-

tacle. Un événement de cette nature fixe les yeux de tous les Chevaliers, bons juges de l'honneur. Si le motif paroît léger, s'il est dicté par le caprice, la fatuité, l'insolence, la dureté des mœurs, on est assuré d'encourir le blâme universel. Quoi de plus imposant que les arrêts d'un pareil Tribunal ! Quoi de plus capable de contenir tout le monde dans la règle des égards qu'on se doit les uns aux autres ! Quel est celui qui oseroit les violer, à moins que de s'exposer à devenir un objet d'aversion & d'horreur pour tout le monde ? Et ne devroit-il pas s'attendre à expier tôt ou tard, par son sang, la haine publique ? J'ai souvent entendu dire à nos Chevaliers les plus sensés, que c'est à cette loi qui permet les duels, si bizarre en apparence, mais si sage dans la réalité, qu'on doit cette paix & cette tranquillité qu'on remarque parmi cette multitude de jeunes gens qui se succèdent ici toutes les années des différentes parties de l'Europe. De là la communication & la familiarité qui dissipent peu à peu les préjugés & les ridicules de chaque nation ; de là les défé-

rences, les manieres aisées, le ton enfin du grand monde, qui rendent ici les sociétés très-intéressantes & très-agréables.

Je vous rends, Madame, fidèlement les raisonnemens du Chevalier. Je ne m'arrêterai pas à les discuter : mais je crois qu'ils sont vrais jusqu'à un certain point, & qu'on peut encore invoquer en leur faveur l'expérience, qui prouve que, lorsque les duels étoient autrefois autorisés par la Loi, ils étoient infiniment plus rares, que lorsqu'on les a défendus sous des peines si sévères & si ouvertement transgressées. Nous avons fait une tournée dans l'isle connue chez les Anciens sous le nom de *Mélie*. Ce n'est réellement qu'un rocher qui peut avoir soixante milles de circonférence, mais un rocher embrasé sous le climat brûlant de l'Afrique, dont il paroît avoir été détaché par quelque violent tremblement de terre, si l'on en juge par les masses de roc correspondantes. Le terrain qui couvre ce rocher n'a pas plus de cinq à six pouces d'épaisseur ; & dans certains endroits, le terrain manque même entièrement : mais l'industrie avec laquelle on fait en tirer parti, est véritablement admirable. On

va chercher de la terre en Sicile : si l'on n'en a pas une quantité suffisante, on enleve, avec des instrumens de fer, la premiere croûte du rocher ; on la pile & on la délaye avec de l'eau ; on la convertit en terre ; & , par des soins infatigables, on vient à bout de mettre tout en valeur, & de ne laisser rien d'inculte. Le blé qu'on recueille suffit tout au plus, il est vrai, à nourrir les habitans quatre ou cinq mois de l'année : mais les récoltes abondantes de coton dont ils fabriquent différentes étoffes très-bien travaillées, leurs oranges si délicieuses & si recherchées dans toute l'Europe, leur procurent les denrées de premiere qualité qui leur manquent, & même beaucoup d'argent comptant.

Les Maltois comptent sept villes dans leur isle : mais il n'y en a que deux qui méritent réellement ce nom, la ville nouvelle ou la Cité Valette, qui est la plus considérable, & la ville vieille, ou de Mélite, appelée aussi Médina, du nom de Médinat, que lui donnoient les Arabes. Elle est près du centre de l'isle ; & l'on prétend que de là on la découvre non seulement en

entier, mais que dans un tems clair on voit les côtes d'Afrique & de Sicile. Cette ville est assez bien fortifiée, & son Gouverneur est appelé *le Hahem*. C'est ici qu'est le siège épiscopal de Malte. L'église cathédrale, dédiée à Saint Paul, est très-bien bâtie : son architecture est du style le plus beau & le plus correct. Dans les environs de la ville, on voit une petite église dédiée encore à ce Saint Apôtre, & tout près de là sa statue, placée, dit-on, dans le même endroit où étoit la maison dans laquelle il se retira après son naufrage, & où il secoua, de sa main, un serpent qui s'y étoit attaché sans lui faire aucun mal. Ce fut alors, selon les habitans, qu'il maudit tous les animaux venimeux de l'isle, & qu'il les en bannit à perpétuité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on n'y en trouve d'aucune espece ; & l'on assure même que lorsqu'on y transporte des vipères de la Sicile, elles meurent presque aussi-tôt après qu'on les a mises à terre.

On montre encore, dans le voisinage, la grotte où Saint Paul fut mis en prison. Parmi les propriétés miraculeuses qu'on lui attribue, on doit

distinguer la poudre blanchâtre qui s'y trouve, regardée comme un remède souverain contre plusieurs maladies, surtout contre la petite vérole. Cette poudre ne s'épuise jamais, quoiqu'on en retire tous les ans, depuis bien des siècles, une immense quantité. Non seulement il n'est personne dans l'isle qui n'en fasse une ample provision, mais on en envoie annuellement des caisses considérables dans les pays étrangers, jusque dans le Levant, & même les Indes orientales. On dit que lorsqu'on en a pris une cuillerée, on éprouve, une heure après, une sueur abondante qui devient toujours salutaire. J'ai tout lieu de croire qu'elle ne peut pas au moins faire de mal.

La maison de campagne du Grand-Maître, appelée *la Boschetta*, & située près de l'ancienne ville, n'est remarquable que par le jardin, où l'on compte, dit-on, dix mille orangers. Mais ce qui est plus digne d'attention, ce sont les catacombes qu'on voit encore auprès de cette ville. On prétend qu'elles ont quinze milles d'étendue sous terre, & qu'elles se divisent en un nombre infini de branches. Je n'ai pas été tenté

de vérifier ce fait , par la crainte de m'égarer dans ce vaste labyrinthe , comme il est arrivé à plusieurs personnes qui y ont malheureusement péri , pour avoir voulu s'avancer trop loin. Toujours est-il vrai que ces excavations , dans un rocher aussi dur , sont étonnantes ; mais cela me confirme dans mon sentiment , qu'elles n'ont été pratiquées que pour servir d'asile aux premiers habitans , qui n'avoient pas d'autres demeures.

Tout l'intérieur de l'isle est couvert de villages appelés *Cazali* , & très-peuplés : ils sont construits de cette même pierre blanche qui compose le sol en entier. Chacun de ces villages a une église fort bien bâtie , & ornée de statues de marbre , de belles tapisseries , & d'une grande quantité de vaisselle d'argent. Ce sont les plus belles églises de campagne que j'aye encore vues. Les habitans sont extraordinairement forts & vigoureux. Il n'est pas rare d'en trouver qui rament dix ou douze heures sans interruption & sans paroître fatigués. Plusieurs autres sont constamment appliqués , depuis le matin jusqu'au soir , aux travaux de l'agricul-

ture, qui sont ici par eux-mêmes & par les chaleurs insupportables dont on est accablé, plus fatigans que par-tout ailleurs.

On évalue la population de l'isle, en y comprenant celle de Goze, à plus de cent mille ames. Les femmes sont petites, mais très-bien faites : elles ont les plus belles mains, le plus joli pied du monde, avec de beaux yeux noirs, vifs & perçans. On est frappé de leur blancheur, qui l'emporte de beaucoup sur celle des femmes Siciliennes : il est vrai qu'elles prennent de grandes précautions pour conserver leur teint : mais ce qui peut un peu les déparer, c'est qu'en général elles ont le nez écrasé & les levres relevées : ces traits annoncent le voisinage de l'Afrique. D'ailleurs elles ont du feu, de la vivacité, de la justesse dans l'esprit : ce feroient des femmes charmantes, si elles pouvoient s'attacher ; mais on les accuse de ne chercher que le vil intérêt en favorisant leurs amans, qui ne doivent pas s'attendre à leur inspirer de fortes passions, ni des sentimens bien délicats. L'empreinte du climat Africain se fait encore plus remarquer chez
les

Les hommes. Petits, mais vigoureux, ils ont tous de larges nez écrasés, de grosses lèvres, le menton charnu, & les cheveux fort crépus. Les gens du peuple vont à pied en hiver comme en été : ils ne portent jamais de chapeaux, & se contentent d'envelopper leur bonnet d'un mouchoir. Presque tous sont d'excellens matelots. Obligés de quitter leur pays pour se procurer une infinité de choses nécessaires à la vie, qui leur manquent, ils sont accoutumés à braver le danger, à faire les manœuvres les plus difficiles : ils sont plus lestes à monter sur les mâts, que les Anglois & les Hollandois. Leur sobriété est singulière : la plupart ne se nourrissent que d'ail & d'oignons blancs tout crus, avec un peu de pain. Un homme ivre est un phénomène des plus extraordinaires.

La Langue du commun des habitans de Malte est l'arabe. M. le Chanoine Agio, l'homme le plus érudit de l'isle, & Bibliothécaire de la Bibliothèque publique de l'Ordre, a composé une Grammaire de la Langue maltoise, dans laquelle il démontre que toutes ses racines dérivent effectivement de l'arabe ; & ce qui le prouve encore mieux, c'est

que les habitans de cette isle, & tous ceux de la côte d'Afrique, sans en excepter même l'Egypte, s'entendent très-bien entre eux. Cependant on a cru retrouver, dans cette Langue maltoise, plusieurs mots de l'ancien carthaginois, qui probablement n'étoit qu'une altération du phénicien. Il paroît du moins certain que les Carthaginois avoient introduit leur Langue dans cette isle, s'il faut en juger par la grande quantité d'urnes de pierre qu'on a découvertes, lesquelles renferment des ossemens, & dont l'inscription, gravée dans l'intérieur, est, pour l'ordinaire, en caracteres puniques.

Quant aux mœurs des habitans, on ne sçauroit disconvenir qu'étant sujets de l'Ordre composé de Membres de diverses nations, ils n'aient perdu leur caractère original, & qu'ils n'en aient insensiblement adopté un nouveau, formé du mélange des caracteres de toutes ces nations différentes. Malgré cela, l'influence du climat est telle, qu'il seroit difficile de trouver ailleurs un peuple plus doux, plus patient & plus tranquille. Il travaille sans relâche; il vit dans le malaise; il se condamne à bien des priva-

tions ; il supportera même des traitemens injustes, & jamais il ne murmura contre le Gouvernement. On l'accuse d'être porté à l'usure. Ses besoins & la fréquentation des étrangers lui ont inspiré un violent amour pour l'argent. L'intérêt & l'avarice sont assez puissans, dit-on, sur certains peres & sur certains maris, quoique dominés par une excessive jalousie, pour les engager à livrer, les uns leurs propres filles, les autres leurs propres épouses, à ceux qui ont assez peu de délicatesse pour acheter leurs plaisirs. Quelques Chevaliers, ajoute-t-on, sont de ce nombre. Je n'ai pas cherché à approfondir si ces célibataires sont en effet de rigides observateurs de leur vœu de chasteté. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a que la ville capitale qui leur offre, en général, ces plaisirs faciles. Ils ne feroient pas bien venus auprès de l'habitant de la campagne ou du marinier, qui n'entendent pas raillerie sur cet article. On prétend qu'ils feroient perdus sans ressource & assassinés sans miséricorde, si ces rustres s'apercevoient de quelque tentative de leur part pour séduire leurs femmes ou leurs filles. Les anciens Nobles de l'isle

ne sont pas moins intraitables. Ces gens-là, soit pour se préserver de la corruption générale de la ville, soit pour ne pas être exposés aux marques de mépris avec lequel l'Ordre les traite, se tiennent renfermés, eux & leurs familles, dans leurs maisons, qui sont principalement inaccessibleles pour tout Chevalier.

J'avois prolongé mon séjour à Malte beaucoup plus que je ne croyois. Je n'avois pu résister aux instances de mon ami le Chevalier de ***. Enfin il fallut nous séparer, en nous promettant de nous rejoindre bientôt à Marseille, moi, après avoir achevé mon voyage en Italie, & lui, après avoir terminé quelques affaires pour son Ordre, qui le retiennent encore à Malte. Je me suis remis sur ma Spéranora, & j'ai dirigé ma route vers la Sicile. J'ai vu, en passant, la petite isle de Commino, qui appartient à la Religion, ainsi que celle du Goze ou de Gozzo, située au nord-ouest de Malte, à quatre ou cinq milles de distance. Le vent me pouffoit vers le Goze, & j'ai été obligé d'y relâcher. J'ai profité de ce contre-tems pour voir cette isle, ou plutôt ce rocher, que j'ai eu bien de la peine à grimper. Les côtes

font couvertes de tours, de redoutes, de fortifications de toute espece. On y distingue sur-tout la forteresse de Chambray, qui est un ouvrage moderne. Au premier aspect, on croit que ce rocher est absolument inculte : on est bien étonné d'y trouver par-tout des marques d'une fertilité singuliere. Outre les productions, qui sont les mêmes que celles de l'isle de Malte, on y voit des cannes à sucre. Ces Insulaires savent sur-tout tirer un parti fort industrieux du coton, qui vient en très-grande abondance. Les femmes en font une sorte de tapis qui approchent de ceux de Turquie, & qui se vendent très-bien. La population est aussi nombreuse qu'il est possible : elle est dispersée dans une petite ville & dans plusieurs villages, qui sont bien bâtis & d'une grande propreté. Cette isle a le titre de Marquisat. On est généralement persuadé que c'est la célèbre isle de Calypso : mais il faut, ou qu'elle ait singulièrement dégénéré, ou qu'Homère & Fénelon, qui en ont fait de si brillantes descriptions, aient largement profité de la permission accordée aux Poëtes, d'embellir tout ce qu'ils veulent. On n'y voit plus ni *la grotte de la*

Décèſſe taillée dans le roc , en voûtes pleines de cocailles & de coquilles ; ni les fontaines coulant avec un doux murmure , ſur des prés ſemés d'amaranthes & de violettes , & formant , en divers lieux , des bains auſſi purs & auſſi clairs que le criſtal ; ni les iſles bordées de tilleuls fleuris & de hauts peupliers qui portent leurs têtes ſuperbes juſque dans les nuées. Le vent étant devenu favorable , je me ſuis remis en mer , & bientôt j'ai apperçu les côtes de la Sicile. Je me ſuis fait conduire dans le port d'Agrigente , d'où je compte me rendre inceſſamment à Paſſane.

Je ſuis , &c.

A Agrigente , ce 20 Novembre 1758.



 LETTRE CCCLXVI.

SUITE DE LA SICILE.

LORSQU'ON voit, de quelques milles en mer, la ville d'Agrigente, appelée à présent Girgenti, elle présente la plus belle apparence. Elle est située sur le sommet d'une montagne, à quatre milles de distance du port, & à environ onze cents pieds au dessus du niveau de la mer. Ce fut la Reine Constance, mere de Frédéric II de Souabe, qui la fit rebâtir & environner de murs, vers la fin du douzieme siecle, dans le même endroit qu'occupoit la citadelle de l'ancienne Agrigente. Les maisons, placées en amphithéâtre, ne se cachent pas les unes les autres : rien n'empêche qu'on ne découvre toutes les parties de la ville. Le chemin qui y conduit est bordé des deux côtés par une rangée d'aloès, hauts de vingt à trente pieds, & couverts de fleurs depuis le bas jusqu'au sommet. Mais quand on est arrivé dans

152 SUITE DE LA SICILE.

la ville, on est bien étonné de voir que l'intérieur ne répond pas au joli coup-d'œil dont on avoit été frappé dans l'éloignement : elle est mal bâtie ; les maisons sont basses ; les rues sales, étroites & tortueuses. Enfin on n'y trouve rien de bien remarquable, à l'exception du point de vue dont on jouit sur la partie la plus élevée.

Je m'y suis rendu le lendemain de mon arrivée. Quel spectacle enchanteur se découvrit devant moi ! Une campagne superbe qui s'abaisse insensiblement dans une longueur de quatre milles, & dans une largeur de six à sept ; cette campagne, couverte de vignes, d'oliviers, de citronniers, d'orangers, de toutes les productions que la terre peut fournir, & qui, plantées alternativement, forment la plus agréable variété ; au milieu de tous ces objets ravissans, les monumens les plus respectables de l'antiquité, des temples magnifiques, dont quelques-uns sont très-bien conservés ; l'immensité de la mer qui se perd dans le lointain & qui termine l'horizon ; l'air pur & serein des montagnes qui entretiennent dans les esprits une vivacité con-

inuelle ; mille odeurs suaves qui s'ex-
alent de toutes parts : est-il de plus
elle situation ? en est-il de plus propre
à faire naître des sentimens délicieux ?
Je ne suis pas surpris que la ville d'A-
grigente fût devenue autrefois si riche
& si puissante ; je ne suis pas surpris
que les étrangers, attirés par la douceur
du climat, par la fertilité du pays, par
les avantages du commerce, vinssent
y fixer leur demeure, & que le nombre
des habitans montât à huit cent mille.
Après Syracuse, c'étoit la ville la plus
considérable de la Sicile.

Les Historiens nous rapportent plu-
sieurs traits du luxe & de la magnifi-
cence de ces habitans. Diodore dit que
l'abondance de toutes choses avoit
jeté les Agrigentins dans un tel excès
de mollesse, que lorsque leur ville fut
assiégée par les Carthaginois, l'an 406
avant notre ère, il fallut faire une or-
donnance par laquelle il étoit défendu
à tout citoyen, montant la garde à
son tour dans la citadelle, d'avoir plus
d'un matelas, d'une couverture, d'un
traversin, & de deux oreillers. On peut
conclure de la gêne qu'ils éprouvoient
par ces privations, quel étoit leur

genre de vie en tems de paix. Les plaisirs & la bonne chere en partageoient tous les instans. Leurs cuisiniers étoient les plus renommés de toute la Sicile, où la délicatesse des mets avoit donné lieu à ce proverbe : *Coquus Siculus, mensa Sicula*. Élien nous a conservé des paroles de Platon, qui prouvent jusqu'à quel point la somptuosité des maisons & des tables étoit portée chez les Agrigentins : ils bâtissent, dit-il, comme s'ils ne devoient jamais mourir, & ils mangent comme s'ils n'avoient qu'un jour à vivre. Les courses des chevaux faisoient encore un de leurs plus grands amusemens. Ils en avoient d'excellens, qui étoient très-estimés dans toute la Grece, pour disputer le prix de la course aux Jeux Olympiques ; & Diodore nous apprend, à cette occasion, qu'un citoyen d'Agrigente, revenant vainqueur de ces Jeux, entra dans la ville suivi de trois cents chars traînés chacun par quatre chevaux blancs, richement caparaçonnés.

Cet amour du faste & du luxe n'inspiroit point aux Agrigentins ce vil égoïsme qui semble être spécialement

le partage des hommes opulens. Ils faisoient au contraire l'usage le plus généreux de leurs richesses. Ils se piquoient à l'envi d'exercer l'hospitalité, qui les rendoit recommandables par-dessus tous les habitans de la Sicile. Parmi les traits que l'Histoire a conservés de cette antique vertu, si peu connue aujourd'hui des nations policées, on doit sur-tout remarquer ce qu'elle rapporte d'un riche citoyen d'Agrigente, nommé Gélías. Il recevoit chez lui tous les étrangers, tant des environs que des pays éloignés; il les traitoit parfaitement, & ne les laissoit jamais partir sans leur faire quelque présent. Tous les jours il envoyoit plusieurs de ses domestiques aux portes de la ville, pour inviter ceux qui arrivoient, à venir loger dans sa maison. Il reçut une fois cent soldats de la ville de Géla, que la tempête avoit jetés sur les côtes d'Agrigente, & donna des habits à ceux qui n'en avoient point. Dans une autre occasion, il logea cent Cavaliers de la même ville de Géla, les traita splendidement à souper, & fit présent le

156 SUITE DE LA SICILE.

lendemain à chacun d'eux , d'un habit & d'une tunique. Cet homme si bien-faisant n'oublioit pas ses concitoyens : il faisoit des aumônes secretes à tous les pauvres , marioit des filles , & ne manquoit jamais d'aller au secours de ceux qui essuyoient quelques revers. Il donnoit souvent des festins splendides & de brillans spectacles , auxquels il faisoit participer tous les habitans. Enfin il éleva , à ses frais , de magnifiques édifices publics , & fit de grandes dépenses pour l'utilité & l'embellissement de la ville.

Un pareil exemple fut suivi par plusieurs autres particuliers d'Agrigente : ils s'attachèrent particulièrement à rendre leur ville une des plus belles qui ait jamais existé. Elle étoit bâtie sur le penchant de la montagne Agragas , qui lui avoit donné son nom , ou peut-être le tiroit-elle du fleuve Agragas , qui couloit au pied de ses murailles du côté du midi , & qui se réunissoit à l'Hypsa avant que de se jeter dans la mer. Il y avoit , dit-on , des souterrains pour établir la communication entre la ville & la citadelle. Des aqueducs ,

pelés Phéaciens, à cause de Phéax qui
 avoit fait construire, portoient de
 au dans tous les quartiers. On avoit
 même pratiqué un lac artificiel, qui
 fournissoit abondamment du poisson aux
 bitans, quand ils vouloient se régaler.
 Quelques restes des murailles qui envi-
 ronoient la ville, attestent sa vaste éten-
 due : mais ce qui sert encore plus à don-
 ner idée de la magnificence de ses édi-
 fices, ce sont les temples qui subsistent.
 Le temple de la Concorde est celui
 de tous qui s'est le mieux conservé. Il
 est encore entier, & l'on en a fait une
 bibliothèque. Une colonnade, en forme de
 corridor long, regne tout à l'entour
 d'une espèce de chapelle, au dessous de
 laquelle répondent des souterrains où
 tenoient sans doute les Ministres de
 ce temple. Les colonnes sont de l'an-
 cien ordre dorique, c'est-à-dire, sans
 fût & sans renflement dans le milieu ;
 la diminution va de l'extrémité in-
 férieure jusqu'au chapiteau ; ce qui
 leur donne la forme d'un cône tron-
 qué. Néanmoins, dit un Antiquaire,
 cet édifice met le spectateur à portée
 de juger distinctement du bel effet
 de la noble simplicité, & de la

158 SUITE DE LA SICILE.

sobriété dans les ornemens. Il n'est aucun temple de moyenne grandeur , qui puisse être comparé à celui - ci , quant à la beauté ; & l'œil s'extasie en saisissant l'accord avec lequel les parties , en petit nombre , mais pleines de noblesse & d'harmonie , concourent à la perfection du tout. Il est élevé sur trois gradins : on n'a pris que la nef pour faire l'église.

Le second temple est celui de Junon Lucine , Déesse qui présidoit aux accouchemens. Les proportions sont les mêmes que celles du premier ; il a la même grandeur ; & , dans l'origine , il avoit le même nombre de colonnes , c'est-à-dire , trente-quatre dans le pourtour : mais actuellement il n'y a qu'un côté qui soit sur pied. Un troisième temple est celui d'Hercule : il tombe présentement en ruines. Anciennement il étoit très-célebre par la statue de ce Dieu , qui passoit pour un chef-d'œuvre , & par un tableau dans lequel Zeuxis avoit peint Hercule au berceau , tuant les deux serpens. La terreur & l'étonnement d'Amphitryon & d'Alcmene , qui entroient dans la chambre , étoient rendus avec une expression admi-

e. Pline rapporte que l'Artiste ne lut jamais le vendre , parce qu'il ne pas en retirer un prix proportionné au cas qu'il en faisoit , & qu'il na mieux le donner à la ville d'Agigente , pour le placer dans le temple Hercule. Tout près de là , l'on voit des ruines d'un quatrieme , celui de Jupiter Olympien , qui a subsisté , dit-on , jusqu'en 1100 ; mais qui , depuis cette époque , a commencé si fort à se dégrader , que bientôt il ne sera plus reconnoissable. C'étoit le plus célèbre de tous ; & l'on prétend même que dans tout le monde païen , il n'y en avoit aucun qui surpassât sa vaste étendue. Pour vous en donner idée , je ne puis mieux faire que de vous rapporter la description qu'en trace Diodore.

» Les guerres renouvelées jusqu'à
 » la destruction entiere de cette ville ,
 » ont toujours empêché qu'on n'ait
 » mis le comble au temple de Jupiter.
 » Ce temple a trois cent quarante pieds
 » de long , soixante pieds de large , &
 » cent vingt pieds de haut jusqu'à la
 » naissance de la voûte. Il est le plus
 » grand de tous les temples de la

160 SUITE DE LA SICILE.

» Sicile ; & on peut le comparer, de ce
 » côté-là , avec les plus beaux qui se
 » trouvent par-tout ailleurs : car, bien
 » qu'il n'ait jamais été achevé, le des-
 » sin en paroît tout entier. Mais au
 » lieu que les autres temples se sou-
 » tiennent seulement ou sur des murs,
 » ou sur des colonnes, on a employé,
 » dans celui-ci, ces deux pratiques
 » d'architecture jointes ensemble, en
 » plaçant d'espace en espace dans les
 » murs, des piliers qui s'avancent en
 » dehors en forme de pilastres raillés
 » carrément. En dehors, les colonnes
 » ont vingt pieds de tour ; & comme
 » elles sont cannelées, un homme pour-
 » roit se placer dans une de ces can-
 » nelures. Les pilastres de dedans ont
 » douze pieds de largeur. Les portes
 » sont d'une beauté & d'une hauteur
 » prodigieuses. Sur la face orientale,
 » on a représenté, en sculpture, un
 » combat de géans qui est admirable
 » par la grandeur & par l'élégance des
 » figures. Du côté de l'occident, est la
 » prise de Troie, où l'on distingue
 » tous les Héros, par la différence de
 » leur habillement & de leurs armes «.

↳ Cette description, que bien des per-

sonnes avoient regardées comme fauleuse, est exactement conforme à la vérité, à l'exception de la longueur & de la largeur du temple, qui ne se trouvent pas tout-à-fait justes : ce qui fait présumer qu'il doit s'être glissé quelque erreur de Copiste dans le texte de l'Historien. Les gens du pays donnent à ce temple le nom de *Petri Giganti*, pierres de géans, parce qu'ils ne peuvent pas se persuader que des hommes ordinaires aient jamais pu placer, dans un édifice, des masses si énormes. Il est plus vraisemblable que cette dénomination, déjà ancienne, ne vient que des figures des géans qui étoient représentées sur la face orientale, comme le dit Diodore. On voit encore les ruines de plusieurs autres temples, tels que ceux de Vulcain, de Castor & Pollux, de Cérès & Proserpine, de Jupiter Polilée, qui sert à présent d'église, d'Esculape, de la Pudeur, & même de la Voracité, Divinité fort honorée par les Agrigentins. Tous ces temples étoient très-décorés ; & il n'y en avoit aucun qui ne renfermât quelque chef-d'œuvre de l'Art. Tel étoit ce fameux tableau de Zeuxis, qui repré-

sentoit Vénus, ou, selon d'autres, Hélène, & qui se trouvoit, si je ne me trompe, dans un temple de Junon. C'étoit le plus parfait qui fût sorti des mains de ce Peintre : les Anciens n'en parlent qu'avec enthousiasme. On dit qu'il obtint des plus belles femmes d'Agrigente, de paroître nues devant lui; qu'il en choisit cinq; & qu'en réunissant les graces & les charmes particuliers à chacune, il conçut l'idée de la plus belle personne du monde, que son pinceau rendit admirablement. Dans le temple d'Esculape, on voyoit une statue d'Apollon, de la plus grande beauté. Lorsqu'Amilcar, Général des Carthaginois, s'empara de la ville d'Agrigente, il envoya cette statue à Carthage, avec plusieurs autres raretés, entre autres le taureau de Phalaris, qu'on regardoit comme un ouvrage inestimable. Mais Scipion ayant pris lui-même, long-tems après, Carthage, rendit aux Agrigentins tout ce que le tems n'avoit pas détruit, principalement ce même taureau, qui subsistoit encore du tems de Diodore, & cette statue d'Apollon, que quelques Auteurs prétendent, sans fondement, avoir été

transportée dans la suite à Rome, où elle est admirée sous le nom d'*Apollon du Belvedere*.

La ville moderne d'Agrigente possède encore, de nos jours, un autre monument trouvé dans les fossés de l'ancienne. C'est une urne funéraire qui sert à présent de fonts baptismaux dans la cathédrale. Quelques Savans prétendent y reconnoître une chasse de sanglier. La première face, disent-ils, contient les préparatifs de la chasse : la seconde représente la chasse elle-même ; la troisième, la mort du Roi qui tombe de cheval ; & la quatrième, le désespoir de la Reine & de sa Cour, en apprenant cette nouvelle. D'autres soutiennent que c'est l'histoire d'Hector, traîné par Achille autour des murs de Troie. D'autres enfin veulent, avec plus de vraisemblance, que c'est la fable d'Hippolyte. Pour lors, dit un de ces Savans, la partie du devant représenteroit, dans la figure principale, qui est un jeune homme parfaitement beau, & dans la vieille femme qui paroît être devant ce Héros dans l'attitude d'une suppliante, Hippolyte, que la nourrice tâche de gagner comme dans la Tragédie.

164 SUITE DE LA SICILE.

La partie de côté représenteroit le désespoir de Phédre, en apprenant le refus ou la mort d'Hippolyte ; celle de derrière , le jeune Héros à la chasse & la quatrième , sa fin déplorable causée par la fougue de ses chevaux épouvantés à la vue d'un dragon sorti de la mer. Quoi qu'il en soit , ce bas-relief sur du marbre blanc , est un des plus excellens , peut-être même le plus beau de tous ceux qui sont parvenus de l'antiquité jusqu'à nous. La délicatesse & le fini du travail y sont admirables. La Nature elle-même y est mise en action & l'Art l'imité dans la plus grande perfection.

Voilà , Madame , les principales curiosités d'Agrigente. Je pourrois vous en citer bien d'autres. Je pourrois vous parler de tous ces tombeaux taillés dans le roc , dont on voit encore une quantité prodigieuse. Ils étoient autrefois un objet particulier de luxe dans ce pays : aujourd'hui ils n'offrent rien de bien remarquable , à l'exception de celui de Téron , second Tyran d'Agrigente , qui est presque entier , quoiqu'il ait plus de deux mille ans. Sa forme est un quadrilatère pyramidal , d'un

très-élégante simplicité. Je pourrois vous ajouter, qu'on étoit même dans l'usage d'élever des tombeaux aux chevaux qui avoient rendu de longs services : mais le détail de toutes ces antiquités vous causeroit peut-être à la fin de l'ennui. Je ne dirai plus qu'un mot sur cette ville. Les Tyrans s'en rendirent les maîtres, comme de toutes les autres villes principales de la Sicile. Thalaris sur-tout y donna des marques de cruauté qui rendront à jamais sa mémoire exécration. Les Carthaginois, dans la suite, la prirent & la détruisirent presque entièrement. On la rebâtit peu de tems après : mais elle fut de nouveau pillée & détruite par les Romains, vers la fin de la première guerre Punique. Ils vendirent, à l'encan, plus de trente mille Citoyens. Agrigente se rétablit encore, & fut désolée à diverses reprises, d'abord par ces mêmes Romains, ensuite par les Barbares. On y fait aujourd'hui un commerce de blé assez considérable. Le port que le Roi actuel a fait construire, est un des sept de la Sicile auxquels l'exportation des grains est permise. On en a toujours en réserve, dans les magasins,

plus de quatre-vingt mille salmes , dont chacune contient la nourriture annuelle d'un homme. Malgré cela , le cultivateur & l'habitant de la campagne sont dans l'état le plus misérable , parce que les Seigneurs & les Moines sont les seuls possesseurs des terres : mais si une bonne administration rétablissoit l'ordre , la justice & l'égalité , il n'est pas douteux que ce canton ne fût un des plus fortunés de la terre. Les habitans de la ville conservent encore cette politesse , cette urbanité , & sur-tout cet accueil favorable envers les étrangers ; qualités qui distinguoient si fort leurs ancêtres. On remarque parmi eux beaucoup de bon sens & d'esprit : ils peuvent cultiver avec succès leur goût pour les Sciences , dans deux Bibliothèques publiques , dont l'une a été fondée par l'Evêque actuel. On prétend que les femmes d'aujourd'hui ne sont pas moins renommées par leur beauté , qu'elles l'étoient anciennement : mais il ne m'a guère été possible d'en juger , parce que le démon de la jalousie possède tellement les hommes , qu'ils les tiennent presque toujours renfermées dans leurs maisons.

J'avois beaucoup entendu parler ; étant à Girgenti , d'une saline qu'on trouve en terre , à environ quatre ou cinq milles de la ville. J'ai été curieux de l'aller voir. Aristote , Plinè , & plusieurs autres Naturalistes , en font mention comme d'une chose très-remarquable. Le sel qu'on en retire se fond sur le champ au feu ; mais dans l'eau il se brise , se casse , & ne se dissout jamais, J'ai également vu dans les environs de cette ville , une fontaine qui contient une quantité considérable de matiere oléagineuse , dont on prépare une huile pour les lampes , qui brûle aussi bien que celle d'olive ; mais cette propriété n'est pas particuliere à cette fontaine ; on en trouve de semblables dans plusieurs autres pays.

En poursuivant ma route jusqu'à Palerme , je me rendis , dans une journée , de Girgenti à Sciacca , connue anciennement sous le nom de *Therma Selinuntia*. Cette ville , admirablement située dans une campagne charmante , & ses bains qu'on prétend être l'ouvrage de Dédale , étoient autrefois fameux : elle fut la patrie d'Agathocle , qui , de simple Potier de terre , parvint

à devenir Roi de Syracuse, par ses talens, & sur-tout par la supériorité de sa politique. Près de là, se trouve le mont *di San Calogero*, très-remarquable par de vastes grottes qui sont au sommet, & des bains de vapeur qu'on y prend. On voit encore dans cette ville, qui est un des grands magasins de blés de la Sicile, une quantité considérable de pistachiers, arbre d'une nature semblable à celle du palmier, & qui ne porte jamais de fruits, à moins qu'il ne soit à côté d'un autre pistachier mâle, qui est toujours stérile. Je traversai ensuite Menfi & des campagnes superbes, qui produisent en abondance des vins & des huiles de la première qualité, & qui conduisent jusqu'à Castel-Vétérano, ville épiscopale, dont le Duc de Monte-Leone est Seigneur, ainsi que de tout son territoire. A huit milles au delà de cette ville, se trouvent, sur les bords de la mer, les ruines de trois temples, qui sont les débris de l'ancienne & magnifique Sélinunte, ou Selinus, bâtie par les Syracusains. On appelle dans le pays ces ruines, *i Pilieri di Castel-Veterano*. Après le temple de Jupiter Olympien à Agrigente, ce sont les

es plus grands édifices anciens , dont il
 este encore des vestiges aussi bien con-
 servés. Quoiqu'entièrement abattus , on
 peut fort bien reconnoître l'architec-
 ture , la grandeur & les proportions
 de ces masses énormes. Un de ces tem-
 ples a cent soixante pas ordinaires de
 long , & quarante de large. Le tems a
 respecté quelques colonnes qui s'éle-
 vent comme des tours superbes. J'en
 ai mesuré une , & elle a plus de quinze
 pieds de diametre. Une chose très-
 remarquable , c'est la maniere
 dont les Anciens élevoient les grosses
 pierres qu'on a employées dans ces
 édifices. On voit aux deux petits côtés
 de chacune , une entaille de la forme
 d'une ellipse : ces entailles étoient des-
 tinées à recevoir le cable , au moyen
 duquel on élevoit la pierre par des
 poulies. A six milles d'ici , dans un en-
 droit appelé Campo - Bello , se trou-
 vent les carrieres d'où ces masses de
 pierre ont été tirées. On peut y re-
 connoître encore la maniere dont les
 Anciens procédoient à ce genre de
 travail. On y voit des chapiteaux &
 les parties de colonnes à moitié taillées

& saillantes hors du rocher , tand
le reste y tient encore.

Mazara est à douze milles des
de ces trois temples ; & c'est à to
les habitans prétendent que leur
est bâtie dans le même lieu qu
poit l'ancienne Sélinunte : mais il
vent soutenir , avec quelque f
ment , que leur port servoit d'
pôt pour les marchandises des
nuntins. Cette ville devint si co
rable & si riche , qu'elle donn
nom à un tiers de la Sicile , appe
core *Val di Mazara*. Elle fut la
dence des Rois Sarasins & du C
Roger. Aujourd'hui elle a peu d
rence. On cultive dans les environs
coup de coton ; & c'est un des
grands revenus du pays. Comme l
bitans sont très-exposés aux des
des Corsaires de Tunis , qui n'est
gné que de cent milles , & qu'i
trouve un grand nombre qui y o
même plusieurs fois conduits en el
ge , il s'est établi à Mazara , pour
char de ces malheureux , une Cor
bien respectable , imitée par d'
villes de la Sicile. Les Membres de

rière se cotisent en proportion de facultés ; & dans le cas où les viendroient à manquer, ils se donnent personnellement pour la rance de leurs compatriotes.

De Mazara on arrive, à travers un stérile, à Marsala, mot farasin, signifie port de Dieu. C'est l'ancienne Lilybée qui fut détruite par les s. On n'y voit que très-peu de res de l'antiquité. La grotte au s de laquelle on a bâti une église saint Jean, passe pour avoir été l'habitation de la Sibylle du lieu. Charles-Quint ordonna de combler le port, parce qu'il étoit trop à la bienfaisance Barbaresques. Le cap Boéo, au-delà du cap Lilybée, une des trois pointes de la Sicile, est près de là. Il n'est pas élevé, comme on se figure les promontoires : c'est une langue de terre qui s'avance dans la mer, qui est exactement au niveau du sol du terrain. Elle est vis-à-vis la côte d'Afrique, à cent vingt milles de Carthage, située au fond du golfe sous la forme de cette pointe. Pline rapporte que certain Strabon avoit la vue si étendue, que du cap Lilybée il dé-

couvroit , pendant la première guerre Punique , la flotte des Carthaginois sortant de leur port , & qu'il en comptoit les vaisseaux.

Drépanum , présentement Trépani , est une des plus belles villes de la Sicile & des mieux habitées : elle renferme beaucoup de Noblesse. La rue principale , fort longue & assez large , appelée *Loggia* ou *Corso* , a de part & d'autre de très-jolis bâtimens & quelques églises fort bien décorées. Les habitans y sont industrieux , & font de beaux ouvrages en ivoire , & sur-tout en corail , qu'on trouve abondamment sur les côtes. Ils cultivent également avec succès les Beaux-Arts , la peinture , la sculpture & l'architecture. Les matelots sont les meilleurs du royaume. C'est ici que se fait la plus grande pêche du thon. La Maison Palavicini de Gênes , qui l'a achetée autrefois , en retire , dans les bonnes années , près de 100,000 livres. Mais ce qui mérite sur-tout d'être vu , ce sont les vastes marais salans , où l'eau de la mer , conduite par des réservoirs , est tellement évaporée par l'ardeur du soleil , qu'il n'y reste que le sel. Il s'en élève un

millier de petits monceaux , qui forment un coup-d'œil très-agréable. On raffine ensuite ce sel , qui est un des plus blancs , des plus purs & des meilleurs de la Sicile. Ce n'étoit pas le seul endroit , dans ce pays , où l'on en trouvat autrefois d'une aussi bonne qualité. Les Auteurs anciens nous parlent de quelques mines d'un sel si pur & si solide , que les Statuaires & les Sculpteurs le préféroient au marbre , & qu'ils en faisoient différens ouvrages.

J'ai lu , Madame , dans un Auteur fort estimé , une anecdote qui vous prouvera jusqu'à quel point les Siciliens sont portés à la vengeance , & les traces profondes qu'a laissées chez eux l'ancien esprit Républicain. Du tems de Charles-Quint , il se forma , à Trapani , une Confrérie , sous le nom de *Confraternita di San Paolo* , dont l'institution & le vœu consistoient à prononcer des jugemens sur les actions & la conduite de leurs Magistrats , de leurs concitoyens , & de chaque habitant de la ville. Quiconque avoit été condamné par toute l'assemblée , étoit perdu sans ressource ; & celui des Membres de la Confrérie que l'on chargeoit de l'exé-

crable fonction d'assassin, étoit obligé d'obéir sans réplique, & d'expédier en cachette cet homme, ainsi condamné secrètement par cet abominable Tribunal.

Presque en face de Trapani, du côté de l'ouest, sont les isles appelées anciennement Egades : elles ne sont connues dans l'Histoire que par la victoire navale que le Consul Lutatius Catulus remporta sur les Carthaginois, qui furent obligés de demander la paix ; événement qui mit fin à la dernière guerre Punique. La montagne, qui est à six milles de cette ville, & la plus haute de la Sicile après le mont Etna, est bien plus célèbre. C'est celle qu'on appeloit autrefois le mont Eryx, sur le sommet duquel on avoit bâti la ville d'Eryx & le fameux temple de Vénus Erycine. Au rapport de Strabon, ce temple étoit toujours plein, autrefois, de femmes qui observoient exactement les cérémonies qu'exige le culte de la Déesse : mais à présent, ajoute-t-il, la ville & le temple sont en partie abandonnés. On en reconnoît encore quelques vestiges, qui consistent en des fragmens de colonnes de granit, & dans

une fontaine très-profonde qu'on prétend être celle qui étoit si célèbre dans le temple de Vénus Erycine.

L'idée d'adresser sur cette montagne plutôt qu'ailleurs, dit l'Auteur moderne que j'ai cité plus haut, un culte particulier à Vénus, pourroit bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitent, tout comme on regardoit, par la même raison, dans l'ancienne Grece, Gnide comme le séjour chéri de cette Divinité. Effectivement la ville de Trapani renferme encore aujourd'hui les plus belles personnes de la Sicile. Il s'en trouve même souvent dont la beauté fait la fortune, en leur procurant les mariages les plus avantageux. Elles sont aussi blanches qu'une Allemande ou une Angloise puissent l'être, & joignent à ces traits éclairans, de grands yeux noirs, les plus pleins de feu, les plus vifs du monde, avec des profils à la grecque de la plus grande régularité. C'est sans doute à un air plus pur, plus serein, plus subtil, qu'il faut attribuer la cause d'une conformation aussi heureuse.

Je quitterai les rivages charmans de

Trapani, que les vers de Virgile rendront à jamais mémorables, par la description touchante qu'il fait des regrets d'Enée, lorsque son pere Anchise y mourut. A quelques milles au delà, on voit les ruines de l'ancienne Egeste, fondée, dit-on, par ce même Enée, & détruite par les Carthaginois. Il reste encore un temple très-bien conservé, qu'on croit avoir été consacré à Cérès. Tout ce pays présente l'image d'une dépopulation affreuse. Les environs d'Alcamo, petite ville voisine, ne sont remarquables que par des récoltes abondantes de manne. Pour gagner ensuite Palerme, il faut traverser des montagnes très-élevées, grimper des rochers escarpés, descendre dans des vallons profonds, mais fertiles & pittoresques. Enfin j'arrivai à Mont-Réal, petite ville située sur une montagne où l'on jouit d'un coup d'œil superbe. La vue s'étend jusqu'à la capitale, qui n'en est éloignée que de quatre milles, jusqu'à la mer & aux isles voisines. C'est ici qu'est le siège d'un Archevêque, le plus riche, non seulement de la Sicile, mais de toute l'Italie. Il est fort question

à présent de le supprimer (1), & d'en employer les revenus à augmenter la marine de deux nouveaux chebecs, pour protéger les côtes contre les incursions des Pirates Barbaresques. Me permettez-vous, Madame, de vous rapporter les réflexions qu'un Auteur très-sensé fait à cette occasion ? » En » examinant la disposition presque gé- » nérale où sont les Souverains Ca- » tholiques de vouloir donner d'autres » formes à plusieurs riches bénéfices » de leurs Etats, je n'entreprendrai » pas de peser les raisons qui peuvent » les y déterminer ; mais je sens que » je n'en sçaurois admettre d'autres que » la plus grande utilité des peuples ; » effets que ces changemens ne me » paroissent pas produire. Dans leur » première forme, ces richesses accu- » mulées sur une seule tête ecclésiast- » tique, retournoient à leur source par » l'usage qu'on en faisoit dans le pays, » & même par les abus. Un nombre » de familles soulagées, plusieurs mo- » numens utiles érigés à la postérité,

(1) Ce projet s'est réalisé il y a quelques années.

178 SUITE DE LA SICILE.

» ne fût-ce que par ostentation , ne
 » nous laissent aucun doute sur cette
 » vérité. En passant sous la puissance
 » souveraine , ces biens dénaturés en-
 » trent dans un vaste océan : ils ou-
 » blient leur patrie ; & à la faveur de
 » l'aveugle fortune , ils vont souvent
 » enrichir des terres étrangères & sté-
 » riles «.

La cathédrale de Mont-Réal est assez belle. On y voit sur-tout deux urnes funéraires de porphyre , très-grandes & bien travaillées , dans lesquelles on a déposé les cendres de Guillaume *le Bon* & de Guillaume *le Mauvais* , tous deux Rois de Sicile. On conserve encore , dans cette église , plusieurs reliques ou restes de Saint Louis , dont le corps y fut apporté en 1270. Ses ossemens furent ensuite transportés en France. Cette cathédrale est la seule que les Bénédictins aient conservée en Italie. Tout le chapitre est régulier , & a pour chef un Religieux qui a le titre d'Abbé , quoiqu'il ne soit que Prieur. C'est , à proprement parler , l'Archevêque qui est le seul Abbé. On a pratiqué , sur le penchant de la montagne , un chemin facile & magnifique , qui

conduit à Palerme. Des deux côtés il est bordé, jusqu'à une certaine hauteur, de maisons de campagne charmantes. On est redevable de ce beau chemin à la magnificence de l'Archevêque actuel, Monseigneur Testa, qui l'a fait exécuter à ses frais.

Palerme, capitale de la Sicile, fut fondée par les Phéniciens. On découvrit, il y a plusieurs siècles, & l'on découvre encore aux environs de cette ville, quelques inscriptions Chaldéennes, qui la supposent bâtie au tems des premiers Patriarches. Elle eut dans la suite le titre de Colonie Romaine, & fut déclarée exempte & libre par les Romains. Le nom de *Panormus* qu'elle avoit anciennement, signifie, en chaldéen ainsi qu'en hébreu, *Paradis, jardin délicieux*; & parmi les épithètes qu'on lui avoit données, elle retint toujours celle de *Felix*, Heureuse. Rien en effet de plus agréable que sa situation. Elle est dans une vallée délicieuse, que les Poètes modernes appellent *Conca d'aro, aurea valle*, formée par de hautes montagnes. Le mont Palegrino est le plus voisin & le plus élevé. Cette position doit exposer, il est vrai, la

ville à de grandes chaleurs pendant l'été : elles y sont même quelquefois excessives. Le vent de siroc sur-tout , plus accablant ici que par-tout ailleurs , jette dans un tel état de foiblesse & de langueur , que s'il souffloit long-tems , aucun être vivant ne pourroit résister à sa terrible influence. Heureusement il ne continue pas plus de trente-six ou quarante heures de suite. Des vents frais lui succèdent pour l'ordinaire , & ils rendent bientôt aux corps leur vigueur & leur élasticité. Ces vents sont même quelquefois d'une froideur piquante , & dans la même journée on est obligé de substituer aux vêtemens les plus légers , des habits étoffés ; inconvénient qui arrive encore pendant presque toutes les nuits de l'été , où l'on éprouve tout-à-coup une fraîcheur qui rend les couvertures nécessaires.

Le port , beaucoup plus vaste autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui , est cependant encore assez grand & assez sûr. Le Roi actuel y fit faire , en 1738 , de grandes réparations. Mais il s'en faut bien que les forces maritimes soient sur un pied aussi respectable qu'elles

l'étoient sous le regne de Philippe II, Roi d'Espagne. Ce Prince avoit fait construire , à Palerme un superbe chantier , qui est maintenant entièrement abandonné. Il y avoit alors vingt-trois vaisseaux armés pour la défense de la Sicile. Présentement il n'y a plus que trois galeres & trois ou quatre chebecs. L'entrée du port offre un coup d'œil charmant. À droite , l'on voit le mole & un rivage des plus agréables ; à gauche , une langue de terre qui s'avance dans la mer , & qui est ornée d'une très-jolie plantation d'arbres , à travers lesquels on découvre plusieurs édifices. La citadelle se présente ensuite ; sa situation est des plus favorables pour une vigoureuse résistance : mais elle n'a ni bastions , ni une artillerie suffisante. Aussi , en s'emparant du port , ce qui seroit très-aisé , on seroit bientôt maître de toute la place.

La ville est une des plus régulières que j'aye encore vues. Elle est divisée en quatre quartiers par deux rues principales , appelées Cassero & Maquèda , qui se croisent réciproquement , & qui , ayant pour centre une place ma-

182 SUITE DE LA SICILE.

gnifique, aboutissent à quatre portes richement décorées. La distance de l'une à l'autre de ces portes est d'environ un demi-mille, & la ville n'a pas plus d'un mille de long ; ce qui vous prouve que son enceinte n'est pas bien considérable, ni que sa population ne doit pas être aussi nombreuse qu'on le prétend. On fait monter le nombre des habitans à cent cinquante mille : je crois qu'il n'excede pas cent vingt mille. Il faut pourtant convenir qu'on est surpris de voir, presque à toute heure dans les rues, un grand concours de monde :
 » C'est un tourbillon de populace, a dit
 » quelqu'un, qui, en épuisant la campagne, regorge dans la ville. Auprès
 » d'une abondance indolente, il multiplie, comme ces insectes sur lesquels nous ne connoissons pas les
 » vûes de la Nature, & qui semblent
 » nés pour consommer. On le voit en
 » effet fourmiller & bourdonner ordinairement dans les marchés autour
 » des vivres «.

Les petites rues sont, pour l'ordinaire, paralleles aux grandes ; ce qui forme une symétrie frappante au premier aspect, mais dont l'effet mono-

SUITE DE LA SICILE. 183

tone n'est point relevé par l'architecture des maisons des particuliers : elles ont peu d'apparence , du moins en comparaison de celles d'Italie. Les rues sont en général assez mal entretenues , quoiqu'il y ait des fonds destinés pour les embellir. Cependant , depuis quelques années , elles sont toutes éclairées pendant la nuit. Il paroît que toute la magnificence a été réservée pour les édifices publics & pour les deux rues principales. Il est certain qu'elles frappent par leur longueur & par leur largeur , & qu'il est difficile d'en trouver de mieux décorées. On y voit plusieurs églises très-belles , & des couvens , tant d'hommes que de filles. Ce qui vous surprendra , c'est que les derniers étages des maisons occupées par les Religieuses , sont habités par des séculiers. La place qui est au centre de la ville , est environnée de quatre superbes édifices , dont les façades , ornées de colonnes , présentent au milieu quatre statues , savoir , celles de Charles - Quint , de Philippe II , Philippe III , & Philippe IV , tous Rois d'Espagne & Souverains de la Sicile.

184 SUITE DE LA SICILE.

Au dessous de ces statues, il y en a d'autres représentant les quatre saisons avec quatre fontaines. Je remarquerai ici, en passant, que l'eau est très-abondante dans cette ville. Presque toutes les maisons ont une fontaine qui devient extrêmement utile, surtout pendant l'été. On se sert de l'eau qu'elle fournit, pour arroser fréquemment les appartemens, & pour y entretenir un air aussi frais qu'il est possible.

A côté du Cassaro, est une autre place avec une très-belle fontaine de marbre de Carrare. Le dessin est de Michel-Ange : il l'avoit fait pour le jardin Boboli de Florence. Autour de cette fontaine, on voit des statues libres & obscènes; & comme elles sont vis-à-vis un couvent de Religieuses, un Préteur de l'illustre Maison Caelani, dont une branche est établie en Sicile, y fit mettre, par-devant, une grille de fer. Ces statues ont toutes le nez postiche : en voici la cause. Les Palermitains firent un affront aux Messinois : ils cassèrent les deux doigts annulaires & celui du milieu, à une

statue de Messine ; comme pour indiquer que les Messinois étoient tous C... Ceux-ci s'en vengerent , en arrachant le nez aux statues de cette fontaine. Dans d'autres places , on voit aussi des statues de plusieurs Souverains. La dernière qui a été faite , est celle de Dom Carlos , Roi des Deux-Sicules , auquel on a ici donné le surnom de Conquérant. Sa statue est à la place Sainte-Anne. On y en a enchaîné quatre autres , représentant des esclaves ; idée semblable à celle de Louis XIV , à la place des Victoires à Paris. Cette même idée est répétée en bronze à la place du Vice-Roi , avec quatre esclaves Turcs enchaînés à la statue du même Prince.

Le palais du Vice - Roi , qui est à l'extrémité d'une des deux principales rues , n'a rien de bien remarquable. C'est un vieux édifice gothique , où l'on voit seulement les portraits de tous les Rois de Sicile , depuis Roger jusqu'à Ferdinand II , & ceux de tous les Vice-Rois. On y distingue sur-tout le portrait de Conradin , décapité à Naples par ordre de Charles d'Anjou , & celui de Pierre d'Aragon , auteur

des loix & des privilèges de la Sicile, qui n'ont presque rien de commun avec ceux du Royaume de Naples, quoique ces deux Etats soient soumis au même Souverain. Deux chevres de bronze, que l'on voit dans ce palais, peuvent encore attirer la curiosité d'un étranger. Elles sont très-bien travaillées; & l'on prétend qu'elles étoient à Syracuse du tems des Denys. Le Roi Victor-Amédée de Savoie en emporta deux autres à Turin, en mémoire peut-être de sa souveraineté sur la Sicile, qui ne dura que cinq ans, mais pendant lesquels il fit des réglemens si sages, que ce pays auroit infailliblement acquis son ancienne splendeur, s'il eût joui plus long-tems du bienfait d'un pareil gouvernement.

Le nombre des églises ou chapelles de Palerme est très-multiplié. On y compte treize paroisses, huit abbayes où le Roi nomme, quarante-six couvens de Religieux, vingt-cinq monastères de Religieuses, vingt-une confréries, dix-huit conservatoires pour les filles, deux pour les garçons, & huit hôpitaux. La plupart de ces églises sont pour le moins aussi surchar-

gées d'ornemens que celles de Naples. La cathédrale est un bâtiment gothique fort vaste , soutenu en dedans par quatre-vingts colonnes de granit oriental. On voit dans le chœur les statues des douze Apôtres , de marbre blanc : elles sont de Vagino , qu'on appelle le Michel-Ange de la Sicile : mais il n'approche pas certainement de la maniere de ce grand Artiste. Ses statues ont le défaut d'être trop courtes , & outrées dans leurs attitudes. Quatre urnes funéraires , qui servent de mausolées à autant de Rois de Sicile , sont du porphyre le plus fin. Quoique le travail ne soit pas tout-à-fait dans le style grec , il est cependant très-beau , & peut-être même trop beau pour les tems où ces Rois ont vécu , c'est-à-dire , dans les douzieme & treizieme siècles ; & c'est ce qui fait penser à certains connoisseurs , que ces urnes ont été prises de quelques anciens tombeaux des Romains , pour être employées à leur usage actuel. Vis-à-vis de ces monumens , est un tabernacle de lapis-lazuli , qui a dix-sept pieds de haut. Plusieurs chapelles de cette église sont très-bien décorées : mais il n'en

138 SUITE DE LA SICILE.

est aucune qui approche de celle de Sainte-Rosalie, la patronne de Palerme, & pour laquelle les habitans ont autant de vénération que les Napolitains pour Saint Janvier. Ses reliques, conservées dans une boîte d'argent très-bien travaillée & enrichie de diamans, passent pour avoir la vertu d'écarter la peste. On est intimement persuadé qu'elle empêcha ce fléau, qui fit tant de ravages à Messine il y a quelques années, de parvenir jusqu'à Palerme. Par reconnoissance, on a fait à cette Sainte de riches présens. On admire sur-tout une croix de gros brillans que lui a donnée le Roi actuel des Deux-Sicules.

Sa fête se célèbre le 12 de Juillet, avec une pompe extraordinaire : elle dure plusieurs jours. Comme je ne l'ai pas vue, je ne puis en rien dire de positif ; mais, d'après ce qu'on m'en a dit ici, & d'après les descriptions que j'en ai lues, je crois qu'il n'est pas possible de rien imaginer de plus brillant & de plus magnifique. Les deux grandes rues qui partagent la ville, sont illuminées d'une infinité de lampions, ainsi que les quatre portes où elles aboutissent. Le Ma-

rino, promenade charmante, est rempli d'embellissmens & de décorations. On élève deux vastes théâtres pour les feux d'artifice, l'un placé vis-à-vis le palais du Vice-Roi, qu'il égale presque en largeur; l'autre construit sur pilotis vis-à-vis le grand orchestre, qui est au centre du Marino. L'illumination de la cathédrale est sur-tout superbe. Des lustres très-multipliés & garnis de bougies, réfléchissent la lumière sur des glaces entremêlées de papier d'or & d'argent & de fleurs artificielles, dont la voûte & les murailles sont entièrement couvertes. Le char triomphal de Sainte Rosalie est traîné en procession dans toute la ville, depuis le Marino jusqu'à Porto - Nuovo. En voici une description qu'en a faite un Voyageur qui s'est trouvé à Palerme dans le tems de cette fête.

» Le char triomphal étoit précédé
 » d'un détachement de cavalerie avec
 » des trompettes & timbales, & tous
 » les Officiers de la ville en habit uni-
 » forme : c'est une machine énorme ;
 » elle a soixante-dix pieds de long ,
 » trente de large, & plus de quatre-
 » vingts pieds de hauteur, & elle est

„ beaucoup plus élevée que les plus
 „ hautes maisons de Palerme. La forme
 „ de sa partie inférieure ressemble à
 „ celle des galeres Romaines : mais elle
 „ se grossit en s'élevant ; & le frontif-
 „ pice , qui est ovale , présente une
 „ espece d'amphithéâtre où il y a des
 „ sièges , ainsi que sur les théâtres :
 „ c'est la place du grand orchestre ;
 „ elle étoit remplie d'une troupe très-
 „ nombreuse de Musiciens , placés en
 „ rang l'un au dessus de l'autre. Au
 „ dessus & derriere cet orchestre , il y
 „ a un grand dôme soutenu par six
 „ belles colonnes d'ordre corinthien ,
 „ & orné de figures de Saints & d'An-
 „ ges ; & au sommet du dôme , on
 „ voit une statue gigantesque , en ar-
 „ gent , de Sainte Rosalie. Toute la
 „ machine est ornée d'orangers , de
 „ pots à fleurs , & de gros arbres de co-
 „ rail artificiel. Le char s'arrêtoit tous
 „ les cent pas ; & alors l'orchestre
 „ jouoit un morceau de musique ac-
 „ compagné de chants en l'honneur de
 „ la Sainte. Il ressembloit à un grand
 „ château mobile ; il remplissoit en-
 „ tièrement la rue d'un côté à l'autre ;
 „ & il n'avoit pas , pour se mouvoir ,

SUITE DE LA SICILE. 191

espace proportionné à sa grandeur. Cet édifice prodigieux est traîné par cinquante-six mules très-fortes , paraçonnées d'une manière curieuse , rangées sur deux files , & montées par vingt-huit postillons habillés d'étoffes d'or & d'argent , & portant des plumes d'autruche au chapeau. Les fenêtres & les balcons des deux côtés de la rue étoient remplis de spectateurs bien vêtus ; & le char étoit suivi par des milliers de personnes de la populace « . Des joutes , des courses de chevaux , des feux d'artifice , des illuminations , des feux de joie , se prolongent jusqu'à deux heures du matin , & se renouvellent tous les jours pendant cette fête , de des plus brillantes & des plus remarquables qu'il y ait en Europe. Il est aisé d'imaginer quelle impression doit faire sur un peuple animé , sensible , & passionné pour les spectacles.

Après la cathédrale , les églises qui attirent le plus d'attention à Palerme , sont celles des Peres de l'Oratoire , des Théatins & des Jésuites , dans lesquelles on voit de très-grandes richesses.

La premiere est la plus belle pour la régularité de l'architecture. Pour la peinture , on trouve quelquefois de très-bons tableaux dans certaines églises. On distingue sur-tout ceux de Moréalese , qui a mérité d'être surnommé le Raphaël de la Sicile , de Zoppo Gangi & de Paladino , deux autres Peintres encore Siciliens. Leur réputation , il est vrai , n'a pas franchi les bornes de ce pays , & leurs ouvrages ne sont pas sans doute comparables à ceux des premiers Artistes pour le fini ; mais on ne peut leur refuser beaucoup d'expression. On voit particulièrement plusieurs morceaux de ces Maîtres dans le couvent de Saint-Martin , à six milles de cette ville. Ce monastere de Bénédictins , très-ancien & très-riche , possède encore quelques objets dignes de curiosité , tels qu'une bibliotheque assez bien composée , & un *muséum* , où se trouve une belle suite de vases antiques. On commence à y former une collection d'Histoire naturelle & d'instrumens en physique : mais tout cela n'approche pas du cabinet en ce genre que les Jésuites de Palerme ont dans leur collège ; c'est le plus beau

&c

& le plus complet que j'aye vu en Sicile, après celui du Prince de Biscari, à Catane. Il ne lui manque que d'être mieux en ordre. Les pieces intéressantes sont, en quelque sorte, ensevelies sous un tas de petites misères.

Les promenades de cette ville sont bien supérieures à celles de Naples. J'ai déjà fait mention du Marino : c'est la plus belle de toutes ; elle est bornée d'un côté par les murs de la cité, & de l'autre, par la mer, d'où il vient toujours une brise très-agréable pendant l'été. Tout le monde s'y rend le soir, hommes & femmes, les uns à pied, les autres en voiture. La police en interdit l'accès à tous les flambeaux ; on est obligé de les éteindre à la *Porta felice*, par laquelle on y arrive. Y a-t-il jamais eu de loi plus commode pour favoriser les intrigues amoureuses ? Aussi la renommée veut qu'elles soient très-fréquentes dans ces assemblées nocturnes, où regne la plus sombre obscurité. Les femmes ont encore la précaution de s'envelopper de grands voiles noirs, qui les cachent entièrement ; habillement ancien, reste du costume Espagnol, particulièrement

affecté aux bourgeois de cette ville , ainsi qu'à celles de tout le royaume. A minuit commence une symphonie exécutée par des Musiciens , qui se placent dans une espèce de temple qu'on a érigé depuis peu au milieu du Marino : elle dure jusqu'à deux heures ; & alors tout le monde se retire.

La journée qui commence très-tard , parce qu'on change la nuit en jour , est occupée par d'autres plaisirs. Ceux de la table ne sont pas les plus piquans , parce qu'en général les Siciliens ont beaucoup de frugalité dans leurs repas. Cependant leur cuisine , qui est un mélange de la Française & de l'Espagnole , est bien supérieure à celle des Napolitains. Le luxe des gens riches se montre particulièrement dans les desserts & dans les glaces , qui sont ici plus délicieuses que par-tout ailleurs. On ne manque jamais d'en servir dans toutes les *conversazioni* , ou assemblées qu'on tient dans les maisons particulières , à l'occasion de quelque événement qui les intéresse , & surtout lorsque les femmes sont en couche. Dans cet heureux climat , comme à Naples , l'accouchée reçoit , le jour

même , toutes les visites dans la chambre , & fait les honneurs de la compagnie. La Noblesse entretient , par le moyen d'une souscription , une *conversation* générale , qui commence chaque jour au coucher du soleil , & qui dure jusqu'à minuit. J'ai assisté à quelques-unes de ces assemblées ; & j'avoue qu'elles m'ont fait infiniment plus de plaisir que celles d'Italie. Ce n'est point seulement un simple rendez-vous pour jouer , pour manger des sucreries , pour prendre des glaces : on y converse réellement ; & comme les Siciliens ont beaucoup d'esprit , qu'ils sont très animés dans leurs discours , on entend souvent des réparties fines , agréables , ingénieuses.

Les spectacles contribuent encore à mettre de la variété dans les plaisirs. On fait de grandes dépenses pour avoir un Opéra magnifique , & pour se procurer les meilleurs sujets du continent. C'est dommage que la salle ne réponde point à leurs talens : elle est mesquine , & ne fait nullement honneur à cette capitale. Mais ce qui l'emporte au dessus de tout , ce sont les divertissemens de l'automne. Les Nobles & les

gens aisés ont des maisons de campagne dans les environs de la ville , particulièrement à *Colli*, à la *Bagaria*, & du côté de Mont-Réal. Représentez-vous, Madame, à *Colli*, un vallon environné de hautes montagnes, où l'air est excellent; à la *Bagaria*, une plaine charmante, couronnée de petites collines qui s'abaissent insensiblement vers la mer; par-tout des maisons bien bâties & bien meublées, quelquefois des palais superbes; mille ruisseaux serpentant dans les plaines; des jardins bien entretenus, des arbres fruitiers de toute espèce; la gaîté animant tous les habitans, les charmes de la société réunis, des fêtes splendides, des concerts excellens, des feux d'artifice très-agréables. Mais au milieu de tous ces objets enchanteurs, quelle est cette espèce d'édifice qui s'élève, monument de la folie, mélange bizarre de toutes les beautés & de tous les écarts que l'imagination peut enfanter? Avez-vous lu ces Contes des Fées, ces Romans de Chevalerie, où les Auteurs se plaisent à créer des chimères, à raconter des choses plus extraordinaires les unes que les autres? Eh bien! il se

trouve ici un homme, le Prince de Palagonia, qui a réalisé toutes ces extravagances dans un vaste palais qu'il possède à la Bagaria. J'avois lu quelques descriptions qu'on en a faites, & j'avois peine à me persuader qu'elles fussent conformes à la vérité. J'ai eu lieu de me convaincre qu'il n'y a aucune exagération. Je vous envoie une de ces descriptions donnée par un Auteur Italien, parce qu'elle joint à la précision le mérite de l'exactitude.

» Peignez-vous, pour un moment,
 » les songes les plus extraordinaires.
 » Prenez le regne animal, & le dé-
 » composant à votre fantaisie, créez
 » de nouveaux êtres ; que le quadru-
 » pede ait des ailes ; que l'oiseau soit
 » hérissé d'écaillés, que le poisson
 » marche sur des pattes : quand vous
 » aurez fait quelques milliers de ces
 » créations, entassez-les sur le comble
 » de deux murailles parallèles ; vous
 » aurez l'allée des statues. Le corps de
 » l'édifice n'est pas l'ouvrage du Prin-
 » ce ; mais cet édifice n'est pas moins
 » singulier pour cela. Son génie in-
 » venta les embellissemens. Parmi toutes
 » les figures bizarres qu'il a trouvées,

198 SUITE DE LA SICILE.

» il paroît avoir aimé, de préfé-
 » rence, la figure pyramidale. Il a
 » imaginé une singulière espece de
 » meubles qu'il a placés de toutes parts :
 » ce sont des pieces de porcelaine de
 » mille différentes vaisselles qu'il a en-
 » tassées les unes sur les autres, sur
 » des piédestaux isolés, & qui vont
 » en diminuant de grandeur à mesure
 » qu'elles montent. Dans sa chapelle,
 » les cordes qui suspendent les lampes
 » sont revêtues, dans toute leur lon-
 » gueur, d'une file de Saints, dont le
 » premier, qui fait la base de la ma-
 » chine, se trouve immédiatement sur
 » la flamme ; & paroît très-indécem-
 » ment toujours sur le point d'être
 » brûlé. Un autre genre d'ornemens,
 » ce sont les glaces & les verres, dont
 » il a enduit les tables, les sièges, les
 » plafonds, & quelquefois les parois.
 » Ces verres recouvrent entre autres
 » toute la muraille d'un charmant sal-
 » lon, qu'il a incrustée des plus beaux
 » marbres du pays. Il a eu soin d'em-
 » ployer des marbres bruts, afin que
 » tout le mérite de leur poli & de
 » leur luisant fût dû à ses verres. Il a
 » sans doute été enchanté de relever

» le prix de cet ornement par la fra-
 » gilité qu'il s'est plu à lui donner. L'ex-
 » térieur du palais est décoré en bas-
 » reliefs. Comme ces reliefs environ-
 » nent le lambris de la muraille, à
 » hauteur d'appui, il a placé au dessous
 » d'eux, des banquettes dont on se-
 » roit en vain tenté de se servir : les
 » parties saillantes de la sculpture qui
 » se trouvent dans le dossier, oblige-
 » roient la personne assise à se tenir
 » courbée la poitrine sur les genoux.
 » Vous imaginerez aisément que, dans
 » la disposition de ces sculptures, on
 » n'a suivi ni ordre de tems, ni ana-
 » logie du sujet. A côté d'une Sainte
 » Vierge est un Satyre ou une Vénus; &
 » l'austérité d'un Pénitent fait le pen-
 » dant d'une Bacchanale. Il paroît qu'il
 » a eu intention de joindre ainsi à ces
 » saints personnages, les tentations qui
 » ont dû les tourmenter le plus pen-
 » dant leur vie ».

L'hôtel du Prince de Palagonia, à
 Palerme, est aussi bizarre, ou, pour
 mieux dire, aussi ridicule que sa
 maison de campagne. Toutes ces folies
 lui coûtent plus de 450,000 livres.
 Comme il est immensément riche, il

peut aisément fournir à cette dépense. Le Gouvernement avoit eu le projet de détruire entièrement cet amas de monstres & d'absurdités ; mais il ne l'a pas exécuté , parce qu'on auroit infailliblement causé la mort de cet homme, qui, d'ailleurs est humain, qui ne fait de mal à personne, qui traite ses gens avec bonté, qui fait vivre une infinité d'ouvriers, & qui raisonne même assez bien sur plusieurs articles. Il peut se flatter d'être vraisemblablement le seul, dans l'Univers, qui ait des goûts pareils. Du moins les Nobles de Palerme, qui sont en très-grand nombre, ne lui ressemblent pas. Ils font un autre usage de leurs richesses : ils cherchent à briller ici comme à Naples, par un nombreux domestique, par des voitures superbes, par des chevaux d'un grand prix. Le luxe, sur ce dernier objet, étoit autrefois monté à un si haut degré, que le Roi Victor - Amédée fut obligé de porter une Loi, qui subsiste encore, par laquelle le Vice-Roi seul peut avoir six chevaux à son carrosse ; l'Archevêque, le Préteur de la ville & le Président du Parlement, quatre : tous les autres

Nobles sont réduits à deux. Cette Loi n'est que pour Palerme : par-tout ailleurs ils peuvent se livrer , là-dessus , à leurs fantaisies. Du reste , ils se dédommagent , dans la capitale , de cette contrainte , par le nombre des équipages : ils en ont de diverses sortes pour eux-mêmes , pour leurs femmes , pour leurs enfans ; ils les regardent comme tellement essentiels à leur dignité , que ce seroit pour eux le comble du ridicule , & peut-être du déshonneur , s'ils alloient à pied dans les rues.

Ils ne sont pas moins flattés de leurs titres. Tout fourmille ici (passez-moi ce terme familier) de Princes , de Ducs , de Comtes , de Marquis. Cependant leur véritable prérogative consiste dans celle d'être Barons du royaume , laquelle leur donne entrée dans le Parlement. On en compte trois cent soixante-huit , établis par le Comte Roger , qui , le premier , posa dans cette isle les fondemens de la féodalité. Elle y subsiste encore presque dans toute sa vigueur ; & ces Barons se vantent d'avoir su la maintenir beaucoup mieux qu'on n'a fait dans le reste de

l'Europe. Je vous ai fait connoître, Madame, en vous parlant des Barons du royaume de Naples, les abus du système féodal : ils pourroient être les mêmes en Sicile. Les Barons de ce pays jouissent de privilèges pour le moins aussi étendus : ils ont également droit de vie & de mort sur leurs sujets ; ils profitent de leurs travaux pour se procurer des richesses, & plusieurs d'entre eux en ont d'immenses ; ils peuvent même se permettre d'autant plus facilement des vexations, qu'éloignés de la résidence du Souverain, ils auroient le moyen de les tenir secrètes : il seroit difficile d'en faire parvenir la connoissance au Ministère, de les prouver à des Juges éloignés, & d'en obtenir justice. J'ignore si quelques-uns d'entre eux donnent lieu à des plaintes bien fondées. Tout ce que je fais, c'est que leurs privilèges abiment cette île, qu'ils y étouffent l'émulation & l'industrie des habitans, & qu'il seroit à désirer que le Gouvernement mît des bornes à leur pouvoir trop étendu, & à leur juridiction absolue. Je dois cependant dire, à l'éloge de plusieurs de ces Seigneurs, qu'ils sont bien

éloignés de se porter à des abus tyranniques. Généreux & sensibles, ils ont naturellement en horreur l'oppression & les violences. L'éducation contribue à développer ces heureuses inclinations. Il est certain qu'elle est ici, parmi les Nobles, beaucoup plus soignée que dans le continent. Aussi leurs mœurs sont-elles plus douces, plus polies, & leurs sociétés infiniment plus agréables. Ils ont des connoissances en divers genres ; mais c'est sur-tout dans la Littérature qu'ils brillent ; en voici la raison.

Tout Sicilien est Poëte, parce que tout Sicilien est amoureux, parce qu'il a une imagination vive & beaucoup de sensibilité dans les organes, parce qu'il habite un pays enchanteur qui réveille sans cesse ces deux puissans mobiles de la poésie par les objets les plus rians. Le grand Seigneur comme le simple particulier, le riche comme le pauvre, le citadin comme le villageois, tous chantent les beautés de la campagne & les divins appas de leurs maîtresses ; ils vont, pendant la nuit, sous leurs fenêtres, exprimer leurs transports dans des vers qu'ils composent et

dinairement *im-promptu* , & qu'ils accompagnent du son de la guitare ou de la mandoline. On voit encore , comme au tems de Daphnis ou de Théocrite , des Bergers se disputer entre eux le prix du chant , & déposer une houlette ou une pannetiere pour le vainqueur. Ce goût , qui rend si sensibles les habitans de la Sicile aux charmes de la poésie , n'est pas nouveau. L'Histoire nous apprend que dans la malheureuse expédition des Athéniens contre Syracuse , les prisonniers trouverent des adoucissmens à leur infortune , en chantant des vers d'Euripide. Les Syracusains étoient tellement enchantés de la beauté de ces vers , qu'ils quittoient tout pour les entendre : ils rendirent même la liberté à la plupart des captifs. Jamais la poésie n'a eu un aussi beau triomphe. Je ne voudrois pas assurer qu'elle pût aujourd'hui en obtenir un semblable. La manie des vers , la rage des sonnets , qui possède tout le monde , en fait produire de bien mauvais , de bien détestables. La Nature n'agit pas ici dans ce juste milieu qui constitue les belles imaginations. Toutes les têtes sont emportées par des fougues vio-

lentes. On veut créer , & on donne dans l'extravagant : on s'exalte pour des pointes , des jeux de mots , des pensées fausses. J'ai vu plusieurs piéces composées par des Poètes à grandes prétentions , & je ne les ai pas trouvées exemptes de ces défauts : mais je dois aussi convenir que dans une Séance de l'Académie des Belles-Lettres établie à Parme, j'en ai entendu de charmantes , pleines de traits fins & délicats , particulièrement des descriptions champêtres , qui ne seroient pas indignes de Théocrite.

L'habillement des Nobles à Palerme , pour l'un & l'autre sexe , est comme celui de tout le reste de l'Europe , c'est-à-dire qu'on y suit avec empressement les modes Françoises. Le peuple a un habillement particulier , qui , dans toute la Sicile , est le même. Les hommes ne portent jamais de chapeaux , mais des bonnets de couleur , & sont enveloppés d'une espece de cape ou capote , avec un capuchon semblable à ceux des Capucins. Cet usage paroît d'abord absurde dans un pays où la chaleur est excessive : mais quand on fait qu'il y a des variations

continuelles dans l'air, qu'on passe brusquement du chaud au froid & du froid au chaud, le soin qu'on prend de se couvrir est très-naturel & fondé en raison. Malgré ces précautions, on n'est encore que trop souvent exposé à être sailli d'un froid subit, & à gagner une pleurésie, maladie très-fréquente en Sicile. Les femmes de la campagne ont conservé quelque chose de l'habillement Grec : elles portent un voile dont elles entourent la tête, & se ceignent d'une large ceinture. La ressemblance entre les anciennes Siciliennes & celles de nos jours, est encore assez frappante. On rencontre souvent, sur-tout le long des côtes orientale & septentrionale, des physionomies grecques; c'est vous donner une idée de leur beauté. On vante beaucoup leur constance & leur sincérité en amour. Je suis bien persuadé que dans un climat aussi chaud, elles doivent aimer avec violence. La jalousie des hommes ne les tourmente plus tant aujourd'hui qu'autrefois, au moins parmi les personnes de qualité. Les dames de Palerme & des grandes villes jouissent de la même liberté que dans les autres pays policés de l'Europe. On ne craint

pas de recevoir les étrangers dans les maisons , & les maris semblent faire actuellement tous leurs efforts pour détruire l'idée que l'on avoit de leur jalousie.

Il en est résulté que les excès auxquels cette sombre passion portoit autrefois les Siciliens , sont devenus beaucoup plus rares. On n'entend pas parler aussi souvent d'assassinats ; & je doute que l'on trouvât actuellement , comme dans les tems passés , des assassins , en quelque sorte à titre d'office , qui se chargeoient d'expédier un homme pour la valeur de cinq à six louis d'or. La dureté du Gouvernement Espagnol & la sévérité de l'Inquisition avoient beaucoup contribué à jeter de la méfiance dans la nation , & à multiplier ces crimes atroces : mais depuis qu'elle a été délivrée de l'un , & qu'elle a mis des bornes à la juridiction de l'autre , les esprits se sont bien adoucis ; la grossièreté , la férocity même qu'on reprochoit aux habitans , deviennent moins sensibles ; & si l'on en reconnoît encore quelques traces dans le peuple , toutes les classes qui sont au dessus en sont

presque entièrement dégagées. Ce qu'on appelle ici, comme à Naples, *la Civiltà*, c'est-à-dire, la Bourgeoisie, se distingue, à l'exemple de la Noblesse, par des manières aisées & polies.

Il faut cependant convenir que la violence & l'impétuosité font toujours la base du caractère des Siciliens. Un sel âcre, dit un Auteur qui paroît les bien connoître, agit sans cesse dans leurs nerfs; & rien n'est si commun en Sicile, qu'une maladie qu'on nomme *Umori falsi*, humeur salée; ce qui pourroit bien au reste n'être qu'une suite de la façon dont ils vivent, & sur tout des excès qu'ils font en sucreries. Quoi qu'il en soit, cette âcreté d'humeurs les rend inquiets, impatiens; & cette disposition, jointe au feu immodéré qu'ils portent au dedans d'eux, se manifeste souvent par les actes les plus violens. C'est sur-tout dans les premiers momens qu'ils sont terribles : ils sont alors capables de tout. Il est toujours dangereux de les contredire, encore plus de les irriter. J'ai vu un homme grave qui faisoit à la vérité des remontrances un peu vives à un jeune homme. La colere étoit peinte sur le visage de celui-ci. Finissez, dit-il,

sans quoi je pourrois bien vous manquer de respect. Je demandai à quelqu'un, en quoi pouvoit consister ce manque de respect : mais ce jeune homme, me dit-on, auroit bien pu donner au moniteur quelques coups de couteau. On accuse encore les Siciliens d'être portés à l'indolence, à la mollesse, à la volupté, à cet esprit de ruse & d'artifice, dont les nuances paroissent devenir plus sensibles à mesure qu'on avance dans le midi. Ces vices ont donné lieu à un proverbe qu'on entend répéter à tous les Italiens : *Omnes Insulani mali, Siculi autem pessimi* : tous les Insulaires sont méchans ; mais les Siciliens sont les plus méchans de tous. On doit néanmoins observer que la rivalité, la jalousie, la haine, peuvent infiniment contribuer à exagérer ces vices, surtout de la part des Napolitains, qui détestent les Siciliens, & qui en sont détestés à leur tour. Mais ils devroient également rendre justice à leurs qualités. On ne peut disconvenir que ces Insulaires n'en aient d'excellentes. Ils sont sobres, généreux, empressés à exercer l'hospitalité envers les étrangers. Leur caractère ardent, qui les

jetter quelquefois dans des écarts nuisibles à la Société, les rend aussi capables d'une grandeur d'ame, d'une fermeté, d'une constance, d'une fidélité, dont on pourroit tirer le plus grand parti. Ce sont des vertus Grecques & Romaines qui se sont transmises aux Siciliens, & dont le récit paroît incroyable à des peuples dégradés par la servitude. Je pourrois en citer plusieurs traits. Je ne rapporterai que le suivant, que je viens de lire dans un Auteur moderne : c'est un bel exemple d'un véritable amour mis à la plus forte épreuve.

» Un Prince, d'une des premières
 » familles de Palerme, vivoit depuis
 » quelque tems dans un commerce
 » secret & très-intime, avec une de-
 » moiselle de même condition que lui.
 » Cette intrigue aboutit au mariage,
 » mais un peu tard, puisque la dame
 » accoucha d'un fils deux mois après
 » les noces. La honte, dans un pays
 » où les impressions de l'honneur sont
 » si fortes, le désir de se mettre à
 » couvert des propos que cet événe-
 » ment feroit tenir à toute la ville,
 » l'espoir enfin de voir bientôt d'autres

» enfans succéder à celui-ci, engage-
 » rent les deux époux à le soustraire
 » à la connoissance du public, & à
 » remettre le soin de son éducation
 » & de sa subsistance à un paysan. La
 » chose demeura secrete jusqu'au mo-
 » ment que la mere, se voyant à
 » l'article de la mort, se crut obli-
 » gée, pour l'acquit de sa conscience,
 » de révéler tout le mystere. On fit
 » aussi-tôt revenir de la campagne ce
 » fils, qui parut plus étonné que ré-
 » joui de son changement d'état. Il
 » déclara d'abord qu'il ne s'y sou-
 » mettroit qu'à condition qu'on lui per-
 » mettroit d'épouser une paysanne
 » charmante qu'il aimoit. Cette de-
 » mande n'ayant pas pu lui être ac-
 » cordée, il renonça à toutes ses pré-
 » tentions en faveur de son frere, &
 » reprit joyeusement l'état dans lequel
 » il avoit été élevé. Il y vécut con-
 » tent avec l'objet de sa tendresse,
 » dans une obscure, mais heureuse
 » médiocrité ».

On reproche aux Siciliens d'être
 fort superstitieux. Cet excès, dans la
 pratique de la Religion pour laquelle
 ils sont d'ailleurs très-zelés, leur est

commun avec tous les Italiens. Ce qui leur est commun encore avec eux, c'est la quantité de Prêtres, de Religieux & de Religieuses : on en compte environ quatre-vingt mille. Ce nombre est assurément excessif dans un pays où la population ne va guere au delà de douze cent mille ames : mais plusieurs causes contribuent à multiplier tous ces célibataires : d'abord la paresse des habitans ; ils sont dispensés de travailler en embrassant l'état ecclésiastique : en second lieu, les privilèges qu'on leur accorde ; ils sont exempts des droits d'entrée pour les marchandises & pour les denrées de leurs terres. Cette exemption, il est vrai, ne regarde que ceux qui n'ont pas assez de bien pour subsister, eux & leurs familles ; mais il est peu de personnes qui ne prétendent être dans ce cas. Ainsi il n'y a presque point de famille qui n'ait un Prêtre, pour pouvoir jouir de cette franchise ; & les familles qui n'en ont pas, achètent ce privilège des Prêtres qui ne peuvent point réclamer des parens. Le nombre en est assez considérable, à cause de la multitude d'enfans naturels qu'on trouve

dans toute l'isle. La plupart de ces enfans se font Prêtres ou Moines, & obtiennent aisément des dispenses. Troisièmement, les loix féodales qui accordent tout à l'aîné, forcent les cadets & les filles, qui ne peuvent prétendre à aucune succession, à se dédommager, par les biens ecclésiastiques, de cette exclusion barbare. De là le grand nombre de personnes, même de qualité, qu'on trouve dans les maisons religieuses, sur tout parmi les Théatins & les Jésuites, les deux corps les plus distingués. Enfin, les grandes richesses du Clergé sont un attrait bien puissant pour une infinité d'individus. On prétend qu'il possède près d'un tiers des terres de l'isle. Il est vrai que le partage est assez inégal, Le Clergé séculier en possède la plus petite partie. Il n'y a que trois Archevêques & huit Evêques; & ce n'est pas beaucoup pour un pays si rempli de villes. Les autres bénéfices sont d'un revenu médiocre, en petit nombre; & les postulans sont très-multipliés. Aussi la plupart des Prêtres séculiers sont-ils dans une misère ignominieuse pour leur état; ils ne jouissent

d'aucune considération : elle est toute réservée pour les Moines, qui ont en général des biens très-considérables, qui les augmentent sans cesse, qui dominent sur tout le monde, & par leurs intrigues, & par les services même qu'ils rendent. Leurs églises sont à peu près les seules fréquentées ; ils sont les seuls qui prêchent, qui confessent & qui rendent tous les secours spirituels : ils sont même presque les seuls qui parviennent aux places éminentes. Le Roi leur confère, pour l'ordinaire, les évêchés, les abbayes, les prieurés, & les autres bénéfices auxquels il nomme ; & c'est la raison pour laquelle tant de gens s'empressent de se jeter dans ces asiles, qui, au pis-aller, sont bien propres à entretenir leur saintantise & leur indolence.

Selon l'opinion de bien des personnes sensées, la multitude innombrable de gens de Loi qui se trouvent dans cette île, n'est pas un moindre fléau pour elle. Les Loix féodales font naître des procès à l'infini ; & comme la nation aime beaucoup la chicane, les Avocats & les Procureurs ne manquent pas de profiter de ce goût général

pour ruiner les plaideurs & s'enrichir à leurs dépens. On compte plusieurs Tribunaux établis à Palerme. Le Vice-Roi préside à tous; il nomme à toutes les charges municipales & militaires; & , comme Capitaine-Général, il commande toutes les troupes de terre & de mer. Il est assisté d'un Ministre, qu'on appelle Consulteur, & qui doit être Jurisconsulte, parce qu'il se trouve de droit dans tous les Tribunaux, & prend particulièrement connoissance des causes fiscales, en qualité de défenseur & de protecteur du trésor royal. Le Tribunal de la grande Cour Royale est le premier de tous. Il connoît, en dernière instance, de toutes les causes civiles & criminelles, & est composé d'un Président à vie, d'un Avocat Fiscal & de six Juges qui changent tous les deux ans. La Chambre Royale dirige l'administration de tous les revenus du Roi. Le Tribunal de la *Giunta* exerce, à Messine, la même juridiction que la Chambre Royale à Palerme : il décide encore des différens entre les Tribunaux de l'Eglise. Le Consistoire juge les causes qui, par voie d'appel ou de révision, y sont

portées d'après les deux premiers Tribunaux. J'ai déjà parlé du Tribunal de la Monarchie, par lequel les Officiers du Roi, en sa qualité de Légat né du Saint-Siège, décident de toutes les causes ecclésiastiques. Enfin il existe le Tribunal de la Croisade, établi pour recevoir l'argent que le Roi retire des permissions qu'il accorde de manger du laitage & des œufs pendant le Carême, en vertu des Bulles données par les Papes. L'Archevêque de Palerme est Commissaire-Général de ce Tribunal, auquel ressortissent les Tribunaux subalternes de toutes les villes de l'isle, & même de Malte. Ces dispenses produisent annuellement une somme de 525,000 livres, destinée à l'entretien des galeres & des schebecs, pour garder les côtes & les défendre contre les Corsaires.

La ville de Palerme a des Magistrats particuliers. Le Capitaine - Justicier, Chef de la Noblesse, rend la justice criminelle. Cette charge, quelque importante qu'elle soit, le cede à celle de Préteur, chargé de l'administration de la ville & des provisions. Il est dépuré du royaume, chef de l'ordre domanial dans le Parlement, & jouit de toutes

toutes les prérogatives du Vice-Roi, pendant son absence. Le Roi nomme tous les ans à cette place extrêmement briguée. La Cour Capitanaie & Prétorienne, composée de trois Juges, citoyens de Palerme, est le Conseil du Capitaine-Justicier & du Préteur, dans leurs affaires respectives. On s'occupe principalement dans le Sénat, de ce qui concerne la police des grains & des vivres. Le Préteur est à la tête de ce Tribunal, formé de six Praticiens, que le Roi change tous les ans.

Les loix de la Sicile consistent principalement dans les réglemens que le Parlement propose, & qui, revêtus de la sanction royale, sont regardés comme les loix fondamentales de l'Etat. On les appelle *Constitutioni e Capitoli del Regno*. Outre cela, on a le Droit Romain, les Loix royales, & les Coutumes des villes, qui servent de règle pour les procédures. Toutes ces Loix ont été recueillies dans des volumes *in-folio*. Celles qui concernent les criminels, n'ont pas cette barbarie qu'on peut reprocher à des pays qu'on regarde comme plus policés que la Sicile. Il est permis à tout le monde de les visiter

dans les prisons. Ceux qui sont arrêtés pour dettes, peuvent se retirer tous les soirs chez eux. Les femmes peuvent passer la nuit avec leurs maris, qui, pour des crimes plus graves, sont retenus en prison. Si les prisons de cette île n'avoient pas été un point insensible du globe pour Montesquieu, il n'auroit pas manqué de rapporter cet usage au climat, qui rend les Siciliens très-amoureux. Les coupables condamnés à mort, ne sont pas effrayés, pour l'ordinaire, à la vue des supplices : ils meurent avec une constance Romaine, & haranguent le peuple. Le Bourreau, habillé moitié vert, moitié jaune, est obligé de les exécuter avant le coucher du soleil. S'ils sont bien vite expédiés, le peuple bat des mains, pour applaudir le Bourreau de s'être bien acquitté de son devoir.

Les troupes de terre, tant infanterie que cavalerie, sont ordinairement sur le pied de dix mille hommes : mais en cas de besoin, on peut les augmenter jusqu'à vingt-deux mille. Pour les revenus, ils ne montent pas au delà de neuf millions de livres : ils consistent principalement dans les impositions sur les terres, les dons ordinaires & extraordinaires,

is anciens dons gratuits, les fermes, gabelles, les droits & traites. La plus grande partie est employée à payer les tribunaux, à entretenir le Vice-Roi, les forteresses, les garnisons, &c. Les seuls que tous ces objets demandent étant déduits de la somme, on peut juger que le reste, qui entre dans les coffres du Roi, n'est pas bien considérable. Mais il seroit facile, en opérant même bien de l'Etat, de porter ces revenus beaucoup plus haut. Il ne faudroit exciter l'industrie des habitans, pour tirer le plus grand parti des richesses que la Nature libérale donne dans ce pays. Je répéterai pas ici ce que j'ai dit de ces solitudes abondantes en blé, qui avoient fait, avec raison, appeler la Sicile, par les Romains, *le Grenier de Rome* ; de la variété prodigieuse des fruits, des vins excellens, de l'huile, des cannes à sucre, des mûriers en grand nombre pour la nourriture des vers à soie, de la safran, enfin des simples plus rares. J'ajoute que les pâturages les plus gras sont arrosés d'une immense quantité d'eaux de source, dont quelques-unes sont minérales & salutaires pour la guérison de différentes maladies ; que les

bêtes à laine & à corne s'engraissent tellement, qu'on est, en certains endroits, obligé de les saigner, pour qu'elles ne suffoquent pas; que les chevaux, anciennement très-renommés, sont encore d'une belle espece; que les montagnes renferment des mines de plomb, de fer, de cuivre, peut-être d'or & d'argent; qu'on trouve des carrieres de marbre de plusieurs sortes différentes, une infinité de porphyres, de jaspes, de béril, des émeraudes, des agates, & autres pierres précieuses; que l'isle abonde en alun, en vitriol, en soufre, en salpêtre; que les mers sont très-poissonneuses, & qu'il y a plusieurs especes de poissons d'un goût exquis, tels que l'empereur ou *spada*, le thon, les anguilles, & sur-tout celles du Phare.

Cependant, au milieu de cette abondance de toutes choses, le peuple est dans la misere. Le commerce, qui pourroit dominer sur tout le Levant, est presque réduit à rien, à l'exception du blé, dont on exporte, année commune, trois cent mille salmes, chaque salme valant environ cinq setiers de Paris. Encore n'en revient-il qu'un profit médiocre aux cultivateurs, qui n'ont pas le

droit de le vendre eux-mêmes : ils sont obligés de le donner à leurs Seigneurs sur le pied de la taxe. Ceux-ci sont obligés, à leur tour, de le faire porter dans des magasins appelés *Caricatori*, qui tous se trouvent au bord de la mer. On compte cinq magasins royaux, Girgenti, Sciacca, Alicata, Jermini, & Castel-a-Mare : le blé y est reçu & conservé par des Officiers du Roi, qui prélèvent des droits considérables : ils prennent deux grosses salmes sur chaque cent ; mais ils se rendent cautions de la bonté de la denrée, tandis que dans deux autres magasins qui ne sont pas royaux, Siculiana & Terra-Nuova, où l'on ne prend que deux petites salmes, valant un dixième de moins, on n'est pas à l'abri des fraudes. On doit encore remarquer que, comme il n'y a point de chemins faits en Sicile, & que tout doit être transporté à dos de mulet, le transport du blé y est très-cher ; ce qui, réuni aux autres difficultés que le cultivateur éprouve, le dégoûte d'un travail infructueux pour lui-même, & l'empêche de retirer le double & peut-être le triple des moissons actuelles.

Palerme, qui, avec Messine, est

l'entrepôt de tout le commerce extérieur de la Sicile a peu, ou même point de grands Négocians nationaux. Ce sont les Génois qui l'ont envahi presque entièrement. Leur pavillon est le plus connu dans le port. Ils exportent toutes les productions du pays, & importent toutes les marchandises étrangères. Le Sicilien voit ainsi passer ses propres richesses dans des mains étrangères : il végète dans l'indolence, & se détruit lui-même insensiblement. La population, autrefois si nombreuse, est allée depuis long-tems toujours en diminuant. Selon une carte de la Sicile, faite en 1714, & refaite en 1744, laquelle indique exactement le nombre des habitans en chaque endroit, on voit qu'il n'y avoit, à cette dernière époque, que deux cent soixante-huit mille cent soixante-trois feux, qui s'expliquent ici à la lettre, c'est-à-dire, par autant de familles. En comptant environ quatre individus par chaque feu, le total ne monte qu'à un million cent vingt-trois mille cent soixante-trois habitans. La Nature néanmoins semble favoriser la population d'une manière spéciale dans ce pays. Les femmes y font d'une fé-

condité singulière. Il n'est pas rare d'en voir, sur-tout à Palerme, qui ont eu jusqu'à vingt-huit enfans. A quoi donc faut-il attribuer le dépérissement de l'espèce humaine? A la constitution vicieuse de l'Etat, aux loix féodales, au partage inégal des biens, dont la plus grande partie est possédée par les Seigneurs & par les Moines, à la multitude excessive des célibataires qui vont engloutir dans les cloîtres les générations futures, à l'influence du gouvernement Espagnol qui a tout engourdi. Qu'on donne de bonnes loix à la Sicile, & l'on verra ce pays, si beau, si vaste, si fertile, monter rapidement au même degré de richesses, de puissance, de gloire où il étoit anciennement parvenu. Il semble n'attendre que le génie d'un Législateur.

C'est à Palerme que j'ai terminé, Madame, mes courses dans la Sicile. Je n'ai pas vu le reste de la côte septentrionale jusqu'au Phare. Toutes mes connoissances ici m'ont assuré qu'elle n'offre rien de bien intéressant. L'agriculture y est très-négligée, & aucun monument antique digne de curiosité ne s'y est conservé. On n'y trouve que très-peu de villes; & les plus considé-

rables, telles que Céfalu, Patti, Milazzo & Termini, ne méritent pas grande attention. J'aurois bien plus désiré de parcourir l'intérieur de l'île; mais je vous avoue que j'ai été effrayé de la difficulté des chemins qu'on m'a dit être impraticables en plusieurs endroits, sur-tout dans cette saison. S'il faut en croire un Voyageur qui prétend connoître cet intérieur, » il est » moins déchu de son ancien état, que » les côtes : il a même beaucoup gagné » sur ce qu'il étoit du tems de Strabon. » Les guerres, qui ont tant ravagé les » côtes, l'ont épargné. Les ennemis » ont toujours attaqué les villes situées » sur les côtes; & après que celles-ci » furent désolées & détruites, celles » de l'intérieur du pays changerent de » maître, sans éprouver le fléau de la » guerre, parce que les villes dépendantes reçoivent, sans résistance, les » maîtres que les métropoles ont reçus » après s'être ruinées en leur résistant. » Outre cela, durant ces guerres, quantité d'habitans des villes se réfugioient dans les terres avancées & dans les » montagnes de l'intérieur : ainsi la population s'y maintenoit, tandis qu'elle

» dépériffoit fur les bords de la mer.
 » De plus, les Barons qui poffédoient
 » des terres dans l'intérieur, en fai-
 » soient des afiles pour les fcélérats des
 » grandes villes affifes fur les côtes, où
 » il se commettoit, comme il arrive
 » toujours, plus de crimes qu'à la cam-
 » pagne. Enfin, quantité de personnes,
 » qui, après les guerres, après les im-
 » pôts, & après les durerés de chaque
 » nouveau maître, ne pouvoient plus
 » foutenir le luxe & les autres inconvé-
 » niens des grandes villes, se font reti-
 » rées dans les petites, dans les bourgs
 » & dans les villages du milieu de l'ifle.
 » Il y a plusieurs terres seigneuriales,
 » où l'on compte depuis douze jusqu'à
 » cinquante millè ames. La ville de Ni-
 » cofia, qui est au milieu des montagnes
 » de la vallée de Demona, renferme
 » plus de vingt mille ames, tandis que
 » Messine, qui est la capitale de certe
 » province, en contient à peine autant,
 » malgré la beauté de sa situation & la
 » commodité de son port. La ville de
 » Piazza, dans la vallée de Noto, a dix-
 » huit mille habitans : ainsi sa popula-
 » tion surpasse celle de Carane, la prin-
 » cipale ville de cette vallée. Il en est

226 SUITE DE LA SICILE.

» de même de plusieurs autres villes
» l'intérieur «.

Un vaisseau Anglois , qui se trouve
dans la rade de Palerme , doit passer
incessamment pour Civita-Vecchia.
Le Capitaine m'a offert un passage : je
l'ai accepté avec plaisir , parce que de là
je serai très à portée de visiter toute
la Toscane.

Je suis , &c.

A Palerme, ce 10 Décembre 17



L E T T R E C C C L V I I I .

L A T O S C A N E .

QUATRE jours de navigation m'ont suffi pour me rendre de Palerme à Civita-Vecchia. Cette ville épiscopale, sur la mer de Toscane, appartient au Pape. Avant Trajan, il n'y avoit dans ce lieu, appelé *Cenium Cella*, qu'un château magnifique, environné de très-belles campagnes. Mais cet Empereur y fit faire des jetées pour contenir la violence de la mer, & pour y construire un port. C'est un des meilleurs de l'Etat Ecclésiastique; & depuis 1741, il est libre. Les galeres du Pape s'y tiennent ordinairement. La ville est assez bien fortifiée; mais elle est très-peu peuplée, à cause du mauvais air qu'on y respire. J'en partis bientôt pour aller joindre la grande route qui conduit de Rome à Florence. Viterbe est la première ville que je rencontrai. Elle est encore du domaine du Pape, & la capitale de la province qu'on

appelle le Patrimoine de Saint Pierre. Les maisons bien bâties, les rues pavées de larges dalles, la cathédrale où sont enterrés six Papes, le palais, l'hôtel de ville, la place & les fontaines ornées avec goût, tout rend cette ville une des plus remarquables & des plus jolies de l'Etat Ecclésiastique : elle est située au pied de l'ancien mont Cyminus, auquel elle a donné son nom, & formée des débris d'anciennes cités Etrusques, détruites par les Lombards. Les environs sont couverts de maisons de campagne très-belles, appartenantes à des Cardinaux & aux premières Maisons de Rome.

Montefiascone, capitale des anciens Falisques, & située sur une haute montagne, est célèbre par ses bons vins muscats, & par l'épithaphe d'un Prélat Allemand, de la famille des Fugger établis à Ausbourg, & que l'on a nommé ici de Foucris. Quand il voyageoit, il avoit coutume de se faire précéder par un de ses domestiques, qui goûtoit le vin des cabarets, & qui écrivoit sur la porte de celui où il avoit trouvé le meilleur, le mot *est*. Il trouva celui de Montefiascone si excellent,

qu'il écrivit trois fois le mot *est* en gros caractère sur la porte du cabaret où il s'étoit arrêté. Le maître fut du goût du domestique, & but une si grande quantité de vin, qu'il en mourut sur la place. On l'enterra dans l'ancienne église de *San Flaviano*, & le domestique fit graver sur sa tombe ces paroles, *est, est, est. Propter nimium est, Johannes de Foucris, dominus meus, mortuus est*. Il destina encore la dépouille de son maître à une fondation annuelle de deux barrils de vin, que l'on alloit répandre sur la tombe tous les mardis après la Pentecôte. Cet usage a duré pendant long-tems : mais le Cardinal Barberigo, Evêque de cette ville, a converti, dans ce siècle, le prix de ce vin à l'achat de pains que l'on distribue aux pauvres. Du reste, le cabaret où l'on prétend que cette aventure est arrivée, subsiste encore : il a pour enseigne un gros homme à table, avec cette inscription, *est, est, est* ; & l'on a donné le nom d'*Est* au vin du canton, dont l'excès devint si fatal au Prélat Allemand.

La ville de Bolsena, presque entièrement ruinée, & dont on a transféré

le siège épiscopal à Orviero, n'est remarquable que par le miracle du corporal ensanglanté à la fraction de l'hostie, pour convaincre un Prêtre qui doutoit de la présence réelle de J. C. dans l'Eucharistie. Ce fut à l'occasion de cet événement que le Pape Urbain IV, qui en étoit témoin, institua la Fête-Dieu, qu'on célèbre depuis chaque année. Bolsena est bâtie sur les bords d'un lac très-poissonneux du même nom, qui a environ trois lieues de diamètre, & dans lequel on voit deux petites isles habitées, l'une appelée Martina, & l'autre Bisentina. La célèbre Reine Amalasonte, mere d'Atalaric, Roi des Goths, fut enfermée dans la première, & mise ensuite à mort par les ordres de Théodat. Aquapendente tire son nom d'une cascade naturelle qui tombe d'un rocher, sur lequel cette petite ville est située, dans la province d'Orvieto, l'une des treize provinces de l'Etat Ecclesiastique. Radicofani a long-tems appartenu aux Papes : c'est aujourd'hui la première place des Etats de Toscane. Tout consiste dans un château que sa position, sur une montagne élevée, met

encore plus à l'abri de toute insulte, que ses fortifications qui tombent en ruines. Jusque-là la route que l'on fait en grande partie sur les montagnes de l'Apennin, en venant de Rome, n'est véritablement intéressante que pour un Naturaliste. On trouve sur ces montagnes plusieurs volcans éteints, de la lave, des substances vitrifiées, des pierres ponce, & d'autres indices de l'existence de ces volcans. La montagne même sur laquelle est le château de Radicofani, n'est qu'un rocher volcanique, élevé, isolé, environné de tous côtés de merne, & composé de différentes sortes de laves. Montepulciano n'en est pas éloigné. Cette ville épiscopale, bâtie près de la rivière de Chiana, anciennement le *Clanis*, est renommée par ses bons vins. Elle a vu naître Ange Politien, un des Savans qui ont le plus contribué, par leurs Ecrits, au rétablissement des Lettres en Europe, & le célèbre Cardinal Bellarmin, neveu, par sa mere, du Pape Marcel II. De là jusqu'à Sienne, le trajet est fort court.

Les environs de cette ville sont très-fertiles & très-bien cultivés; les cam-

pagnes sont riantes, & les habitans vifs & enjoués. La ville elle-même, située dans les montagnes de l'Apennin, est une des principales de la Toscane. Selon l'opinion la plus commune, elle doit son origine aux Gaulois Sénonois, lorsqu'ils pénétrèrent en Italie sous la conduite de Brennus. Quoi qu'il en soit, elle devoit être anciennement très-considérable, puisque les Etruriens la comptoient parmi leurs douze cités principales. Les Romains y envoyèrent, du tems d'Auguste, une colonie sous le nom de *Sena-Julia*. Après la chute de l'Empire Romain, divers Tyrans s'en emparèrent : mais elle brisa leur joug, & s'éleva en République libre & indépendante, qui se soutint contre les forces de Florence & de Pise. Elle devint dès lors célèbre par le nombre de ses habitans, par leur industrie, par leur commerce, & par leurs richesses. Mais la manie d'innover dans le gouvernement, porta la première atteinte à leur liberté. En 1200, ils avoient établi un Conseil des Neuf, qui fut bientôt cassé. Les intrigues de quelques particuliers le firent rétablir quelques ans

nées après. Il se trouva parmi eux un homme adroit & ambitieux , qui se rendit maître des affaires : c'étoit Pandolfo Petrucci. Usurpateur de la liberté de sa patrie , il laissa son espece de souveraineté à ses descendants , qui ne la retinrent qu'autant de tems qu'ils furent en état d'étouffer les divisions entre la Noblesse & le peuple. Elles éclatèrent enfin au point , que les mécontents appelerent des Princes étrangers pour soutenir leurs prétentions. Les Espagnols s'en rendirent d'abord les maîtres , ensuite les François commandés par le brave Montluc , qui y fut bientôt assiégé par une armée nombreuse. Il se défendit pendant dix mois , avec le courage le plus intrépide , quoiqu'il n'eût que peu de troupes , la plupart étrangères , peu de vivres & de munitions , & ne se rendit qu'après avoir obtenu la capitulation la plus honorable & la plus sûre pour la garnison & pour les habitans. Il exigea encore qu'il se retireroit librement sans signer le traité , ne voulant pas , disoit-il , qu'on vît jamais le nom de Montluc dans aucune capitulation. Philippe II , Roi d'Espagne , étant maître paisible de Sienné ,

la céda, avec ses dépendances, en 1557, à Côme I de Médicis, Grand-Duc de Toscane, sous la clause de la tenir de lui en fief. Quelque doux qu'ait été l'empire des Princes de la Maison de Médicis, Siennese s'est dépeuplée peu à peu, en perdant sa liberté. Les factions ont cessé ; mais la langueur & l'insouciance ont succédé à l'amour de la patrie. On y comptoit plus de cent mille habitans : elle n'en a pas aujourd'hui vingt mille. Quoique soumise aux Grands-Ducs de Toscane, on y a cependant laissé subsister une ombre de ses droits républicains. Elle a conservé des Sénateurs, un Capitaine du peuple, & des Juges particuliers.

Siennese est bâtie sur le penchant d'une montagne, dans laquelle on a creusé des souterrains qui sont fort curieux. Plusieurs maisons avec des jardins, sont adossées à cette montagne, ce qui en rend l'aspect fort agréable. Mais cette position rend les rues de la ville inégales & tortueuses ; & comme elles sont pavées de briques posées sur champ, il arrive souvent qu'elles sont mal-propres. La plupart aboutissent à une place qui est au centre de la ville, & la seule qu'on ait pu y ménager. On l'appelle *la*

Piazza del Campo. Elle est entourée, en grande partie, de porriques couverts, du palais de la Seigneurie, ou hôtel de ville, bâtiment décoré de fort bons tableaux, & de quelques principaux édifices. Sa forme intérieure ressemble à une coquille. Tout à l'entour on a pratiqué une terrasse assez large pour laisser passer les voitures, & où le peuple peut se placer comme sur un amphithéâtre, lorsqu'on donne quelque spectacle dans la place. Les plus fréquens sont ceux de la course & de la lutte des *Pugni* ou des coups de poings. Ce vilain jeu expose souvent les plus foibles à se retirer avec les yeux pochés & des contusions au visage. On inonde la place, quand on veut, par le moyen d'une fontaine abondante, revêtue de marbre, ornée de statues, & située à une des extrémités. Malgré l'ancienneté de la ville, on n'y trouve point de monumens antiques. Plusieurs bâtimens, revêtus de marbre, annoncent une certaine magnificence; mais c'est dans le goût gothique : ils n'approchent pas de ceux de Florence.

Le plus beau sans contredit, & le

seul vraiment beau, est la cathédrale d'Après Saint Pierre de Rome, c'est un édifice le plus curieux en ce genre. C'est une église gothique, ce vaste vaisseau très-majestueux. Il fut commencé le treizième siècle, par Giovanni Pisano, & achevé en 1333 par Agostino & Agnolo, habiles Architectes florentins. Je ne finirois pas, Madame, si je commençois de vous en faire la description. Il me suffira de vous dire que cette église est revêtue, en dedans & en dedans, de marbre noir & blanc, & que le portail est percé de trois portes avec un ordre de colonnes bien entendu, & chargé dans la partie supérieure d'une multitude de statues, bustes, de pointes ou campanilles, d'arabesques, & d'autres ornemens de ce genre, dont plusieurs ont été dorés; que la voûte de l'intérieur est azurée; qu'à chaque pilier sont des statues d'Apôtres & de Papes florentins, en marbre blanc, plus gracieux que le naturel; que la coupole est soutenue par des colonnes de marbre; que le maître-autel composé de différentes espèces de marbre d'un très-beau travail, ainsi que le tabernacle de l'

doré, & les grands candelabres qui sont au devant. Une des choses les plus singulieres, c'est une suite de bustes de Papes ou d'Anti-Papes en terre cuite, que l'on voit autour de la nef, sur une espece de galerie. Ils sont au nombre de cent soixante-dix, & finissent à Alexandre III. La chapelle Chigi est d'une magnificence que rien n'égale. Construite par les ordres du Pape Alexandre VII, elle est incrustée en grande partie de lapis-lazuli, avec des ornemens de bronze doré, sur les dessins du Cavalier Bernin. La coupole est soutenue par des colonnes de marbre vert ; & dans quatre niches, on a placé des statues de marbre blanc, dont deux très-belles, la Magdeleine & le Saint-Jérôme, sont du même Bernin. On voit aussi dans la même chapelle, deux bons tableaux de Carle Maratte, la fuite en Egypte, & la Visitation. Mais ce qui captive sur-tout l'admiration, dans la cathédrale, c'est le pavé en mosaïque, & représentant les traits remarquables de l'ancien & du nouveau Testament, les Prophetes, les Sibylles, les Apôtres, ou d'autres sujets historiques. Le sacrifice d'Abra-

ham, le passage de la mer Rouge, & l'histoire de Moïse, qui ornent le pavé du chœur, ont été dessinés par Becafumi. L'exécution répond à la beauté du dessin. Ce sont des tableaux d'une grande manière que les plus beaux de Raphaël. Une partie de l'ouvrage a été faite en 1424, & une autre en 1521. Des chef-d'œuvres de peinture & de sculpture ajoutent à la beauté de cette église. On y voit des tableaux de Pérugin, de Raphaël, de Pinturicchio, du Calabrese, &c. & des statues précieuses de Michel-Ange, de Donatelli, de Mazzuoli. On voit même dans une grande salle, appelée la Bibliothèque, à côté de la croisée à gauche, un groupe représentant les trois Graces, qu'on prétend avoir été trouvé dans les ruines de la citadelle d'Athènes, & qu'on attribue au Sculpteur Sophronisque, père de Socrate. Cet antique, vrai ou faux, ne fait pas la gloire de l'auteur.

Je pourrais citer encore plusieurs autres églises de Sienne, décorées par des tableaux & des statues des meilleurs maîtres. Le morceau le plus remarquable est un tableau qu'on con-

e aux Dominicains : il a été peint
 bois par Gui de Sienne en 1221 ,
 une l'annonce l'inscription qu'on
 au bas , & représente la Vierge
 et l'enfant Jésus entre ses bras. Le
 in est d'assez bonne maniere , &
 couleur encore fraîche. Les Siens-
 s prétendent que ce Gui est le res-
 tateur de la peinture , & disputent
 itre à Cimabué , à qui les Florentins
 compatriotes l'attribuent de con-
 : avec le reste de l'Europe. Il est
 ain que le Cimabué n'est venu au
 nde qu'en 1240 ; par conséquent il
 postérieur à Gui de Sienne ; mais
 ici n'a fait qu'un tableau au ha-
 d ; & Cimabué en a plusieurs qui
 firent , de son tems , une grande
 utation , & qui lui méritent juste-
 nt la gloire d'être regardé comme
 véritable restaurateur de la peinture
 Italie. J'ai lu cependant dans la *Ve-*
ia illustrata du Marquis Mafféi , un
 it qui prouve , ce me semble , assez
 torieusement que la peinture , &
 me la peinture à l'huile , étoient
 rcées en Italie , non seulement
 ant Cimabué , mais encore avant Gui
 Sienne. Cet Auteur rapporte , qu'il

existe à Vérone des tableaux du douzième & du treizième siècle, peints à l'huile & assez bien exécutés. Il prend de là occasion de s'élever contre les Ecrivains de la Toscane, qui, dans la vûe d'exalter leur patrie & de lui attribuer la renaissance de tous les Arts, ont affecté de ne pas parler des heureuses tentatives que l'on avoit faites dans d'autres pays, pour arriver au même but. On pourroit lui répondre, que c'est un malheur pour les peuples de ne pas avoir de pareils Ecrivains, parce qu'ils font, en quelque sorte, maîtres des réputations. D'ailleurs les Toscans, témoins de la protection éclatante accordée par leurs Souverains à la peinture, de l'émulation excitée parmi les Artistes, des principes qu'ils ont créés ou perfectionnés, des chef-d'œuvres sortis de leurs mains, n'ont-ils pas eu raison de les regarder comme les restaurateurs de cet Art enchanteur ?

Vous imaginez bien, Madame, que me trouvant à Sienne, je n'ai pas négligé d'aller voir la maison qu'habitoit Sainte Catherine, qui a si fort illustré cette ville, & qui n'est pas moins célèbre dans l'Histoire civile que
dans

celle de l'église. Née en 1347 ,
Teinturier nommé Jacques Benin-
, elle embrassa de bonne heure
l'Institut des Sœurs de la Pénitence de
Saint Dominique. La réputation de sa
piété éclata bientôt. Elle fut choisie
pour aller à Avignon réconcilier les
Français avec le Pape Grégoire XI ;
l'on assure que ce fut elle qui dé-
termina ce Pontife à quitter cette ville ;
et à fixer sa résidence à Rome. Elle
fut contre le grand schisme qui
commençoit à se former, & mourut
à Rome en 1380 , âgée seulement de
treize-trois ans. Le Pape Pie II la ca-
nonsa en 1461. Sa maison de Sienne
a été convertie en une chapelle. La
grande pièce est remplie de grands
tableaux, où l'on voit les principales
circonstances de la vie de la Sainte,
ses miracles les plus signalés. A
côté, est une petite chambre dans la-
quelle J. C. lui apparoissoit, & par
dessus, un cabinet où elle couchoit à
cette terre. On a revêtu d'argent les
poutres sur lesquelles elle reposoit sa
tête. Dans un oratoire tout près de là,
se conserve le tableau du Crucifix qui
Tome XXVIII. L

imprima les stigmates à Sainte Catherine. Les Magistrats de la ville le tiennent sous la clef, & l'on ne peut le voir qu'avec une permission expresse de leur part. Ces apparitions de J. C. à la Sainte étoient très-fréquentes : elle étoit instruite immédiatement par lui-même, & faisoit part des conversations qu'elle avoit avec lui à son Confesseur Raimond de Capoue, Dominicain, qui fut ensuite Général de son Ordre. Les choses extraordinaires qu'il apprenoit, lui donnèrent des soupçons : il se méfioit de l'imagination d'une fille, que les austérités pouvoient enflammer encore davantage. Mais un jour qu'il étoit avec elle, il vit tout à coup le visage de Catherine transformé en celui d'un homme de moyen âge, ayant une barbe médiocre, & dont le regard étoit si majestueux, qu'il ne pouvoit être que celui du Sauveur. Il ne fut plus alors possible au Confesseur de douter : il crut à toutes les révélations de sa pénitente, dont il a écrit la vie.

L'hôpital de *S. Maria della Scala* est un édifice vaste, bien bâti, & décoré de quelques bons morceaux de peintures

On y reçoit des malades, des pèlerins, & des enfans-trouvés. Cette ville est le siège d'un archevêché, que le Pape Pie II, Æneas-Sylvius Piccolomini, qui en étoit originaire, érigea en 1459. Elle a encore une Université érigée en 1357, dans laquelle est une bibliothèque publique. Le goût des Sciences & des Belles-Lettres est répandu si généralement à Sienne, qu'on y a formé plusieurs Académies. Il y en a de toutes sortes, & sous des noms qui vous paroîtront bien bizarres, peut-être même ridicules. L'Académie des Foudroyés, ou Hébétés, *Academia degli Intronati*, qui fut une des premières de l'Italie, & qui joint la morale à la littérature; l'Académie des Grossiers, *Academia degli Roffi*, qui s'occupe spécialement de la poésie dramatique; l'Académie sans nom, *Academia degli innominati*, qui a encore pour objet les Belles-Lettres; l'Académie des Sciences, *Academia Fifico-critica*, dont on a des Mémoires très-estimés; l'Académie de Botanique, *Academia degli Ardenti*. Enfin les Théologiens, les Médecins, les Jurisconsultes tiennent des assemblées qui sont des especes d'Académies. Tout le monde a

ici la rage d'appartenir à quelque Corps Littéraire , comme si les Sciences gaignoient beaucoup à ces associations ; & tout le monde se pique d'être savant, bel-esprit, ou a des prétentions à l'être. Mais ce sont sur-tout les Improvisateurs, *Poeti Improvisatori*, qui dominent.

Savez-vous, Madame, ce que c'est qu'un être de cette espèce ? Représentez-vous un homme possédé du démon de la poésie, doué de la malheureuse facilité de parler en vers sur le champ, & sur toutes sortes d'objets sérieux, plaisans, héroïques, burlesques. Se trouvera-t-il dans les rues, dans les promenades, sous le masque ? il défie un adversaire, vomit des tirades de vers, écoute à son tour, riposte jusqu'à ce que ce combat poétique les lassant l'un & l'autre, ils se retirent applaudis ou hués par les assistans. S'il n'est pas toujours à portée d'être animé au combat par des rivaux, ou s'ils ne sont pas dignes de lui, il ne laissera pas que de se livrer à l'impression de son enthousiasme : il récitera seul des vers ; & le premier inconnu qui lui proposera un sujet quelconque, lui en fera produire trois ou quatre cents tout de suite. La fureur

poétique dont il est transporté, le met hors de lui-même : on le voit suant, haletant, privé même quelquefois de connoissance. Pendant plusieurs jours il perd l'appétit & le sommeil, & a besoin de meilleurs restaurans pour rétablir le calme dans ses sens agités. Vous m'avouerez que son Apollon lui fait payer un peu cher ses faveurs. Ces especes de fabriques à vers ambulantes, sont fort communes dans la Toscane, particulièrement à Sienne. On y parle beaucoup d'un Chevalier Bernardino Perfetti, qui s'acquit une si grande réputation dans la poésie im-promptu, *poesia extemporanea*, que non seulement il obtint les suffrages de sa Patrie & de l'Académie des *Intronati*, mais qu'il reçut à Rome, dans le Capitole, la couronne de laurier en 1725. On voit dans la cathédrale de Sienne, le monument qui fut érigé à sa gloire.

La haute idée que les Italiens ont du talent des Improvisateurs, n'empêche pas que la plupart du tems ces vers produits à la hâte, ne soient pitoyables. Ils peuvent plaire dans le moment; mais si on les écrivoit, ils paroîtroient, à coup sûr, déçousus, extravagans,

plars, ridicules, & du plus mauvais goût. Le génie a une marche bien différente : il se contente difficilement ; il corrige, il efface jusqu'à ce qu'il ait fait le vrai, le beau, le naturel, qui semble ne se rendre qu'à des efforts multipliés. Horace sentoît bien les peines qu'il en coûte pour y arriver ; lui qui ne déguisoit pas la difficulté qu'il éprouvoit à faire des vers : mais voyez aussi avec quelle finesse il se moque de cette espèce d'Improvisateur de son tems, qui le défioit à qui en composeroit plus promptement, & qui se vantoit d'en produire des centaines, *flans pede in uno*. Heureusement pour la ville de Sienne, elle peut se glorifier d'avoir donné naissance à des hommes d'un mérite plus réel que tous ces Improvisateurs dont elle fourmille. Je ne mettrai pas dans le nombre de ses illustres habitans, Fauste Socin, chef de la secte des Sociniens qui nient la divinité de Jésus-Christ, & qui soutiennent qu'il n'étoit qu'un homme choisi de Dieu. Mais cette ville a donné sept Papes à l'Eglise Romaine, parmi lesquels on compte les deux qui ont le plus contribué à la

grandeur & à la puissance temporelle du Saint-Siège, Grégoire VII & Alexandre III. Elle a produit d'autres personnages célèbres en plusieurs genres, des Savans, de bons Peintres, d'habiles Architectes. On y voit encore aujourd'hui un assez grand nombre de gens d'un mérite réel. La Noblesse est une des plus distinguées de l'Italie. Les habitans sont affables, polis, obligeans, d'une société très-agréable. Les femmes y sont charmantes : à la blancheur du teint elles réunissent la vivacité des plus vives couleurs. Elles jouissent d'une plus grande liberté que dans aucun autre endroit de l'Italie. La prononciation de la Langue est douce, harmonieuse, & on la parle très-correctement. C'est ici proprement qu'on a lieu de dire, *Lingua Toscana in bocca Romana* ; c'est-à-dire que les habitans ont la pureté de la diction de Florence, avec l'agrément de la prononciation Romaine. Tous ces avantages joints à la beauté du climat, à la pureté de l'air, à la salubrité des eaux, à l'abondance de tous les objets de consommation, attirent beaucoup d'étrangers à Sienne, où on leur con-

seille de séjourner le plus qu'ils peuvent pour apprendre à bien parler l'italien. Ils y sont accueillis, & ne peuvent que se féliciter des agrémens qu'ils trouvent dans les sociétés.

Sienna est la capitale d'un pays appelé le Siennois ou l'Etat nouveau ; qu'on divise en province supérieure & en province inférieure. Cette ville est dans la province supérieure. On y compte encore Casole, petite ville assez jolie, dans un canton très-fertile ; Pienza, ainsi nommée par le Pape Pie II qui y avoit pris naissance, & qu'il érigea en évêché dépendant du Saint-Siège ; Chiusi, autrefois Clusium, très-célèbre sous les Etrusques, & la patrie de Porsenna, non moins illustre par sa grandeur d'ame que par le courage d'Horatius Coclès & de Mutius Scevola, qui combattirent contre lui, & qui ont immortalisé les premiers commencemens de Rome. Cette ville est aujourd'hui dans un état fort misérable, à cause d'un marais voisin qui infecte l'air. La province inférieure est presque entièrement formée du pays qu'on appelle *la Maremma*, qui occupe environ quinze lieues d'espace.

se long de la mer, & qui est très-marécageux & fort mal-sain (1). Les villes les plus considérables qu'on y voit, sont Grosseto, évêché, & Massa, autre évêché, où l'air est si mauvais, qu'il a donné lieu à ce proverbe italien : *Massa ; guarda e passa*. Voilà Massa ; regarde & passe vite. Tous ces endroits sont fort dépeuplés. Au sud-ouest de *la Maramma*, est le *Stato degli Presidii*, ou les Présides, petit pays qui a appartenu à l'Espagne jusqu'en 1707, qu'il fut pris par les Impériaux.

(1) Le Grand-Duc actuel s'occupe du dessèchement de ces marais ; & ce pays commence à jouir du fruit de son active bienfaisance. L'air y est plus salubre, & le terrain plus habitable. La direction des travaux a été confiée à M. l'Abbé Ximenès, ci-devant Jésuite, habile Mathématicien, qui a fait creuser des canaux pour donner un libre cours aux eaux stagnantes, qui a élevé des digues & exécuté divers ouvrages très-solides. Pour augmenter, ou plutôt pour rétablir la population dans *la Maramma*, le Grand-Duc a promis à ceux qui voudroient s'y transporter, de leur donner des terres à cultiver, du bois pour bâtir des maisons, & de les exempter d'impôts pendant vingt ans.

Il fut cédé, par le traité de 1736, au Roi de Naples, qui y entretient un corps de troupes; & c'est pour cela qu'on lui donne le nom de *Stato degli Presidii*, ou Etat des garnisons. Il ne renferme que le territoire de la ville d'Orbitello; place assez forte, qui est au milieu d'un lac, & où l'on ne peut aborder que par une langue de terre. L'isle d'Elbe est au dessus de la *Mar-ramma*. Elle avoit également appartenu aux Espagnols, qui la cédèrent au Prince de Piombino, en se réservant le *Porto Langone*, ville où le Roi de Naples entretient encore garnison depuis la paix de 1736. Le *Porto Ferraio* appartient aux Grands-Ducs de Toscane. Cosme I, tuteur du Prince de Piombino, se fit abandonner, en 1537, cette ville avec un mille de terrain à l'entour. Il y fit construire une forteresse, qui, par les ouvrages qu'on y a ajoutés depuis, est actuellement une des plus considérables de l'Italie. L'isle d'Elbe a de riches mines de fer, qui ne s'y trouve pas par filons, mais en grandes masses, dans une montagne de granit, où cent cinquante ouvriers travaillent constamment.

Indépendamment de cette isle, dont la plus grande partie dépend du Prince de Piombino, il possède encore vis-à-vis, dans le continent, la principauté de ce nom, qui étoit autrefois sous la domination de l'Espagne, & qui, après avoir passé depuis à quelques Maisons particulières, appartient aujourd'hui au Duc de Soria, de la Maison de Buoncompagno, de Naples. Son Souverain, sous la protection duquel elle la possède, entretient une garnison dans la ville, appelée également Piombino, où est le siège d'un évêché : elle est assez grande, mais en mauvais état.

La route de Sienne à Florence, qui n'en est éloignée que de onze lieues, est une des plus belles de la Toscane. On ne fait, il est vrai, que monter & descendre, à travers une suite de collines presque continuelles : mais le pays est fertile & bien cultivé ; & le mélange de vignes, d'oliviers, de terres labourées, de toutes sortes d'arbres, & de jolies maisons de campagne, forme des points de vue riens & très-variés. Je vous avoue, Madame, qu'à l'approche de Florence, je ne pus me défendre de l'impression qu'excite l'idée

du grand & du beau. Cette ville est la nouvelle Athenes : elle renferme les chef-d'œuvres les plus précieux en architecture, en peinture, en sculpture ; elle a produit de grands hommes dans tous les genres ; elle est la patrie des Sciences & des Arts ; elle a le plus contribué à leur renaissance. Je ne connois pas, dans l'Histoire moderne, de ville plus intéressante que celle-ci. Rome même lui doit en partie sa gloire actuelle. Léon X & Clément VII, héritiers des lumieres de la Maison de Médicis, de laquelle ils descendoient, sont les deux Papes qui ont travaillé avec le plus de succès à rétablir, à embellir cette capitale du Monde, à y ranimer le goût des Arts, éteints pendant si long-tems dans les siècles de barbarie.

Florence, en italien *Firenze*, est bâtie sur l'Arno, qui la divise en deux parties inégales, & que l'on y passe sur quatre ponts. La situation est magnifique. La ville est entourée de montagnes & de collines couvertes de villages, de maisons de campagne, de champs d'oliviers, & d'arbres fruitiers de toute espece. Elle a deux lieues de

tour, & est partagée en quatre quartiers principaux, connus sous le nom de Sainte-Croix, Saint-Jean, Sainte-Marie la Nouvelle, & le Saint-Esprit. Trois sont à la droite de l'Arno; le quatrième est à la gauche. Les maisons sont bien bâties, les rues belles & larges, bien pavées de grandes pierres, & entretenues dans une extrême propreté. On y compte sept portes, dix-sept places, dix fontaines, deux pyramides, cent soixante statues publiques, cent cinquante églises, dont quarante-huit sont paroissiales, soixante couvens de filles, vingt-huit de Religieux cloîtrés, plus de cent confréries, plusieurs conservatoires pour les enfans pauvres & les mendiants, divers hôpitaux pour les malades & les pèlerins. La population monte de soixante-seize à quatre-vingt mille habitans : elle étoit autrefois bien plus considérable, puisqu'on dit que, lorsque les Médicis parvinrent à s'en rendre les maîtres, il y en avoit trois fois autant. Mais alors on y faisoit un commerce très-considérable. Cette ville est encore le siège d'un archevêché, d'une Université florissante, la rési-

dence des Grands-Ducs , la capitale de la Toscane. Enfin , de quelque maniere qu'on l'envisage , on a raison de l'appeler Florence la belle ; & peut-être cet Espagnol , qui disoit , pour donner idée de sa beauté , qu'on ne devoit la laisser voir que le Dimanche , n'employoit-il pas une métaphore trop outrée.

S'il faut en croire certains Auteurs ; Florence fut fondée par Hercule le Libyen ; d'autres prétendent que c'étoit une ancienne ville des Etrusques , ou Tyrrhéniens , divisés en douze peuples qui habitoient douze villes principales , dans une étendue de pays beaucoup plus grande que n'est la Toscane actuelle , puisque l'Etrurie s'étendoit depuis la Lygurie jusqu'au pays des Sabins , & au Latium dont elle étoit séparée par le Tibre. Les Etrusques , que les Romains appelaient Toscans , avoient des connoissances , assez profondes des Arts. Les idoles , les instrumens de sacrifices , les statues , qui se sont conservées jusqu'à nous , l'indiquent suffisamment. Rien ne le prouve mieux sur-tout , que les vases Etrusques dont on nous a donné

de si belles gravures. Leur forme est d'une élégance frappante; & tout ce qu'on pourroit y désirer, ce seroit plus de régularité dans le dessin des figures. L'ordre Toscan, dans l'architecture, doit aussi son origine à ces peuples. Ils étoient fort adonnés au culte des Dieux : mais, selon Plutarque, ils étoient les plus superstitieux de tous les hommes. C'est d'eux que les Romains avoient tiré non seulement l'art des augures, des auspices, & toutes les cérémonies de leur Religion, mais aussi l'habillement des Rois, des Magistrats, des Pontifes & des Prêtres. Ces mêmes Romains étoient trop voisins des Etrusques, pour ne pas les rendre un des premiers objets de leur ambition & de leurs conquêtes : ils les subjuguèrent bientôt, & ils firent avec eux une confédération dans laquelle ils les traitèrent plutôt en vaincus qu'en alliés.

Une si haute antiquité de Florence est disputée par d'autres Savans : ils soutiennent qu'elle ne doit son premier établissement qu'à des soldats de Sylla, qui la bâtirent sur le bord de l'Arno, & qui l'appelerent *Fluentia*,

156 LA T O S C A N E :

comme pour indiquer sa situation, *ad Arni fluentia*. Ce nom fut changé ensuite en celui de *Florentia*, l'an de Rome 645. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est guère fait mention de cette ville dans l'Histoire, avant les Triumvirs, Auguste, Antoine & Lépide, qui y envoyèrent une colonie formée des meilleurs soldats de César: Elle devint une des villes municipales les plus considérables de l'Italie. Prise & reprise tour à tour par les Goths, les Grecs & les Lombards, elle fut enfin entièrement détruite, & les habitans dispersés; ce qui dura jusqu'à Charlemagne, qui la rebâtit & la repeupla vers l'an 781. A l'exemple des autres villes principales de la Toscane, Florence eut des Souverains particuliers, qui prirent d'abord le titre de Comtes, ensuite de Marquis, enfin de Ducs. La fameuse Comtesse Mathilde se trouva dans la suite de ces derniers qui avoient réussi à étendre leur souveraineté sur toute la Toscane. Après la mort de cette Princesse, arrivée en 1115, les villes se mirent en liberté. Florence, érigée en République, confia l'administration des affaires à des

Consuls : elle eut de fréquens démêlés avec ses voisins, les Luquois, les Pisans, & les Siennois. Malheureuse quelquefois, accablée même par ses ennemis, elle reprit néanmoins toujours le dessus, & conquit plusieurs villes & châteaux dans les environs.

Cependant elle étoit en proie à des dissensions intestines. La Noblesse qui la gouvernoit, étoit divisée en deux factions, les *Blancs* & les *Noirs*, qui exciterent des troubles plus violens que dans aucune autre contrée de l'Italie. Les *Guelfes* & les *Gibelins* leur succéderent. Les guerres qu'ils susciterent furent horribles, & les ravages affreux. La ville de Florence tâcha de se délivrer du joug des Nobles : elle élut d'abord trente-six Anciens qui avoient à leur tête un Capitaine & un *Podestut*. On leur substitua douze Chefs avec le titre de *Bons - Hommes*, auxquels succéderent des *Prieurs*. Enfin les Plébéiens, maîtres de l'autorité, choisirent seulement parmi eux les *Prieurs*, qui étoient au nombre de neuf, & qui ajouterent à leur titre celui de *Seigneurs*. Ils établirent aussi des Magistrats appelés Gouverneurs, qui exer-

la raison pour laquelle les Nobles furent agrégés à quelques-unes des classes, afin d'avoir part au gouvernement.

L'Art de la laine, *Arte della*, étoit le plus riche & le plus considérable : il fut la principale source de la puissance de Florence, & de toutes les grandes & belles choses qu'elle eut. Des Marchands, des Fabriques élevèrent alors des édifices superbes qui subsistent encore, augmentèrent les possessions de la République, rendirent maîtres de la plus grande partie de la Toscane. Villani, un des premiers Historiens de Florence, trace ainsi le portrait de ces hommes qui, dès le treizième & quatorzième siècles, fixoient déjà l'attention de toute l'Europe par leurs entreprises, par leurs richesses que leur vaste commerce leur procuroit. » Les villes les plus communes & les plus

» suffisoient , dit-il , à leur sobriété.
 » Les étoffes dont s'habilloient les hom-
 » mes & les femmes, étoient , comme
 » leurs mœurs , simples & grossières.
 » Des peaux tenoient lieu d'étoffes
 » pour le vêtement de la plupart : elles
 » leur fournissoient aussi des bottes &
 » des bottines. L'opulence, ajoute-t-il ,
 » & le luxe qui regnent de nos jours ,
 » n'ont rien produit de comparable à
 » ce qu'avec leur vie pauvre & gros-
 » sière , nos ancêtres ont exécuté de
 » grand & de digne de la postérité «.

La Maison de Médicis fut une de
 celles qui se distinguèrent le plus dans
 le commerce des laines. Elle étoit déjà
 établie en 1250 à Florence , où l'on
 accorda le droit de Bourgeoisie à Phi-
 lippe de Médicis. Sylvestre , un de ses
 descendans , qui s'étoit attiré l'amour
 & la confiance du peuple par un esprit
 supérieur & par un caractère aimable
 & généreux , fut fait Gonfalonier en
 1378. Jean de Médicis eut les mêmes
 qualités , & posséda la même charge :
 il mourut en 1428. Cosme le Grand ,
 ou Cosme le Vieux , son fils , joignit
 aux qualités de ses peres , les talens
 les plus rares. Possesseur d'une fortune

immense , & connu dans toutes les parties du monde où il portoit le commerce , il profita du crédit dont il jouissoit parmi le peuple , pour s'emparer de l'autorité. Il eut toute celle d'un Souverain ; & il ne lui en manqua que le titre : mais il ne s'en servit que pour subjuguier les cœurs par des bienfaits. Un de nos meilleurs Ecrivains, M. de Voltaire , dir à cette occasion , que » c'étoit une chose aussi » admirable qu'éloignée de nos mœurs , » de voir ce citoyen qui faisoit tous » jours le commerce , vendre d'une » main les denrées du Levant , & soutenir de l'autre le fardeau de la République ; entretenir des Facteurs & recevoir des Ambassadeurs ; résister au Pape , faire la guerre & la paix ; être l'oracle des Princes , cultiver les Belles-Lettres , donner des spectacles au peuple , & accueillir tous les Savans Grecs que la barbarie des Turcs forçoit de s'éloigner de Constantinople «.

Des ennemis jaloux de la gloire de Cosme de Médicis , ou peut-être des patriotes animés du désir de conserver la liberté de la République , réussirent

à le faire exiler. Il se retira à Venise, d'où étant rappelé un an après, il revint jouir à Florence de son autorité, de sa fortune, de ses biens immenses, de la réputation la plus éclatante, & de l'amour de ses concitoyens. Il mourut en 1684, & fut enterré dans l'église de Saint-Laurent, où la République fit graver sur sa tombe cette courte, mais belle épitaphe : *Cosmus Medicus, Decreto publico, Pater Patriæ*; Cosme de Médicis, par un Décret public, Pere de la Patrie. Pierre de Médicis son fils, quoique dévoré par les douleurs de la goutte, & réduit à la seule liberté de la langue, eut la même prépondérance dans les affaires de l'Etat, jusqu'à sa mort arrivée en 1472. Il laissa deux fils, Laurent & Julien, que la République adopta pour ses enfans. Vous trouverez, Madame, dans l'Histoire des Révolutions de Florence, des détails fort intéressans sur la conspiration des Pazzi, autre Maison très-distinguée de cette ville, contre ces deux freres. Je me contenterai de vous dire que Laurent ayant épousé Clarice des Ursins, en eut un fils, qu'il fit baptiser avec beaucoup de pompe, suivant l'usage

de Florence ; & qu'à cette occasion il y eut un tournoi , où Julien de Médicis & François Pazzi parurent avec éclat. Camille Caffieri faisoit un des plus beaux ornemens de cette fête. Les deux Chevaliers en devinrent amoureux. Julien fut préféré : il épousa même Camille en secret , & en eut un fils , qui fut le Pape Clément VII. Pazzi , furieux de cette préférence , anima toute sa famille , & il n'eut pas de la peine à l'entraîner , ainsi que beaucoup d'autres Nobles , dans une conspiration contre les Médicis , à cause de l'envie qu'on leur portoit. Il fut décidé qu'on se déferoit des deux freres en même tems. L'occasion d'exécuter cet horrible projet ne se présenta qu'à une Messe solennelle du Dimanche 26 Avril 1478. On prit pour signal le *Domine non sum dignus*. Pazzi se jette alors sur Julien , son rival , le poignarde , & le précipite du haut de sa tribune dans l'église. Laurent , plus heureux , en fut quitte pour quelques blessures. Dans l'instant on arrêta Pazzi & plusieurs autres conjurés , parmi lesquels étoit Salviati , Archevêque de Pise : on les pendit , sans forme de

procès , aux croisées du palais. Le danger qu'avoit couru Laurent de Médicis ne fit que le rendre plus cher au peuple : il fut déclaré Prince de la République , & se rendit digne de ce titre par ses grandes qualités , & surtout par le noble emploi de ses richesses , qui le fit surnommer le Magnifique. On l'appela aussi le Pere des Muses , à cause de la protection éclairée qu'il accorda aux Savans ; il accueillit ceux qui fuyoient devant la fureur des Turcs , fit rassembler de tous côtés des manuscrits , établit une Académie , & prépara la renaissance des Arts & des Sciences , qui jeterent un si grand éclat quelques années après. Il mourut en 1492 , laissant deux fils , Pierre II , exilé en 1494 , & mort en 1504 , & Jean de Médicis , qui devint Pape sous le nom de Léon X , & qui fit tant d'honneur à sa Maison par la gloire de son pontificat , par son génie , & par l'influence qu'il eut dans les affaires de l'Europe.

Le Pape Clément VII contribua beaucoup plus encore à l'illustration de sa Maison , en faisant épouser sa niece , Catherine de Médicis , au second fils

de François I, qui ne put se refuser aux instances réitérées de ce Pontife. Il fut également heureux auprès de Charles-Quint, qui donna une de ses filles naturelles à Alexandre, fils naturel de Laurent II de Médicis, Duc d'Urbain, & qui, en faveur de ce mariage, le fit déclarer Souverain & Duc de Florence en 1531. Ce nouveau Prince, ébloui d'un bonheur si rapide, ne songea qu'à satisfaire ses passions : il fut assassiné en 1537, par Laurencin, son cousin, qui l'avoit attiré chez lui sous prétexte d'une bonne fortune. Cosme I, de la branche cadette des Médicis, lui succéda. Vainqueur de tous ses rivaux, & particulièrement des Strozzi, auxquels il porta le dernier coup à la bataille de Marone, il prit le parti des Espagnols contre les François; & pour l'en récompenser, Philippe II, Roi d'Espagne, joignit au Duché de Toscane le Siennois & plusieurs autres domaines. L'esprit d'ambition, mais en même tems de sagesse, qu'avoit Cosme I, lui fit prendre les moyens les plus propres à rendre sa Maison illustre, & à la décorer de quelque nouvelle dignité. Il obtint, en
1569,

1569, du Pape Pie V, le titre de Grand-Duc ; titre d'abord contesté, parce que le S. Pere n'avoit consulté ni le Sacré Collége, ni les Puissances de l'Europe, mais qui fut confirmé dans la suite. Cosme I en jouit jusqu'à sa mort, arrivée en 1574. Ce fut un des plus grands hommes de son siècle. Les Savans & les Artistes n'eurent pas de protecteur plus ardent : il les aima, les attira auprès de lui, & fit les plus beaux établissemens en leur faveur.

Sa postérité a régné dans la Toscane jusqu'à Jean Gaston, septieme Grand-Duc, & le dernier de la Maison de Médicis. Son goût pour toutes sortes de débauches, manifesté dès sa premiere jeunesse, l'avoit rendu incapable d'avoir des successeurs : il mourut le 9 Juillet 1737. Plusieurs années avant sa mort, on avoit disposé de ses Etats. En vertu du traité de Londres, conclu en 1718, l'Infant Dom Carlos, fils de Philippe V, Roi d'Espagne, avoit été désigné pour Grand-Duc de Toscane, comme en étant le plus proche héritier par sa mere Farnese : il avoit même obligé les Florentins, en 1732, à lui prêter foi & hommage.

Mais lorsqu'il se fut rendu maître des royaumes de Naples & de Sicile, que la possession lui en fut assurée par le traité de paix de 1736, il recouvra tous ses droits sur la Toscane par la faveur de François, Duc de Lorraine, depuis Empereur, à qui ce pays fut cédé comme un équivalent du comté de Lorraine qu'il abandonna à la France. La mort de Jean Gaston rendit l'Empereur de Lorraine paisible possesseur de la Toscane. Ce Prince a établi à Florence pour l'administration des affaires un Conseil de régence, à la tête duquel se trouve le Maréchal, Marquis de Botta, Gouverneur général du grand-duché.

(1) L'Empereur François I a fait de la Toscane, dans l'année 1765, l'héritage de ses fils, l'Archiduc Léopold, et leur a donné ce pays d'avoir un Souverain philosophe et éclairé qui réside ! Plus heureux encore de trouver dans celui qui règne actuellement la sagesse des principes, l'amour des devoirs, la bonté, aux sciences les plus utiles & les plus variées. Le monde connoît les réglemens adroits qu'il a faits, & qu'il fait encore tous les jours pour le bien de l'Etat, pour le progrès des Arts, sur-tout de l'Agriculture, pour la réforme des loix & des mœurs.

En terminant ce tableau des principales révolutions de la Toscane, permettez-moi, Madame, d'ajouter sur les Médicis quelques réflexions que j'emprunte d'un Ecrivain. Cette Maison a jeté un si grand éclat, elle est si intéressante pour les amateurs des Sciences & des Arts, qu'on aime toujours à revenir sur elle. » Les Médicis régnerent pendant plus de deux siècles ; & quoique les Florentins conservassent toujours un ressentiment de leur liberté, ils ne purent s'empêcher de les aimer & de leur être attachés. Déchirée par des factions continuelles, cette République que avoit besoin de zélés défenseurs qui la missent à couvert des maux que lui avoient fait essuyer les factieux. Il est certain que la Maison de Médicis, dont elle connoissoit depuis long-tems la saine politique, pouvoit mieux la défendre qu'aucune autre Puissance ; & si elle s'étoit contentée d'en être la protectrice, & de laisser à cette patrie, dont les Médicis furent souvent les peres, le titre de République & la liberté, sans en être moins Souverains dans le fait, ils auroient été de plus grands hommes. En

» perdant leur liberté , les Flore
 » eurent le bonheur d'avoir pour m
 » des Princes qui ne chercherent
 » faire leur bonheur. La Maïso
 » Médicis eut l'adresse de régner
 » les bienfaits autant que par l'écl
 » la fortune & du pouvoir. Elle
 » l'art de cacher toujours sous des
 » les chaînes qu'elle imposa à sa p
 » Elle protégea toujours les B
 » Lettres ; & en les cultivant , elle
 » jusqu'à elle les Artistes qui se
 » verent intéressés à la faire conn
 » & à la faire aimer. C'est à ce
 » qu'elle eut pour les Sciences &
 » Arts , que nous sommes redev
 » de cette superbe collection que
 » ferme la magnifique galerie de
 » rence «.

Je suis , &c.

A Florence , ce 24 Décembre 1



LETTRE CCCLIX.

SUITE DE LA TOSCANÉ.

Tout étranger qui arrive à Florence, brûle d'impatience de voir cette célèbre galerie, où sont rassemblés tant de chef-d'œuvres dans tous les genres. C'est aussi là que j'ai porté mes premiers pas & mes premiers regards. Vous ne vous attendez pas sans doute, Madame, que je vous fasse la description de toutes les curiosités qu'elle renferme : elles forment déjà onze volumes *in-folio*, sous le titre de *Museo Fiorentino* ; & l'ouvrage n'est pas encore achevé. D'ailleurs ces curiosités, si propres à exciter l'admiration & les transports d'un amateur qui les observe, sont bien éloignées de conserver le même intérêt dans les descriptions qu'on en trace. Comment seroit-il possible de soutenir long-tems l'attention du Lecteur ? Les détails dans lesquels on est obligé d'entrer, ne peuvent avoir que de la sécheresse ; & s'ils sont mul-

tipliés, ils entraînent bientôt l'ennui par leur monotonie. Ainsi je ne m'arrêterai qu'aux objets les plus remarquables.

La galerie du Grand-Duc, que l'on appelle ici *Galleria Medicea*, a été bâtie par les ordres de Cosme I. Ce Prince en confia la direction à Vasari, qui n'eut pas le bonheur de le voir terminé : le dessin de la galerie supérieure où se trouve la riche collection dont il s'agit, n'est pas de lui. Cet édifice sert en quelque sorte de jonction à deux palais, l'un appelé le Palais Vieux, & l'autre le Palais Pitti. Cosme I avoit transporté son domicile dans le premier : mais, comme il le trouva trop petit, soit pour le service du public, soit pour loger sa nombreuse famille, il fit construire la galerie, dans laquelle il voulut sur-tout réunir les différens tribunaux auxquels on donne ici le nom de *gli Uffizi*, dispersés auparavant en divers endroits de la ville, & la réunit au Palais Vieux par un portique très-bien imaginé pour ne pas gêner la voix publique. Quelque tems après, la Grande-Duchesse Éléonore ayant fait l'acquisition du

palais occupé auparavant par la Maison Pitti, Cosme I y transféra de nouveau son habitation, qui depuis a toujours été celle des Souverains de la Toscane. Il fut question d'établir encore une autre communication de ce palais avec la galerie; & c'est ce que le Vasari exécuta par le moyen d'un corridor couvert, qui a environ mille pas de long. Ainsi ces deux palais, quoiqu'éloignés l'un de l'autre, sont réunis par la galerie, & semblent n'en former qu'un seul.

Le bâtiment de cette galerie est composé de deux ailes, l'une à l'orient & l'autre à l'occident, & d'un corps de logis au midi, en face de l'Arno. Au devant, est une grande cour, ou plutôt une rue, d'environ cent toises de long, ornée des deux côtés de bâtimens uniformes & de portiques. On entre dans cette rue par la grande place du vieux palais, & l'on découvre tout l'ensemble de ce vaste édifice, dont l'architecture est en général de bon goût, quoique, selon des connoisseurs, elle ne soit pas à l'abri de toute critique. Le rez de chaussée est occupé en grande partie par

les tribunaux *gli Uffizi*; & le premier étage, par les Artistes qui travaillent pour le Grand-Duc, comme ceux des galeries du Louvre à Paris. Au dessus de ce premier étage, est la fameuse galerie où Cosme I plaça d'abord toutes les curiosités de différens Arts, que ses prédécesseurs avoient amassées à grands frais, & que ses descendans ont considérablement augmentées, sur-tout le Cardinal Léopold de Médicis, fils de Cosme II, & frere de Ferdinand, né en 1617, & mort en 1678.

Le vestibule qui précède la galerie, est orné d'une grande quantité de statues, de bustes, de bas-reliefs, d'urnes, de tombeaux, & de divers autres monumens Etrusques, Grecs & Romains. On y remarque particulièrement deux chiens loups antiques très-beaux, deux trophées sculptés par Michel-Ange, un gladiateur antique, tenant son épée d'une main, & de l'autre son bouclier. De là l'on entre dans la galerie, divisée en deux aîles, comme je l'ai déjà dit. Celle du levant a environ quatre cent soixante pieds de longueur, & celle du couchant un peu moins, à cause du vestibule qui est

de ce côté. Le corridor qui les réunit du côté du midi, peut avoir cent pieds. La largeur de ces salles est de vingt-un pieds, & la hauteur de près de vingt. Les plafonds sont des fresques divisées en compartimens, représentant les attributs des Sciences & des Arts, les vertus civiles & militaires, avec les portraits des Florentins, qui, par leurs talens, ont illustré leur patrie, pendant les quatre derniers siècles, dans l'église, la guerre, la politique, la Philosophie, la Médecine, la Jurisprudence & les Arts libéraux; ce qui forme une histoire très-intéressante de Florence pour cet espace de tems. On y voit aussi les portraits de tous les Princes de la Maison de Médicis, & de plusieurs autres personnages célèbres. Dans l'intervalle des croisées & le long des murs, on a rangé avec autant de symétrie qu'il a été possible, cinquante-huit statues, & quatre-vingt-neuf bustes antiques. Il y en a peu de bronze parmi ces derniers : ils sont presque tous de marbre, & forment une suite complète de tous les Empereurs depuis Jules-César jusqu'à Alexandre Sévère. On y a joint

les concurrens & les usurpateurs , ainsi que plusieurs têtes de femmes & de filles des mêmes Empereurs. Depuis Alexandre Sévere jusqu'à Constantin , la suite n'est pas si complete. Parmi ces bustes , il s'en trouve encore d'autres des principaux personnages de la Grece & de Rome.

Malgré mon respect pour l'antiquité , j'avoue que cette collection si vantée ne m'a pas fait l'impression à laquelle je m'étois attendu. J'ai bien eu lieu de me convaincre que les productions du génie sont toujours rares , & que dans le beau tems même de l'Art , le nombre des Sculpteurs médiocres l'emportoit de beaucoup sur ceux qui avoient des talens distingués. Je vais seulement indiquer les statues & les bustes les plus remarquables du côté de l'Art. Les statues sont Mercure pensif , Léda , Apollon touchant la lyre , Narcisse , Pâris , le Satyre Marsias , Agrippine assise , une Vestale , un Athlete vainqueur tenant un vase , un petit Bacchus par Bandinelli , Artiste moderne. Parmi les bustes on distingue Héliogabale , Géta enfant , Antinoüs , Marc-Aurèle , Commode , Agrippine ; Sé-

neque, Sophocle, Cicéron, Caligula, Galba, Brutus, Alexandre mourant, chef-d'œuvre pour la force de l'expression & la grandeur du caractère; Pertinax très-beau; Lucius-Vérus, par Michel-Ange; il est déjà plein de vie, & d'un grand caractère, quoiqu'à peine dégrossi. On voit encore quelques groupes dans cette collection, tels que Vénus assise & l'Amour, un Bacchus & un Satyre, un Bacchus & un Faune, Hercule terrassant le Centaure Nessus, antique fort beau, & une copie de Laocoon, par Bandinelli.

Douze chambres ou grands cabinets tiennent à la galerie. Comme elles n'ont point été bâties en même tems, ni par le même Artiste, on n'y a observé ni la même grandeur, ni la même symétrie : mais il n'en est aucune où l'on ne voie des choses très-rares & très-curieuses. La première, dans l'ordre où elles sont placées, est celle des *Peintres*, qui renferme les portraits des Peintres les plus célèbres d'Italie, de France, de Flandre & d'Allemagne, peints par eux-mêmes. Cette collection, si honorable pour la

peinture, est d'autant plus précieuse ; que le mérite seul donne droit d'y être admis. On peut la regarder, dit un Auteur, comme une histoire vivante des Peintres : elle fait connoître en même tems leur génie, leurs ouvrages, leur touche, & les traits de leur visage. Ce fut le Cardinal Léopold de Médicis qui invita les Peintres les plus distingués, vivans, à y envoyer leurs portraits : ils s'en firent tous honneur ; & les autres ont ensuite continué. Ces portraits sont au nombre de deux cents, & plusieurs sont de la plus grande beauté. La statue du Cardinal Léopold, en marbre blanc, est au milieu de la salle : il est assis, & tient divers papiers à la main, qui font allusion au goût de ce Prince pour les Arts & les Sciences. L'inscription qu'on lit sur la base du piédestal, apprend que Cosme III, Grand-Duc, a fait ériger ce monument à la gloire de son oncle & des Beaux-Arts.

La seconde chambre, dite *des Porcelaines*, en renferme de rares, de précieuses, d'anciennes du Japon & de la Chine, de toute grandeur & de toute forme. On y conserve aussi beaucoup

de vases Etrusques & de vases de terre d'Egypte. C'est par cette chambre qu'on entre dans le corridor qui communique au palais Pitti. Dans la troisieme, à laquelle on donne le nom *des Idoles*, on voit une suite nombreuse de Divinités antiques de bronze, Egyptiennes, Grecques & Romaines, de talismans, lampes, trépieds, meubles & instrumens de sacrifices. Après le *Muséum* du Roi de Naples à Portici, c'est le plus beau en ce genre qu'il y ait en Italie. On a rangé sur deux corniches qui regnent tout autour de ce cabinet, trois cents antiques en bronze, dont quelques têtes sont de grandeur naturelle. Celles de Tibere, d'Antinoüs & de Faustine, sont d'autant plus estimées, qu'elles ont une ressemblance parfaite avec les médailles. Il y a encore dans cette salle quelques tableaux des grands Maîtres, & beaucoup de petits tableaux en miniature. A côté de la porte, est une colonne torse d'albâtre oriental, haute de sept pieds trois pouces, très-bien travaillée, & d'un seul morceau. On a mis au dessus une Diane antique de marbre, d'environ deux pieds de haut. La quatrieme cham-

278 SUITE DE LA TOSCANE.

bre , appelée *des Arts* , contient
 sieurs armoires de marqueterie , o
 trouve une grande quantité d'ou
 ges d'ivoire , tant tournés que sculp
 mais qui n'ont d'autre mérite que
 trême délicatesse du travail. Une c
 beaucoup plus singuliere & d'une in
 nation bizarre , c'est une caisse dan
 quelle un certain Gaëtano Zummo
 cilien , qui vivoit sur la fin du siecle
 nier , a représenté en cire colorée
 naturel , un sépulcre plein de diffé
 cadavres , dans tous les états où
 peuvent être depuis l'instant de
 mort jusqu'à leur entière dissolu
 Quelques-uns paroissent être ro
 de vers. Dans une autre caisse ,
 rendu avec une vérité aussi affr
 que • révoltante , plusieurs pestis
 morts ou mourans. Cette même p
 est ornée de plusieurs tableaux de F
 tres anciens , parmi lesquels il
 trouve de très-beaux. La cinquiè
 dite *des Flamands* , est entièrement
 tinée aux Peintres de cette Nation
 y a cent cinquante tableaux de Rub
 de Vandick , de Métis , de Patern
 de Wanderneff , de Breughel , de M
 ris , de Gérard Dow , &c. La mar

de tous ces Artistes est connue. La sixieme chambre, *des Mathématiques*, est remplie de divers instrumens de mathématiques, de physique & d'astronomie, entre autres de deux globes, l'un céleste & l'autre terrestre, qui ont deux pieds de diametre, & d'un miroir ardent avec lequel on pourroit faire d'assez fortes expériences.

Enfin, nous voici arrivés, Madame, à la septieme chambre, celle *de la Tribune*, celle où la peinture & la sculpture semblent disputer à qui captivera avec le plus d'empire l'admiration des spectateurs. C'est là que les yeux se portent d'abord sur six statues antiques du premier ordre, rangées sur des piédestaux à quelque distance du mur; mais ils s'arrêtent bientôt sur la célèbre statue de Vénus, connue sous le nom de *Vénus de Médicis*, qui est dans le fond de la tribune, vis-à-vis la porte. Elle est toute nue, d'un marbre fin & blanc, dont la couleur est si belle & si nette, qu'il paroît transparent. Son auteur est d'un peu plus de cinq pieds; ce qui est la plus belle proportion de la taille des femmes. Elle seroit même un peu plus grande, sans l'attitude de

mouvement que lui a donnée l'Artiste , en lui faisant plier en avant le genou droit , & avancer tout le corps qui est légèrement courbé. Vous avez sans doute vu tant de copies de ce chef-d'œuvre de l'Art , que je ne m'arrêterai pas à vous en faire une plus ample description. D'ailleurs , si vous voulez vous en former une idée juste , vous n'avez qu'à lire ce que dit Lucien de la Vénus de Gnide dans le Dialogue des Amours. Tous les détails qu'il en donne , conviennent parfaitement à la Vénus de Médicis. Ce sont les mêmes formes , les mêmes levres à demi-ouvertes , le même sourire enchanteur , la même situation des mains , la même beauté des proportions , les mêmes grâces dans les contours. On ne peut pas cependant assurer que cette Vénus soit celle de Gnide , qui avoit été faite par Praxitele ; on ignore même le nom de l'Artiste , quoiqu'on lise sur la base qu'elle a été faite par Cléomènes , fils d'Apollodore , Athénien : mais on révoque en doute l'authenticité de cette inscription , qui paroît avoir été mise après coup sur un marbre rapporté sur la base. Cette statue fut trou-

vée à Tivoli, dans *Villa Adriani*, mais cassée, en cinq endroits, qu'on a restaurés ou rajustés aussi bien qu'il a été possible. Des connoisseurs trouvent que les bras ne répondent pas à la beauté du reste de la figure; ce qui leur donne lieu de douter s'ils n'ont pas été restaurés : mais on assure à Florence qu'ils sont antiques.

A côté de la Vénus de Médicis, est une autre statue de Vénus, appelée Céleste ou Pudique. Son visage a un air de gravité & de modestie divin. Elle a la main droite élevée au dessus du front, & paroît toucher une touffe de cheveux annelés. De la main gauche elle retient la draperie qui la couvre jusqu'au dessus de la ceinture : le reste du corps est nu. Cette figure est de la plus grande beauté. Une troisième Vénus, appelée *Venus Victrix*, Vénus Victorieuse, à cause de la pomme qu'elle tient à la main, est beaucoup plus grande que nature. Le voisinage des deux autres lui fait tort. Un Faune entièrement nu, jouant des cimbales, & ayant un pied sur la *scabilla*, espece de soufflet qui rendoit des sons à peu près comme les soufflets qui sont au dessous des

oiseaux de bois dont s'amuse les enfans, est une des plus belles statues antiques qui ayent été conservées. L'expression du mouvement est admirable. La tête & les mains ont été restaurées par Michel - Ange , mais de maniere qu'elles répondent à la beauté du reste de la figure. Les Lutteurs forment un groupe excellent, trouvé à Rome vers la fin du treizieme siecle. Malgré la difficulté de l'exécution , on ne trouve point de parties foibles dans cet ouvrage. Un autre non moins remarquable, est l'Espion ou le Rénouleur, *Arrotino*, *Rotatore* : il représente un homme entièrement nu , dans une attitude gênée , presque accroupi , aiguissant un couteau , mais prêtant l'oreille à une conspiration qui a donné lieu à bien des discussions , sans qu'on ait pu éclaircir encore quelle est la conspiration que ce Rénouleur alla découvrir ensuite au Sénat de Rome. Quoi qu'il en soit , cette figure est pleine d'expression , d'un mouvement simple & naturel. La tête sur-tout est de la vérité la plus frappante , & traitée de la meilleure manière.

Derriere ces statues , on a rangé ;

contre le mur , plusieurs petits anti-ques , qui ne sont pas de ce premier ordre , mais qui néanmoins ont des beautés. Les tableaux qu'on voit sur ce même mur , sont bien plus précieux. C'est là que l'on peut dire véritablement que la peinture étale ses chef-d'œuvres. C'est là que se trouvent les deux Vénus du Titien. Celle qui a un petit chien couché à ses pieds , est une des plus belles choses que l'on voie en Italie. L'autre Vénus n'est pas si parfaite ; la couleur en paroît bise , & le choix de nature est moins agréable. C'est là que l'on voit encore un Saint Jean-Baptiste admirable de Raphaël , deux Vierges du même Auteur , une Vierge du Guide , une du Corregge , une du Titien , une d'André del Sarto , un Satyre présentant une corbeille de fleurs à une Nymphé , par Annibal Car-rache ; J. C. disant aux Pharisiens , *ren-dez à César ce qui est à César* , par Michel-Ange de Caravage , une Sainte Famille de Parmesan. Tous ces mor-ceaux , & plusieurs autres que je suis obligé de passer sous silence , sont dignes de la plus grande admiration ; & s'il y a quelque critique à en faire , je la laisse

à des connoisseurs plus habiles que moi.

La tribune renferme encore quelques autres objets d'un grand prix, tels que deux armoires remplies de toutes sortes de vases & bijoux de cristal de roche, de lapis-lazuli, & autres matières inestimables, parfaitement travaillées. Une autre armoire est décorée de topazes, rubis, &c. & de quantité de bas-reliefs ciselés en or & très-proprement exécutés. On a placé dans le milieu une grande table octogone, à ouvrage de rapport, imitant les fleurs & les fruits, aussi bien qu'on peut le désirer dans ce genre d'ouvrage. Ce salon est de forme octogone, exécuté sur les dessins de Bontalenti : il prend son jour par huit fenêtres pratiquées sous la voûte, & garnies de vitres de cristal. Le plafond est en forme de coupole, incrustée de nacre de perle ; & le parquet est orné de compartimens de marbre, répondant au plafond. Les murs sont tapissés de velours cramoisi. Enfin tout répond à la beauté de la destination de ce salon ; & je ne crains pas de dire que la précieuse collection qu'il

renferme, mériteroit seule qu'on fît le voyage d'Italie.

La huitieme chambre, *de l'Hermaphrodite*, prend son nom de la célèbre statue aux deux sexes qu'on y voit. Ce bel antique est de marbre blanc. L'hermaphrodite y est représenté couché sur une peau de lion. On montre dans la même piece une infinité de dessins des plus grands Maîtres, particulièrement de Michel-Ange & de Raphaël, & une armoire remplie de trois ou quatre cents tableaux en miniature, très-bien peints, que le Cardinal Léopold de Médicis faisoit transporter, à Rome pour orner sa cellule pendant les conclaves. A côté de la porte, est un Priape monstrueux, figure obscene qu'on a soin de recouvrir d'une tête de lion de carton peint, pour la dérober aux regards des personnes modestes.

La neuvieme chambre, dite *des Médailles*, contient le plus riche médailler de l'Italie. On y compte environ douze mille médailles, parmi lesquelles il y en a plusieurs grecques en grand bronze, toutes très-rares. Le nombre des ca-

mées & des pierres gravées est, dit-on, de trois mille. Les bons connoisseurs ne font cas que d'une trentaine. Les murs de cette piece sont couverts de tableaux des meilleurs Maîtres modernes, tels que l'Albane, Suttermans, Vélasco, Pierre de Cortone, &c.

La dixième chambre, appelée l'*Ar-fenal*, est, en quelque sorte, le rebut de la galerie, c'est-à-dire qu'on y a placé tout ce qu'on n'a pas jugé digne d'y entrer. On y trouve cependant des choses très-précieuses, entre autres cent vingt cartons remplis de dessins & d'estampes des meilleurs Artistes de l'Europe. À côté, est un petit cabinet où l'on conserve plusieurs grands vases Etrusques, des bas-reliefs, &c.

La onzième chambre porte le nom du *Tabernacle*, à cause du tabernacle & de l'autel destinés pour la magnifique chapelle de Saint-Laurent. Le travail de ces deux morceaux, qui ne sont pas achevés, & qui vraisemblablement ne le seront jamais, est cependant très-estimé : ils sont incrustés de pierres de bijouterie très-rares.

Enfin la douzième & la dernière

chambre, est la *Salle d'armes*, remplie d'armures de toute espece & de différentes Nations, avec divers instrumens militaires.

J'ai déjà dit que les Ouvriers qui travaillent pour le Grand-Duc, avoient leur logement dans le premier étage de la galerie. C'est là qu'on voit des tableaux en mosaïque, mais bien inférieurs à ceux qu'on exécute en ce genre à Rome. Dans ce même étage est aussi l'Académie de Peinture, Sculpture & d'Architecture, si célèbre autrefois, si pauvre aujourd'hui en habiles Artistes, & la bibliotheque Magliabechi, qui porte le nom de celui à qui elle a appartenu. On y trouve des manuscrits & des Livres fort rares; elle est ouverte trois fois la semaine. Tels sont, Madame, les principaux objets de curiosité qu'on admire dans cette fameuse galerie de Florence. Je n'ai pu vous indiquer qu'une foible partie de cette immense collection, à laquelle on ne sçauroit employer trop de tems & d'attention, si l'on vouloit en saisir toutes les beautés.

Vous allez me demander peut-être s'il est possible, après cela, de trouver

à Florence des monumens capables de satisfaire la curiosité d'un étranger. Je vous répondrai qu'il en existe plusieurs autres dignes de ses regards & même de son admiration. Les palais & les églises ne le cedent en rien à tout ce qu'on voit de plus superbe en ce genre dans l'Italie. Mais avant que d'entrer dans quelques détails à ce sujet, permettez-moi de vous rapporter ici quelques réflexions d'un très-habile connoisseur dans les Arts, & qui les honore par ses talens (M. Cochin) sur le goût d'architecture qui regne dans cette ville. » L'architecture, à Florence, est, » dit-il, en général de bon goût ; ce » qui est d'autant plus à remarquer, » que dans presque toutes les autres » villes de l'Italie, le goût est entiè- » rement corrompu. A force de vou- » loir chercher du nouveau, on a » perdu l'idée du beau : les caprices » les plus extravagans y sont devenus » l'architecture à la mode, & la plus » applaudie. Il en faut cependant ex- » cepter quelques Artistes ou amateurs, » qui frondent ces nouveautés en Ita- » lie, comme nous blâmons le mauvais » goût

» goût de nos derniers tems en France :
 » mais enfin nous voyons la fin de ces
 » mauvaises modes , tandis que les gens
 » de mérite , en Italie , se plaignent
 » sans espérance d'amélioration. Soit
 » que le goût trop mâle , qui regne dans
 » la plupart des anciens édifices de Flo-
 » rence , ait retardé , par son excès
 » contraire , la gradation insensible qui
 » conduit au colifichet & au mauvais
 » goût , il est certain que les édifices
 » modernes de cette ville tiennent en-
 » core au bon goût. On voit , tant an-
 » ciens que modernes , de petits pa-
 » lais qui sont d'une grande beauté ,
 » sur-tout pour les fenêtres & les portes :
 » mais il y a plusieurs de ces mêmes
 » palais qui sont d'une architecture
 » trop rustique. C'est un bien foible
 » reproche en comparaison de ceux qu'on
 » a droit de faire aux autres villes d'Ita-
 » lie , & que nous devons nous faire
 » à nous-mêmes «.

Le palais Pitti , où les Grands-Ducs
 de Toscane font leur résidence ordi-
 naire , mérite à bien des égards les
 éloges qu'on donne aux principaux édi-
 fices de Florence. Il a conservé le nom

de Luc Pitti, citoyen très-opulent & très-distingué de cette ville, qui le fit commencer en 1460, sur les dessins de Brunelleschi. Le dérangement survenu dans les affaires de sa famille, obligea un de ses descendans à le vendre à la Grande-Duchesse Eléonore, épouse de Cosme I, qui fit ajouter les deux ailes. Les appartemens sont de la plus grande magnificence : ils sont ornés de lambris dorés, de lustres, d'urnes, de tables incrustées de lapis-lazuli, de pierres précieuses, &c. Mais ce qui frappe le plus, ce sont des tableaux des plus grands Maîtres, parmi lesquels on distingue une Vierge de Raphaël, appelée la *Madona della Sedia*. C'est un des plus beaux morceaux de ce grand homme ; & il ne laisse d'autre sentiment que celui de l'admiration. La bibliothèque est considérable, & composée de très-bons Livres. On y trouve peu de manuscrits anciens & en langues étrangères : ils ont été transportés à la magnifique bibliothèque de Saint-Laurent ; mais il y en a beaucoup de modernes fort intéressans, particulièrement celui qui contient la relation des voyages de

fine III en France, en Angleterre, Hollande, en Espagne, & en Italie, c les vues très-exactes de tous les endroits où il s'étoit arrêté. Le jardin du palais s'appelle *Boboli* : il a plus de cinquante toises de long sur un terrain inégal, dont on a tiré cependant le plus grand parti pour y mettre de la variété. Des gazons champêtres & des parterres de fleurs, de grandes allées & de petits bosquets, des grottes, des nappes d'eau, des fontaines, des statues, forment le coup d'œil le plus agréable. Parmi ces statues, on en remarque quatre de Michel-Ange, destinées au Mausolée du Pape Jules II : elles ne sont qu'ébauchées; mais elles ont déjà un grand caractère.

Le palais vieux, *Palazzo Vecchio*, étoit autrefois le lieu principal où la République de Florence tenoit ses assemblées. Les Médicis l'occupèrent ensuite, lorsqu'ils s'emparèrent du pouvoir suprême. Il fut bâti dans le treizième siècle, par ordre du Sénat, qui confia l'exécution à Arnolfe, Architecte célèbre. Cet édifice, quoiqu'ancien, ne manque ni de grandeur ni de noblesse : il étoit sur-tout très-propre

à l'usage auquel on l'avoit destiné, Il est précédé d'une place où l'on voit plusieurs statues ; celle de Cosme I à cheval , par. Jean de Bologne ; douze autres en bronze , par le même , représentant des Nymphes & des Tritons, placés sur les bords d'un bassin formé par une très-belle fontaine , au milieu duquel s'élève une statue colossale de Neptune, traîné dans une conque par quatre chevaux marins , & suivi de trois Tritons. Ce qui frappe le plus dans l'intérieur , est une grande salle de cent soixante-deux pieds de long sur soixante-quatorze de large. Les murailles , peintes à fresque par Vasari , représentent les principaux événemens de la République. Cette salle est encore décorée de tableaux excellens & de belles statues , particulièrement de celle de la Victoire , tenant un Captif enchaîné à ses pieds , par Michel-Ange. Le garde-meuble des Grands-Ducs est dans l'étage supérieur de ce palais. Je ne crains pas de dire qu'il est inappréciable. Les richesses qu'on y conserve , sont distribuées dans des armoires. L'objet le plus précieux est un devant d'autel d'or massif , de

six pieds de long , enrichi de pierres précieuses. On l'évalue à deux millions de livres , sans compter ce qu'a coûté la main d'œuvre. Cosme II avoit fait vœu de le donner à l'église des Jésuites de Goa , si son fils guérissoit d'une grande maladie : mais celui-ci étant mort , on s'est cru , avec raison , dispensé de faire ce présent , & on l'a gardé. On conserve , dans une boîte d'or , le Décret du Concile de Florence , tenu sous le Pape Eugene IV , pour la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine ; & dans une autre cassette , on conserve un manuscrit des Pandectes de Justinien , en deux volumes *in-fol.* écrit sur vélin d'une manière lisible. Les Florentins , qui depuis long-tems ont eu la plus grande vénération pour ce manuscrit , connu sous le nom de *Pandectes Florentines* , prétendent que c'est l'original même qui a appartenu à Justinien. Il paroît du moins certain qu'il est du même tems où cet Empereur fit rédiger ses Ordonnances & les décisions des Jurisconsultes. Le portique qui est vis-à-vis ce palais , & qui tient à une des extrémités de la galerie , s'appelle la Loge , la *Loggia*. On y voit

ni ; David , vainqueur de Goliath , Michel - Ange ; Hercule terrassant
eus , par Bandinelli.

Les anciennes & illustres Mai
de Florence ont des palais qui
presque tous bâtis d'une manière
forme , c'est-à-dire , dans le goût
ple , solide , mais un peu rustique
l'ordre Toscan. Il est naturel que
ordre , ayant pris naissance dans
pays , s'y soit soutenu ; il s'y est
moins ranimé depuis le quinzième
cle , & il est assez rare qu'on
écarte. Outre le mérite de l'archi
ture , plusieurs de ces palais ren
ment des curiosités très-remarqu
Tel est le palais Ricardi , bâti
Cosme l'Ancien. On l'appelle à
rence , l'atèle & le berceau des
tres. Il le fut en effet. Eh ! que
l'honneur sensible aux mœurs de l'ar

Remarque, il en est un de Jacques Bassan, d'une composition fort singulière. Il représente l'Amour nu dans la boutique d'un Chaudronnier. Un garçon veut le chasser à coups de houffines, & la femme du Chaudronnier s'avance pour lui donner une claque sur le derriere. Cette maniere de traiter un sujet d'amour, n'est pas assurément noble; mais qui sait s'il ne fait pas allusion à quelque anecdote célèbre du tems? Quoi qu'il en soit, c'est un des meilleurs tableaux de ce Peintre, pour le ton vigoureux de couleur. La bibliotheque de ce palais, une des mieux composées de Florence, possède un ancien manuscrit de l'Histoire Naturelle de Pline, très-connu parmi les Savans: on le croit du neuvième siècle; mais il est imparfait.

Les palais Strozzi, Corsini, Salviati, Gerini, Arnaldi, &c. renferment encore des collections précieuses de statues, de tableaux, de dessins, de bronzes; car toutes les personnes considérables se piquent ici de former de pareilles collections, parce qu'on les regarde comme un fonds assuré dans des circonstances fâcheuses. Aussi les conserve-t-on avec soin, & l'on ne

se détermine à les vendre que dans un grand dérangement des affaires. Je pourrois citer encore d'autres édifices qui ne sont pas moins dignes de l'attention des curieux ; la maison de Buonarrotti , habitée par Michel-Ange , où l'on voit les peintures qui représentent les principales actions de la vie de cet Artiste , le premier de l'Italie & même du Monde entier ; l'Académie ou Ecole d'équitation , dont le manège est d'une belle architecture ; la ménagerie , dont la cour , très-vaste & très-belle , est entourée d'une galerie couverte , de laquelle on voyoit les combats des bêtes féroces qu'y donnoient les Médicis ; le jardin des simples , fort bien entretenu , où se trouvent des appartemens , dans lesquels l'Académie de Botanique tient ses séances ; les quatre ponts bâtis sur l'Arno , particulièrement celui de la Trinité , le plus beau de tous , d'une hardiesse & d'une légèreté qui étonnent ; les places décorées de fontaines , de statues , de pyramides , l'une desquelles , élevée dans la place de la Trinité , est d'un seul morceau de granit d'ordre dorique , & se trouvoit

autres à Rome , aux Thermes d'Antonin ; l'hôpital général de *Santa Maria nuova* , dont les bâtimens vastes , & la chapelle enrichie de bons tableaux , méritent d'être vus ; plusieurs autres établissemens de charité , entretenus avec le plus grand soin. Mais il est tems , Madame , de vous faire connoître quelques autres monumens plus remarquables , qui servent à l'embellissement de Florence. Je commence par la cathédrale , qu'on appelle *Santa Maria del Fiore*.

C'est un édifice vaste , qui a quatre cent vingt-six pieds de longueur , & trois cent soixante-trois de hauteur , à compter jusqu'au sommet de la croix. Il fut commencé en 1296 , tems où le goût gothique dominoit généralement : mais une observation bien honorable pour la ville de Florence , c'est que ce bâtiment , fait avant le renouvellement des Arts , n'est point dans ce goût barbare , & qu'on y reconnoît au contraire les bonnes regles de l'architecture , telles qu'on les suivoit dans les beaux tems de la Grece & de Rome. Ce fut un certain Arnolfe , disciple de Cimabué , qui forma le plan

cent quatre-vingt-neuf pieds de haut, cent quarante pieds de diamètre. L'entree en est si parfaite, que Michel Ange lui-même disoit qu'il étoit difficile de l'imiter, & impossible de la surpasser. Zuccherò & Vasari y ont peint le Jugement dernier. L'exterieur de cette église est entièrement revêtu de marbre blanc & noir. Le pavement est également de marbre, dessiné avec beaucoup d'art. Des deux côtés on a placé des statues & les portraits des grands hommes qui ont illustré la République de Florence. Le chœur, qui répond au-dessous de la coupole, est formé d'une colonnade de marbre blanc, d'ordre ionique, terminée par une corniche surmontée d'une petite galerie, avec des bas-reliefs & des statues, dont quelques-unes sont très-belles. On voit encore dans l'église une méridienne tracée sur

En a donné une ample description. C'est le plus grand instrument d'astronomie que l'on connoisse. L'église de Florence, érigée en archevêché en 1420, est sur-tout célèbre par un Concile écuménique qui s'y tint en 1439. Le Pape Eugene IV, l'Empereur Paléologue, & le Patriarche de Constantinople, s'y trouverent. On y fit la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine, comme on peut le voir dans une inscription en marbre qui est auprès de la sacristie. Malheureusement cette réunion ne fut pas de longue durée; mais elle rétablit alors la paix dans l'Eglise.

Le *Campanile*, ou le clocher, est tout près de la cathédrale. C'est une tour d'architecture gothique, bâtie sur les dessins de Giotto, haute de deux cent cinquante-deux pieds, sur une largeur de quarante-trois pieds à chaque face, & incrustée de marbre de différentes couleurs. On y monte par un escalier qui a quatre cent six degrés, & du haut l'on découvre parfaitement toute la ville de Florence & la campagne, qui présente le plus superbe spectacle par son étendue & sa variété. Vis-à-vis de la cathédrale, est une église

en forme octogone , qu'on appelle *le Baptistère* , & qu'on dit avoir été un temple de Mars : elle est revêtue de marbres polis , & décorée de seize grosses colonnes de granit. Mais ce qui la rend encore plus recommandable , ce sont trois portes de bronze , dont une sur-tout paroïssoit si belle à Michel-Ange , qu'elle méritoit , disoit-il , d'être la porte du Paradis. Elle est d'André Ugolini de Pise , & les deux autres de Lorenzo Ghiberti. Toutes les trois sont ornées d'excellens bas-reliefs. L'église du Saint-Esprit , desservie par les Augustins , est remarquable par la beauté de son architecture , par une magnifique chapelle du Saint Sacrement , & par le grand autel placé sous un baldaquin qui est porté par de très-belles colonnes.

S. Marc est une église des Dominicains , fort célèbre , de même que leur couvent. C'est là que demeurait le fameux Jérôme Savonarole , qui fut brûlé sur la place du vieux château en 1498 , à cause de ses déclamations violentes contre la Cour de Rome , & sur-tout contre Alexandre VI. Vous savez , Madame , que dans la dispute qu'il eut

avec les Cordeliers, il défia, en plein Sénat, un des Moines de cet Ordre qui lui étoit le plus opposé, de passer avec lui à travers un bûcher, pour éprouver, par le jugement de Dieu, lequel des deux avoit tort ou raison. J'ai lu quelque part, » que Jean Canuc-
 » ci, l'un des Sénateurs, opina qu'il
 » valoit mieux faire cette épreuve dans
 » un cuvier plein d'eau; qu'elle seroit
 » moins périlleuse, & le miracle non
 » moins éclatant en faveur de celui
 » qui en sortiroit sans être mouillé ». L'église de Saint-Marc renferme de fort bons tableaux. On y remarque sur-tout la chapelle de Saint Antonin, Archevêque de cette ville, avec une très-belle coupole, sur les dessins de Jean de Bologne; le tombeau d'Ange Politien, mort en 1494, & celui de Pic de la Mirandole, qui, à l'âge de dix-huit ans, savoit vingt-deux Langues, qui soutint à Rome, à l'âge de vingt-quatre ans, des theses sur toutes les Sciences, *de omni scibili*, qui quitta sa principauté pour se livrer avec plus d'ardeur à l'étude, & qui se retira à Florence, où il mourut en 1494, âgé de trente-six ans.

Dans l'église de Sainte-Croix , une des plus belles de Florence , & qui appartient aux Cordeliers , on voit les tombeaux de deux personnages bien plus célèbres : l'un est celui de Michel-Ange , dont le buste est orné de trois couronnes , avec ces paroles d'Horace : *Ter geminis tollit honoribus*. Voici la traduction de l'épithaphe qui est au bas du mausolée de ce grand homme :

» A la mémoire de Michel-Ange Buonarrotti , de l'ancienne famille de Scimoni , Sculpteur , Peintre & Architecte connu de tout le monde par la voix de la renommée. Léonard , à l'instigation du Sérénissime Prince Cosme de Médicis , a fait poser ce monument à l'honneur d'un oncle chéri & à qui il devoit beaucoup , après avoir fait transporter ses os de Rome , & les avoir renfermés dans cette sépulture de ses ancêtres , en 1570 : il a vécu quatre-vingt-huit ans ». L'autre tombeau est celui de Galilée , ce Philosophe immortel à qui l'on doit tant de découvertes dans l'astronomie & la physique. Viviani , un de ses plus illustres élèves , avoit eu l'intention d'élever ce monument à la

gloire de son maître, mort en 1642. Il n'exécuta pas son projet : mais la Maison Nelli, héritière de ses biens comme de ses talens, l'a réalisé en 1737. Il est assez singulier de voir les cendres de Galilée, qui eut de si vifs démêlés avec l'Inquisition, reposer dans une église, dont les Religieux qui la desservent ont le titre d'Inquisiteurs dans toute la Toscane, à l'exclusion des Dominicains qui l'occupent par-tout ailleurs. Du reste, le Tribunal de l'Inquisition n'a, dans ce pays, rien d'odieux que le nom. Il n'a ni prisons ni familiers ; & quand il veut faire arrêter quelqu'un, il est obligé d'implorer l'autorité du Souverain, qui nomme trois Commissaires pour assister à toute la procédure. S'ils y reconnoissent la moindre passion, ils se retirent, & rompent par-là toutes les délibérations.

L'église de *la Nunziata*, & le couvent des Servites de qui elle dépend, sont remplis d'excellens morceaux de peinture. On voit dans un cloître un tableau célèbre d'André del Sarto, connu sous le nom de la *Madona del Sacco*. On dit que ce nom lui est venu, ou de

ce que Saint Joseph y paroît appuyé sur un sac, ou de ce que ce Peintre le fit pour un sac de farine dont il avoit besoin dans un tems de disette. Ce morceau passé pour son meilleur ouvrage. La tradition rapporte que Michel-Ange & le Titien ne pouvoient se lasser de le regarder & d'en faire l'éloge. Le même André del Sarto a peint, dans un autre cloître, la vie de Saint Philippe Benizzi, natif de Florence, & Fondateur de l'Ordre des Servites, vers l'an 1232. La nef de l'église est soutenue par des piliers revêtus de marbre de différentes couleurs; & le plafond est en stucs blancs à compartimens dorés. On conserve dans la chapelle de l'Annonciation de la Vierge, un tableau qu'on dit avoir été peint par les Anges. Voici à quelle occasion. Le Peintre, chargé de faire ce tableau, ne savoit comment donner à la Vierge l'air céleste dont il s'étoit formé l'idée. Vivement occupé de son projet, il s'endort; & à son réveil, il est bien étonné de voir une tête qui lui paroît si belle, qu'il ne doute pas que les Anges n'aient pris son pinceau & sa palette, pendant son sommeil, pour la former : il crie au miracle, &

tout le monde de le croire sur son récit. On s'empresse ensuite d'orner cette chapelle, qui est en effet un chef-d'œuvre de magnificence par les bas-reliefs de Jean de Bologne, l'autel, les gradins, le tabernacle, les candelabres, les lampes, mille *ex voto*, enrichis de piergeries.

Tant de richesses accumulées dans une église vous étonneront sans doute, Madame. Vous aurez peine à croire qu'on en puisse trouver de plus frappantes dans une autre. Suivez-moi dans l'église de Saint-Laurent, & vous allez voir jusqu'à quel point la dévotion Italienne se permet le faste & la prodigalité. Laissons à part l'architecture, louée par les uns, critiquée par les autres, quoiqu'exécutée sur les dessins de Brunelleschi : mais remarquez en passant, la tombe de Cosme l'Ancien, avec cette belle inscription dont je vous ai déjà parlé, *Cosme de Médicis, par un Décret public, Père de la Patrie*. Remarquez encore dans une autre chapelle, un tableau d'André del Sarto, dont l'idée est bien singulière, mais dont la beauté du coloris & la manière large de ce grand Peintre lui

font tout pardonner : c'est le Pere éternel attaché sur une croix , d'où il explique à Adam & Eve le mystere de l'Incarnation de son Fils , & de la Rédemption des hommes. Entrons dans la sacristie , qu'on appelle aussi la chapelle des Princes. O ! Michel-Ange , que ton génie paroît ici sublime ! A quel point de perfection as-tu porté , dans ce monument , l'architecture & la sculpture ! Que ces deux statues du Jour & de la Nuit , qui accompagnent le mausolée de Julien de Médicis , Duc de Nemours , & frere de Léon X , sont admirables ! Quelle noblesse , quelle vérité d'expression dans celle de la Nuit ! Non , ce n'est pas une statue froide & inanimée : c'est une femme plongée dans un doux sommeil , qui respire & qui vit. Dans un second tombeau , celui de Laurent , Duc d'Urbain , pere de Catherine de Médicis , sont deux autres figures , le Crépuscule du soir , & l'Aurore. Un feu de composition , un caractère de dessin inimitable , une maniere fiere & grande , des formes belles & savantes , se font remarquer dans ces quatre morceaux ; & quoiqu'ils ayent des parties

qui ne soient pas entièrement terminées ; ils ne laissent pas que de captiver l'admiration des Artistes & des connoisseurs.

Mais ce n'est pas tout. Passons dans la chapelle des Médicis, qui est une dépendance de l'église de Saint-Laurent. La richesse des matières, la grandeur du dessin en général, & la beauté des détails, ne laissent aucun lieu de douter que ce ne soit une des plus belles choses qu'on puisse voir en Italie, & même dans le Monde entier. Cette chapelle, de forme octogone, fut commencée en 1604, par Ferdinand I. Il vouloit y placer le Saint Sépulcre de Jérusalem, qu'il se proposoit d'acquérir : elle devoit servir en même temps de sépulture à tous les Princes de sa Maison. Depuis cette époque, on n'a cessé d'y travailler, & d'y employer chaque année des sommes considérables. Cependant elle n'est pas encore achevée, & vraisemblablement elle ne le sera jamais. Le revêtement des pilastres qui soutiennent la corniche, est en entier de jaspes, d'agates orientales, de calcédaines, de lapis-lazuli, & autres pierres précieuses : les chapiteaux sont

de bronze doré. Les armes de toutes les villes de la Toscane sont incrustées parmi ces différens ornemens. On a travaillé en mosaïque, avec les pierres les plus fines, les émaux des écussons, ainsi que les couronnes & les supports. Le pavé est de marqueterie en marbres choisis : un des pans de l'octogone est destiné à l'autel qui est en réserve dans la galerie. La porte principale ou grillage qui doit répondre au fond du chœur de l'église Saint-Laurent, sera dans le pan vis-à-vis. Les six autres sont occupés par six grands tombeaux faits sur les dessins de Michel-Ange. Quatre sont de granit d'Egypte, & deux de granit oriental. Sur chacun est un coussin de jaspe sanguin, avec une couronne ducale d'or massif, enrichis l'un & l'autre de rubis, de topazes & autres pierreries. On a pratiqué dans l'épaisseur du mur, des niches revêtues de marbre noir, dans lesquelles sont les statues en bronze doré de Cosme I, François, Ferdinand I, & Cosme II, avec des inscriptions faites de calcédoine, incrustées dans des cadres de porphyre. Les statues de Ferdinand II & de Cosme III ne sont

pas encore en place. Au reste, il n'y a que deux de ces tombeaux qui soient entièrement finis. M. Cochin déclare qu'on ne peut rien voir de plus parfait ; pour la beauté de leur forme , & le goût grand & mâle avec lequel ils sont décorés.

La bibliothèque de Saint-Laurent , si connue dans le monde littéraire , sous le nom de *Bibliotheca Mediceo-Laurentiana* , est au dessus du cloître de cette église. La galerie où elle est placée a été bâtie par Michel-Ange. C'est là que se trouvent environ trois mille manuscrits , rassemblés avec tant de soin & de dépense par Cosme l'Ancien, Laurent son frere , Pierre , fils de Cosme , & Laurent le Magnifique, Le Grand-Duc Cosme I ne voulut pas jouir seul d'un trésor si précieux , acquis par ses peres : il se rendit public , & établit un Bibliothécaire , qui jusqu'à présent a toujours eu un successeur. Il y a des manuscrits dans toutes les Langues , en hébreu , en grec , en latin , en chinois , en arabe , en caldéen , en syriaque , en esclavon , en provençal , en vieux françois , en italien , &c. Il n'est point de Savant qui ne connoisse l'importance

de plusieurs de ces manuscrits, dont on s'est le plus heureusement servi pour corriger les éditions des Auteurs anciens & pour rectifier les textes. Les plus précieux sont un Virgile, un Tacite, un Boccace, & un manuscrit syriaque, qui, dit-on, est le plus ancien. On a mis, dans toute la longueur de la bibliothèque, deux rangs de pupitres sur lesquels plusieurs manuscrits reliés sont arrêtés avec une chaîne, & vis-à-vis de chaque pupitre est un banc pour la commodité de ceux qui veulent consulter quelque manuscrit.

J'aurois sans doute, Madame, bien d'autres choses à vous dire des curiosités de Florence. Plusieurs églises, par exemple, dont je ne fais pas ici mention, ont de quoi satisfaire le goût des connoisseurs les plus délicats, tant pour l'architecture que pour la peinture & la sculpture; & ce qui est capable, selon moi, de faire le plus d'impression sur leur esprit, c'est qu'on y voit le bon goût se débarrassant des entraves du mauvais, & les premiers efforts du génie ne le cédant pas aux derniers. Voilà ce qui distingue Flo-

rence de toutes les villes d'Italie : elle a eu la gloire d'avoir tiré les Arts du sein de la barbarie ; & de les avoir bientôt portés au comble de la perfection.

Les édifices qui sont dans les environs de la ville , n'approchent pas de cette magnificence. On y voit néanmoins des monumens de l'Art , qui sont très-dignes de fixer l'attention des Voyageurs. Les maisons de plaisance , dispersées en très-grand nombre dans les campagnes fertiles & riantes , forment un coup d'œil enchanteur. On doit sur-tout en remarquer une qui appartient à la famille des Micchelozzi , & dans laquelle le célèbre Guichardin écrivit son histoire : elle est située sur la colline *Bello Sguardo* , ainsi nommée , parce que de là toute la ville & ses environs se présentent sous le point de vue le plus pittoresque. Les Grands-Ducs de Toscane ont plusieurs maisons de campagne : il est même peu de Souverains en Europe , qui en aient un aussi grand nombre ; & ce qui doit donner une bien grande idée des richesses des Médicis , c'est qu'ils avoient acquis ou

fait bâtir presque toutes ces maisons, avant qu'ils eussent l'autorité souveraine à Florence. On en compte neuf principales, Poggio Impériale, Pratolino, Lambrogiana, Castello, Petraio, Careggi, Lapeggi, Artimino, & Poggio à Caiano. Dans cette dernière, qui est à trois lieues de Florence, le célèbre André del Sarto a peint sous diverses allégories, l'histoire de la Maison de Médicis. Le Poggio Impériale, à demi-lieue de la ville, est la plus remarquable de ces maisons de plaisance. On y arrive par une grande allée double de cyprès & de chênes verts. Le bâtiment est sur une hauteur, à laquelle on monte insensiblement, & d'où l'on a une vue charmante. Il a peu d'apparence à l'extérieur; mais il est vaste & bien distribué. Les appartemens sont remplis de meubles précieux, en mosaïque, en cristal de roche, en lapis-lazuli, en jaspes, en agates orientales, &c. On y voit encore une nombreuse collection de tableaux, mais la plupart sont communs; & ceux qui méritent une certaine attention, se réduisent à sept ou huit. Une statue d'Adonis, par Michel-

Michel-Auge , est ce qui m'a le plus frappé , parce que j'y ai reconnu une maniere différente de celle de ce grand Artiste. Ce n'est point cette maniere fiere & sublime qui distingue presque tous les morceaux sortis de ses mains : mais sous des traits gracieux il a laissé exprimer à son ciseau un jeune homme de la plus grande beauté.

Pratolino est une autre maison de campagne du Grand-Duc , à deux lieues environ de Florence , du côté de Bologne , sur des collines qui joignent les montagnes de l'Apennin. Le Grand-Duc François , fils de Cosme I , la fit construire en 1575. Le bâtiment n'offre rien de bien remarquable : mais c'est un endroit délicieux pendant l'été. De grandes allées d'arbres toujours verts , des terrasses , des amphithéâtres , des grottes , des fontaines , des bassins , des jets d'eau , des machines hydrauliques qui font jouer des orgues & mouvoir des statues ; tout ce qu'on peut imaginer de plus agréable & de mieux artistement travaillé pour la décoration des jardins , se trouve réuni dans celui de Pratolino ,

Rien cependant n'est aussi singulier qu'une statue colossale de l'Apennin, qui a plus de soixante pieds de haut, & qui est au bout d'un parterre vis-à-vis l'escalier du château. Elle est faite de grands quartiers de pierre, entassés les uns sur les autres & liés avec tant d'art, qu'à une certaine distance la statue paroît assez bien proportionnée ; mais à mesure qu'on approche, les traits d'abord grossis disparaissent enfin ; & de près ce n'est qu'un monceau de pierres sans aucune forme. On pénètre dans l'intérieur, & l'on se trouve dans une grotte remplie de coquillages & de jets d'eau. Par-derrrière est un dragon volant, qui verse de l'eau en abondance. On attribue cette statue singulière à Jean de Bologne.

A deux milles de Florence, se trouvent les ruines de Fiéfoli, assez intéressantes pour un amateur d'antiquités. C'étoit une des douze principales villes des Etrusques. Dans quelques restes de murs qui subsistent encore, on voit des pierres d'une grandeur démesurée, qui sont ou simplement posées les unes sur les autres, ou liées avec une

légère couche de ciment. Ce fut par
 » une trahison infigne , dit un Au-
 » teur , que les Florentins s'emparerent
 » de cette ville. Après de fréquentes
 » guerres , les deux peuples paroïsoient
 » être en paix , lorsque le 10 Juillet
 » 1010 , jour de la fête de Saint Ro-
 » mulus , les Florentins , sous prétexte
 » d'être amenés par la circonstance du
 » jour , se répandirent dans la ville
 » avec des armes cachées sous leurs
 » habits. Ils égorgèrent la plupart des
 » habitans , pillèrent les maisons &
 » commirent un si grand ravage , qu'il
 » ne resta sur pied que les anciens mo-
 » numens qui s'y voient encore. La
 » citadelle résista cependant , & ne se
 » rendit qu'après un long siège. Cette
 » conquête enrichit beaucoup la ville
 » de Florence «. Elle força les habitans
 à venir s'établir dans son enceinte. De
 ce nombre étoient les Pazzi , les Strozzi ,
 les Guadagni , les Canigiani , les Fer-
 rucci , &c. qui ont joué dans la suite
 un si grand rôle dans la Capitale. Tout
 ce qui reste actuellement sur pied à
 Fiéfoli , consiste dans la cathédrale d'an-
 cienne architecture gothique , bâtie sur

une montagne, dans un Séminaire; une maison pour les Chanoines, un couvent de Franciscains, & quelques maisons de particuliers. L'Evêque, qui a conservé sa juridiction, ses prérogatives & ses revenus, réside à Florence même, dans un palais qui est de son diocèse.

On trouve encore dans les environs de Florence, quelques églises qui présentent des objets de curiosité. Celle de *San Francesco al Monte*, occupée par les Peres de la Retraite de la province réformée de Toscane, est bâtie sur une colline qui domine la ville, & d'où l'on jouit d'un point de vue superbe. L'église de *San Miniato*, construite en 1013, a un chœur formé sur le modèle des chœurs de la primitive église, & fait en entier de pierres à rapport de marbre & de porphyre. On a pratiqué presque au milieu de l'édifice, deux escaliers de marbre, qui contribuent beaucoup à sa décoration. Tout près des murs de la ville, est un couvent avec une église appelée *la Pace*, & bâtie par la Grande-Duchesse Christine, pour des Feuillans

qu'elle fit venir de France, & qu'elle mit sous la protection immédiate des Souverains, qui se sont chargés de leur entretien.

A cinq cents pas environ hors la porte *San Gallo*, par laquelle on arrive de Bologne à Florence, est un arc de triomphe, élevé à la gloire de l'Empereur François I, lorsqu'il fit, le 30 Janvier 1739, son entrée solennelle dans cette dernière ville, avec son auguste épouse, Marie-Thérèse d'Autriche, qui a depuis montré sur le trône un si rare assemblage de toutes les vertus. Selon des connoisseurs, cet arc est trop chargé d'ornemens & de figures médiocres : mais il est d'une solidité à braver les injures du tems. La statue équestre du Prince, placée sur le fronton, est en bronze, de même que quelques autres figures symboliques, & les ornemens en relief. Dans les environs, sont des allées en patte d'oie, qui forment une des promenades les plus fréquentées de Florence, par la multitude des carrosses & des gens de pied qui s'y rendent

318 SUITE DE LA TOSCANE.
particulièrement les jours de fête , &
qui forment un spectacle très-agréable
& très-animé.

Je suis, &c.

A Florence , ce 5 Janvier 1759.



 LETTRE CCCLXX.

SUITE DE LA TOSCANE.

LE carnaval, qui vient de commencer à Florence, m'a donné lieu de faire quelques observations particulières sur cette ville. Il offre un spectacle presque unique en Italie. On voit alors les femmes, celles même qui passent pour être les plus honnêtes, aller seules, à la faveur du masque, dans les rues, aux promenades, aux spectacles, monter du parterre aux loges, pour chercher les personnes qu'elles veulent voir. Dans toutes les autres villes de l'Italie, cela paroîtroit si étrange, qu'elles seroient bientôt suivies par une foule d'hommes, & qu'elles courroient même risque d'être insultées ; mais les Florentins sont trop polis pour ne pas témoigner les plus grands égards aux femmes, & même à tout le monde en général. Aussi, pour le dire ici en passant, la Toscane est-elle de tous les pays de l'Italie, celui où l'on voyage

avec le plus de sûreté : on n'y trouve ni assassins, ni voleurs. Je vous laisse à penser, Madame, avec quelle impatience les femmes doivent attendre ici le tems du carnaval, & combien il doit leur paroître agréable. Ce n'est pas que dans le reste de l'année les maris, au moins ceux d'un certain rang, les tourmentent beaucoup par leur jalousie : elle n'est plus aujourd'hui, dans toute l'Italie, que le partage du petit peuple, qui paroît encore ne pas entendre raillerie sur cet article. Mais tous ceux qui se piquent d'avoir le ton du monde, sont aussi débonnaires là-dessus que dans le reste de l'Europe. Ce qui fait le charme du carnaval pour les dames de Florence, c'est qu'elles sont alors délivrées de leurs éternels figisbés. Vous connoissez assez cette espece d'amis de la maison. Empressés à plaire dans les commencemens, ils s'arrogent bientôt des droits tyranniques, & finissent souvent par devenir les êtres les plus importuns & les plus odieux. C'est particulièrement dans cette ville que la figisbécature, dit-on, avoit autrefois établi son empire : elle y tombe actuellement d'une manière

assez sensible. On y peut jouir de la société des femmes ; & il faut convenir qu'elles gagnent infiniment à être connues : elles sont vives , enjouées , spirituelles , très - polies , principalement envers les étrangers ; & ce qui vous surprendra peut-être , eu égard aux usages qui s'observent en France , c'est qu'elles poussent la politesse jusqu'à céder aux hommes à qui elles croient devoir des attentions , la place d'honneur dans leurs carrosses & dans les spectacles. Elles sont moins remarquables par leur beauté que par l'art de plaire qu'elles possèdent à un degré éminent , & sur-tout par l'agrément de leur langage. La Langue Italienne , si douce , si flexible , si harmonieuse par elle-même , acquiert dans leur bouche des graces singulieres , & certainement elles la parlent infiniment mieux que les hommes ; je ne sais pourquoi ceux-ci se sont persuadé qu'une prononciation forte & même dure , qu'ils affectent d'une manière très - sensible , est plus belle , plus sonore & plus majestueuse. Un étranger ne peut pas s'y faire , ni même les autres Italiens. On croiroit que la douceur de la Langue a totalement

disparu, quand un Toscan la parle ; on ne reconnoît pas même une grande partie des mots , à cause de ses gutturales & de ses aspirations trop marquées. En vain il affecte le plus grand purisme ; en vain il se pique , soit dans la conversation , soit dans les Ouvrages , d'être très-correct dans le langage , & de l'emporter même en cela sur tous les autres peuples de l'Italie : il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il quitte son pays , il est obligé de quitter sa prononciation pour être entendu , sur-tout s'il parle en public , & de là vient ce dicton si usité dans toute l'Italie : *Lingua Toscana in bocca Romana* ; la Langue Toscane doit être parlée par une bouche Romaine , parce que c'est à Rome en effet que la prononciation est la plus exacte.

Les Anglois préfèrent Florence à la plupart des autres villes d'Italie : il n'est pas rare d'en voir parmi eux qui y font un séjour de plusieurs années consécutives. Ils y sont attirés , soit par la salubrité de l'air & la douceur du climat , soit par les agrémens qu'ils y trouvent. Les étrangers des autres Nations n'y sont pas reçus aussi

bien qu'eux , parce qu'en général ils ne peuvent pas faire une aussi grande dépense. Les Anglois prodiguent l'argent : si c'est le premier & le plus beau de tous les titres pour être parfaitement accueilli en Italie , ils doivent l'être encore plus à Florence , où l'on prétend que l'intérêt se développe avec beaucoup plus d'énergie que dans toutes les autres contrées. Seroit-ce , comme quelqu'un l'a dit , parce que les Florentins sont moins riches que leurs voisins , à l'exception des Romains qui sont pauvres & affamés ? Je n'en crois rien. Quoiqu'il n'y ait pas ici cet amas de richesses qui font la splendeur de quelques pays de l'Europe , cependant l'état florissant de cette ville & même de la plus grande partie de la Toscane , prouve que les habitans sont dans une certaine aisance. C'est plutôt une passion innée , une soif naturelle de l'or , qui leur inspire cette singulière avidité qui les distingue. On ne sçauroit croire jusqu'à quel point leur esprit fin & rusé leur donne des moyens pour satisfaire leurs desirs à cet égard. En voici un trait qui m'en a fourni des preuves convaincantes.

J'étois un de ces jours au *Bottegone*, grand café qui est sur la place de la cathédrale, & qui est le rendez-vous presque général des hommes, en attendant le spectacle. J'avois pris des glaces, & en partant je voulus payer : mais le Limonadier me dit que *il Signor L**** avoit payé pour moi. Jugez de ma surprise : je n'avois jamais vu cet homme, & je ne concevois pas comment un inconnu pouvoit être aussi généreux. Il ne me vint pas d'abord dans l'esprit qu'il pouvoit y avoir quelque motif caché. Mais je fus à peine sorti du café, que je fus à quoi m'en tenir. Mon homme m'aborde au détour d'une rue : il me dit qu'il avoit pris la liberté de payer mes glaces, pour avoir occasion de se faire connoître ; & il m'ajouta qu'il étoit un pauvre Gentilhomme, que le dérangement de ses affaires Je l'interrompis aussi-tôt, & je m'empressai de lui témoigner ma reconnaissance. Je pourrois vous citer plusieurs autres traits à peu près pareils pour attraper de l'argent.

La considération que l'on a pour les

Anglois à Florence, fait que l'on y adopte volontiers leurs usages & leurs modes. Presque toutes les femmes de condition sont habillées à l'Angloise. Les Bourgeoises ont conservé l'habillement antique & national. Il sied à merveille à celles qui sont bien faites. C'est une espece de casaquin qui serre la taille & qui se boutonne un peu au dessous du menton jusqu'à la ceinture. Je ne puis mieux le comparer qu'à un habit d'Amazonie. Elles portent quelquefois des robes qui se boutonnent de même, avec des manches qui finissent sans bortes. La coiffure des femmes mariées consiste dans une cornette fort élevée en papillon pointu par les côtés. Les filles, particulièrement celles qui sont à marier, ne paroissent jamais en public sans une petite coiffure de gaze noire transparente, qui descend jusqu'au bas du visage. L'habillement des paysannes est encore plus agréable. De simples jupes bleues ou rouges, des corps sans manches, tout autour des épaulettes de longs rubans qu'elles laissent voltiger, des cheveux nattés en rond derrière la tête, des

326 SUITE DE LA TOSCANE.

fleurs entremêlées dans leurs cheveux ; de petits chapeaux de paille ornés également de fleurs ; tout cela forme un des plus jolis ajustemens qu'on puisse voir , & donne à ces paysannes un air de coquetterie , que la fraîcheur de leur teint & leurs graces naturelles rendent encore plus piquant. Je suis très-persuadé que ces femmes seules suffiroient pour éloigner les Florentins du goût dépravé dont on les accuse , & dont il est question dans l'épithaphe du Dante à Ravenne : *Pravi Florentia mater amoris.*

Les assemblées & les spectacles partagent ici le tems des personnes de condition , comme dans toutes les autres villes de l'Italie. Rien de plus brillant que ce qu'on appelle les conversations , *converzationi* , principalement dans les bonnes maisons : elles m'ont paru même beaucoup plus intéressantes que par-tout ailleurs. Les amusemens y sont variés ; & l'on reconnoît le ton du grand monde dans les personnes qui composent ces assemblées. On doit même dire qu'en général toutes les sociétés à Florence sont

infiniment agréables. Il y regne beaucoup de gaité, de vivacité, de plaisanterie. Les im-promptu, les épigrammes y sont prodigués : mais ce sont plutôt des jeux d'esprit que des traits dictés par la malignité. La politesse est le caractère distinctif des Florentins ; & même dans toute l'Italie, il n'est point de ville où les mœurs soient plus douces, plus aisées & plus sociales que dans celle-ci. Les salles de spectacle n'offrent rien de bien remarquable, ni pour la construction, ni pour la grandeur des édifices. Il y a deux (1) théâtres, le grand & le petit, où l'on joue, soit des Opéras, soit des Comédies, pendant toute l'année, excepté l'Avent & le Carême, & le Vendredi de chaque semaine. Les spectacles sont très-brillans, à cause de la multitude de dames qui s'y trouvent, & qui sont toutes parées avec

(1) Le Grand-Duc régna à permis, il y a trois ou quatre ans, d'élever à Florence autant de théâtres qu'on voudroit. C'est aux Entrepreneurs à avoir concilier leurs intérêts avec cette liberté indéfinie. Un pareil règlement est très-propre à exciter l'émulation parmi les Acteurs ; & le Public ne peut qu'y gagner.

328 SUITE DE LA TOSCANE.

beaucoup de goût. Mais il en est comme dans tout le reste de l'Italie ne prête l'attention qu'autant qu'une pièce paroît intéressante. Y trouve-t-on des morceaux foibles ? on cause, on va dans les différentes loges sans se gêner. Les troupes pour l'ordinaire fournies du nombre suffisant d'Acteurs : mais s'il se trouve un rôle vacant, un habitant de la ville né avec du talent pour la déclama-tion ne fait pas difficulté de le remplir de monter sur le théâtre, sans avoir à craindre le moindre blâme de la part de ses concitoyens. J'ai vu un honnête Bijoutier, & fort connu pour la régularité de ses mœurs, charger du rôle d'Arlequin, qu'il joua de la manière la plus plaisante.

Le plus beau & le plus magni-fique de tous les spectacles de Florence est celui de la course des chevaux, qui se fait vers la Saint Jean. L'enceinte est de seize cent quatre-vingt-quatre toises, depuis la porte du Pré jusqu'à celle de la Croix. On met la plus grande attention à bien dresser les chevaux ; & il en est de si agiles, qu'en moins de quatre minutes ils parcou-

cet espace : ils ne sont pas conduits , comme en Angleterre , par des jockeis. On les abandonne à eux-mêmes ; & rien de plus curieux que de voir leur vivacité , leur ardeur , & les moyens singuliers qu'ils emploient pour disputer & obtenir la victoire. Le jour où se font ces courses est véritablement un jour de fête pour Florence : on s'y rend de toutes les villes voisines. Les fenêtres & les rues sont remplies d'une foule immense de spectateurs. Les personnes riches se montrent dans la plus grande somptuosité , tant pour les habits que pour les voitures ; & tout concourt à former le spectacle le plus varié & le plus amusant. Il en est de même pour les courses de chars , qui se font aussi quelquefois vers le même tems dans la place de Sainte-Marie-Nouvelle.

La douceur du Gouvernement contribue à entretenir dans les habitans de Florence , ainsi que dans tous ceux de la Toscane , cet empressement à jouir des fêtes publiques , cette joie , cette satisfaction qu'on remarque parmi eux. Quoique le Grand-Duc soit un Monarque absolu , cependant il ne se sert

de son autorité que pour bonheur de ses sujets. J'ai déjà remarqué que les Médicis eurent toujours l'adresse de cacher sous des fleurs celle qu'ils usèrent sur leurs compatriotes ; & l'on doit avouer que la douceur de leur domination contribua beaucoup à les rendre moins sensibles à la perte de leur liberté. M. de Montesquieu dit quelque part dans ses Lettres, qu'en passant à Florence, il vit le principal Ministre du Grand-Duc, sans faste, sans cortège, assis devant sa porte, avec un chapeau de paille sur la tête, & prenant tranquillement le frais. Heureux, ajoute-t-il, le peuple chez lequel un pareil personnage paroît avoir aussi peu d'occupations ! Les successeurs des Médicis ont suivi leurs principes : ils ne se sont appliqués qu'à enchaîner les cœurs par les bienfaits, & ils y ont réussi. Ce n'est pas que l'administration n'ait toute la vigueur nécessaire pour entretenir l'ordre dans toutes les parties. Il y a trente-six collèges dans lesquels réside l'autorité souveraine, & qui sont tous fixés à Florence. Le premier est le *Conseil d'Etat*, divisé en

de départemens, savoir, celui des affaires intérieures, celui des affaires étrangères, celui des finances, & celui militaire. Les Directeurs de chaque ces départemens donnent des audiences réglées certains jours de la semaine. *La Consulte Royale* est le conseil légal du Prince, pour les affaires de grace & de justice. En son lieu, c'est le Gouverneur Général de Toscane, actuellement M. le Marquis Botta, qui y préside. On appelle *Magistrat Suprême*, un Tribunal composé de cinq Sénateurs qui changent tous les quatre mois, & qui sont également chargés de rendre la justice aux personnes attachées à la Cour. *Le Sénat*, ou le Conseil de Justice, composé de six Conseillers ou Auditeurs, connaît de toutes les causes civiles. Quant à la justice criminelle, elle est exercée par un Tribunal appelé l'*Office Huit de Garde-Balie*, auquel ressortissent toutes les causes de cette espèce, excepté celles du Siennois, & des Villes de Pistoia & de Pontremoli. Le *Conseil de Deux-cents*, composé de chefs de famille de Florence, ne s'assemble que six fois par an. C'est un

332 SUITE DE LA TOSCANE.

reste de l'ancienne administration municipale : aujourd'hui toutes les affaires dont le Conseil prend connoissance , sont très-subordonnées à l'autorité du Souverain. Parmi les autres Tribunaux , on doit distinguer l'*Annona* , ou le Conseil des vivres , l'*Chambre de Commerce, des Arts & de Manufactures* , l'*Office de Proconsul* qui a l'inspection sur tous les Juges Avocats , Procureurs , Notaires & gens de plume. Il se trouve dans toute l'étendue du Grand-Duché, des Sièges inférieurs qui relèvent des Collèges : il consistent en quarante-un Vicariats grands & petits , lesquels sont subdivisés en Podestaries ou Builiages. Les Vicaires ont le droit d'exercer tout la fois la justice civile & criminelle & les Podestats la justice civile & mixte seulement (1).

(1) Le Grand Duc actuel a fait, en 1771 de grandes réformes dans l'administration de la justice. Les Juges, auparavant élus, sont à présent déterminés dans toutes les causes, tant en première qu'en seconde instance. On discute & termine de vive voix les procès qui ne passent pas dix écus. Un seul Juge suffit pour ceux qui ne passent p

Le Grand-Duc nomme à tous les archevêchés & évêchés de ses Etats. On en compte trois des premiers & quinze des seconds, à quoi l'on doit ajouter quatre prélatures qui jouissent des droits épiscopaux, savoir, l'abbaye de Bagno, l'abbaye de Saint-Ellero, l'abbaye des Trois-Fontaines, & l'archiprêtre de Sestino. Depuis 1750, on a fait bien des réformes dans tout ce qui concerne les affaires ecclésiastiques. Le Gouvernement ne cesse de prendre toutes sortes de précautions pour em-

trois mille écus; & il ne faut que trois Juges pris dans les Tribunaux respectifs pour ceux qui excèdent cette somme. On est tenu d'expédier, en six mois, les causes de la première instance, & en quatre celles de la seconde ou des suivantes. Il n'en coûte rien aux pauvres pour obtenir la justice : ils ne payent pas même aux Chancelleries. Les criminels qui ne sont pas à leur aise, sont défendus gratuitement par un Avocat. On prend toutes les précautions possibles pour ne pas confondre l'innocent avec le coupable. Après la sentence, la Consulte royale revient encore sur le procès : elle examine si le cas est gracieux, ou si la peine peut être commuée. L'humanité fait toujours entendre sa voix auprès des Juges compatissans. Toutes ces Loix font l'éloge du Gouvernement présent.

livres, encore faut-il que ce me ne passe pas le vingtième moine du testateur. Quant à que de la Religion, qui, selon de l'Etat, ne peut être que la Catholique, il est facile de dire que le peuple est dégagé de la dévotion superstitieuse que l'on trouve que dans les autres contrées du monde. Je ne crois pas cependant qu'il soit plus instruit ; il est plutôt indifférent sur plusieurs points auxquels on met un plus vif intérêt. La seule chose à laquelle les habitans de la contrée paroissent être encore attachés, c'est d'éclairer les Madones pendant l'usage plus utile qu'on ne pense qu'il peut être, parce que ces illuminations sont envoyées de la part de presque tous les propriétaires de chaque maison.

ral ils jouissent de peu de consi-
 ration , à l'exception de ceux qui
 ont le premier rang , soit par leurs
 vertus , soit par leurs richesses , soit
 par leurs prérogatives. Comme le par-
 tier des biens du Clergé n'est pas moins
 mal ici dans que tous les autres pays
 catholiques , il en résulte que , par la
 - grande quantité d'Ecclésiastiques ,
 beaucoup languissent dans la misère.
 Arrive de là , que quelques-uns sont
 obligés de prendre des professions bien
 analogues à leur caractère. On en
 voit qui donnent des leçons d'escrime ,
 d'autres qui se font entrepreneurs de
 spectacles , d'autres qui Mais il
 y en a aussi qui honorent leur état par leurs
 vertus , & qui rendent la Religion
 respectable par leur zèle & par leurs
 services.

Les revenus du Souverain montent
 à 500,000 écus : mais il faut en dé-
 payer les intérêts qu'on est obligé de
 verser aux monts de piété qui sont une
 espèce de banque , & qui depuis long-
 tems ont prêté des sommes considé-
 rables aux Grands-Ducs. Ces revenus
 sont formés de ce qu'on appelle les
cime gran Ducali , qui consistent en

taxe sur la valeur des productions de campagne ; du *Testatico*, c'est-à-dire de la capitation à raison de trois par paysan ; du sel, du tabac, de la laine, des érapes, des péages, du timbre, de la mouture des grains, des décimes ecclésiastiques, de l'impôt sur les cartes, sur le sucre, le café, le cacao, la viande, le vin, enfin sur toutes les espèces de denrées qu'on trouve dans les villes. Indépendamment de ces revenus, le Grand-Duc a des biens patrimoniaux qui sont très-considérables. Tous ces objets, dirigés avec le plus grand ordre & la plus grande économie, mettent ce Prince en état d'entretenir une Cour brillante. Il a une garde noble à cheval, & un corps de chasse à cheval, auprès de sa personne. Les troupes de terre consistent en dix mille hommes, y compris les régiments de cavalerie ; & le tout ne forme qu'un seul régiment, divisé en différens bataillons : mais en cas de besoin, on pourroit les augmenter jusqu'à trente mille hommes. On répartit ces troupes dans les provinces, à Livourne, & à Porto-Ferrajo. Les Invalides sont placés dans les hôpitaux & dans les tours situées

long des côtes de la mer. L'hôpital militaire est à Prato, avec un Chef qui a le titre de Commandant.

Je vous ai déjà dit quelque chose, Madame, des richesses immenses que le commerce procuroit autrefois à la Toscane. Selon une chronique manuscrite qui se trouve dans la bibliothèque Magliabechi, il y avoit à Florence, dans le quinzieme siecle, deux cents fabriques de laine, qui fournisoient des marchandises pour la valeur de quatre cent mille florins d'or, dont la moitié étoit un profit net pour les fabricans. Aujourd'hui toutes ces manufactures de laine si renommées, sont tellement dechues, qu'on est obligé de tirer de France, de Hollande & d'Angleterre, tous les draps fins ; on ne fabrique plus que de gros draps, qui servent à l'usage du peuple. En revanche, les manufactures de soie sont florissantes. On fait beaucoup de satins, de taffetas, de velours, & de bas de soie. On travaille même des étoffes d'or & d'argent ; mais tous ces ouvrages, assez généralement estimés pour la solidité, sont dépourvus de ce goût agréable qu'on remarque dans ceux de

France : ils coutent même d'avant & de là vient que la consommation en diminue tous les jours. J'en excepte cependant les étoffes teintes en nuances, elles sont fort recherchées, parce que nulle part on n'a porté aussi loin qu'en Toscane, & sur-tout à Florence, l'art de teindre en noir. Les manufactures de toile & de linge de table sont l'objet plus considérable ; il s'en fait une grande consommation dans toute l'Italie. Les quincailleries, la faïence, la porcelaine, les ouvrages en mobiliers qui se font à Florence, ont encore beaucoup de débit : mais ce qui se porte, ce sont les chapeaux de paille de toutes les formes & de toutes les couleurs ; on entend à merveille l'art de les travailler ; & il s'en trouve de très-élégans, qui coutent jusqu'à deux louis d'or. L'Allemagne & l'Angleterre en tirent une grande quantité. On a poussé l'industrie jusqu'à faire des bits de la même matière.

Les productions naturelles du pays deviennent de jour en jour plus abondantes, parce que l'agriculture sans cesse de nouveaux progrès. Elle ne commença à fleurir en Tosca-

le sous le gouvernement des Médicis. Jusqu'à cette époque on l'avoit négligée pour s'adonner au commerce. La mort même de Cosme I, il y avoit encore les trois quarts du Grand-Duché qui étoient couverts de bois. Aujourd'hui il y en a plus de la moitié défrivée, & divisée en quatre-vingt mille portions ou héritages occupés par autant de familles. C'est un spectacle véritablement enchanteur pour l'étranger, que de voir la culture de presque toutes ces portions. Dans la même ferme, sont réunis les grains, la vigne, l'olivier, les fruits, les légumes, & toutes les productions nécessaires à la vie. Le terrain est en général bon, quoique les deux tiers soient dans des pays montueux. Dans les endroits naturellement moins fertiles, on y supplée par le travail & l'industrie. De toutes parts on reconnoît les effets de l'activité des habitans. Aussi n'y a-t-il point en Italie de contrée où l'agriculture soit plus florissante; & par la protection particulière dont l'honorent à présent les Souverains, elle ne peut manquer d'être bientôt portée au plus haut point où elle puisse arriver. Tout ce

qu'il seroit permis de désirer, ce seroit une plus grande quantité de prairies, pour augmenter les bestiaux. Du reste, le blé y réussit parfaitement. On sème pour l'ordinaire huit à neuf cent mille boisseaux de grains, & on en recueille jusqu'à quatre, cinq ou six millions. Les vins ne sont pas moins abondans, & quelques-uns même sont fort recherchés par les étrangers. L'huile forme encore une branche de commerce assez considérable, & l'on en trouve qui peut égaler celle de Provence. Pour la culture des vers à soie, on peut la regarder comme une source réelle de richesses. On estime que la récolte de la soie monte, année commune, jusqu'à cent quatre-vingt-quatorze mille livres pesant. Si l'on joint à tout cela le safran & le lin qu'on cultive particulièrement dans le territoire de Florence; l'immense quantité de châtaignes qui servent de nourriture à la plus grande partie des habitans des montagnes, & dont il se fait encore une exportation considérable; les essences de rose, de fleur d'orange & d'autres fleurs; les différentes sortes de liqueurs; les citrons

& les limons, qui sont excellens & en très-grande abondance ; les forêts, le charbon fossile, les carrieres de pierre & de marbre ; les salines, les mines ; les eaux thermales, les différentes rivières navigables, les ports de Livourne & de Porto-Ferraïo, qui sont si heureusement situés pour la vente de toutes les productions territoriales, sur-tout lorsque la Méditerranée est le siège de la guerre : on conviendra sans peine que la Toscane est un des pays les plus riches & les plus fortunés de l'Italie, & que cet Etat, qui n'a pas plus de quarante-cinq lieues de long sur trente de large, l'emporte sur d'autres bien plus considérables. Le mauvais air dans certains cantons, & le débordement de quelques rivières qui descendent de l'Apennin, sont à peu près les deux seuls inconvéniens qu'on y éprouve ; mais leurs suites funestes deviennent journellement moins sensibles, par le dessèchement des marais, par l'écoulement qu'on procure aux eaux stagnantes, & par les travaux qu'on fait sur les rivières pour les contenir dans leur lit. Le P. Ximenès, Jésuite, a fait exécuter des ouvrages si solides

sur l'Ombrone, que ses inondations ne sont plus à craindre. Celles de la Chiana & de l'Arno causent encore, il est vrai, des dommages aux campagnes voisines, & l'Arno sur-tout inonde quelquefois les quais & les rues adjacentes de Florence; mais la plupart du tems c'est l'affaire de quelques heures, parce qu'on est venu à bout de régler le cours de ce fleuve.

D'après les notions que je viens de vous donner, Madame, sur l'état actuel de la Toscane, vous ne serez pas surprise qu'elle soit très-peuplée à proportion de son étendue; elle l'est même beaucoup plus que d'autres pays renommés par le nombre des habitans qu'ils contiennent. On prétend qu'elle l'étoit autrefois davantage: j'ai de la peine à le croire, puisque les deux tiers du Grand-Duché, comme je l'ai déjà observé, étoient alors couverts de forêts; ce qui suppose nécessairement une population très-foible. Celle dont on parle tant pour le territoire de Florence, ne prouve qu'en faveur de ce canton. On dit qu'en 1299 on pouvoit y mettre cent mille hommes sous les armes, trente mille dans la

ville, & soixante-dix mille dans le reste du comté. On peut en conclure seulement, si je ne me trompe, que le commerce y avoit attiré un grand nombre d'habitans, soit nationaux, soit étrangers, mais toujours au détriment du reste du pays. Quoi qu'il en soit, selon un état que j'ai sous les yeux, de la population actuelle de la Toscane, il se trouve que le nombre des habitans, distribués en deux mille cinq cent cinquante-neuf paroisses, monte à 945,063, y compris 5549 Moines, 144 Ermites, 9349 Religieuses, 8355 Prêtres séculiers, & 3529 autres Membres du Clergé.

Une heureuse vivacité d'esprit, une conception prompte & facile, une imagination brillante & moins fougueuse peut-être que dans les parties plus méridionales de l'Italie, rendent ces habitans propres en général à tous les Arts & à toutes les Sciences. La Toscane peut se vanter même d'avoir été la patrie de leurs premiers restaurateurs; & voilà ce qui, par-dessus tout, établit sa gloire; voilà ce qui rendra son nom cher & précieux aux Savans de tous les siècles. Quels grands hom-

mes elle a produits dans tous les genres ! Le Dante , Pétrarque & Boccace ont été les créateurs de la poésie italienne. La prose n'a pas moins d'obligations à ce même Boccace , qui paroît l'avoir portée au plus haut point de perfection. Machiavel s'est souvent égaré dans la politique ; mais personne n'a mieux développé les profondeurs de cette science. Guichardin s'est élevé à toute la majesté de l'histoire. Galilée est regardé , à juste titre , comme le pere de la géométrie & de la physique moderne. On doit à Toricelli l'invention du barometre , à Salvino , celle des lunettes pour la vue. Aggiunti , Viviani furent des Mathématiciens célèbres. Améric Vespuce a immortalisé son nom , en le donnant au Nouveau-Monde. Les premieres découvertes sur la gravure , en 1460 , sont attribuées à Marso-Finiguerra , qui a du moins beaucoup perfectionné cet art , s'il ne l'a pas imaginé. Michel-Ange est le premier Sculpteur de l'Univers : Donatello marche sur ses traces. La peinture doit son rétablissement , en Europe , à Cimabué & à Giotto. Enfin Lulli a la gloire d'avoir le premier fait con-

noître les charmes de la musique en France.

Je ne puis, Madame, que vous indiquer rapidement les noms de tous ces personnages célèbres, originaires de la Toscane : je suis même obligé d'en passer plusieurs autres sous silence ; mais vous trouverez dans quantité d'Ouvrages des détails approfondis sur l'histoire littéraire de ce pays, laquelle forme le monument le plus beau & le plus intéressant pour l'esprit humain. Je me contenterai de vous dire que les efforts de tous ces grands hommes étoient secondés par des Académies utiles alors, parce que leurs travaux étoient multipliés, qu'elles servoient de communication aux lumières respectives, & que la médiocrité n'avoit aucun prétexte pour y avoir entrée. Déjà, sous Cosme l'ancien, le Pere de la Patrie, l'Académie Platonique avoit été établie en 1469. Son petit-fils, Laurent le Magnifique, lui donna une meilleure forme. L'objet principal étoit d'expliquer & de commenter Platon, pour lequel on étoit pénétré de la plus profonde vénération, & qu'on regardoit comme

le plus grand Philosophe qui eût jamais existé. On traitoit encore dans les conférences, des regles de la Langue italienne, des causes de sa corruption, des moyens de la rétablir; & c'est sur ce modele que se sont formées ensuite les Académies des Belles-Lettres. Les troubles survenus à Florence, & qui couterent la vie à quelques Membres de l'Académie Platonique, en causerent la dispersion en 1521 : elle fut rétablie en 1600; mais le tems approchoit où la philosophie spéculative devoit faire place à la vraie physique, aux recherches & aux observations, dont Galilée avoit inspiré le goût; & telle fut l'origine de la fameuse Académie *del Cimento*, ou de l'Expérience, la premiere de l'Europe où l'on s'occupa de la maniere de philosopher, la plus naturelle, la plus utile, & dans laquelle on a fait ensuite de si grands progrès. Le Grand-Duc Ferdinand II jeta les premiers fondemens de cette Académie en 1651; mais elle ne dut sa véritable consistance, en 1657, qu'au Cardinal Léopold, son frere, ce protecteur si éclairé des Sciences & des Arts. C'étoit dans son palais que s'as-

sembloient les Membres, presque tous distingués par leurs talens & par leurs connoissances. Tel étoit Viviani, premier Mathématicien du Grand-Duc de Toscane, & dont la réputation répandue dans les pays étrangers, lui mérita, de la part de Louis XIV, une pension en 1664. Il voulut éterniser sa reconnaissance, en faisant bâtir une très-belle maison, sur laquelle il mit cette inscription : *Ædes à Deo data*, pour faire allusion au nom de *Dieu-donné* que reçut ce Monarque en venant au monde. Viviani dirigea long-tems les travaux de l'Académie *del Cimento*, dont il fut le Chef sous le Cardinal Léopold. Le Comte Laurent Magalotti en étoit le Secrétaire; & c'est lui qui a publié le recueil des expériences. Paul del Buono est connu par les instrumens qu'il a imaginés, soit pour reconnoître l'impressibilité de l'eau, soit pour comparer entre elles les pesanteurs des liquides : il est le premier qui ait imaginé en Europe de faire éclore les œufs dans un fourneau, à la manière des Egyptiens. Il suffit de nommer Borelli, Professeur de mathématiques à Florence & à Pise, pour donner idée de son mé-

rite. On a de lui un Traité fort estimé sur le mouvement des animaux, *de motu animalium*, & un autre sur la force de percussion, *de vi percussiois*, dans lequel on trouve des observations curieuses & des vûes neuves. Cet Auteur, qui a augmenté la longue liste des Savans dont la fortune est au dessous du mérite, & qui mourut dans la pauvreté à Rome, où la Reine Christine l'avoit appelé, avoit inventé plusieurs machines pour l'Académie *del Cimento*. Elles sont rapportées, ainsi que les expériences & les dissertations des autres Membres, dans le recueil qui parut en 1667, & où l'on traite de la pression de l'air, la compression de l'eau, le froid, le chaud, la glace, l'aimant, la vertu électrique, les odeurs, le son, le mouvement de projection, la lumière, &c. Depuis cette époque il n'a point paru d'autre recueil. L'Académie même ne subsiste plus depuis long-tems; & la ville de Florence se trouve actuellement réduite à deux Académies, celle des *Apathistes* & celle *della Crusca*. La première est, à proprement parler, une Académie de Belles-Lettres : elle s'assemble de

tems en tems dans une salle de l'Université ; & tout le monde est admis à y lire des Ouvrages en quelque Langue que ce soit. Son nom vient d'un mot grec , qui signifie sans passion. On veut sans doute faire entendre par-là qu'elle adopte tout sans partialité. Cette qualité est bien précieuse & bien importante dans toute association littéraire. Je veux croire que les Aparthistes soutiennent leur beau titre par les autres qualités requises dans des Académiciens ; mais il faut convenir qu'ils ne sont pas encore parvenus à la célébrité dont jouissent ceux qui composent l'Académie *della Crusca*. C'est la reine & la modératrice de la Langue italienne ; voilà son titre. La perfection de la Langue , la poésie & l'éloquence , voilà les objets de ses travaux ; ils sont grands & très-dignes d'occuper de beaux-esprits : mais peut-être trouverez-vous minutieuses , & même bizarres , les allégories sous lesquelles on représente ces travaux. La dénomination de *Crusca* , qui signifie du son , vient du son & du blutoir que l'Académie a pris pour devise , avec ces paroles , *il più bel fior ne coglie* ; il en

tire la plus belle fleur. Tout est emblématique dans la salle d'assemblée. La chaire est en forme de trémie, & les degrés sont en forme de meule. Le Directeur est assis sur une espèce de meule; les sièges des autres Membres ont la forme de hottes; le dossier est une pelle à four, ainsi que les cadres où sont les portraits des Académiciens. Une pétrissoire sert de table: on enferme dans une trémie les Ouvrages qui sont destinés à des lectures publiques; & celui qui lit a la moitié du corps passé dans une espèce de blutoir. Je ne fais si tous ces meubles ont pu être, comme on le dit, de grands objets d'émulation. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette Académie a été la moins oisive peut-être des trois ou quatre cents Corps Littéraires répandus sur toute la surface de l'Italie. Elle a publié un Dictionnaire de la Langue italienne, en six gros volumes *in-folio*. C'est sans doute un dépôt précieux de cette Langue, & qui doit servir à la fixer pour toujours: mais il n'a pas plus échappé aux critiques que tous les autres Dictionnaires faits & à faire. On se plaint qu'il est incomplet,

remplis d'erreurs, & qu'il auroit très-grand besoin de changemens & d'additions.

Les Académiciens eux-mêmes sont exposés à des critiques encore plus fortes de la part des bons esprits. On prétend que dans leurs Ouvrages ils ne s'attachent qu'à la correction & à la pureté du style ; attention pénible & recherchée , qui dégénere souvent en pédantisme : du reste il n'est rien de plus trivial pour le fond des pensées. Les *Prose Fiorentina* , par exemple , qui consistent en discours , en panégyriques , en oraisons funebres des plus illustres Membres de l'Académie *delle Crusca* , sont vides d'idées , & dépourvues des grands mouvemens de l'éloquence. Ce n'est pas que les moyens manquent à Florence pour faire briller les Lettres. On ne peut certainement refuser beaucoup d'esprit & de dispositions naturelles aux habitans. Il regne parmi eux une liberté de penser qui ne se trouve dans aucune autre ville de l'Italie : ils peuvent s'exercer sur toutes les matières qui n'attaquent ni la Religion ni le Gouvernement ; & les Moines , dont on se plaint tant ailleurs ,

ne les tiennent point courbés sous l'empire des préjugés. Mais par une de ces révolutions qui ne sont que trop ordinaires dans les Sciences, il est arrivé qu'elles languissent aujourd'hui dans un pays où elles avoient jeté autrefois un si grand éclat. On ne peut pas en rejeter la cause, comme quelques-uns l'ont dit, sur l'inaction qu'inspire le climat, puisqu'il n'a pas été un obstacle pour les grandes choses qu'on a exécutées dans les derniers siècles. Il est plus vraisemblable d'attribuer l'engourdissement actuel au Gouvernement, qui n'excite pas assez l'émulation, & plus encore au goût de la société, de la galanterie, des amusemens & des fêtes qui ont affoibli l'amour de l'étude, la curiosité & les talens. Aussi est-il assez rare de voir de bons Ouvrages publiés par les Florentins. Je ne connois aujourd'hui parmi eux que trois ou quatre Auteurs qui méritent d'être cités. Le Docteur Lami a des connoissances très-variées ; il publie toutes les semaines une feuille de Nouvelles Littéraires, dans laquelle on trouve du goût, de la sagacité, de la critique. Les Mémoires qu'il a donnés sur les antiquités de Florence &

de la Toscane, annoncent une grande érudition : mais ce n'est que de l'érudition ; il y a bien du fatras & du verbiage. Le Docteur Cocchi, Professeur d'Anatomie, est presque le seul Médecin de mérite dans un pays qui fourmille de Médecins, ainsi que le reste de l'Italie. M. Tangioni a donné l'Histoire naturelle & la Description de la Toscane ; Ouvrage qui fait honneur à ses lumières & à son exactitude. Pour les Sciences abstraites, on ne trouve que le P. Léonard Ximenès, Jésuite, connu dans toute l'Europe comme grand Astronome, & dont les talens d'un habile Ingénieur, le rendent particulièrement utile à la Toscane. Quelques Auteurs publient encore de tems en tems de petites Dissertations & d'autres Brochures, pleines de bon sens & de solides connoissances : mais il est fâcheux qu'ils se bornent à des productions aussi légères ; elles ne suffisent pas pour faire juger de toute l'étendue de leur mérite. Je ne parle ni de cette foule de Poètes, de faiseurs de sonnets & de vers doux-reux, ni de ces Improvisateurs, qui ne sont pas moins multipliés ici qu'à

Sienna. Il est impossible à un homme de goût de soutenir la lecture de ces pièces, la plupart extravagantes & absurdes. J'ai voulu lire quelques poésies d'une Improvisatrice célèbre, la Corilla, qui a fait imprimer entre autres un Poëme dédié à l'Impératrice-Reine. Je vous avoue que je n'ai pu voir sans étonnement, qu'elle jouit d'une réputation des plus brillantes, au point que quelques personnes ne craignent pas de vouloir la faire passer pour une des merveilles de l'Italie. Elle est tout au plus, si l'on veut, la Sibylle moderne de Florence, en qui le désordre des pensées n'est pas moins sensible qu'il l'étoit autrefois dans les feuilles de la Sibylle de Cumes.

L'Etat actuel des Arts à Florence & dans toute la Toscane, n'est pas plus florissant que celui des Sciences & de la Littérature. A l'exception de la gravure, qui semble, depuis quelques années, sortir de la médiocrité à laquelle elle étoit condamnée, on ne voit dans ce pays ni de grands Peintres, ni de grands Sculpteurs. Tout le mérite de ces Artistes modernes consiste à savoir copier avec assez de res-

semblance les superbes originaux de leurs prédécesseurs, qu'ils ont sous les yeux. Il ne faut pas croire cependant que les Ouvrages des grands hommes qui ont illustré l'Ecole de Florence ; soient tous dignes de cette admiration sans bornes, que le goût éclairé se permet si rarement. M. Cochin, dont je me fais toujours plaisir d'adopter le sentiment, quand il est question des Arts, me paroît avoir là-dessus des vûes si justes & si vraies, que je ne crois pouvoir mieux faire que de vous les rapporter, Madame, en terminant cette Lettre. Voici ses expressions.

» L'Ecole ancienne de Florence a
 » produit quantité de Peintres qui ne
 » sont pas sans mérite ; cependant il
 » en est bien peu qui aient acquis quel-
 » que célébrité. Les églises sont rem-
 » plies de tableaux de quantité de dif-
 » férens Maîtres, que néanmoins on
 » croiroit tous du même, tant ils sont
 » du même goût, du même caractère
 » de dessin, de la même manière de
 » draper, & de la même couleur. La
 » couleur en est très-grise & foible,
 » le dessin grand, mais maniéré, dans

» le goût de Michel-Ange Buonarroti
 » qui a été le Chef de cette Ecole
 » sont de ces tours de figures si
 » ples, qu'on est tenté de les croire
 » impossibles; de ces grands contours
 » chargés, qui semblent tordre
 » membres; de ces grâces outrées,
 » ont du grand, mais qui ne présentent
 » l'idée que d'une nature in-
 » naître. On n'y voit point de Carav-
 » ristes ni de ces Peintres remplis
 » fen, qui osent hasarder des uti-
 » larités pour produire des beautés
 » qui en dédommagent surabondamment,
 » & qui font le charme de la
 » peinture. L'Ecole de Florence a
 » tout son éclat des célèbres Sculpteurs
 » qu'elle a produits. De là
 » ensuivi que l'on s'est principalement
 » & presque uniquement attaché au
 » fin, à une correction & à une pureté
 » de formes qui dégénère souvent
 » ment en manière. On a beau-
 » qu'elle est grande; une grande
 » mère qui ne tient pas à la nature,
 » ne vaut guère mieux qu'une
 » petite qui s'en écarte également.
 » La vérité est le but; le manquer

» façon ou d'une autre, est presque
» égal.

» Il fuit encore de cette façon d'étu-
» dier qu'amène une Ecole presque en-
» tièrement dirigée par des Sculpteurs ,
» qu'on dessine trop long-tems avant
» que de se hasarder à peindre ; qu'on
» ne s'attache qu'aux contours & à
» placer les dedans avec exactitude ,
» sans considérer la nature du côté des
» effets de la lumière & des couleurs ,
» qui est la partie la plus essentielle
» de la peinture. On peut s'en assurer
» par l'examen des dessins des Maîtres
» Florentins , qui sont d'un fini ex-
» trême, & ombrés de petites hachu-
» res qui marquent l'exactitude & la
» servitude.

» Mais aussi on peut dire , à la gloire
» de l'Ecole Florentine , qu'elle a pro-
» duit les plus excellens Sculpteurs ,
» & en plus grand nombre que toutes
» les autres villes de l'Italie , au con-
» traire de la ville de Venise , qui a
» donné tant de grands Peintres &
» n'a point formé de Sculpteurs. Il est
» vrai que ces Sculpteurs de Florence
» sont maniérés , parce qu'ils ont plutôt

358 SUITE DE LA TOSCAINE.

„ imité Michel-Ange que la nature
„ l'antique : mais néanmoins ils
„ savans, corrects, & de grand goût

Je suis, &c.

A Florence, ce 12 Janvier, 1771



 LETTRE CCCLXXI.

SUITE DE LA TOSCANE.

JE viens, Madame, de faire le tour presque entier du Grand-Duché de Toscane. J'ai voulu connoître par moi-même un pays si intéressant : mais je vous épargnerai l'ennui des détails minutieux ; je ne parlerai que des lieux les plus remarquables. La première ville que j'ai trouvée en dirigeant ma route du côté de l'orient de Florence, est Arezzo, anciennement *Aretium*, qui n'en est éloignée que de dix-huit lieues. Sa situation sur une petite colline, au milieu d'une plaine fertile en grains, en vignes & en oliviers, est très-agréable. La disposition des bâtimens & des rues bien pavées & régulières, ajoute à sa beauté. La place publique est décorée d'un édifice qu'on appelle les *Loggie*, où se trouvent la douane, le théâtre, & un portique de dix-huit arcades, & long de quatre cents pieds, pour se promener à cou-

vert. Cet édifice, bâti par Vasari, qui le commença en 1573, est imposant & majestueux. Mais ce qui contribue le plus à distinguer cette ville, c'est un établissement bien digne d'honorer l'humanité. Dès l'an 1262, il s'y est formé une association ou confrérie, sous le nom de *Fraternita*, laquelle jouit d'environ cent mille livres de rente. On emploie le revenu à marier des filles, à donner du pain aux pauvres, & à d'autres œuvres de charité. Arezzo est le siège d'un évêché, qui, pour les revenus, est le plus considérable de la Toscane. L'Evêque a le titre de Prince de l'Empire. On compte environ douze mille habitans dans la ville, qui est gouvernée par un Corps de Magistrats tirés de la Bourgeoisie, à la tête desquels est le Gonfalonier, toujours Membre de la Noblesse : mais rien ne se fait sans la participation du Gouverneur, nommé, dans le pays, *Regio Commissario*, & que le Grand-Duc change tous les trois ans.

Cette ville étoit une des douze principales de l'Etrurie. On prétend qu'elle devoit son nom d'Arretium à Arretia, surnom de Vesta, femme de Janus.

Elle

Elle fut ravagée par Sylla, parce qu'elle avoit pris parti contre Rome, dans la guerre sociale. Rétablie bientôt après, elle eut l'avantage de compter dans le nombre de ses citoyens les plus illustres, Mécène, favori d'Auguste, & protecteur déclaré des beaux génies de Rome. Dans la décadence de l'Empire, Arezzo partagea le sort des autres villes d'Italie. Les Goths & les Lombards y commirent des dégâts affreux. Un de ses Evêques, nommé Guido Petramala, s'empara de l'autorité dans le quatorzième siècle : il y régna en tyran : mais il ne laissa pas que de rendre de très-grands services. Il fortifia la ville, fit applanir les rues, & conduisit la guerre avec succès contre le Pape Jean XII. Les Aretins, en proie pendant long-tems aux factions des Guelles & des Gibelins, étoient cependant devenus assez puissans pour tenir tête aux Florentins : ils remportèrent même quelquefois sur eux des avantages considérables, & secouèrent le joug que ceux-ci leur avoient imposé, en achetant leur ville de Louis, Duc d'Anjou, qui étoit parvenu à s'en rendre le maître. Enfin ils furent obligés de se

soumettre à la domination de Charles-Quint, qui donna tout leur territoire à Alexandre de Médicis. Indépendamment de Mécène, cette ville se fait gloire d'avoir donné naissance à Gui d'Arezzo, Moine Bénédictin, qui florissoit vers l'an 1021. C'est lui qui est l'auteur de la manière dont on se sert encore de nos jours pour noter le plainchant & la musique, & qui substitua aux six lettres de l'alphabet Romain qu'on employoit autrefois dans la musique, les syllabes *ut, re, mi, fa, sol, la*, qu'il tira des trois premiers vers de l'Hymne de S. Jean, *Ut queant laxis, &c.* Je ne sais si les habitans de cette ville peuvent également se féliciter d'avoir vu naître parmi eux cet infame Satirique, Pierre d'Arezzo, plus connu sous le nom de l'Aretin, qui naquit en 1462, & mourut en 1557. La hardiesse brutale avec laquelle il outrageoit les Souverains, le fit surnommer *le Fléau des Princes*. François I & Charles-Quint furent assez bons pour acheter son silence : ils lui envoyèrent des présens, qui, loin de le calmer, ne faisoient qu'augmenter sa rage. Certains Princes d'Italie moins complaisans,

employèrent le bâton pour le faire raire ; & ce moyen devint efficace. Des Ouvrages obscènes, où les turpitudes de la dépravation la plus outrée sont dévoilées , & l'irréligion de ses maximes , ont contribué à le faire regarder comme un des hommes des plus abominables qui aient jamais existé. Il fut un tems où le fameux Concino Concini, Maréchal d'Ancre , qui étoit des environs d'Arezzo , eut en France une réputation peut-être encore plus déshonorante. Sa faveur auprès de Marie de Médicis & de Louis XIII, suscita contre lui la haine publique , qui se permit toutes sortes d'excès. La Postérité plus équitable ne lui trouve d'autres crimes que ceux des ambitieux qui savent profiter des circonstances pour s'élever ; & le nombre de ces hommes , dans chaque siècle , devroit avoir appris , ce semble , à ne pas trouver leurs entreprises bien extraordinaires.

Cortone , autre ville épiscopale au delà d'Arezzo , près de la route de Rome , est située sur une haute montagne , & peut renfermer quatre mille habitans. Quelques Auteurs veulent qu'elle soit

l'ancienne *Corytus*, dont la fondation étoit bien antérieure à celle de Tréte. On ne peut douter du moins qu'elle n'ait été une des douze villes principales des Etrusques, alliée des Romains du tems d'Annibal, & dans la suite colonie Romaine. Les Barbares la ruinèrent presque entièrement dans le cinquième siècle : elle se rétablit si bien, qu'elle devint célèbre par son commerce & sa population. Le vif intérêt qu'elle prit aux Gibelins, qui causèrent tant de maux à l'Italie par leurs querelles avec les Guelfes, lui fit donner le titre de *nid des Gibelins*. Après avoir long-tems joui de la liberté, elle passa, en 1325, sous la domination d'un de ses citoyens, nommé Raméri Cafali, qui eut six successeurs. Ladislàs, Roi de Naples, s'en étant emparé en 1409, la vendit aux Florentins, qui l'ont conservée depuis. Les murailles de la ville prouvent son antiquité très-reculée : elles sont formées de pierres énormes, posées les unes sur les autres, sans chaux, & sans aucune espèce de ciment. On voit encore les ruines d'un temple de Bacchus, & celles de quelques bains. Les

plus beaux édifices modernes sont la cathédrale, le palais public, celui de l'Evêque, & celui du Gouverneur, dans lequel se trouvent le théâtre & la salle de l'Académie. Cette dernière est une des plus renommées de toute l'Italie. Fondée en 1726, sous le nom d'*Académie des antiquités Etrusques*, par Marcello Ridolfino & Philippe Vernuti, Gentilshommes de cette ville, elle dut une illustration rapide à l'Abbé Baldelli, leur oncle, qui donna un cabinet d'antiquités, lequel s'est beaucoup accru dans la suite, & dont on a publié, en 1750, une collection en gravures, sous le titre de *Museum Cortonense*. L'Académie a mis encore au jour, sur les mêmes objets, sept volumes de dissertations qui ont mérité les suffrages de tous les Savans.

En partant de Cortonè, je m'engageai dans les montagnes de l'Apennin : mais la difficulté de la route fit que je gagnai le plus tôt qu'il me fut possible, San-Giovani, chef-lieu d'un pays où la grande quantité de bitume & de charbon fossile qu'on y rencontre, prouve qu'anciennement il a été élaboré par

le feu : il est actuellement très-peuplé, & produit en abondance des grains, des vignes & des légumes. A peu de distance de San-Giovani, on voit un pont très-remarquable, bâti non par le Diable, comme le disent les gens du pays, mais par les Romains, à qui les entreprises les plus hardies ne coutoient rien, quand ils y voyoient quelque objet d'utilité. On le nomme *il ponte à gli Strolli*. Il est d'une seule arche en plein cintre, & très-grande, au dessus d'un torrent. D'un côté, il pose sur une montagne taillée à pic, & de l'autre sur un pilastre énorme, semblable à une tour. La célèbre abbaye de *Vallombrosa*, ou Vallombreuse, est à quelques lieues de San-Giovani. C'est dans ce lieu, tout couvert de hêtres & de sapins, & infesté par des brigands, que se retira Saint Gualbert, & y jeta les premiers fondemens de son Institut en 1030. On remarque que ce Fondateur d'un Ordre monastique est le premier qui a reçu des Freres lais ou convers, distingués par état des Moines de chœur, qui étoient clercs, ou propres à le de-

venir. Du reste , la regle qu'on suit à Vallombreuse , est à peu près la même que celle de Saint Benoît ; mais outre l'abbaye , il y a des ermitages séparés pour ceux qui veulent vivre en anachorettes. Les Camaldules , fondés en 1059 par Saint Romuald , ont le même privilège. Le chef-lieu de leur Ordre se trouve à Camaldoli , d'où ils ont tiré le nom de Camaldules. Cette habitation est bien propre à des solitaires. Les environs , couverts d'une forêt de sapins , offrent un air sauvage ; & l'on se sent pénétré d'une sainte horreur quand on y arrive. La maison est considérable par son étendue. Sur le haut d'une montagne voisine , on a bâti des ermitages au nombre de soixante. Aujourd'hui l'Ordre des Camaldules est partagé en cinq Congrégations , qui ont chacune leur Général.

Prato est sur la route qui conduit de Florence à Lucques. Cette ville , assez considérable , est située dans une plaine charmante & fertile. Elle a de bonnes murailles , plusieurs palais , & plusieurs églises très-belles , en particulier celle de la cathédrale , toute revêtue de marbre. On y distingue encore cinq

hospitaux, dans l'un desquels on reçoit des enfans trouvés, & deux *ceppi* ou troncs, dont les revenus considérables sont employés à faire des aumônes ou à doter de jeunes filles. Les habitans, qui peuvent être au nombre de douze mille, sont très-industrieux; c'est une des villes de la Toscane où le commerce est le plus florissant. On y fabrique une grande quantité de draps, de chapeaux, de toiles, de vases de cuivre, &c. Les Florentins s'étant emparés de cette ville en 1353, la privèrent de la liberté. En signe d'hommage, elle envoie tous les ans au Grand Duc, la veille de la Saint Jean, deux Ambassadeurs qui lui présentent une certaine quantité d'ortolans gras, de chapons, de jeunes oies, de poulets, & une belle génisse des plus grasses.

Pistoia, évêché, n'est pas moins remarquable par les charmes de sa situation, au pied de l'Apennin, dans un endroit qui commence à s'élever, & qui domine une plaine vaste & fertile. Les rues, les places, les palais, les églises, n'ont peut-être d'autre défaut que d'être surchargés d'ornemens; le

cent cinquante villages, on compte plus de cent vingt mille habitans, dont vingt ou trente mille sont en état de porter les armes. Suivant le rapport de la population à l'étendue du terrain, il se trouve que dans chaque lieue carrée il y a mille huit cent soixante-trois personnes; ce qui est le double de ce que l'on trouveroit en France dans une estimation pareille. Les impositions ne vont pas au delà de 600,000 livres. Le gouvernement est Aristocratique. Deux cent quarante ou deux cent cinquante Nobles composent alternativement tous les deux ans, le Sénat, en qui réside la suprême autorité législative. Il faut avoir vingt-cinq ans pour y être admis. Il est présidé par un Gonfalonier & neuf Conseillers, nommés *Anziani*, Anciens, qui changent tous les deux mois, & qui, pendant le tems de leur administration, sont entretenus dans le Palais aux dépens de l'Etat : mais ils n'ont que le droit de proposer au Sénat les objets des délibérations. Le Gonfalonier a le titre de Prince de la République; & jouit de tous les honneurs du Souverain.

sa vigueur : le grain & les herbes communes y viennent très-bien. La flamme est plus vive dans un tems de pluie & d'orage, que dans un tems serein. Le froid & la neige ne l'arrêtent pas ; ce n'est que le grand vent qui l'éteint, ou qui du moins suspend son activité. Quand on creuse le terrain, elle sort avec plus de force. Elle a quelque chaleur, & brûle le bois, le papier, & les autres matieres qui peuvent aisément s'enflammer. Il est tout naturel que le peuple regarde cette flamme toujours subsistante, comme un effet des plus surnaturels. Les Naturalistes moins prévenus, n'ont pas cependant encore trouvé, jusqu'à présent, une explication satisfaisante de ce phénomène (1).

(1) M. de la Lande, M. Ferber, le Baron de Dietrich même dans ses notes sur l'Ouvrage de Ferber, ne disent rien de positif à cet égard. Mais ce dernier Savant, ayant depuis répété à Paris les expériences de M. Volta (sur l'air inflammable des marais), a continué à développer cette partie de la doctrine des *gas*. La flamme de Pietra-Mala est produite par un *gas* inflammable, tel qu'il s'en trouve dans presque tous les endroits où il y a de l'eau stagnante, & même

Les uns regardent ce feu comme les restes d'un volcan éteint depuis long-tems ; & ils apportent en preuve les pierres calcinées , les vitrifications , les scories de fer , &c. qu'on apperçoit dans les environs. Les autres croient que c'est l'annonce d'un volcan qui deviendra très-redoutable , lorsque le fer se rencontrera en assez grande quantité avec le soufre ; & déjà l'on ressent quelquefois des tremblemens de terre , qui se communiquent même jusqu'à Florence. Dans deux endroits du même canton , on voit des feux semblables , & l'on trouve dans un pré qui est à demi-mille de Pietra-Mala , une fontaine dont l'eau ,

au bord des rivières. Ce sont des portions de ce *gas* inflammable , que les gens de la campagne appellent *Esprits-follets*. On imite très-bien cette opération de la Nature , en mettant en certaine proportion de l'huile de vitriol , de l'eau & de la limaille de fer , dans une fiole à médecine , que l'on tient bouchée quelques minutes : l'air qui s'en dégage ensuite est susceptible d'être allumé , & fait explosion , si l'on débouche la fiole sur une bougie allumée. *M. Mentelle , Géographie comparée.*

appelée *Aqua buia*, s'allume, quoique froide, comme de l'esprit-de-vin.

La proximité de Lucques, en italien *Lucca* ou *Luca*, m'a engagé à faire une excursion hors de la Toscane, pour voir cette ville, qui est le siège d'une petite République dont le territoire n'a pas plus de huit lieues en tout sens, mais qui, par la sagesse de sa politique & de son gouvernement, est venu à bout de conserver la liberté & d'entretenir l'abondance dans son sein. Le pays soumis à sa domination est d'une abondance singulière : il faut aussi convenir qu'il est supérieurement cultivé. Les habitans savent tirer parti du plus petit morceau de terre. L'huile & la soie y réussissent à merveille, & forment l'objet principal de son commerce, qui enrichit l'Etat. Dans l'intérieur, on trouve des montagnes qui sont toutes couvertes, jusqu'au sommet, de vignes, d'oliviers, de châtaigniers, & de mûriers. Dans la partie qui avoisine la mer, sont des prairies où se nourrit une immense quantité de bestiaux. La population est si nombreuse, que dans ce petit pays, qui contient une ville considérable &

cent cinquante villages, on compte plus de cent vingt mille habitans, dont vingt ou trente mille sont en état de porter les armes. Suivant le rapport de la population à l'étendue du terrain, il se trouve que dans chaque lieue carrée il y a mille huit cent soixante-trois personnes; ce qui est le double de ce que l'on trouveroit en France dans une estimation pareille. Les impositions ne vont pas au delà de 600,000 livres. Le gouvernement est Aristocratique. Deux cent quarante ou deux cent cinquante Nobles composent alternativement tous les deux ans, le Sénat, en qui réside la suprême autorité législative. Il faut avoir vingt-cinq ans pour y être admis. Il est présidé par un Gonfalonier & neuf Conseillers, nommés *Anziani*, Anciens, qui changent tous les deux mois, & qui, pendant le tems de leur administration, sont entretenus dans le Palais aux dépens de l'Etat : mais ils n'ont que le droit de proposer au Sénat les objets des délibérations. Le Gonfalonier a le titre de Prince de la République; & jouit de tous les honneurs du Souverain.

L'exercice de la Justice est confié à cinq Juges ou Auditeurs, qui ne doivent jamais être pris parmi les Lucquois. L'un d'eux, nommé *Podestàt*, décide des causes criminelles; qui doivent cependant être revues par le Sénat, sur-tout lorsqu'il est question de peine de mort. On est très-sévère pour tout ce qui concerne la police, & l'on réprime avec force toutes sortes d'injustices : le port d'armes pour les nationaux est puni des galères; mais on ne néglige rien pour entretenir dans le peuple l'abondance, la sûreté, & sur-tout l'esprit de liberté. Tous les ans on fait, le Dimanche de *Quasimodo*, une procession solennelle pour remercier Dieu d'avoir rendu la liberté à la République. Le Sénat veille avec la plus grande attention à toutes les parties du bien public. Jamais la disette ne se fait ressentir : on a des magasins prêts au besoin. S'il survient des maladies épidémiques dans les campagnes, l'Etat envoie des Médecins qu'il paye. L'égalité républicaine regne par-tout. Les Nobles sont dans l'heureuse impossibilité de nuire. On ne

connoît ni Ducs, ni Comtes, ni Marquis. Point de luxe particulier : le luxe public est le seul permis. On ne souffre ni pauvres, ni fainéans, ni mendiants, ni vagabonds ; les loix sont très-rigides à cet égard. Ne jugez-vous pas, Madame, que cette petite République est un modele d'un excellent Gouvernement, & que les habitans doivent y trouver le bonheur ?

La ville de Lucques, siège de cette République, est située dans une plaine environnée de montagnes, & couverte de villages, de hameaux, & de maisons de campagne. Elle est régulièrement fortifiée, & peut avoir trois milles de tour. Les remparts & les places d'armes des bastions sont décorés de très-beaux arbres qui forment une promenade fort agréable. Les rues, pavées de grandes pierres, sont larges, & les maisons assez bien bâties ; cependant on ne trouve point d'édifices de grande importance. Le palais de la République n'est frappant que par sa vaste étendue : on y voit un arsenal fourni d'armes pour plus de vingt mille hommes. La cathédrale, dédiée à S. Martin,

pas oublier de vous dire que cette République a, pour son commerce, un petit port, nommé *Via-Regio*, dans lequel sont quelques habitations & une tour fortifiée.

En revenant sur mes pas pour aller m'embarquer à Livourne, je me rendis en peu de tems de Lucques à Pise. Cette dernière ville, capitale d'un pays qu'on appelle le Pisan, est située dans une plaine couverte de vastes prairies, & assez fertile en grains, en fruits & en légumès, dans les endroits où l'on peut la cultiver, mais exposée à des inondations fréquentes de l'Arno qui la traverse. Autrefois ces inondations caufoient des dommages considérables, & la plaine de Pise étoit même inhabitable; mais après que les Médicis se furent rendus maîtres de ce pays, ils ne cessèrent de faire travailler à des canaux & à des levées pour empêcher les débordemens de l'Arno. Cependant, malgré tant de soins, il reste encore des marais qui infestent l'air dans quelques cantons.

La ville de Pise est de nos jours une des plus tristes preuves des révolutions humaines. Remarquable par son an-

est assez médiocre. La porte principale de la ville a pour inscription, ce seul mot écrit en lettres d'or : *Libertas*, liberté; il est aussi la devise de la République. Les seuls restes d'antiquités qui subsistent, consistent dans un amphithéâtre. On ne peut douter que Lucques ne soit très ancienne : on n'en connoît pas même l'origine. Elle fut une des villes principales des Etrusques, & devint dans la suite colonie Romaine. Dans le tems des Goths & des Lombards, elle éprouva les mêmes révolutions que la Toscane. Après la mort de la Comtesse Mathilde, en 1115, elle se forma en République, & embrassa successivement le parti des Guelfes & des Gibelins. Castruccio Castracani, célèbre Capitaine, s'empara de l'autorité souveraine en 1316 : mais les Empereurs lui rendirent la liberté qu'elle a particulièrement conservée depuis 1430; & quoique l'Empereur la regarde comme sief de l'Empire, elle n'est pas moins indépendante que Venise. Les Lucquois ont cependant toujours eu la politique de rechercher la protection de quelque Etat considérable. Je ne dois

pas oublier de vous dire que cette République a, pour son commerce, un petit port, nommé *Via-Regio*, dans lequel sont quelques habitations & une tour fortifiée.

En revenant sur mes pas pour aller m'embarquer à Livourne, je me rendis en peu de tems de Lucques à Pise. Cette dernière ville, capitale d'un pays qu'on appelle le Pisan, est située dans une plaine couverte de vastes prairies, & assez fertile en grains, en fruits & en légumès, dans les endroits où l'on peut la cultiver, mais exposée à des inondations fréquentes de l'Arno qui la traverse. Autrefois ces inondations caufoient des dommages considérables, & la plaine de Pise étoit même inhabitable; mais après que les Médicis se furent rendus maîtres de ce pays, ils ne cessèrent de faire travailler à des canaux & à des levées pour empêcher les débordemens de l'Arno. Cependant, malgré tant de soins, il reste encore des marais qui infestent l'air dans quelques cantons.

La ville de Pise est de nos jours une des plus tristes preuves des révolutions humaines. Remarquable par son an-

iquité, honorée du titre de colonie
 Romaine, & soumise au même sort
 que le reste de l'Italie dans le tems
 de l'invasion des Barbares, elle répara
 si bien ses pertes, que dès le onzième
 siècle, elle devint très-puissante sur
 mer, & posséda plus de deux cents
 galeres. Ses habitans enleverent aux
 Sarasins l'isle de Sardaigne, Palerme
 en Sicile, la ville de Bona en Afrique,
 & les isles Baléares. » Ils allerent, dit
 » un Auteur moderne, avec cent vingt
 » galeres à l'expédition de la Terre-
 » Sainte, & se signalerent beaucoup
 » aux sièges d'Antioche & de Jérusa-
 » lem. Cette expédition ouvrit aux
 » Pisans la voie à la domination des
 » mers les plus éloignées, & au plus
 » vaste commerce ; & tandis
 » que les croisades appauvrissent les
 » autres Princes Chrétiens, les Pisans
 » en retiroient des avantages & des
 » richesses immenses. Cette Puissance
 » se maintint dans toute sa splendeur
 » jusqu'en 1284, époque à laquelle les
 » Génois, dans une bataille navale,
 » leur enleverent quarante-neuf gale-
 » res, & leur firent environ dix mille
 » prisonniers. Cette défaite & la des-

380 SUITE DE LA TOSCANE.

» truction du port de Pise par c
 » mêmes Génois l'année suivante,
 » en 1290, furent le commencement
 » de la décadence de la République
 » Pise. Elle déchut encore davan-
 » par ses guerres contre les Guelfe
 » c'est-à-dire, contre les Génois,
 » Lucquois & les Florentins, & par
 » l'ambition de ses propres citoyens
 » qui vouloient affermir leur patrie
 » comme firent le Comte Ugolin
 » Pierre Gambacorta, Jean dell' Ag-
 » lo, Jacques Appiano & son fils Ce-
 » rard, qui, en 1399, vendit Pise
 » son territoire à Galéas Visconti
 » Duc de Milan, pour la somme
 » 200,000 livres. Galéas la revendit
 » aux Florentins pour la même somme
 » & ceux-ci s'en emparèrent par la
 » des armes, en 1406; & quoique
 » Pisans, animés par la présence
 » Charles VIII, Roi de France, eussent
 » recouvré leur liberté en 1499,
 » furent de nouveau subjugués par
 » Florentins en 1509. Depuis cette
 » que, la ville de Pise n'est plus
 » trée dans son premier état de li-
 » té, & a éprouvé le même sort qu
 » reste de la Toscane.

Malgré son état de dépérissement, Pise est encore la seconde ville de la Toscane. Elle contient environ vingt mille âmes ; mais d'après la grandeur de son enceinte, il pourroit y en avoir trois fois autant. On prétend que dans le onzième siècle, on en comptoit jusqu'à cent cinquante mille. Elle est partagée en deux par l'Arno, bordé de très-beaux quais & d'édifices de la plus belle architecture. On traverse le fleuve sur trois ponts, qui forment une perspective très-agréable ; celui du milieu est de marbre. Les rues sont larges, droites, & pavées de grandes dalles comme à Florence ; mais il leur manque ce qui en fait le principal ornement, la multitude & le mouvement des passans ; & de là vient que l'herbe croît dans quelques-unes. Un aqueduc conduit de très-bonnes eaux dans la ville, où elles sont distribuées en quatorze fontaines publiques & plus de cent vingt particulières ; & depuis les travaux qu'on a exécutés dans la campagne voisine pour purifier l'air, celui qu'on respire à Pise est excellent, même en été. D'ailleurs le climat est

si doux , qu'on s'apperçoit à peine de l'hiver.

La cathédrale, dédiée à l'Assomption , est un édifice ancien , mais majestueux : il fut commencé en 1063 , & terminé en 1092 , sur les desseins de Bruschetto. Il devint presque entièrement la proie des flammes dans le seizième siècle ; mais il fut réparé par les Grands-Ducs. Ses trois portes de bronze ont paru si belles à quelques personnes , que , dans leur enthousiasme , elles ont dit que c'étoient les portes du Temple de Jérusalem : cependant les reliefs qu'on y voit , sont presque tous mauvais & demi-gothiques. L'intérieur de l'église présente des objets plus intéressans. Les Pisans y ont employé les riches dépouilles enlevées aux Sarasins , lorsqu'ils les chassèrent de Palerme. Une très-belle nef & deux doubles bas-côtés sont soutenus par quatre rangs de colonnes superbes , au nombre de soixante-quatorze , dont soixante-deux sont de granit oriental , & douze de beau marbre. On est surtout frappé de deux colonnes de vert antique d'une grosseur énorme , &

d'une autre de brocatelle d'Orient, qui passe pour le morceau le plus précieux que l'on connoisse en ce genre. La voûte est dorée, & ornée de peintures; le pavé au dessous de la coupole est un ancien ouvrage en mosaïque. Plusieurs tableaux des plus grands Maîtres, & des mausolées avec des statues très-bien travaillées, contribuent encore à l'embellissement de cette église.

Le Baptistère en est voisin : c'est une autre église en forme de rotonde, où l'on baptise exclusivement tous les enfans de la ville; elle est entièrement de marbre, & d'une belle architecture, quoique gothique. La voûte forme un écho qui répète si distinctement les sons, que ce que l'on dit à voix basse contre un côté de la muraille, s'entend au côté opposé, & que si l'on frappe d'une canne contre terre, le retentissement en dure aussi long-tems que le tintement d'une cloche. C'est l'effet de toutes les voûtes elliptiques. On voit dans cette église une superbe chaire, construite par Nicolas Pisano. Les reliefs qui la décorent, sont d'une espece d'albâtre oriental, & représentent le Jugement dernier;

ils portent perpendiculairement sur sept petites colonnes, dont les unes sont de granit oriental, les autres de porphyre des monts Pisans, & quelques-unes de brocatelle : trois de ces colonnes sont appuyées sur des lions du plus beau marbre. Le *Campo santo*, cimetière de la ville, est une cour de quatre cent cinquante pieds de long, autour de laquelle regne un vaste portique qui a soixante croisées ou arcades, qui est pavé de marbre, & orné de peintures de Cimabué, de Giotto, d'Orgagno, & de quelques autres Peintres anciens ; peintures précieuses par leur antiquité, & par l'idée qu'elles donnent des premiers essais de l'Art, & des progrès qu'il a faits insensiblement. On y voit encore des inscriptions, des épitaphes, & des tombeaux antiques peu remarquables, si l'on en excepte un dont l'architecture est traitée d'un très-grand goût, & dans lequel est une figure couchée, assez belle. Ce qu'on appelle proprement *Campo santo*, Champ sacré, contient, dans le centre de la cour, environ neuf pieds de terre que les Pisans apportèrent de Jérusalem dans le treizième siècle. On prétend

prétend que les cadavres qu'on y dépose, sont entièrement consumés en deux jours.

Il campanile torto, le clocher tortu ; qu'on appelle aussi *Torre pendente*, la tour penchée, est de tous les monumens de Pise peut-être le plus curieux, du moins le plus singulier. Cette tour, commencée en 1174, sur les desseins de Guillaume d'Almon, finie par Bonauno Buocci & Thomas de Pise, a environ cent quatre-vingt-huit pieds de haut, & un escalier de cent quatre-vingt-treize marches, très-aisé & bien éclairé. Sa forme est un cylindre environné de huit rangs de colonnes de marbre posées les unes sur les autres. Quand on est sur le haut, la campagne offre de tous côtés un spectacle magnifique : mais si l'on regarde du côté que la tour penche, & que l'on descende un plomb perpendiculairement jusqu'au bas par le moyen d'une ficelle, on est fort étonné de le voir s'éloigner de quinze pieds de la base en arrivant à terre. Vafari croit que cette tour ne penche que » parce » que ses fondemens n'ayant pas été » bien assurés sur un terrain mou,

» elle s'est affaïssée, & que sa roton-
 » dité, jointe à la liaison des pierres,
 » contribue à sa solidité. D'autres croient
 » qu'après que les quatre premiers or-
 » dres furent faits, on s'aperçut de
 » l'affaissement du terrain; qu'alors l'Ar-
 » chitecte ne voulant pas démolir ce
 » qui étoit déjà bâti, fit assurer les
 » fondemens, & imagina de donner à
 » cette tour la hauteur convenue, en
 » faisant les colonnes des trois derniers
 » ordres plus longues du côté qu'elle
 » penche, que de l'autre; ce qui donne
 » à la totalité de la masse son point
 » d'appui, & fait en même tems une
 » construction fort singulière : mais
 » cette opinion paroît détruite par l'é-
 » versement opposé à l'inclinaison. Quoi
 » qu'il en soit, elle n'est pas moins
 » solide, puisqu'elle existe depuis plus
 » de six cents ans «.

L'église de Saint-Etienne, dont la
 façade est de marbre blanc de Carrare,
 & dont l'intérieur est orné de colon-
 nes de porphyre, de fort bons tableaux,
 de beaucoup de drapeaux, de queues
 de cheval, & d'autres dépouilles enle-
 vées aux Turcs, appartient aux Che-
 valiers dits de Saint-Etienne. C'est le

Grand Ordre de la Toscane. Le Grand-Duc Cosme I l'institua en 1561, en l'honneur de Saint Etienne Pape & Martyre, & en mémoire de la victoire emportée le 6 Août, jour où l'on célèbre la fête de ce Saint. L'objet principal de cet établissement étoit de défendre les côtes de Toscane contre les incursions des Corsaires. Les Chevaliers qui, par une Bulle de Pie V en 1572, jouissent des mêmes privilèges que ceux de Malte, étoient obligés de servir trois ans sur les galeres, avant d'être admis irrévocablement dans l'Ordre : mais depuis long-tems ils ne vont plus en course, & il n'y a même plus de galeres pour leur service. Cependant l'Ordre jouit toujours d'une grande considération. Il faut, pour y être reçu, faire preuve de noblesse de quatre quartiers, tant de pere que de mere, non compris le présenté. Il y a plusieurs Commanderies, depuis quatre jusqu'à six mille livres de rente. Le Grand-Prieur réside à Pise, qui est le chef-lieu de l'Ordre. L'intention du Fondateur avoit été de peupler cette ville, en obligeant les Chevaliers qui ne font pas leurs caravanes, d'y passer deux ans. Ils peu-

vent se marier ; mais ceux qui ne le font pas , doivent demeurer dans le Palais de l'Ordre , où ils sont très-bien logés. Les Officiers principaux , après le Grand-Maître , dont la dignité est attachée aux Souverains de la Toscane , sont le Grand-Prieur , le Grand-Connétable , le Grand-Trésorier , le Grand-Chancelier , & le Grand-Conservateur. Le Chapitre général se tient tous les trois ans , & tous les Officiers doivent y assister , à moins de grandes raisons. L'habit distinctif des Chevaliers est blanc avec des revers rouges , & une croix rouge & octogone sur le côté gauche ; mais ordinairement ils ne portent qu'une petite croix d'or attachée à un ruban couleur de feu.

Cosme I ne se contenta pas de cet établissement pour tâcher de rétablir la population à Pise : il donna tous ses soins pour perfectionner l'Université fondée en 1343 , & lui assura un revenu de plus de cent mille livres , qui se prennent sur les décimes ecclésiastiques de la Toscane. Toutes les Sciences y sont enseignées par quarante Professeurs. Le Grand-Prieur de l'Ordre de Saint-Etienne en est Proviséur

général, & veille à l'observation des réglemens. Des Savans du plus grand mérite ont illustré cette Université. Tels furent Accurse, Bartole, Césalpin, Alciat, & plusieurs autres distingués en différens genres; mais aucun n'a autant contribué à sa gloire que le célèbre Galilée, qui étoit né à Pise. On y trouve encore aujourd'hui des personnes d'un grand mérite. Le goût des bonnes études s'y est soutenu, & il est peu de villes en Italie où elles se fassent aussi bien qu'en cette Université. Plusieurs Colléges en dépendent; & dans tous il y a des places pour des Ecoliers entretenus aux dépens des Grands-Ducs ou de différentes villes de la Toscane, qui ont droit d'y nommer. Elle a de plus un jardin de Botanique, un cabinet d'Histoire Naturelle, un Observatoire où se trouvent des instrumens de prix, & une Bibliothèque nombreuse & choisie, à l'usage des Professeurs.

Tous ces établissemens formés à Pise, & le séjour de trois mois que la Cour y fait tous les ans, sont ce qui contribue le plus à faire subsister les habitans. Le commerce y est totalement tombé,

& c'est ce qui rend inutile un grand bâtiment de marbre, nommé *la Loggia di Mercanti*, autrement la Bourse. Le Gouvernement s'occupe présentement à introduire dans cette ville quelques nouveaux Arts. Heureux s'il peut venir à bout d'y réveiller l'ancienne industrie des habitans ! Je passe, Madame, sous silence quelques autres édifices, dont les descriptions enflent, ce me semble, assez inutilement les volumes des autres Voyageurs. Je ne parle pas de treize Couvens de Moines, & de seize de Religieuses, qui se trouvent dans l'enceinte de la ville. Je me contente de vous dire qu'il s'est tenu à Pise deux Conciles célèbres, l'un en 1134, où fut excommunié l'Anti-Pape Anaclét, & l'autre en 1409, où furent déposés deux Anti-Papes, & où l'on élut Alexandre V. Le Siège épiscopal, presque aussi ancien que le Christianisme, & auquel les Empereurs, les Comtes & Marquis de Toscane, & sur-tout la Comtesse Mathilde, avoient attaché de grands privilèges, fut, en 1117, érigé en archevêché, & en primatie de Sardaigne & de Corse. Je dois encore ajouter, pour la gloire de cette

ville, que c'est à un de ses habitans, Léonard Fibonacci, que nous devons les chiffres arabes, qu'il apporta du Levant.

A quatre milles de Pise, sur la route de Lucques, sont des bains célèbres même dès le tems de Pline, & connus sous le nom de Bains du mont Pisan, *Bagni del monte Pisano*, ou *del monte di S. Giuliano*. Le chemin par lequel on y arrive, est une promenade des plus agréables qu'on puisse voir. On peut y aller aussi par eau. Ces bains sont au nombre de douze, & chacun d'eux porte le nom de quelque Divinité de la Fable; comme de Jupiter, de Junon, &c. La chaleur de l'eau n'est pas la même à toutes les sources; la plus chaude est de trente-deux degrés au thermometre de Réaumur, & la moins chaude va un peu au dessus du vingt-quatrième degré. » Toutes » ces eaux sont de même nature, » douces, potables, & tempérées: elles » contiennent de la terre, du sel alkali, » de l'air, du feu, des exhalaisons » minérales, qui ressemblent un peu » au soufre; mais chacune de ces mairies en assez petite quantité. Leur

392 SUITE DE LA TOSCANE.

» usage est bon contre les enflures ;
» les ulcères , les abcès , les gangre-
» nes , les luxations , les fractures , les
» fièvres , les maladies chroniques &
» articulaires , contre l'hypocondrie ,
» &c. ». On y a fait , en différens tems ,
beaucoup de réparations. L'Empereur
François I, Grand-Duc actuel de Tos-
cane , les a sur-tout portés à leur per-
fection par les travaux utiles qu'il y
a ordonnés. On y trouve actuellement
des bâtimens décens & commodes. Ces
bains sont devenus un séjour délicieux.
Des personnes de tous les rangs & de
toutes les Nations y viennent de toutes
parts , & la beauté de la situation ,
l'agrément du lieu , tous les plaisirs
réunis , invitent même à les prendre
sans raison de santé.

On ne compte de Pise à Livourne ;
que quatre lieues , qu'on peut faire par
terre ou par eau. Livourne étoit an-
ciennement une méchante bourgade ,
qui n'est devenue une place considé-
rable que depuis que les Florentins ,
sur la fin du quinzième siècle , lui ac-
corderent de grands privilèges pour y
attirer des Marchands. Le commerce en
effet a rendu cette ville florissante : elle

est bien bâtie ; les rues larges & bien pavées , sont si régulières , que de la grande place on voit les deux portes de la ville. Un des quartiers est percé de plusieurs canaux ; & c'est la raison pour laquelle on l'appelle la *Nouvelle Venise*. Le nombre des habitans monte à quarante mille , parmi lesquels on compte dix mille Juifs qui ont un quartier séparé & une belle synagogue : ils y jouissent de plus de privilèges qu'en aucun autre endroit de l'Italie. Aussi y a-t-il un proverbe qui dit : *Sarebbe meglio battere il Gran Duca che in Ebreo* ; il vaudroit mieux battre le Grand-Duc qu'un Juif. Toutes les Sectes sont également tolérées à Livourne : on n'y inquiète personne en fait de Religion ; & le Tribunal de l'Inquisition n'exerce son autorité que sur les Catholiques , encore est-il fort doux & modéré. Parmi les principaux édifices , on distingue le dôme , église d'architecture gothique , mais où l'on voit une belle voûte ; le palais ducal , où loge le Grand-Duc lorsqu'il vient à Livourne ; le grenier à sel , les magasins de tabac & d'huile , l'arsenal , le lazaret , un grand bâtiment où l'on

enferme les esclaves pendant la nuit , & la manufacture où l'on travaille le corail , qu'on tire en grande partie des côtes de Sardaigne & de Corse , & des environs de Bizerta en Afrique , près de Tunis. On ne sçauroit croire par combien de mains il passe , avant de parvenir à la forme qu'il doit avoir , & quels soins on apporte pour choisir les quatorze nuances qui en font varier le prix.

Le port n'a pas plus de vingt brasses de profondeur , & se combleroit aisément , si l'on n'avoit le plus grand soin de le nettoyer : il est défendu par un mole qui s'étend à plus d'un mille dans la mer , & par deux petits forts qui sont aux extrémités de ce mole. Les vaisseaux de guerre ne peuvent point y entrer ; ils jettent l'ancre sur la côte , qui est une espece de rade. La Darfe ou Darfine est comme un second port , ou plutôt une partie du grand , laquelle s'avance le plus dans la ville , & qu'on ferme avec des chaînes. C'est près de là qu'on construit les vaisseaux & les galeres , & qu'on voit une fontaine publique , décorée d'une statue colossale en marbre du Grand-

Duc Ferdinand I, avec quatre statues en bronze d'esclaves Turcs attachés à la base. J'ai lu quelque part que ce monument a servi de modele à celui qu'on a élevé à la gloire de Henri IV, sur le Pont-neuf à Paris, & que le même Artiste avoit exécuté l'un & l'autre; mais par une bizarrerie singuliere, il se trouve que ce qui est le plus défectueux dans l'un, est précisément ce qui vaut le mieux dans l'autre. Ainsi la statue de Henri IV passe pour être belle; celle du Grand-Duc Ferdinand est assez médiocre. Tout au contraire, les quatre esclaves de celle-ci méritent l'attention des connoisseurs; & ceux de la statue de Henri IV ne sont guere dignes de leurs regards.

C'est un spectacle aussi curieux qu'intéressant, de voir la quantité de vaisseaux qui viennent de toutes parts au port de Livourne. On en compte ordinairement douze à quinze cents. Les Arméniens & les Juifs sont les courtiers de toutes les Nations, dont plusieurs entretiennent des Consuls qui jouent dans cette ville un rôle très-distingué. Le plus grand commerce qu'on y fait, consiste en marchandises

396 SUITE DE LA TOSCANE;

de toute espece qu'on dépose dans des magasins, & qui sont envoyées de là dans toutes les parties du globe : les principaux objets sont le coton filé ou brut, le café, sucre, épiceries, soufre, alun, laque fin, cacao, anis de Rome, baies de laurier, & toutes sortes de poissons salés. On fait encore un commerce considérable des productions de la Toscane. Les Anglois & les Hollandois fréquentent beaucoup ce port. Les François y envoient autrefois beaucoup de draps ; ils y envoient encore des étoffes de Lyon, des quincailleries, des modes, des tabacs, des vins, des eaux-de-vie, &c. Les droits de la douane peuvent rapporter par an environ trois cent mille livres.

Me voici, Madame, sur le point de mon départ pour la Sardaigne, d'où je me propose d'aller de là en Corse. J'ai trouvé un vaisseau qui doit appareiller incessamment pour la premiere de ces deux isles. Je n'ai pas cru devoir manquer cette occasion, pour parcourir quelques autres villes qui me restoient à voir dans le Pisane. On m'a dit d'ailleurs qu'elles méritoient peu d'être vues, à l'exception peut-être de

Volterra, située sur une montagne assez haute, & dans laquelle est un évêché. Cette ville est ancienne, & figuroit parmi les douze principales des Étrusques. Ses murailles, dont on voit encore des restes, sont composées de grosses pierres de taille, liées sans aucun ciment. On dit que Volterra avoit autrefois cent mille habitans au moins : elle n'en a présentement guere plus de quatre mille. La peste de 1550, de 1630 & de 1633, l'a dépeuplée presque entièrement. Dans le voisinage on trouve des salines qui fournissent de sel la plus grande partie de la Toscane. Les mines sont placées sous des couches d'albâtre, au dessous desquelles passent différentes sources d'eau, dont on retire le sel en la maniere accoutumée, c'est-à-dire, en faisant bouillir cette eau dans des chaudières. Une de ces sources, celle de San-Giusto, donne, sur cent livres d'eau, trente-six livres de sel; ce qui est beaucoup plus considérable qu'en France, où l'on ne retire, sur la même quantité d'eau, qu'environ seize livres. Du reste, on prétend que ce sel de Volterra, qui est très-blanc & très-fin, reste chargé d'une terre calcaire, alkaline. On ne

398 SUITE DE LA TOSCANE.

le vend la livre que deux à trois sc
de France. On compte en tout tre
sources, qu'on appelle dans le pa
Moïa; mais il n'y en a que quat
dont on se serve. L'une appartient
Grand-Duc qui l'affirme, & les autr
à la communauté de Volterra.

Je suis, &c.

A Livourne, ce 25 Janvier 175



LETTRE CCCLXXII.

SARDAIGNE ET CORSE.

LE trajet de Livourne en Sardaigne est si court, & le vent que j'ai eu a été si favorable, qu'en peu de tems je suis arrivé dans cette isle. Je vous avoue, Madame, qu'à son premier aspect je n'ai pu m'empêcher de témoigner ma surprise. Je ne m'attendois pas à trouver ce pays aussi beau, aussi fertile, aussi bien en ordre qu'il est actuellement. Il me paroît qu'on ne le connoît pas, ou qu'on n'en a qu'une idée très-fausse dans le reste de l'Europe; & je ne doute pas qu'avec le tems il n'enrichisse le Souverain qui le possède, & qu'il ne figure parmi les autres Etats les plus considérables.

L'isle de Sardaigne, qui, depuis plusieurs siècles, porte le titre de royaume, est, après la Sicile, la plus grande des isles de la Méditerranée: elle a plus de cinquante lieues de long sur trente de large. Un bras de mer qu'on tra;

verse en moins d'une heure , lorsque le rems est calme , la sépare au cap Bonifacio , de la Corse à laquelle elle paroît avoir été réunie anciennement. Elle est coupée par des rivières , par des torrens , par des montagnes & par des collines qui ne sont pas moins fertiles que les vallées & les plaines. Tout autour de l'isle on trouve plusieurs ports , dont les plus sûrs sont *Porto Conde* , *Porto Torre* , *Porto Scuso* , & celui de Cagliari , qui étoit autrefois très-renommé. Outre ces ports , la Sardaigne est encore à l'abri des incursions des Barbaresques , par plusieurs tours placées dans les différentes isles qui l'avoisinent. Les chaleurs y sont assez modérées. Les vents brûlans du midi sont tempérés par ceux qui viennent du côté du nord ; de sorte que le climat y est très-doux. La position de cette isle la rendroit un des séjours les plus fortunés de la terre , sans les fâcheuses influences du mauvais air qu'on y éprouve pendant deux ou trois mois de l'année. Ce sont les étrangers sur-tout qui y sont le plus exposés. Comme ils sont dans l'habitude de ne rien craindre à cet égard , ils

ne prennent aucune précaution ; ils se promènent à toutes les heures du jour & de la nuit , & ils échappent rarement à un fléau qui a les suites les plus funestes. Au reste , ces malignes influences ne se font pas également sentir dans toutes les provinces. Il faut peu de précautions pour s'en garantir dans celles de Cagliari & de Sassari : mais les provinces d'Oristano & d'Alghieri sont celles où il est moins facile de les éviter.

On trouve en abondance , dans la Sardaigne , tout ce qui peut être nécessaire à la vie ; volaille , gibier , bêtes fauves , fruits , melons délicieux , légumes de toute espece , grains aussi bons que ceux de la côte de Barbarie , huile excellente , plusieurs especes de vins , dont les moindres seroient fort agréables pour la boisson ordinaire , s'ils étoient un peu moins fumeux : on en fait cependant d'assez délicats pour pouvoir être comparés à ceux de Syracuse. Les bestiaux fournissent beaucoup de laines & de peaux , qui , par leur bonté , excitent l'empressement des étrangers. Les chevaux sont encore plus estimés : ils sont bien faits , ont

la taille un peu plus haute que les chevaux Barbes, & en ont la tournure, la vivacité & les autres agrémens. Il n'y a pas long-tems qu'ils étoient presque tous sauvages : ils erroient dans les plaines, où l'on étoit obligé de les prendre avec des lacs. Aujourd'hui on a établi & l'on entretient avec le plus grand soin des haras ; & il n'est pas douteux qu'il n'en résulte bientôt une branche de commerce très-considérable. Les dogues sont de la plus belle espèce ; on en voit qui sont comparables aux plus forts de l'Angleterre. Il ne tient qu'aux habitans d'avoir, quand ils voudront, une marine florissante : ils ont dans leur isle des bois admirables pour la construction & la mâture des vaisseaux. Jusqu'à présent ils ne se sont guere adonnés qu'à la pêche : il est vrai qu'elle est des plus abondantes sur leurs côtes. La sardine, qui tire son nom de cette isle, y est en profusion. On y pêche encore beaucoup de thon & de corail. Ce dernier objet pourroit devenir beaucoup plus lucratif qu'il ne l'est actuellement, si l'on savoit le travailler ; mais je crois qu'on s'occupe à

former des manufactures en ce genre , pour concentrer dans le pays les richesses qui ont passé jusqu'ici entre les mains des étrangers , par le défaut d'industrie dans les nationaux. Il faut cependant convenir qu'elle s'est déjà réveillée sur quelques autres articles , par exemple , sur le sel , le soufre , l'alun , qui se trouvent en très-grande quantité dans l'isle , & dont on fait déjà un commerce avantageux. Les montagnes contiennent encore des mines d'or , d'argent , de fer , de cuivre , & des carrières de plusieurs especes de marbre.

Les premiers habitans de la Sardaigne porroient le nom d'Iolcéns. Les Phéniciens , & après eux les Carthaginois , s'y établirent & y firent le commerce. Des Carthaginois elle passa aux Romains , & ne fit avec la Corse qu'une seule province. L'air y étoit alors si mal-sain , qu'on croyoit ne pouvoir mieux punir les criminels , qu'en les y envoyant en exil. Les Vandales s'en rendirent les maîtres dans le cinquieme siecle. Bélisaire la reprit , & la soumit à la domination des Empereurs d'Orient , qui la garderent jus-

qu'à ce que les Sarasins , s'étant emparés de la Sicile en 669 , étendirent bientôt après leurs conquêtes sur la Sardaigne. Quelques Historiens prétendent que l'Empereur Louis I fit présent de cette isle au Saint-Siége. On n'avoit pas consulté les Sarasins sur cette cession : ils se maintinrent dans leur possession , tant que les Papes ne furent pas assez puissans par eux-mêmes pour les en chasser. Jean XVIII prit une autre route : par une Bulle de l'an 1004 , il fit don de la Sardaigne à quiconque pourroit s'en emparer. » Les » Pisans , dit un Auteur moderne , le » tenterent , & parvinrent enfin , avec » le secours des Génois , en 1016 , à » l'occuper toute entiere. Sous eux , » l'isle fut partagée en quatre provin- » ces ou principautés , qui portoient » les noms de Cagliari , d'Oristagni , » de Torres , & de Galluri. Chacune de » ces provinces étoit soumise à un Juge » ou Prince , qu'on nommoit quelque- » fois Roi ; & cette dignité passoit de » tems en tems à la branche féminine » de ce Juge , Prince ou Roi , après sa » mort. Comme le Pape voyoit de mau- » vais œil la souveraineté des Pisans , &

qu'elle étoit pour ceux-ci un objet de contestation avec les Génois, chaque Juge se trouvoit presque indépendant dans sa province, & y ressembloit à un Roi. En effet, l'Empereur Frédéric en décerna à Pavie le titre à Barison, Juge d'Oristagni en 1164; mais les autres Juges s'unissant contre lui, dévastèrent son territoire. D'un autre côté, les Pisans s'opposèrent de tout leur pouvoir à cette nouveauté; & à force d'argent, ils parvinrent à déterminer l'Empereur, en 1166, à prononcer en leur faveur, & à leur donner l'investiture de la Sardaigne. Cela n'empêcha pas les Papes Innocent III & Honorius III, de chercher à la réduire sous la domination du Saint-Siège. Leurs efforts furent couronnés du succès : car non seulement les Pisans furent contraints, à deux reprises, de faire à la Cour de Rome une cession de cette île; mais encore les Juges se virent obligés de prendre l'investiture de la main des Papes, & de leur payer un tribut. Cependant la souveraineté du Saint-Siège ayant été attaquée de différens côtés, &

406 SARDAIGNE ET CORSE.

» les Pisans s'étant de nouveau rendus
 » maîtres de l'isle en 1267, le Pape Bo-
 » niface VIII la donna, ainsi que celle
 » de Corse, à Jacques, Roi d'Aragon;
 » sous la réserve d'un tribut annuel.
 » Les Aragonois ne parvinrent à une
 » paisible possession de la Sardaigne;
 » qu'en 1324, après une longue guerre
 » avec les Pisans & les Génois. Elle de-
 » vint ensuite une partie de la Monar-
 » chie d'Espagne, qui y entretenoit
 » un Vice-Roi, & elle y demeura unie
 » jusqu'en 1708, qu'elle fut occupée
 » par les Anglois pour Charles III, de-
 » puis Empereur sous le nom de Charles
 » VI, à qui la possession en fut assurée
 » par la paix d'Utrecht. En 1717, elle
 » fut prise par les Espagnols. En 1718,
 » l'Empereur la céda au Duc de Savoie
 » en échange de la Sicile, & ce Prince
 » s'en mit en possession en 1720 «.

Victor Amédée ne se vit pas plus tôt
 Souverain de la Sardaigne, qu'il s'oc-
 cupa des moyens les plus efficaces pour
 rendre ses nouveaux sujets heureux. Il
 ne falloit rien moins que le génie de
 ce Prince pour en venir à bout. Lors-
 que cette isle étoit sous la domination
 de l'Espagne, elle pouvoit être regardée

comme un pays habité par des Sauvages. Les vols, les assassinats, & les crimes les plus atroces, y étoient aussi fréquens que dans l'île de Corse. Les Vice-Rois destinés à la gouverner, songeoient moins à tirer ce beau pays de la barbarie où il croupissoit, qu'à s'y enrichir. Tous ceux qui se rendoient coupables de quelque crime, avoient une ressource assurée dans les montagnes ou dans les cavernes, qui leur servoient de retraite. Il en reste encore aujourd'hui, & ils sont connus sous le nom de *Bandits*; ils ne s'écartent de leurs asiles que pour enlever de force ce qui leur est nécessaire pour leur subsistance : mais il s'en faut bien que le nombre soit aussi considérable qu'il l'étoit autrefois. En 1718, on en comptoit plus de dix-huit mille; on en compte à peine actuellement deux mille. Les habitans des villes trouvoient auprès des Vice-Rois, moyennant de l'argent, de même que les Seigneurs auprès des Magistrats, tout l'appui dont ils avoient besoin. Il n'étoit pas possible qu'un particulier qui n'avoit pour lui que des titres, pût obtenir justice. L'impunité étoit portée

au dernier point. Tous ces défordres ont cessé depuis long-tems. Victor Amédée commença par nommer des Vice-Rois, sur la fermeté & sur la probité desquels il pouvoit compter : il établit des Intendans dans chaque province, un Conseil souverain & des Juges particuliers dans chaque district. Il en couta sans doute beaucoup de soins & de peines pour contenir des peuples qui ne connoissoient ni loix ni Souverains. La rigueur ne fut pas moins nécessaire que la prudence & la sagesse, pour y parvenir. En voici un trait, que je tiens d'un François que j'ai trouvé à Cagliari, où il réside depuis plusieurs années, & qui a bien voulu me communiquer d'autres détails sur un pays qu'il connoît parfaitement.

» Plusieurs Vice-Rois, me dit-il,
 » avoient tâché de diminuer le nom-
 » bre des assassinats, quand le Comte
 » d'Apremont, en 1728, donna un
 » exemple de sévérité autant que de
 » justice. Une des premières dames de
 » Cagliari avoit soupé tranquillement
 » avec son mari, qui jouissoit de la
 » meilleure santé, mais qui le lende-
 » main

main fut trouvé mort dans son lit ,
sans aucune apparence , ni de con-
tusion , ni de blessure , ni de poison.
Ce trait réveilla l'attention du Vice-
Roi. La dame fut d'autant plus aisé-
ment soupçonnée de ce meurtre , que
l'on savoit qu'elle étoit fort liée avec
un Officier qui , dans ce moment ,
étoit absent. Le Comte d'Apremont
prit toutes les précautions accoutu-
mées pour faire examiner le cada-
vre , & pour découvrir la cause de
mort. Les Chirurgiens du pays l'ayant
assuré qu'il ne leur étoit pas possi-
ble de la recomoître , il donna or-
dre à son Chirurgien d'aller lui-
même en faire la visite. Celui-ci crut
s'appercevoir que le cœur du mari
avoit été percé avec une épingle ,
laquelle , vu l'embonpoint de cet
homme , avoit pu ne point laisser de
trace extérieure. Cette dame fut d'a-
bord arrêtée. On lui trouva une
grosse épingle d'or dont elle se ser-
voit pour relever ses cheveux , &
avec laquelle elle avoua avoir percé
le cœur de son mari dans les pre-
miers momens de son sommeil. Elle
avoit compté sur l'impunité, moyen-

» la Noblesse de Cagliari «. Pe
Madame, trouverez-vous ce ju
trop sévère & précipité ; peu
cause de la mort de cet hom
elle naturelle. Combien de p
trouve-t-on mortes dans leur
des accidens très - ordinaires ?
de la femme n'étoit pas une
contre elle. La crainte, la pusilla
l'horreur de la situation dans
elle se trouvoit , pouvoient le
racher. Ce n'est pas sûrement
miere fois que vous avez enten
de pareils cortès ; & vous av
jours reconnu qu'ils n'étoient for
sur des bruits populaires. Qu
en soit , on prétend que cet
de sévérité fit une telle impi

quand il eut pris possession de la Sardaigne, ce fut de donner à ce pays une forme de gouvernement stable & solide. Pour assurer son autorité, il y fit d'abord passer quelques régimens d'infanterie, & ordonna la levée d'un régiment de dragons, sous le nom de Dragons de Sardaigne. Les Officiers qui composerent ce corps, n'y entre-
rent qu'à condition de faire un séjour permanent dans l'isle, pour éviter la dépense & l'embarras d'embarquer souvent de la cavalerie. L'économie étoit alors de la plus absolue nécessité. Les revenus du Roi n'étoient pas encore fixés; & la première année il fut obligé de prendre sur ses propres finances, pour fournir à tous les frais de cette nouvelle administration : mais les réglemens qu'il fit, furent marqués au coin d'une sagesse si profonde, que, dès la seconde année, on retira de la Sardaigne des sommes suffisantes pour payer les troupes, les Officiers placés dans les différentes villes en qualité de Gouverneurs, de Commandans, &c., & les Magistrats nommés pour administrer la Justice. Ce ne fut cependant qu'au bout de vingt ans, qu'elle

put être exactement rendue dans tous les différens districts du royaume : mais l'exactitude à cet égard est telle aujourd'hui, qu'il n'est point d'Etat du Roi de Sardaigne, qui soit plus soumis & plus tranquille que celui-ci. Je dois même ajouter que tout y est si bien en ordre, que le pauvre a la facilité, comme dans les autres pays soumis au même Monarque, de recourir des Juges subalternes aux Juges supérieurs, & de porter même ses plaintes aux pieds du Trône. L'intrigue, la faveur, l'intérêt, ont rarement lieu dans la décision des procès. La Loi est si claire, que chacun sait à quoi s'en tenir, sans oser sortir des bornes qui lui sont prescrites ; & les établissemens sont si solides, qu'ils ne souffrent aucune altération.

Ce bienfait de la paix & de la tranquillité intérieure, n'est pas le seul que la Maison de Savoie ait rendu aux habitans de cette île. Les mœurs se sont infiniment adoucies. La Noblesse, attirée dans le continent par les fréquens voyages que ses divers intérêts l'obligent de faire à la Cour de Turin, a perdu cette rudesse qui

caractérise les Insulaires : elle ne se distingue plus que par des manières aisées & prévenantes. Toutes les classes de la Société ont également participé à cette heureuse révolution. D'un autre côté, les Sciences & les Lettres n'ont pas peu contribué à l'accélérer. On n'a rien négligé pour les faire fleurir. On a veillé avec la plus grande attention sur l'éducation de la Jeunesse. On a fait les plus sages réglemens pour réformer les études & pour établir de bons Maîtres dans les écoles publiques. Tant de soins n'ont pas été inutiles. La Sardaigne possède déjà des Savans d'un mérite distingué : j'ai eu l'avantage d'en connoître quelques-uns à Cagliari & à Sassari, qui m'ont frappé par la variété de leurs connoissances. Certains ont publié des Ouvrages remplis d'une bonne & solide érudition. Peut-être les connoisseurs peuvent-ils y désirer cette fleur de goût qui leur assure les suffrages de tous les tems & de tous les peuples. L'Art de la Typographie est déjà porté, à Cagliari, à un point de perfection qui peut le disputer aux presses les plus renommées de l'Europe. J'ai vu des livres impris-

més dans cette ville , auxquels il n'est possible de rien désirer pour la beauté des caractères & du papier.

Les femmes , qui ont une si grande influence sur les mœurs générales , joignent à leurs graces naturelles ce sentiment , ce désir de plaire , cette douceur aimable , qui en relevent si fort le prix. On ne reconnoît plus , au moins dans celles d'une condition distinguée , les manières brusques & grossières , la férocité de caractère , qui sembloient ne mettre aucune différence entre elles & les hommes. Le langage se perfectionne tous les jours. C'étoit autrefois un mélange corrompu de l'Espagnol & de l'Italien , & il se conserve encore parmi le peuple : mais , comme on ne parle plus dans les écoles , dans la chaire & dans le barreau , que l'Italien , il est probable que la génération suivante n'aura d'autre Langue que l'Italienne. Sous le Gouvernement Espagnol , l'habillement des Sardes étoit comme leur Langue , moitié suivant le costume d'Espagne , & moitié suivant celui d'Italie. Aujourd'hui , dans les grandes villes , on est à peu près habillé comme dans le reste de l'Eu-

rope. Bien des payfans, & particulièrement les bandits, sont encore vêtus comme on représente Robinson Crusôë dans son île déserte. Une espece d'habit de peau de mouton avec une petite veste sans manches, un bonnet, un sabre, ou plutôt une armie du pays plus courte, mais plus dangereuse, puisqu'elle réunit le tranchant à une longue pointe; voilà ce qui forme leur accoutrement aussi bizarre que redoutable.

Je ne puis, Madame, vous rien dire de bien positif sur la population de la Sardaigne. J'ai lu quelque part qu'elle montoit à un million d'habitans. Je suis bien convaincu que ce nombre est exagéré : cependant, s'il faut en juger par la quantité des villes & des villages, ce pays doit être assez peuplé; & malgré l'opinion que l'on a de la mauvaise qualité de l'air, on voit plusieurs personnes parvenir à un âge très-avancé. On divise ordinairement la Sardaigne en deux parties, où se trouvent deux caps principaux, celui de Cagliari au midi, & celui de Sassari ou Longodori au nord. Quelques Auteurs la divisent encore en quatre parties;

416 SARDAIGNE ET CORSE:

savoir , le *capo Cagliari*, l'*Arborea* ; qui a pris son nom de la quantité de bois qu'elle contient, le *Longodori*, & le *Gallura*. Je m'en tiendrai à la division actuelle en huit provinces , qui sont celles de Cagliari , de Villa-di-Glesias , d'Oristano ou d'Oristagni , d'Alghieri , de Bosa , de Sassari , de Castel-Aragonese , & de Terra-Nuova. Ce sont les villes principales qui ont donné le nom à ces différentes provinces. On compte trois archevêchés , Cagliari , Oristano , & Sassari ; & cinq évêchés , savoir , celui de Villa-di-Glesias , le seul suffragant de Cagliari , celui d'Alès , suffragant d'Oristano , & ceux d'Alghieri , d'Ampurias & de Bosa , suffragans de Sassari. Il y avoit autrefois jusqu'à dix-huit villes épiscopales : mais on a cru devoir faire des réunions , soit à cause du peu d'étendue des diocèses , soit à cause de la modicité des revenus. Parmi les villes fortifiées , Cagliari , Sassari & Castel-Aragonese , sont les plus considérables.

Cagliari est la capitale du royaume. Située sur une colline du côté de la mer , & au nord d'un grand golfe qui

porte son nom, elle a un port commode & avantageux. Son enceinte est assez vaste. On la divise en haute & basse ville. On voit dans la haute de beaux édifices, une église sur-tout entièrement revêtue de marbre. La ville basse, qui est sur le bord de la mer, n'est pas aussi agréable : elle est mal-propre & mal bâtie en général. Outre la cathédrale, on compte cinq églises paroissiales, dont trois sont collégiales, dix-huit couvens d'hommes, cinq de filles, & une Université florissante depuis qu'on l'a réformée. Le Vice-Roi fait sa résidence pendant six mois de l'année à Cagliari : il passe les six autres à Sassari. Le Chancelier du royaume réside aussi dans la première de ces deux villes : il prend le titre de Juge Royal & Apostolique, & décide de tous les différens qui peuvent s'élever entre la Jurisdiction civile & la Jurisdiction ecclésiastique. L'audience royale est composée d'un Président appelé Régent, de quatre Juges pour le civil, de quatre autres pour le criminel, d'un Avocat-Fiscal, d'un Substitut, d'un Avocat des pauvres, d'un Procureur-Fiscal, de deux Secrétaires,

& d'un Procureur des pauvres. Tous les autres tribunaux de l'île ressortissent à celui-ci ; & dans plusieurs cas, les Parties peuvent y porter leurs causes, & de là au Conseil Royal de Sardaigne établi à Turin, lequel est composé d'un Président, d'un Régent de robe, d'un Régent de cape & d'épée, de deux Conseillers d'Etat, d'un Avocat-Fiscal, & d'un Procureur.

Parmi les autres villes que j'ai vues en allant de Cagliari à Sassari, il n'en est point qui méritent grande attention. Celle d'Alghieri est cependant assez jolie. On dit que l'Empereur Charles-Quint ne pouvoit la quitter, lorsqu'il s'y arrêta à son retour de Tunis en Italie. Le port en est très-bon. Le corail qu'on y pêche sur les côtes, est le plus estimé de tous ceux de la Méditerranée ; & c'est peut-être à cause de cela que cette ville s'appeloit anciennement *Corax*. Sassari est la seconde ville du royaume : elle est située, sur la rivière de Torrès, à peu de distance de la mer, & du cap auquel elle a donné son nom. Une plaine qui l'environne, couvre presque en tout tems de fleurs & de verdure, fournit en

abondance toutes les choses nécessaires à la vie. On y nourrit une grande quantité de bestiaux. L'enceinte de la ville est assez grande ; & tant au dehors qu'au dedans de ses murs , on trouve treize couvens d'hommes & trois de filles. Les églises , ainsi que beaucoup d'autres qu'on voit en Sardaigne , particulièrement celles des Jésuites , ne laissent pas que d'avoir de la somptuosité ; mais le goût Espagnol y domine ; & c'est vous prouver qu'on s'est plus attaché au luxe des ornemens , qu'à la noble & élégante simplicité qui doit en faire le principal mérite. Dans le nombre des choses curieuses qu'on fait beaucoup valoir à Sassari , on ne manque pas de faire remarquer une fontaine , nommée la fontaine de Rosello. Les habitans de l'Isle , qui n'ont jamais rien vu d'aussi beau , la mettent non seulement au dessus des plus magnifiques de Rome , mais ils n'en parlent qu'avec transport. *Chi non vede Rosello* , disent-ils , *non vede mondo*. Sassari est le siège d'un tribunal où se décident beaucoup d'affaires : il n'est composé que d'un Juge civil , d'un Juge criminel , d'un Pro-

cureur - Fiscal , d'un Avocat & d'un Procureur des pauvres , & de deux Secrétaires. Le petit nombre de personnes employées à l'administration de ce royaume , est ce qui m'a le plus frappé , sur-tout quand on considère combien elles sont multipliées chez d'autres peuples qui passent pour être plus policés : mais les Rois de Sardaigne ont toujours la plus grande attention à choisir des Magistrats aussi savans qu'integres & laborieux pour rendre la justice : ils ont fait choix également de Prélats , dont la science & les mœurs pouvoient être propres à instruire & à édifier des peuples qui vivoient dans une crasse ignorance. Enfin les Vice-Rois , les Gouverneurs des provinces , les Commandans , paroissent jusqu'à présent avoir agi de concert , pour seconder de leur mieux les bonnes intentions des Souverains.

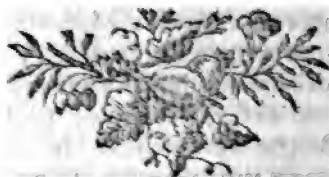
Je ne prétends pas dire , Madame , que la Sardaigne soit encore parvenue à ce degré de puissance , de richesse , & même de civilisation où elle peut arriver. On a beaucoup fait sans doute ; mais il reste beaucoup à faire. On a déjà mis en valeur plusieurs petites

îles qui avoisinent la Sardaigne , & dont les plus considérables sont Alinaria , Bucina , San-Antiogo , San-Patro , &c. Il est possible d'en tirer encore un plus grand parti , tant du côté de l'agriculture que du commerce. Mais tout promet le succès le plus assuré. Tout enfin annonce dans ce royaume une heureuse régénération , dont les suites deviendront toujours plus sensibles avec le tems.

Je vous ai déjà dit , Madame , que lorsque le vent étoit favorable , il falloit moins d'une heure pour traverser le détroit de San-Bonifacio , qui sépare la Sardaigne de la Corse. Je n'ai pas mis plus de tems pour faire ce trajet ; à mon arrivée dans cette dernière île , j'ai vu de toutes parts le feu de la guerre & de la discorde. La plus grande partie des habitans , enflammés de l'amour de la liberté , sont sous les armes pour se défendre contre les Génois qui se disent leurs Souverains. Ceux-ci ne négligent rien de leur côté pour contenir ce pays sous leur domination ; mais la haine que les Corfes leur portent est si violente , qu'elle doit causer tôt ou tard quelque grande révolution dans

422 SARDAIGNE ET CORSE.

cette île. Ils feront tous leurs efforts pour secouer, comme ils disent, le joug tyrannique dont ils sont accablés, ou, dans leur désespoir, ils se donneront plutôt à quelque grande Puissance qui les délivrera pour toujours d'une autorité odieuse.



 ADDITION A LA CORSE.

ON interrompt ici le récit du Voyageur, parce que depuis le tems qu'il étoit en Corse, il y est survenu de si grands changemens, ainsi qu'il l'avoit prévu, qu'il faut nécessairement recourir à de nouvelles relations, pour bien connoître ce pays. On en a publié plusieurs depuis qu'il appartient à la France. Des personnes instruites l'ont parcouru avec soin, & ont fait les observations les plus exactes sur le climat, le sol, les productions, les mœurs & les usages des habitans. Pour donner des notions justes & précises sur cette isle, dont la possession peut devenir de la plus grande utilité à la France, on fera particulièrement usage de l'excellent Essai sur la Corse, par M. de Pommereul, lequel a été inséré dans la *Bibliothèque de l'homme d'Etat & du Citoyen*.

L'isle de Corse, située vis-à-vis la terre ferme de la République de Gênes, entre le golfe de Gênes & l'isle de

424 ADDITION A LA CORSE.

Sardaigne, a quarante ou quarante-une lieues de long, & quinze ou seize dans sa plus grande largeur : sa surface est de quatre cents ou quatre cent vingt lieues carrées. Une chaîne de montagnes la traverse dans toute sa longueur depuis le cap Corse jusqu'à Bonifacio : cette chaîne est coupée par une seconde plus élevée, qui va des environs de Calvi à ceux de Porto-Vecchio. C'est cette seconde chaîne qui forme l'en deçà & l'en delà des monts; division indiquée jadis par les noms de Bande du dedans & Bande du dehors. Mais la division la plus générale de ce pays, est celle par laquelle on le partage en Pieves, c'est-à-dire, en territoires d'un nombre de paroisses indéterminé, & toutes soumises à la juridiction ecclésiastique d'un même Curé supérieur, qu'on appelle pour cette raison *Pievain*, *Pievano*. On partage aussi la Corse en provinces & juridictions. Les François viennent d'y en établir neuf, qui deviendront probablement la division la plus usitée. Les plaines les plus considérables de l'île, & , pour ainsi dire, les seules qui méritent ce nom, s'étendent depuis Bastia jusqu'aux environs

de Porto-Vecchio , sur la côte occidentale. Elles sont inhabitées , & on les dit inhabitables à cause du mauvais air qui y regne une partie de l'année. C'est le plus beau & le plus fertile pays de l'isle ; c'est celui que les Romains habitoient le plus volontiers. Mais des eaux stagnantes, que sans doute ils avoient eu soin de faire écouler , infectent maintenant l'air.

On a , dit-on , jadis compté trente-trois villes en Corse. Ce nombre paroît bien exagéré : on n'y voit les ruines que de deux ou trois ; & les plus considérables de celles qui existent actuellement , ont , pour la plupart , une origine peu reculée. Les Romains regarderent la Corse comme une terre d'exil ; & le Philosophe Sénèque y fut relégué pendant sept ou dix ans , & renfermé dans une tour qui porte encore son nom & qui se voit dans le cap Corse. La maniere dont il a peint le lieu de son exil & les habitans , prouve qu'il n'étoit content ni de l'un ni des autres ; mais son humeur bilieuse a un peu chargé le portrait ; & il s'en faut de beaucoup qu'il soit ressemblant. On assure au reste que

c'est pendant son exil en Corse qu'il composa ses Livres *de Consolatione*, adressés à sa mère Helvia & à Polibe.

Cette île jouit à peu près de la même température que la Provence : elle devroit naturellement être plus chaude ; mais ses côtes sont rafraîchies par les vents, & ses hautes montagnes contribuent à tempérer dans son intérieur l'excès des chaleurs de l'été. La Corse a beaucoup de ports capables de recevoir les bâtimens employés au Commerce. Celui de Porto-Vecchio est le plus grand, le plus sûr ; il s'avance fort avant dans les terres : avec quelques travaux, il pourroit devenir l'entrepôt du commerce du Levant, recevoir des vaisseaux de guerre au besoin ; & rendu franc, il auroit considérablement à Livourne, dont il partageroit le commerce. Ceux de Calvi, d'Isola-Réa, d'Ajaccio, sont placés aussi avantageusement pour trafiquer avec la France, que ceux de Bonifacio, de Bastia, de Macinéo, le sont pour commercer avec la Sardaigne & l'Italie. Le golfe de San-Fiorenzo est immense ; & l'on pourroit rendre le port de ce nom aussi commode qu'il

deviendroit utile, en commençant par
 lessécher les marais voisins. On trouve
 sur la côte orientale des étangs salés :
 ce sont des cavités que la mer remplit
 dans certains tems : elle s'en retire
 dans d'autres ; & le soleil y forme na-
 turellement un sel dont on fait usage
 dans l'isle. Les rivières les plus consi-
 dérables sont le Golo & le Tavignano.
 Les autres ne méritent guère que le nom
 de torrens, qui, à la fonte des neiges,
 ou dans les saisons pluvieuses, roulent
 avec rapidité un volume énorme d'eau.
 Les poissons les plus communs dans
 ces rivières, sont la truite & l'anguille ;
 tous deux y sont excellens. Les eaux
 minérales sont & doivent être très-
 communes en Corse. On trouve des
 fontaines d'eau chaude dans plusieurs
 Pieves ; & il n'est pas douteux qu'a-
 nalisées par d'habiles Médecins, on ne
 leur reconnût d'excellentes qualités.

La pêche du thon & de la sardine,
 également abondans sur les côtes de
 cette isle ; celle du corail, qu'on y
 trouve de trois espèces, rouge, blanc,
 & noir, offrent deux branches de com-
 merce qui, encouragées, pourroient
 devenir intéressantes. Elle produit assez

428 ADDITION A LA CORSE.

de blé , & peut en produire trois fois plus qu'il n'en faut pour la consommation de ses habitans : il y est très-beau & très-bon. On dit qu'il se conserve difficilement ; peut-être est-ce manque d'attention & de précautions nécessaires. Tous les grains y viennent à merveille , hormis l'avoine qu'on ne sème pas , & qui n'aime pas le sol des pays chauds. Son usage est remplacé par celui de l'orge , dont les chevaux se nourrissent avec autant de plaisir. Les pâturages manquent en général : néanmoins les François ont semé des foins dans les plaines d'Aléria , & en ont recueilli de très-bon & en quantité. Le miel est très-abondant ; c'est dommage qu'il ait une certaine âcreté qu'on attribue au baïs , à l'if , & aux plantes fortes qui couvrent l'île , & dont les abeilles tirent leur suc. Mais on ne peut trop vanter la bonté & la fermeté de la cire qu'on recueille en Corse. Combien , si la culture des mouches à miel y étoit encouragée , ne pourrions-nous pas nous procurer à meilleur marché , de meilleure cire que celle qu'en nous fait payer un prix excessif , & que nous sommes forcés de tirer de l'étranger !

Les arbres les plus communs en Corse, sont le chêne vert & le hêtre, également bons pour le charonnage ; le sapin, dont on peut tirer de superbes mâtures, & qui fournit le brai gras ; le pin, d'où découle la résine ; le châtaignier, excellent pour les ouvrages de charpente. Cet arbre, qui y abonde & qui peut être utile ailleurs, est dangereux dans cette isle. C'est l'aliment de la paresse de ses habitans. Chez eux, son aliment supplée à tout : on le sèche, on le broie, & l'on en fait du pain : leurs chevaux même en sont nourris ; & la terre est entièrement négligée, parce que la culture d'une forêt de châtaigniers n'exige aucun soin, & que la récolte de leurs fruits fournit suffisamment aux besoins peu nombreux d'une nation très-sobre. L'olivier n'est pas moins abondant, surtout dans la province de Balagna, & dans quelques cantons qui en sont tout couverts. Quoiqu'on ne prenne pas la peine de le cultiver, il est beaucoup plus gros & plus élevé qu'en Provence & en Languedoc. L'huile est la richesse principale de la Corse ; & elle peut en exporter une très-grande quantité. Si

430 ADDITION A LA CORSE.

nous savions profiter de nos conquêtes, nous devrions voir diminuer chez nous le prix de cette denrée, & conséquemment celui des savons. Le mûrier y étoit inconnu : les François en ont planté, & les ont vu croître à vue d'œil. Les orangers, les limoniers, les citronniers, l'amandier, le figuier, &c. y sont fort communs. Quant aux vins, ils seroient fort recherchés s'ils étoient bien faits. On ne mange point de raisin plus délicieux que celui du cap Corse, & on n'en voit point dont les grains soient aussi gros.

On ne sçauroit douter que cette île ne renferme beaucoup de mines. Il y en a de fer, de cuivre, d'argent même, d'alun, de soufre, & l'on y trouve de très-beau granit, du jaspe, & différentes carrieres de marbre précieux, mais ignoré. Ce qui est plus remarquable encore, c'est l'amiante ou lin incombustible, qu'on voit dans quelques montagnes, & dont on croit assez ordinairement que le secret d'en faire de la toile est perdu, quoiqu'il ne le soit pas réellement. Les Corfes ont attribué des vertus à une singulière pierre, à peu près de forme cu-

bique, & nommée pour cela *pietra quadrata*, pierre carrée : elle est de couleur brune, & d'une pesanteur spécifique très-considérable. En la calcinant, on sent qu'elle contient une grande partie de soufre. On la trouve dans plusieurs cantons de l'isle ; & quelques Corfes, plus imbécilles que les autres, la portent chez eux comme un puissant talisman.

Tous les quadrupedes, en Corse, sont généralement plus petits qu'en France. Les bœufs, vaches, chevaux, ânes, mulets, y sont si mal nourris, qu'ils sont d'une maigreur à faire pitié. Presque aucun d'eux n'a un abri contre le froid de la nuit ou l'intempérie de l'hiver. On ne connoît guere que le laitage de chevre, dont on fait des fromages dans les montagnes. A peine voit-on un mouton blanc dans les troupeaux les plus nombreux : tous ont la laine noire, longue & dure comme du poil. Quelques-uns ont quatre, & même jusqu'à six cornes. Les loups & les lapins, espece destructive, y sont inconnus. Mais le gibier abonde dans l'isle ; & désormais il sera plus commun encore, par la défense qu'on a

faire aux habitans, sous peine de la vie, de porter ou de garder chez eux des armes à feu. On croit qu'il n'y a point d'animaux vénimeux : les scorpions y sont cependant très-communs.

On fait monter la population de la Corse à cent vingt-deux mille habitans. Bastia, Ajaccio, Bonifacio, Calvi, Corte, San-Fiorenzo, sont les villes principales : encore quelques-unes ne mériteroient pas ce nom. Corte, par exemple, ne contient que trois cent neuf maisons, & mille trois cent-trente-deux habitans. On connoît des villages plus considérables : mais cette place est au centre de l'isle ; c'est un poste essentiel, le séjour d'un Officier général, d'une garnison, d'un Evêque, d'une juridiction ; voilà ses titres pour être appelée ville. Les François élèvent des fortifications à Corte ; & pour être tranquilles possesseurs de la Corse, ils comptent construire une citadelle à Carregia, près de Campoloro. Ils occupent ainsi Bastia & San-Fiorenzo aux deux extrémités du cap, Corte au centre de l'isle, Bonifacio à l'autre bout de son plus grand diametre, Calvi & Carregia aux deux extrémités de son

plus petit. Avec ces six points de fense, il est difficile qu'on puisse la ir enlever. Les chemins étoient in-nus en Corse, ainsi que toute es-ce de voitures. Tous les transports faisoient à dos de mulet. Les Fran-is ont ouvert de grandes routes de us les côtés, pour assurer & faciliter s communications. Les chemins ache-s ne seront pas la chose la moins rieuse de l'isle. On a coupé des mon-gnes; on y a déjà fait des travaux amenses dont on sent déjà tout l'a-ntage, quoique l'ouvrage ne soit pas beaucoup près fini.

On compte en Corse cinq évêchés, ont les métropoles sont Pise & Gê-es. Ces évêchés sont Mariana, Alé-ia, Nebbio, Sagone, & Ajaccio. L'E-êque de cette dernière ville est le seul ui réside dans le lieu qui a le titre évêché. Les autres quatre font leur éidence dans des villes différentes : elui de Mariana a la sienne à Bastia, elui d'Aléria à Corte, celui de Neb-io à San-Fiorenzo, & celui de Sa-gone à Calvi. L'Evêque d'Aléria a les meilleurs revenus, & celui de Nebbio les moindres. On ne peut se faire une

juste idée de l'ignorance & de la grossièreté du Clergé de ce pays. Cette observation n'est pas cependant une exception ; & l'on y voit des Ecclésiastiques très-éclairés. Mais l'indiscipline depuis cinquante ans , a corrompu les mœurs des Prêtres de cette île , & particulièrement encore que celles du reste des habitans. Ils ont besoin d'être veillés de près , réprimés & instruits. On doit tout attendre des nouveaux Prêtres que le Roi de France nommera pour remplir les sièges vacans , depuis qu'il est maître de la Corse. Les mœurs & leurs lumières sont très-propres à opérer une révolution si essentielle , mais qui ne peut être que l'ouvrage du tems & d'un zèle constant & soutenu. Les Moines sont très-nombreux ; & l'on aura peine à croire que le seul Ordre de Saint-François ait en Corse cinquante-sept maisons bien bâties & bien peuplées. Dans les derniers tems , l'état de Moine y étoit le même qu'en France dans le douzième siècle ; un grand crédit sur l'esprit & l'éclairé de la Nation , un meilleur vêtement , un meilleur logement , une nourriture assurée & mieux préparée que

celle de ses compatriotes, une assez grande liberté dans la retraite qu'il s'étoit choisie, la certitude d'être respecté par les différentes factions qui ravageoient le pays, & le plaisir d'exister tranquillement au milieu de l'orage; voilà des motifs suffisans pour déterminer à embrasser ce genre de vie. Ce qui doit paroître assez extraordinaire, c'est qu'il n'y a que trois couvens de filles dans l'isle; & tous trois sont à Bastia.

Quant aux mœurs des Corfes, il faut croire qu'elles vont changer; sans quoi ils seroient le peuple le plus barbare de l'Europe. Les femmes cessent peu à peu d'être esclaves, & partageront l'empire avec leurs maris. Cette vengeance qui semble née avec le Corse, se calmera peut-être, en sentant qu'un tribunal le vengera mieux que lui. Si l'on a remarqué avec raison que du sein des discordes civiles naissent les grands hommes en tout genre, & que la Corse veuille jouir de la paix que la France vient de lui donner, on doit s'attendre à voir sortir de cette isle d'aussi puissans génies que de grands Généraux. Après les momens d'effervescence

436 ADDITION A LA CORSE.

cence, celui de s'illustrer doit briller pour elle ; & ses malheurs n'ont dû que préparer le germe de sa gloire.

On peut voir, par cette esquisse de la Corse, combien elle mériterait qu'un Savant la visitât attentivement ; combien elle pourroit fournir de nouvelles découvertes en histoire naturelle. La mer, les bois, les rochers, les entrailles de la terre, tout recèle dans ce pays des trésors pour un observateur intelligent & courageux ; car il faut avoir du courage pour oser entreprendre de parcourir un pays presque sauvage, qui n'offre aux yeux que des ruines & des monumens de misère & d'ignorance.

Pour ce qui regarde les révolutions de la Corse, on ne peut en offrir ici qu'un tableau rapide : mais on trouvera dans différens Ouvrages qui ont paru depuis peu d'années, des détails approfondis sur l'Histoire de ce pays. Il est assez vraisemblable que les Corſes doivent leur origine aux Phéniciens, qui établirent une Colonie dans l'Isle. Les Grecs la conquirent, & lui donnerent le nom de *Cirnos*, qu'elle changea depuis en celui de *Corſica*. Les Carthaginois en firent la conquête vers l'an

3623 : bientôt après, les Romains les en chasserent, & en restèrent paisibles possesseurs jusqu'à l'invasion des Vandales & des Goths qui ravagèrent la Corse. Les Lombards, & après eux les Sarasins, y formerent des établissemens. Charles Martel & Charlemagne obligèrent ces derniers à quitter l'isle sur laquelle les Papes firent bientôt après valoir leurs droits, & la regarderent comme un fief de l'Eglise. Les Génois font aussi remonter leurs prétentions au neuvieme siecle. Les Pisans disputerent d'abord à ceux-ci la possession de la Corse : mais leur défaite, en 1289, rendit les premiers libres de s'assurer de plus en plus le domaine de cette isle. Les Rois d'Aragon, autorisés par les Papes, tâcherent, dans les quatorzieme & quinzieme siecles, de s'en rendre les maîtres : ils n'y furent jamais bien puissans. L'autorité des Génois prévalut toujours : mais comme ils s'appercevoient que l'esprit d'indépendance faisoit tous les jours de nouveaux progrès parmi les Insulaires, ils prirent tous les moyens possibles pour les contenir ; & afin d'arriver plus sûrement au despotisme, ils persécu-

438 ADDITION A LA CORSE.

terent & tâcherent de détruire les uns par les autres, tous les Barons ou Seigneurs feudataires de ce pays : ils se portèrent même à des atrocités. Les Historiens rapportent qu'un Gouverneur Génois ayant rassemblé un grand nombre de ces Barons à un festin qu'il leur donnoit, fit entrer, sur la fin du repas, des soldats, ou plutôt des bourreaux, qui les égorgerent tous sans pitié.

Ce trait seul suffiroit peut-être pour légitimer la haine invétérée des Corfès contre les Génois. D'autres traitemens injustes, & sur-tout l'augmentation des impôts, exciterent d'abord des murmures parmi eux : ils finirent par se révolter. En 1553, ils appelerent à leur secours les François, qui, sous la conduite de Paul de la Barthe, Marquis de Thermes, depuis Maréchal de France, s'emparerent de presque toute l'isle, laquelle fut déclarée authentiquement province de France : mais elle fut rendue à la République de Gênes en 1559, par le traité de Cateau-Cambresis. Alors les Corfès, sans appui, devinrent la proie des tyrans Génois, & pendant plus d'un siècle, leur Histoire n'est que celle de la tyrannie & de

l'oppression. En 1676, une troupe de Grecs, échappés de la Morée, demanda aux Gênois à venir s'établir en Corse. La République leur accorda trois cantons incultes dans la pieve de Vico ; savoir , Paomia , Revida , & Salogna. Ils étoient cinq cent cinquante en arrivant ; mais le nombre en est bien augmenté depuis. Les troubles qui ont agité la Corse, leur ont fait changer leur premier établissement : ils sont à présent dans les environs d'Ajaccio.

Cependant les vexations des Gênois continuoient en Corse ; elles étoient même portées à leur comble. On traitoit les Nobles avec une rigueur extrême , & on les dépouilloit de leurs privilèges. Les nationaux étoient exclus de toutes les charges ecclésiastiques & militaires , & il ne leur étoit permis de faire aucune espece de commerce. On achetoit à vil prix les productions de leur pays, & on leur faisoit payer fort cher celles dont ils avoient besoin. On les laissoit croupir dans l'ignorance & dans la paresse , & on laissoit impunis les fréquens assassinats dont leur isle étoit le théâtre , & dont on portoit le nombre, année commune, à neuf cents.

Au moindre signe de mécontentement, des cantons entiers étoient mis à feu & à sang : les malheureux habitans gémissaient sous les peines les plus rigoureuses ; ils étoient accablés d'impôts ; & quoique, tous frais faits, la République ne retirât annuellement de la Corse que 70000 livres, cette somme modique devenoit néanmoins pour eux la charge la plus onéreuse, parce que, dépouillés depuis long-tems de l'argent qui ne rentrait jamais dans leur île, ils se trouvoient dans l'impossibilité d'en trouver pour leurs besoins même les plus urgens. Tant de maux réunis excitèrent enfin, en 1726, une révolte qui ne fut pas d'abord de longue durée ; mais en 1729, les Corſes, qui s'étoient soumis à une nouvelle imposition, & qui avoient demandé vainement au Gouverneur Pinelli la permission de faire eux-même le sel que les Génois leur faisoient payer fort cher, publièrent des manifestes, où ils dévoilèrent les injustices de la République : ils prirent ensuite les armes, & ne voulurent jamais prêter l'oreille aux propositions des Génois. Quelques Puissances étrangères leur envoyèrent sous

main des secours. Gênes implora l'assistance de l'Empereur : elle en obtint, en 1731 & 1732, des troupes auxiliaires qui servirent à pacifier les troubles ; & les Génois accorderent même quelques douceurs aux Corfès en 1733. Mais les troupes Impériales eurent à peine quitté l'isle la même année, que la rébellion recommença. Les mécontents en vinrent jusqu'à dresser, en 1735, le plan d'un nouveau Gouvernement, indépendant de Gênes.

Un aventurier joua l'année suivante, dans cette isle, un rôle qui fixa pendant quelque temps l'attention de l'Europe, mais qui finit par le ridicule. C'est de Théodore, Baron de Newhoff, originaire du comté de la Marck en Westphalie, dont on veut parler. Il fut élu Roi de Corfe le 15 Avril 1736, dans une assemblée générale de la Nation à Casinca. Ce nouveau Roi ne fournit que de foibles secours aux Corfès, quoiqu'il leur en eût promis de très-considérables. Il ne put empêcher que le Comte de Boissieux, Général des troupes Françoises que la République de Gênes avoit sollicitées auprès du Roi de France, ne débarquât en

Corse en 1738, & que le Marquis de Maillebois, qui avoit remplacé le Comte de Boissieux, mort au mois de Février suivant, ne soumit l'isle en trois mois ; expédition qui lui mérita le bâton de Maréchal de France. Le départ des troupes Françoises en 1741, ralluma le feu de la discorde. Les troubles agiterent la Corse en 1743, & ne firent qu'augmenter par le retour du Roi Théodore & par le secours de l'Angleterre. Mais ce Souverain, qu'on peut avec raison appeler un véritable Roi de théâtre, quitta peu après l'isle, où il ne reparut plus depuis. Il alla finir ses jours à Londres dans une prison où il avoit été enfermé pour dettes. Les mécontents, qui avoient à leur tête Rivarola, s'étoient emparés de Bastia. Cette ville leur fut bientôt enlevée. Le Marquis de Cursai, envoyé par la Cour de France en Corse avec deux mille hommes, rétablit l'ordre & la paix dans l'isle. L'administration de ce Général sera toujours chere aux Corfues : il fit régner par-tout la plus exacte justice, fit construire des ports, raccommoder des ponts, eut à cœur l'instruction de la jeunesse, établit une Aca-

démie , & ne négligea rien de tout ce qu'un Souverain intelligent peut faire pour le bonheur d'un peuple qu'il aime.

Les François abandonnerent encore une fois la Corse , & laisserent les habitans & les Génois aux prises entre eux. Ce fut dans ces circonstances que le célèbre Pascal Paoli , retiré à Naples , fut proclamé Général des Corfes le 6 Juillet 1755 , dans une Consulte générale de la Nation : il en devint l'idole. Il avoit échauffé toutes les têtes de l'amour de la liberté ; & on ne désiroit rien tant que de voir arriver le moment où l'on seroit délivré pour toujours des Génois. On tint , en 1761 , une autre Consulte générale à Casinca , où , entre autres délibérations , il fut unanimement résolu qu'on ne prêteroit jamais l'oreille à aucun accommodement avec les Génois , que préliminairement ils n'eussent évacué l'isle , & formellement reconnu l'indépendance & la liberté absolue de la Nation , ne refusant pas au teste de les dédommager de la perte pécuniaire que leur causeroit l'abandon qu'ils feroient de l'isle. Depuis ce moment , les Corfes se regarderent comme entières.

ment libres : ils envoyèrent en 1763 des Députés au Pape , à Vienne & à Turin , avec un écrit en forme de manifeste , dans lequel ils déclaroient que la République de Gênes ayant enfreint les conventions , ils avoient le droit de se remettre en pleine liberté. Dans ces circonstances , les Gênois sollicitèrent encore auprès de la Cour de France , de nouvelles troupes qui débarquerent en Corse ; mais elles n'avoient d'autre objet que de garder pendant quatre ans les forteresses que la République possédoit encore dans l'île. Les choses changerent bientôt de face. Sa Majesté Très-Chrétienne voulant pacifier les troubles entre les Gênois & les Corfes , fit demander à ceux-ci un projet d'accommodement. Paoli engagea la Consulte générale , assemblée à cet effet , de s'en tenir à la résolution de Calinca en 1761. La République , à laquelle cette réponse fut communiquée , aima mieux céder la Corse à la France. Le traité de cession fut conclu & signé à Versailles le 15 Juin 1768 , à condition qu'on mettroit les Gênois en possession de l'île Capraïa , dont les mécontents s'étoient

rendus maîtres; condition qui fut bientôt exécutée.

On ne rappellera pas ici les petits événemens de cette courte guerre, où Paoli voulut lutter contre la France & lui disputer la Corse. Il suffira de dire que la première campagne ayant été peu heureuse pour les François, qui furent battus à Casinca & à Borgo, celle de 1769 leur soumit en assez peu de tems toute l'île, autant par les bonnes dispositions de M. le Comte de Vaux qui les commandoit, que par la désertion & la capitulation d'un grand nombre de Corfes. Paoli eut le bonheur de se sauver sur un bâtiment qui le transporta à Livourne, d'où il se rendit à Florence, & de là en Angleterre, où il vit actuellement. M. le Comte de Vaux fit reconnaître, par toutes les pieves, la souveraineté du Roi de France : il convoqua à Corte tous les Chefs & Podestars, pour y renouveler, dans une assemblée générale, le serment de fidélité qu'ils avoient prêté chacun en particulier. » Ainsi, dit » M. de Pommereul que l'on a cité » plus haut, la Corse passa sous la » domination François au moment

446 ADDITION A LA CORSE.

» qu'elle alloit devenir une Nation con-
 » sidérable , & jouer un rôle appro-
 » chant de celui que jouent les Pro-
 » vinces-Unies depuis qu'elles ont se-
 » coué le joug de l'Espagne. Puisse le
 » Gouvernement François faire régner
 » l'ordre, la justice, le commerce, les
 » Arts, dans un pays qui fut si long-
 » tems le siège du désordre, de la con-
 » fusion, de la misère, & de toutes
 » sortes de crimes ! Puisse-t-il procu-
 » rer aux Corfès tous les avantages
 » d'une bonne & sage administration,
 » pour prix de la liberté qu'il lui a
 » ravie « !

Depuis cet événement, la France s'est
 fort occupée de la législation & de la
 police de cette île. Il existe déjà un
 Recueil d'Edits, Déclarations, Lettres-
 Parentes, Arrêts & Réglemens, lequel
 forme un Code Corse en 3 vol. *in-4°*,
 en françois & en italien. Ce qui n'est
 pas moins avantageux, c'est que M. le
 Comte de Marbeuf, qui commande
 dans l'île, a su adoucir le joug des
 habitans, qui tournent peut-être encore
 les yeux vers la liberté. Sa sagesse, sa
 douceur, son affabilité, sa bienfai-
 sance, lui ont mérité la vénération,

l'ame & l'amour de tous les Corfes.
 Les villes de la Corse méritent peu
 ou en faffe une longue description.
 va cependant extraire quelques dé-
 tails de la relation de notre Voya-
 geur qui les a parcourues. Bastia, ca-
 pitale de l'île & résidence du Comman-
 dant Général, est située dans la côte
 orientale, sur le penchant d'une mon-
 tagne. Quelques personnes pensent que
 c'est l'ancienne ville de *Mantinum* ou
Antinorum Oppidum. Elle peut con-
 tenir aujourd'hui cinq à six mille ha-
 bitans. Les rues sont vilaines ; & à
 l'exception du collège des Jésuites qui
 est assez beau, les autres édifices n'ont
 rien de remarquable. L'église cathé-
 drale est placée dans la forteresse, qui
 est elle-même de peu d'importance. Le
 port est petit, & n'est fréquenté que
 par des bâtimens de médiocre gran-
 deur. San-Fiorenzo, petite ville située
 à trois lieues de Bastia, sur un golfe
 qui forme un bon port, n'a presque
 aucune défense qu'une tour forti-
 ficée. Calvi est encore une autre petite
 ville bâtie dans une langue de terre au
 bout d'un golfe, avec une rade com-
 mode. Le château qui la renferme en

entier, est la meilleure forteresse de l'isle. Corte & Aléria méritent peu qu'on en fasse mention : ce sont des bourgs assez mal bâtis, auxquels on a donné, on ne sait trop pourquoi, le nom de ville. Pour Ajaccio, continue notre Voyageur, c'est la plus jolie ville de la Corse & la mieux située, au bord d'un golfe qui offre un port commode pour les plus grands vaisseaux. Presque toutes les rues sont droites, larges, & les maisons assez bien bâties. La cathédrale, le collège des Jésuites, le palais, qui est le siège de l'administration de la justice & des archives du pays, sont les édifices les plus considérables. Anciennement la ville étoit placée à une lieue de là, dans la partie la plus avancée du golfe. Elle fut rebâtie à l'endroit qu'elle occupe actuellement en 1435 ; & cent dix-huit ans après, les François qui y aborderent pour faire la conquête de la Corse, l'embellirent beaucoup. Le Marquis de Thermes fit construire la citadelle.

J'apprends dans l'instant, Madame, ajoute notre Voyageur, la nouvelle d'un avantage considérable que les mécontents viennent de remporter sur les Génois.

ADDITION A LA CORSE. 449

Je vais m'embarquer pour Gènes, où je ne doute pas que cette nouvelle ne fasse la plus vive impression sur ces Républicains, à qui la possession de la Corse paroît si fort tenir à cœur, & qui ont fait, pour la conserver, tant de sacrifices.

Je suis, &c.

A Bastia, ce 10 Février 1759.



LETTRE CCCLXXIII.

G É N È S.

JE ne me suis pas trompé, Madame; la nouvelle de la victoire que les Corſes ont remportée, a mis toute la ville de Gènes en mouvement. Les dames ſurtout ſont plongées dans la plus vive affliction. Ces Reines de la Corſe, ainſi qu'elles ſe qualifient, ſont déſolées de la perte d'un royaume où elles craignent de ne pouvoir plus bientôt dicter des loix. Elles jettent les hauts cris pour qu'on répare ce déſaſtre, & qu'on porte dans l'iſle des forces capables de contenir les rebelles. Elles demandent qu'on invoque le ſecours du Roi de France, & qu'on réclame la protection de ce puiffant allié. Vous ſavez combien il fut utile aux Génois pendant la dernière guerre; & tout reſſentit encore ici de la généroſité, de la bravoure, & de la gloire du nom François.

Depuis long-tems la ville de Gènes

que un rôle brillant dans l'Histoire. Son origine est des plus anciennes. S'il faut croire quelques Auteurs, elle fut bâtie par Janus, d'où elle a tiré son nom de *Genua* en latin. Elle devint la capitale de la Ligurie, & une place de commerce importante. Son port étoit fréquenté par des Marchands de toutes les Nations. Les Carthaginois ne purent l'emparer & la détruire. Réconstruite par les Romains, elle passa de la domination de ce peuple à celle des Arabes, qui la saccagèrent à différentes reprises. Les Lombards n'y laissèrent que pierre sur pierre. Elle dut son rétablissement à Charlemagne; & ses successeurs y mirent des Comtes pour gouverner. Le commerce rendit les Comtes si puissans, que dès le onzième siècle ils secouèrent le joug des Comtes, & ne voulurent être gouvernés que par

Magistrats qu'ils choisirent eux-mêmes. Ce fut alors qu'ils se rendirent célèbres par les expéditions les plus glorieuses & les plus utiles. Ils furent avec éclat dans les croisades, & rendirent maîtres de Savone, de Gênes, & de plusieurs autres villes de leur voisinage; étendirent leurs

conquêtes sur la Corse, la Sardaigne; Minorque, Maïorque, Malte, Syracuse, & jusque sur la Crimée, où ils s'emparerent de tous les ports, ainsi que de tous ceux de la mer Noire; remporterent des victoires sur les Sarrasins, les Pisans, les Espagnols & les Turcs, & disputèrent l'empire de la mer aux Vénitiens dans une longue guerre qui ne fut terminée que par la paix conclue en 1381. Ce qui doit paroître extraordinaire, c'est que dans ce reins de grandeur & de gloire pour les Génois, ils étoient déchirés par des divisions intestines qui les portèrent à des changemens continuels dans le gouvernement. Pour écarter tout esprit de jalousie, ils nommerent d'abord un Podestat étranger; cette forme ne subsista pas long-tems. Ils élurent ensuite des Gouverneurs, auxquels succéderent des Ducs. Ceux-ci furent remplacés par des Doges; & la tranquillité commençoit à s'établir, lorsque ce peuple inconstant se donna tout à coup aux François, & se mit sous la protection de Charles VI. Il secouru bientôt ce joug, égorgea la garnison Française, & implora le secours du Mar-

quis de Montferrat , élut quatre ans après un Doge , se mit ensuite sous la domination du Duc de Milan , rétablit les Doges , se soumit de nouveau aux François , revint encore aux Doges , s'offrit enfin à Louis XI , qui lui fit dire , que si la ville de Gènes se donnoit à lui , il la donneroit à tous les Diables.

Ces troubles n'étoient pas les seuls qui agitoient cette ville : elle vit dans son sein toute la fureur des factions connues sous le nom de Guelfes & de Gibelins. L'ambition de ses premiers Doges entraîna des dissensions affreuses : celle des Adornes & des Frégoses la mit à deux doigts de sa perte. Elle reçut des loix des François , de l'Empereur , des Ducs de Milan qui y régnerent tour à tour. Gènes étoit perdue sans ressource , lorsque le célèbre André Doria suspendit , en 1528 , le cours de ces révolutions , lui rendit la liberté entière , & posa sur des fondemens inébranlables la forme de gouvernement qu'elle conserve encore de nos jours. Ce grand homme , qui préféra le titre de Pere de la Patrie à celui d'en être le Souverain , mit Gènes dans le parti de

l'Espagne, au service de laquelle il resta fidèlement attaché, après avoir quitté celui de la France. Ces sentimens d'affection pour la première de ces deux Puissances, se soutinrent long-tems dans cette ville. Les habitans en vinrent même jusqu'à braver la fierté de Louis XIV. » Quoiqu'alliés avec la » France, ils entretenoient, dit le Président Hénault, des intelligences avec » l'Espagne, & même avec les Algé- » riens, dont ils favorisoient les pirateries. M. de Saint-Olon leur en » demanda réparation ; ils la refusèrent. Le Roi fait bombarder Gènes » dans le mois de Mai 1684, par le » Marquis du Quesne. M. de Seigne- » lei (Ministre de la Marine) étoit sur » la flotte. Le Pape, dit le même Auteur, sous l'année 1685, intercede » pour les Génois. Le Roi lui promet » de ne point prendre leur ville, & de » ne faire aucune conquête sur eux, » pourvu qu'ils lui fassent la satisfaction qu'il désire. En conséquence le » Doge, nommé Francesco Maria Imperiali, accompagné de quatre Sénateurs, vint faire sa soumission au » Roi le 15 de Mai : il se couvrit à

» l'audience qu'il eut dans la galerie,
» où le Roi le reçut en grand appareil.
» La loi de Gènes est que le Doge perd
» sa dignité & son titre si-tôt qu'il est
» sorti de la ville : mais le Roi voulut
» qu'il les conservât , sans quoi ce
» n'auroit plus été qu'un simple Gé-
» nois qui auroit paru devant lui «. On
fait que Louis XIV, qui lui fit d'ail-
leurs l'accueil le plus distingué, lui
ayant demandé ce qu'il trouvoit de
plus curieux à Versailles : *C'est de m'y*
voir , Sire , lui répondit-il. Il est bon
encore d'ajouter que ce Monarque im-
posa quelques conditions à la Répu-
blique. Une des principales fut qu'elle
défarmeroit toutes ses galeres, excepté
six , & qu'elle promettroit de n'en
point armer d'autres sans la permission
du Roi.

» Si les Génois , dit encore le
» Président Hénault , éprouverent alors
» les effets de la clémence du Roi , ils
» ressentirent bien autrement les effets
» de la protection de Louis XV , lors-
» qu'en 1746 la Reine de Hongrie ,
» par une entreprise aussi injuste que
» rigoureusement exécutée , s'empara
» de Gènes & en enleva les trésors,

» En vain ces généreux Républicains
 » rechasseroient les ennemis de leur
 » ville; il leur eût fallu succomber
 » enfin sous une puissance formidable,
 » que leur courage n'auroit fait qu'ir-
 » riter, si Louis XV ne les avoit se-
 » courus en leur envoyant successive-
 » ment M. le Duc de Boufflers, qui
 » y mourut, & M. le Duc, depuis
 » Maréchal de Richelieu. Il fit plus;
 » & ce Prince s'arrêtant au milieu de
 » ses conquêtes, ne s'occupa, au mo-
 » ment de la paix qu'il donna à ses enne-
 » mis à Aix-la-Chapelle, que des avan-
 » tages & du salut de ses alliés, rétablit
 » Gènes dans toutes ses possessions, &
 » crut gagner assez, s'il faisoit voir à
 » toute l'Europe que sa justice & sa mo-
 » dération étoient égales à son courage
 » & à sa puissance. Depuis cette épo-
 » que, Gènes n'a eu d'autre guerre à sou-
 » tenir que celle qu'elle fait aux Corfès
 » rebelles.

Avant de vous parler de la forme
 du Gouvernement de cette Républi-
 que, permettez-moi, Madame, de
 vous dire un mot de la Noblesse Gé-
 noise. On en distingue de deux sortes,
 l'ancienne

ancienne & la moderne. L'ancienne
 est composée de vingt-huit familles,
 d'André Doria déclara, en 1528, être
 les seules capables d'occuper les charges
 du Gouvernement, & de parvenir à la
 dignité de Doge. Ces vingt-huit fa-
 milles étoient, en suivant l'ordre al-
 phabétique, Calvi, Cattanei, Centu-
 rione, Cibo, Cigola, Doria, Fieschi,
 Fornari, Franchi, Gentili, Giustiniani,
 Grimaldi, Imperiali, Interiani,
 Lercari, Lomellini, Marini, Negri,
 Negroni, Pallavicini, Pinelli, Promon-
 ori, Salvaghi, Sauli, Spinola, Vival-
 li, Vesodimari. Toutes les autres fa-
 milles furent mises dans la classe du
 peuple. Cependant il y en avoit plusieurs
 riches & considérables, qui témoignè-
 rent leur mécontentement d'une exclu-
 sion si injuste. Pour les satisfaire, on
 les entra, pour ainsi dire, sur les vingt-
 huit familles dont on vient de parler, en
 les obligeant de prendre le nom de l'une
 d'entre elles. Il fallut même dans la
 suite, pour conserver la paix, leur per-
 mettre de reprendre leurs vrais noms
 & armes, & créer aussi une nouvelle
 Noblesse qui comprend cinq cents fa-
 milles, & à la tête desquelles est celle

de Giustiniani, quoiqu'elle soit de l'ancienne Noblesse. On compte dans celle-ci quatre familles principales ; savoir, celles de Doria, de Grimaldi, de Spinola, & de Fieschi : cette dernière a donné deux Papes à l'Eglise, & trente-deux Cardinaux. Toute sorte de distinction a disparu aujourd'hui entre l'ancienne & la nouvelle Noblesse. Les membres de l'une & l'autre ont également droit de parvenir aux charges de l'Etat. On exige seulement des preuves de noblesse de quatre ans pour être admis dans le Grand Conseil, de six pour entrer dans le petit, de dix pour être Sénateur ou Procureur, & de quinze pour être Doge. Toutes les familles nobles sont inscrites dans un livre d'or, ainsi qu'on le pratique à Venise. Un Noble ne déroge point pour faire le commerce ; car le commerce est regardé comme l'ame de l'Etat ; & tout Noble qui l'exerce, passe pour en être le soutien. On cite une lettre d'un Négociant de Hambourg à un Doge de Gènes, laquelle avoit cette adresse : *Al Signor Nicolo..... Mercante di ferrarezza, & Doge di Genova* : Au Seigneur Nicolas.... Marchand de fer, &

Doge de Gênes. Les Doria & les Spinola sont les seuls qui ne trafiquent pas. Les autres Nobles ne font aucune difficulté d'établir des fabriques de velours, de soie & de draps, de se charger de la ferme des impôts ou de leur administration, de prendre un intérêt dans les vaisseaux marchands, de faire la banque; & tels sont les Cambiasi, qu'on peut assurer être actuellement les plus riches Négocians de Gênes. Il en est résulté que les profits faits dans le commerce par les Nobles, les ont mis en état d'acheter, dans les différens pays de l'Italie, & particulièrement dans les royaumes de Naples & de Sicile, de grandes terres titrées, tels que des Principautés, des Marquisats, des Comtés, des Baronnies. Ceux qui les possèdent sont pour l'ordinaire les plus riches de ces pays : ils ne sont cependant que les cadets des familles établies à Gênes.

La forme du Gouvernement est Aristocratique. A la tête de la République, qui prend le titre de *Sérénissime République de Gênes*, est le Doge, dignité à laquelle on ne peut parvenir avant l'âge de cinquante ans. On fait l'élec-

tion tous les deux ans ; & l'on ne peut être élu de nouveau qu'au bout de cinq. Le jour de l'installation du Doge , on lui met une couronne sur la tête & un sceptre à la main , à cause de la souveraineté de la République sur le royaume de Corse. Les deux premiers jours il porte l'habit ducal , & le reste du tems , la longue robe de Sénateur , qui est d'écarlate. Le palais de la République lui sert d'habitation , ainsi qu'à sa famille ; & sa garde est composée de deux cents Allemands. On lui donne le titre de *Sérénité* ; mais après qu'il est sorti de charge , il reprend celui d'*Excellence* , comme tous les Sénateurs. Il a cependant l'avantage d'être , sa vie durant , Procureur , & de jouir d'une pension de cinq cents écus. Voici en quoi consiste son autorité. On ne peut rien entreprendre sans son consentement , & il doit donner sa sanction aux décrets du Sénat. Il propose les délibérations sur toutes les matieres importantes , donne audience aux Ambassadeurs , convoque les assemblées ; & tous les ordres sont donnés en son nom. Je ne fais pas cependant si cette dignité si honorifique , est bien agréable

pour celui qui en est revêtu : il est, en quelque sorte, claquemuré dans son palais, & il ne peut en sortir que de l'aveu du Petit Conseil.

Après le Doge, les Colléges des Gouverneurs & des Procureurs tiennent le premier rang. Le premier, composé de douze Membres qui forment, conjointement avec le Doge, le Conseil d'Etat, est appelé *la Signoria*. Le second est formé de huit Membres, sans compter ceux qui, après avoir été Doges, sont Procureurs toute leur vie. Ils interviennent, ainsi que les Gouverneurs, aux délibérations importantes du Grand Conseil : ils sont aussi les Intendans du trésor & des revenus publics. Les Gouverneurs sont tirés au fort dans une urne, où il y a cent vingt noms. On en tire cinq tous les six mois ; & c'est ce qui a donné naissance à la Loterie de Gênes, sur le modèle de laquelle on a formé dans presque toute l'Europe tant de loteries, sur-tout la Loterie Royale de France. Celle de Gênes fut établie en 1620. On l'appelle *il Seminario*, de ce que les noms dont on se sert sont ceux des Sénateurs qui doivent sortir de la

boîte, lorsqu'on tire au sort les Gouverneurs. Le Grand Conseil est composé de quatre cents personnes, & le Petit Conseil, *Consiglietto*, de cent. L'un & l'autre se renouvellent tous les ans, au moyen d'une élection faite vers la fin de Décembre. Tout ce qui concerne les loix, les gabelles, les taxes, les impôts, &c. se traite dans le premier; & celles qui ont rapport à la paix, à la guerre, aux alliances, se décident avec l'assistance du second. Les cinq Suprêmes Syndics, qu'on appelle autrement les *Supremi*, sont chargés d'examiner la conduite des Doges, des Gouverneurs, des Procureurs, lorsque le tems de leur administration est fini. Les trois Conservateurs de la paix & les Conservateurs des loix, qui sont tirés de la Bourgeoisie, sont établis pour que tout se passe dans l'ordre prescrit par les loix, & pour soutenir leur autorité. Cinq Censeurs ont l'inspection des manufactures, des marchandises, des poids, du commerce, &c. Les affaires des particuliers se portent à la Rote civile, composée de cinq Docteurs en Droit, qui doivent être étrangers, & qui ne sont que deux ans en charge. Dans la

Rote criminelle, il y a un département chargé de défendre la cause des personnes détenues dans les prisons. Une justice qu'on doit rendre aux Italiens, c'est que par-tout on s'y occupe des malheureux ; & ce n'est pas un des moindres traits de leur éloge.

Les revenus de l'Etat ne montent pas au delà de cinq millions de notre monnoie, & ne suffisent pas pour tous les frais nécessaires. Aussi la République est-elle obligée de recourir à des emprunts fréquens ; & c'est ce qui donna naissance, en 1407, à la fameuse banque de Saint-George, *compagnia di San Giorgio*, laquelle tire son nom de l'église de ce Saint, où elle s'assembloit autrefois. Ses richesses sont très-considérables : des villes & des villages entiers lui appartiennent. Elle jouit de plusieurs privilèges importants, entre autres d'une juridiction particulière qui la met presque hors de toute dépendance. On pourroit dire que c'est un autre Etat dans l'Etat. Ce n'est pas seulement à la République que cette Compagnie a prêté de grosses sommes, mais encore aux étrangers, & sur-tout à la France en diverses occa-

sions. Elle a pris toutes les précautions possibles pour ne recevoir que des hypothèques solides. Cependant des circonstances fâcheuses, des guerres dispendieuses, la difficulté d'obtenir les payemens, lui ont fait souvent essuyer des pertes considérables. C'est au reste par les billets de cette banque, qu'on fait à Gènes toutes les affaires ; & l'on pretend qu'elle absorbe les deux tiers des revenus de la République.

Les troupes de terre, en tems de paix, se réduisent à deux mille cinq cents hommes. On pourroit néanmoins, en cas de besoin, les porter jusqu'à vingt mille, parce qu'alors tout seroit soldat, comme il arriva dans la révolution de 1747, où l'on força même les Religieux de monter la garde. Dans d'autres circonstances, l'Etat ne pourroit pas fournir ce nombre de militaires. On y compte cependant environ quatorze cent mille ames, y compris la ville de Gènes, où la population monte à pres de cent quarante mille habitans. Pour les forces maritimes, elles consistent actuellement en six galeres & en quelques grosses barques qui ne servent à autre chose, comme quelques Voyageurs

I'ont déjà remarqué, qu'à porter les blés & le vin de Gènes, & à mener les dames Génoises prendre le frais en été. Quelle triste décadence n'a pas éprouvée cette marine autrefois si florissante ! Il ne faut pas cependant croire que le dépérissement du commerce soit en proportion de cette décadence. Il se soutient encore dans un état assez brillant, par les huiles, les fruits, les vins, les étoffes d'or & d'argent, les velours ; les damas, les satins, les soieries de toute espece. La République même fit, en 1751, une opération qui a beaucoup contribué à donner une nouvelle activité à son commerce : elle déclara franc le port de Gènes, de maniere que tout Marchand qui habite le quartier du port, peut avoir un magasin & des marchandises, sans payer des droits. On a mis néanmoins des restrictions qui diminuent un peu les avantages qu'on avoit lieu d'attendre de cette liberté de commerce ; c'est qu'il faut que ces marchandises soient venues par mer, & qu'elles sortent de même par mer pour aller ailleurs.

Les Italiens ont un proverbe en parlant des Génois : *Homini senza fide* ;

donne senza vergogna , mare senza pesca : hommes sans foi, femmes sans pudeur, mer sans poisson. La dernière épithète est fautive : on mange d'excellent poisson à Gênes, & la mer est très-poissonneuse. Les deux autres épithètes pourroient bien être aussi injustes. Le Génois est à la vérité fin & rusé; mais il lui seroit aujourd'hui difficile de faire des dupes; & tout ce que la vérité de l'Histoire semble seulement déposer contre lui, c'est qu'il est plus inconstant qu'infidèle. Pour la galanterie des femmes, elle n'est pas plus remarquable ici que dans les autres grandes villes de l'Italie. Ce qui a pu donner lieu à quelques reproches contre les dames Génoises, c'est qu'elles étoient sans cesse entourées de leurs *cavalieri serventi*, & que la figisbèature s'est soutenue plus long-tems ici que par-tout ailleurs. Mais depuis le séjour des François dans cette ville, en 1747 & 1748, les choses ont bien changé de face. On peut même dire que la société est du meilleur ton parmi les personnes de distinction. J'ai assisté à quelqu'une de ces assemblées appelées *Quaranta vigilia*, qui se tiennent trois

fois la semaine dans une quarantaine de maisons, chacune à son tour. On ne peut rien y désirer, ni pour la quantité des rafraîchissemens & des illuminations, ni même pour l'agrément des conversations. La cherté du jeu y est quelquefois de trop: Le tems doit achever la révolution dans les conditions inférieures à la Noblesse. Les étrangers, qui ont peine à comprendre le jargon Italien qu'on y parle, aussi différent du Toscan, que le Picard l'est du François, y sont traités avec beaucoup de cérémonie & peu d'amitié; & l'on y est en général très-sérieux. C'est ce qui faisoit dire à quelqu'un, qu'il n'y avoit d'animé dans cette ville que la statue de Saint Sébastien du Pujet, chef-d'œuvre admirable pour l'expression, lequel se trouve dans l'église de Carignan, à laquelle on arrive par un beau pont qui joint une montagne de la ville à l'autre, & qui a deux arches d'une hauteur prodigieuse. Mais ceci me rappelle, Madame, que je dois vous dire quelque chose des édifices de Gênes *la Superbe*. Je serai court sur cet article. Quand on est à la fin d'un voyage d'Italie, on est las de ce genre

de curiosités, & d'en tracer des descriptions. Peut-être vous-même êtes-vous fatiguée de les lire.

Gènes, bâtie sur le penchant d'une montagne, s'élève en amphithéâtre sur une longueur de plus de mille huit cents toises, tout à l'entour du port qui est en demi-cercle, & qui a plus de mille toises de diametre. Cette situation présente le coup-d'œil le plus magnifique que l'on puisse voir, à l'exception néanmoins de celui de Naples. C'est sur-tout quand on est en mer à un mille du port, qu'on en découvre toute la beauté. Les murs de la ville renferment un plus grand espace que la partie habitée : ils ont quatre lieues de circuit, s'avancent du côté du nord-est, & forment un angle avec la pointe de l'éperon. Du côté de l'ouest, ils touchent au fauxbourg de S. Pierre d'Arena. Les fortifications sont considérables, & garnies de deux cent cinquante pièces de canon. Le port est formé par deux moles, & à l'entrée est un phare qui a trois cent soixante-six pieds de haut. C'est aux dépens de l'intérieur que Gènes a l'avantage d'une aussi belle situation. Les rues sont inégales, raboteuses,

étroites, excepté deux, la rue neuve & la rue Balbi, qui sont larges ; tirées au cordeau, & bordées des deux côtés de superbes palais. Peut-être n'y a-t-il rien en Europe qui égale ces rues en beauté & en magnificence. La plupart des palais, tant dans ces deux rues que dans les autres, sont vastes, bien décorés, & quelques-uns sont très-riches en beaux tableaux & en meubles précieux. Les colonnes, corniches, balustrades, murailles, pavé même, tout est marbre dans ce pays : c'est une profusion qui excite d'abord l'étonnement & l'admiration, mais dont on est bientôt rassasié. Les plus remarquables de ces palais sont ceux de Doria, de Brignolé, de Balbi, de Durazzo, de Pallavicini, & le palais ducal, dont l'extérieur a peu d'apparence ; mais les dedans en sont très-ornés. Dans la chambre du Conseil, on voit sept statues de marbre, plus grandes que nature, érigées à la gloire des défenseurs & des bienfaiteurs de la patrie. Tout François voit avec plaisir celle de M. le Duc de Richelieu, au bas de laquelle est cette inscription si honorable pour ce Général : *Ludovico-Francisco - Armando Pleffisio, Duci*

Richelienſi, quòd Imperatoris Max. Civ. Op. Officio difficill. temporibus erga Rempub. perfundus, inter patricias cum Agnatis Poſteriſq. indicem in Comitio collocandum Senatus decrevit, anno CIDI,CCCXLII.

Les églises de Gènes ſont aſſez jolies, ſur-tout celles de Carignan & de San-Cyro. On y compte trente-deux paroiffes, quarante-quatre couvens d'hommes, vingt-quatre de filles, ſans y comprendre ceux qui ſont hors des murs, vingt-une confreries, un très-bel hôpital, & une Académie de peinture, ſculpture & architecture civile & militaire, établie en 1751, ſous la protection du Sénat. Cette ville eſt encore le ſiège d'un Archevêque, & d'un tribunal de l'Inquiſition, qui laiſſe tranquilles les Proteſtans établis en grand nombre ſur les terres de la République. On a même pris la précaution de ſubordonner l'Inquiſiteur, qui eſt un Dominicain, à deux Sénateurs, ſans leſquels il ne peut rien faire. Auſſi ſon pouvoir n'eſt-il ni bien redouté, ni bien redoutable.

Le pays ſoumis à la République de Gènes ne forme, pour ainſi dire, qu'une côte le long de la mer, au ſud du Pié-

mont & du Mont-Ferrat. Cette côte se déploie autour d'un grand golfe qu'on appelloit autrefois *Mare Ligusticum*. Elle a au moins cent lieues de long de l'est à l'ouest ; mais du midi au nord , elle n'a pas plus de huit à dix lieues , & beaucoup moins dans quelques endroits. C'est pour cela qu'on a donné à tout ce territoire , qui n'occupe guère que les rives de la mer , le nom de *Riviere de Gènes* , qu'on divise en *Riviere du Ponant* ou de l'ouest , & en *Riviere du Levant* ou de l'est. Gènes est comprise dans cette dernière , qui s'étend depuis cette ville jusqu'à la principauté de Massa. La partie de cette côte , depuis Lavagna jusqu'à Porto-Venere , n'est qu'une suite de rochers stériles qui s'élèvent à pic du côté de la terre & du côté de la mer. C'est sur ces rochers que passe la grande route , ou plutôt un sentier étroit , suspendu entre deux précipices affreux. On ne peut les considérer sans effroi , quand on songe sur-tout que la vie dépend d'un seul faux pas d'un mulet. Le beau marbre qui porte le nom de *Carara* ou de *Carare* , se tire des environs. Les villes situées sur toute cette côte , sont bien

peu considérables ; elles ne méritent pas même ce nom. Ce ne sont que des bourgs , mais assez bien peuplés. Porto-Venere ou Port de Vénus , au voisinage du cap du même nom , est situé dans un endroit élevé , avec un château encore plus élevé du côté occidental de l'entrée du port , au bord du golfe de la Spezzia : La vue de ce golfe dédommage de l'aspect sauvage des environs : il est entouré de châteaux , de villages , dont le plus considérable est celui de Spezzia , & de collines couvertes d'oliviers. Lerici , en face de Porto-Venere , est un port assez fréquenté. Sarzana est une petite ville épiscopale dans les terres , défendue par un château sur une montagne.

Il faut voyager dans ces cantons ; pour connoître toute l'industrie des Génois : ils n'ont ni bois ni prairies , & presque point de champs. Ils recueillent à peine assez de vin pour leur consommation. Les autres productions se réduisent aux olives , aux citrons , aux figes , aux amandes , & dans quelques endroits aux mûriers. Ils sont obligés de tirer de l'étranger une bonne partie de ce qui leur est nécessaire pour subsister , & les matières premières pour leurs fabriques

& leurs manufactures, sans parler des draps & des toiles qu'ils font venir de France, d'Angleterre, de la Hollande, & de la Suisse. Cependant on en voit plusieurs parmi eux qui sont très-riches : c'est qu'ils savent tirer parti de tout, qu'ils mettent en quelque sorte à contribution les terrains arides, les montagnes, les rochers même, pour peu qu'ils soient susceptibles de culture ; c'est qu'ils suppléent à ce qui leur manque par le commerce, qui est l'ame de l'Etat & une source intarissable de richesses.

Cette observation a également lieu pour la rivière du Ponant, quoiqu'elle soit un peu plus fertile que la rivière du Levant : elle est encore plus étendue, & l'on y trouve quelques villes assez considérables. Novi n'est qu'un bourg dont la situation est désagréable, parce que la vue est bornée par une haute montagne : mais la Noblesse de Gènes y possède des maisons de campagne qui ne sont pas moins magnifiques que leurs maisons de ville. Selon l'usage assez généralement observé dans le pays, la plupart sont peintes en rouge ou en vert, par-dehors. On tient à Novi,

quatre fois par an, des foires célèbres ; qui sont une espece de banque. A peu de distance de là , sur la route de Gênes, est un défilé appelé la Bochetta, où trois hommes peuvent à peine passer de front. On le regarde comme la clé de Gênes. Les Autrichiens s'en emparèrent en 1746 ; & c'est ce qui leur ouvrit un chemin libre vers cette ville. On y a mis une batterie de trois pieces de canon pour le défendre. Savone est une ville épiscopale , & la seconde de l'Etat de Gênes. Grande & bien fortifiée, elle est de plus défendue par une citadelle, bâtie sur un rocher fort élevé. Le Roi de Sardaigne s'en étoit rendu maître en 1747. Le port ne peut plus contenir de gros bâtimens, depuis que les Génois en comblèrent une partie en 1528. Noli, port & évêché, ne conserve plus rien de son ancien lustre, ni de ses anciennes richesses. La ville de Final ou *Finale*, est bien plus considérable : elle est la capitale d'un marquisat fertile & bien peuplé, dont la République dépouilla, en 1314, George Careti, Marquis de Final. Ses descendans le recouvrèrent, mais n'en eurent jamais une possession bien tranquille. La

République le vendit à l'Espagne, qui le conserva comme fief de l'Empire, jusqu'au commencement de ce siècle. Les François s'en emparèrent, & le rendirent à l'Empereur, qui, en 1713, le vendit aux Génois pour la somme de trois cent mille écus, mais à des conditions qui mettent des bornes à leur souveraineté. Par le traité de Vorms, en 1743, la Reine de Hongrie céda tous les droits qu'elle pouvoit avoir sur ce marquisat au Roi de Sardaigne, qui, en vertu de cet accord, en demanda la possession à la République : elle la refusa ; & c'est ce qui donna lieu à la guerre de 1745. Le Roi de Sardaigne conquit tout le marquisat : mais il fut rendu en 1748, par le traité d'Aix-la-Chapelle. Altingua & Vintimille, sont deux petites villes épiscopales. Cette dernière, défendue par un château assez fort, fut prise en 1746 par le Roi de Sardaigne, sur lequel les François & les Génois la reprirent en 1747. Elle a titre de comté & rang de fief de l'Empire.

La ville de San-Remo est plus considérable, au moins par la juridiction qu'elle exerce sur un territoire

qui s'étend le long de la Méditerranée l'espace de dix milles, & qui s'avance dans les terres environ de onze à douze. C'est un fief de l'Empire, où il est arrivé bien des révolutions. Autrefois un Parlement, composé de cent personnes des meilleures Maisons du pays, exerçoit l'autorité suprême. En 1350, les Génois acheterent des Maisons Doria & Mari, les droits qu'elles pouvoient avoir sur ce territoire. Insensiblement ils ont dépouillé les habitans des privilèges qu'ils s'étoient réservés, & ont bâti une citadelle pour commander la ville de San-Remo. Elle est située sur le penchant d'une colline au bord de la mer, & divisée en ville neuve & en ville vieille. Le port ne peut pas contenir de gros vaisseaux ; mais on y voit une assez grande quantité de petits bâtimens qui servent au commerce, dans lequel les habitans montrent une activité singulière. Le pays produit une immense quantité de citrons & d'olives, dont on extrait une bonne partie de l'huile qui passe pour celle de Provence. On aura de la peine à croire que ces productions puissent donner de grands revenus : mais il passe

ici pour constant , que le propriétaire d'un modique terrain gagne dans une bonne année de quoi vivre pendant dix ans de disette.

A l'extrémité de la côte de Gênes , vers le couchant , est la Principauté de Monaco , qui n'a pas plus de quatre à cinq milles de tour. Elle relevoit de l'Empire , & devint , en 920 , la récompense de Grimaldi I , un des Généraux d'Othon I , qui la lui donna à titre de souveraineté. Un de ses successeurs , Grimaldi IV , étoit Amiral de la flotte des Croisés , qui se rendirent maîtres , en 1218 , du port de Damiette. Les Princes de Monaco furent , pendant deux cents ans , sous la protection de l'Espagne : mais Honoré II , soit pour venger la mort de son pere , nommé Hercule , soit qu'il espérait retirer plus d'avantages en se mettant sous la protection de la France , signa , en 1641 , un traité fait avec Louis XIII , & reçut garnison Françoisise dans la ville de Monaco. Cette démarche lui causa la perte de plusieurs terres considérables qu'il avoit en Espagne ; & pour l'en dédommager , le Roi de France lui donna le duché de Valentinois & la baronnie de

Buis en Dauphiné , le marquisat de Baux & la seigneurie de Saint-Remi en Provence, la baronnie de Calvinet en Auvergne , & le comté de Cardalez dans le Lyonnais : de plus, on le créa Duc & Pair. Depuis cette époque, Monaco ne s'est jamais démentie de son attachement à la France, qui y tient garnison. La branche principale de Grimaldi s'étant éteinte, en 1731, en la personne d'Antoine Grimaldi, sa fille aînée, qui, dès 1715, avoit été déclarée héritière de la Principauté de Monaco, fit passer cette belle succession dans la Maison de Matignon, par son mariage avec François Léonor, Comte de Thorigny, fils du Marquis de Matignon, Maréchal de France. On estime que les revenus de cette Principauté ne vont pas au delà de deux cent mille livres. Le Prince est Souverain, indépendant dans ses Etats; & il a le droit d'y faire battre monnaie. On recueille dans le pays beaucoup d'olives, de citrons & d'oranges, dont on fait un commerce assez lucratif. La ville de Monaco, capitale, est située sur un rocher qui s'avance dans la mer. Elle a peu d'étendue; & l'on n'y compte pas plus

de huit à neuf cents habitans, sans y comprendre la garnison, composée de deux bataillons. Le palais du Prince est sur la pointe du rocher : il est vaste & a de l'apparence. Le port qui occupe le fond d'un petit golfe, est sûr, mais pas assez profond pour recevoir de gros vaisseaux. Les bâtimens qui abordent sont obligés de payer péage : il n'y a que les Anglois & les François qui en soient exempts. Manton & Roquebrune sont deux autres petites villes de cette Principauté. Cependant la première, située dans une plaine agréable, couverte de citronniers, est plus grande & plus peuplée que Monaco. On y fait assez de commerce, & l'on en tire des essences très-estimées.

Me voici, Madame, au terme de mon voyage. Je vais m'embarquer pour Marseille, où je compte arriver incessamment. Vous pouvez juger de mon empressement à revoir cette ville que j'ai quittée il y a plus de vingt-cinq ans, pour satisfaire ma curiosité. Je reviendrai goûter auprès de vous un repos qui m'est bien nécessaire après tant de courses & de fatigues dans toutes les parties du Monde. Il ne me reste plus

qu'à parcourir la France : ce voyage
sera pour moi le plus agréable de tous.
On prend bien plus d'intérêt à connoître
son propre pays , que ceux avec lesquels
on n'a que des rapports éloignés.

Je suis, &c.

A Monaco, ce 20 Février 1759.

Fin du Tome XXVIII.

TABLE

T A B L E

D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

L E T T R E C C C L X I I I .

L A S I C I L E .

F ORME & situation de la Sicile ,	page 6
Division de la Sicile en trois parties ,	7
Noms de la Sicile ,	8
Premiers habitans ,	9
Etablissement des Phéniciens ,	15
Conquête de la Sicile par les Carthaginois ,	
& ensuite par les Romains ,	16
Les Sarasins s'en rendent les maîtres ,	19
Roger , frere de Robert Guiscard , Comte de Sicile ,	20
Tribunal de la Monarchie ,	<i>ibid.</i>
Parlement de Sicile ?	22
Roger II , premier Roi de Sicile ,	24
Constance transporte ce Royaume dans la Maison de Souabe .	25
Charles d'Anjou s'en rend le maître ,	<i>ibid.</i>
Vêpres Siciliennes ,	27
Pierre III d'Aragon regne en Sicile ,	28
Administration des Vice-Rois Espagnols ,	29
Tome XXVIII. X	

Révolte des Siciliens ,	31
Révolte de Messine ,	32
Cession de la Sicile au Duc de Savoie , en- suite à l'Empereur .	34
Expédition des Espagnols en 1718 ,	35
Don Carlos , Roi de Sicile ,	36

L E T T R E C C C L X I V .

S U I T E D E L A S I C I L E .

SITUATION de Messine ,	38
Environs de cette ville ,	41
Commerce , population , édifices , 42 & <i>suiv.</i>	
Bandits de la Sicile ,	48
Hospitalité des Siciliens ,	50
Ville de Taormina ,	51
Théâtre ancien ,	52
Route de Taormina à Catane ,	55
Lave du mont Etna ,	56
Châtaignier de cent chevaux ,	57
Description de Catane ,	59
Eruptions du mont Etna , fatales à cette ville ,	<i>ibid.</i>
Convent des Bénédictins ,	62
Académie appelée <i>Etna</i> ,	64
Théâtre souterrain ,	65
Éloge du Prince de Biscari ,	68
Voyage au mont Etna ,	71
Village de Nicolosi ,	72
Montagnes formées par l'Etna ,	73
Région du Bois ,	74
Région de la neige & de la glace ,	75

DES MATIERES. 483

Tour du Philosophe,	76
Description du sommet de l'Etna,	78
Effets produits par les éruptions.	81
Matières vomies par le mont Etna,	86
Diverses températures qu'on éprouve sur cette montagne,	89
Animaux, production, neige du mont Etna,	90 & suiv.
Mœurs des habitans,	92
Villes anciennes qui étoient dans les environs de l'Etna,	94
Ville de Centorbi,	95
Route de Catane à Syracuse,	97
Description de Syracuse,	99
Latomies, oreille de Denys, théâtre,	108 & suiv.
Sucreries d'Avola,	111
Ville d'Alicata,	113

L E T T R E C C C L X V.

L'ISLE DE MALTE.

T R A V E R S É E de la Sicile à Malte,	115
Château Saint-Elme,	116
Histoire de l'Ordre de Malte, connu d'abord sous le nom de Saint-Jean de Jérusalem,	117
Les Chevaliers font la conquête de l'isle de Rhodes,	120
Siège célèbre de Rhodes, soutenu par le Grand-Maitre d'Aubusson, contre les Turcs,	<i>ibid.</i>

Soliman II s'empare de cette île ,	121
Charles-Quint donne l'île de Malthe aux Chevaliers de Saint-Jean ,	122
Constitutions de l'Ordre de Malte ,	123
Description de la Cité Valette ,	132
Palais du Grand-Maire , hôpital ,	133
Forces de terre & de mer ,	135
Duels permis à Malte ,	136
Ville de Mdine ,	139
Les animaux vénimeux ne se trouvent pas à Malte , depuis qu'ils ont été maudits par Saint Paul ,	141
Terre miraculeuse de la grotte où ce Saint fut enfermé ,	142
Villages de l'île , mœurs des habitans ,	143
	<i>& suiv.</i>
Île du Goze qu'on croit être l'île de Calypso ,	149

I. E T T R E C C C L X V I .

S U I T E D E L A S I C I L E .

D E S C R I P T I O N d'Agrigente ou Girgenti ,	151
Luxe des anciens habitans ,	153
Libéralités de Célia ,	155
Temple de la Concorde ,	157
Temple de Junon-Lucine ; beau tableau de Zeuxis qui s'y trouvoit ,	158
Temple de Jupiter Olympien ,	159
Tableau de Phalaris , & autres monumens précieux ,	162

DES MATIERES. 485

Urne funéraire qu'on voit dans la cathédrale,	163
Beauté des femmes d'Agrigente,	166
Salines & fontaines singulières,	167
Ville de Siacca, anciennement <i>Therma Selinuntia</i> ,	<i>ibid.</i>
Temple de Sélinunte,	168
Ville de Mazara, confrérie établie dans cette ville,	170
Cap Boco, autrefois Lilybée,	171
Ville de Drepanum, ou Trépani,	172
Confrérie d'assassins dans cette ville,	173
Mont Eryx, temple de Vénus-Erycine,	174
Ville de Mont-Réal,	176
Palerme, capitale de la Sicile,	179
Port, rues principales, places, fontaines, églises,	180 & <i>suiv.</i>
Fête de Sainte Rosalie,	188
Promenades, spectacles,	193
Maison de campagne du Prince de Palagonia,	197
Mœurs de la Noblesse Sicilienne,	201
Talens des Siciliens pour la poésie,	203
Habillement,	205
Vices & vertus,	207
Trait d'amour & de générosité,	210
Ecclésiastiques & Religieux,	212
Tribunaux & Loix de la Sicile,	215 & <i>suiv.</i>
Forces de terre & de mer, productions, mines, commerce, population,	218 & <i>suiv.</i>
Côte septentrionale de l'isle,	224
Intérieur de la Sicile,	<i>ibid.</i>

TABLE

LETTRE CCCLXVIII.

LA TOSCAN E.

ARRIVÉE à Civita-Vecchia ; Viterbe ,	227
Aventure d'un Prélat Allemand à Monte- Fiascone ,	228
Tombeau de la Reine Amalasonte , dans une isle du lac Bolsena ,	230
Volcans éteints sur la route de Rome à Sienne ,	231
Description de Sienne ,	232
Place , cathédrale , mosaïque célèbre ,	235
	<i>& suiv.</i>
Maison de Sainte Catherine de Sienne ,	240
Académies ,	243
Poètes improvisateurs ,	244
Les Préfides , l'isle d'Elbe , Porto-F.rraio ,	249
	<i>& suiv.</i>
Description de Florence ,	252
Histoire de cette ville ,	257
Cosme I. , pere de la Patrie ,	259
Princes de la Maison de Médicis ,	261
Extinction de cette Maison ,	265
Cession de la Toscane au Duc de Lorraine ,	266

LETTRE CCCLXIX.

SUITE DE LA TOSCAN E.

GALERIE de Florence ,	269
Dimensions de cette galerie ,	271

DES MATIERES 487

Vestibule ,	272
Peintures des plafonds ,	273
Chambres qui tiennent à la Galerie ,	275
Chambre des Peintres ,	<i>ibid.</i>
Chambre des Portraits ,	276
Chambre des Idoles ,	277
Chambre des Arts ,	278
Chambre des Flamands ,	<i>ibid.</i>
Chambre des Mathématiques ,	279
Chambre de la Tribune ,	<i>ibid.</i>
Chambre de l'Hermaphrodite ,	285
Chambre des Médailles ,	<i>ibid.</i>
Chambre de l'Arsenal ,	286
Chambre du Tabernacle ,	<i>ibid.</i>
Chambre de la Salle d'Armes ,	287
Académie de Peinture , Sculpture & Architecture ; Bibliothèque Magliabechi ,	<i>ibid.</i>
Architecture de Florence ,	288
Palais Pitti ,	289
Jardin Boboli ,	291
Le Palais vieux ,	<i>ibid.</i>
Pandectes Florentines , la Loge ,	293
Palais Ricardi , & autres Palais ; pyramides ,	294 & suiv.
<i>Sante Maria del Fiore</i> , cathédrale de Florence ,	297
Fameuse méridienne tracée dans cette église ,	298
<i>Campanile</i> , ou clocher ,	299
Baptistère ,	301
Eglise de Saint Marc ,	<i>ibid.</i>
Pic de la Mirandole ,	302
Eglise de Sainte-Croix , Michel-Ange ,	302
Inquisition de la Toscane ,	303
Eglise de la Nunziata ,	

488 T A B L E

Eglise de Saint Laurent,	305
Chapelle des Princes,	306
Chapelle des Médicis,	307
Bibliothèque de Saint-Laurent,	309
Environs de Florence, Palais du Grand-Duc,	311
Poggio Impériale,	312
Pratolino,	313
Ruines de Fiesoli,	314
Arc de triomphe,	317

L E T T R E C C C I . X X .

S U I T E D E L A T O S C A N E .

CARNAVAL de Florence,	319
Femmes, figisbéature, langue,	320 & suiv.
Caractère des Florentins, habillement,	323 & suiv.
Assemblées, spectacles,	326
Courte de chevaux,	328
Gouvernement, Tribunaux,	329 & suiv.
Religion,	333
Revenus du Grand-Duc, forces militaires,	335
Manufactures,	337
Agriculture, productions,	338 & suiv.
Population,	342
Sciences & Arts, inventeurs,	343
Académie Platonique,	345
Académie <i>del Cimento</i> , ou de l'Expérience,	346
Viviani, Magalotti, Borelli,	347
Académie des Apatilles,	348

DES MATIERES. 489

<i>Académie della Crusca,</i>	349
<i>Etat actuel des Sciences,</i>	352
<i>Corilla, célèbre Improvisatrice,</i>	354
<i>Etat ancien & moderne des Arts, ib. & suiv.</i>	

L E T T R E C C C L X X I .

S U I T E D E L A T O S C A N E .

V ILLE d'Arezzo,	359
Gen d'Arezzo, inventeur des notes de musique; l'Arétin; le Maréchal d'Ancre,	362 & 363
Ville de Cortone,	364
Abbaye de Vallombreuse,	366
Ordre des Camaldules,	367
Ville de Prato,	<i>ibid.</i>
Ville de Pistoia,	368
Feu perpétuel de Pietra Mala,	369
Ville & territoire de Lucques,	372
Gouvernement de Lucques,	373
Crucifix appelé <i>Volto Santo</i> ,	376
Ville de Pise,	378
Histoire des Pisans,	379
Cathédrale, Baptistère; Cimetière appelé <i>Campo Santo</i> ; Tour penchée, 382 & suiv.	
Ordre de Saint Etienne,	386
Université,	388
Bains de Pise,	391
Livourne,	392
Manufacture de corail; Port; Commerce,	394 & suiv.
Ville de Volterra; Mines de sel,	396 & suiv.

LETTRE CCCLXXII.

SARDAIGNE ET CORSE.

DESCRIPTION de la Sardaigne,	399
Productions de cette île,	401
Révolutions de la Sardaigne,	403
Cession de la Sardaigne à Victor-Amédée,	
Duc de Savoie,	406
État de cette île avant le règne de ce Prince,	407
Punition exemplaire d'une dame qui avoit fait périr son mari,	408
Forme de Gouvernement donné à la Sardaigne,	411
Mœurs actuelles des habitans; Savans; Habillement,	412 & suiv.
Division de la Sardaigne,	415
Villes de Cagliari, d'Alghieri, de Sassari,	416 & suiv.
Îles qui avoisinent la Sardaigne,	421
Passage en Corse,	ibid.
Situation & division de la Corse,	423
Exil de Sénèque en cette île,	425
Ports; Etangs salés; Rivières; Poissons;	
Corail; Miel; Arbres,	426 & suiv.
Amianthe,	430
Quadrupèdes,	431
Populations; Chemins,	432
Evêchés; Ecclésiastiques; Moines,	433 & suiv.
Mœurs des Corfes,	435
Révolutions de la Corse,	436

DES MATIERES. 491

Trait de perfidie & de cruauté d'un Gouverneur Gênois ,	438
Tyrannie des Gênois ,	439
Révolte des Corfès ,	440
Le Roi Théodore ,	441
Administration du Marquis de Cursai ,	442
Pascal Paoli , proclamé Général des Corfès ,	443
Cession de la Corse à la France par les Gênois ,	445
Conquête de l'île par les François ,	<i>ibid.</i>
Code Corse ; Administration de M. le Comte de Marbeuf ,	446
Villes de Bastia , de San-Fiorenzo , de Calvi , d'Ajaccio ,	447 & suiv.

L E T T R E C C C L X X I I I .

G È N È S .

L ES Dames Gênoises se qualifient Reines de la Corse ,	450
Janus , Fondateur de Gènes ,	451
Conquête des Gênois ; Divisions intestines ,	452
André Doria , pere de la Patrie ,	453
Bombardement de Gènes ; Soumission des Gênois obligés d'envoyer le Doge à Versailles ,	454 & suiv
Noblesse Gênoise , ancienne & moderne ,	457
Commerce exercé par les Nobles ,	458
Forme du Gouvernement ,	459
Loterie de Gènes ,	461

492 TABLE DES MATIERES.

Banque de Saint George ,	463
Forces de terre & de mer ,	464
Caractere des Génois ,	466
Situation de Gènes ,	468
Rues ; Palais ; Eglises ,	469 & suiv.
Rivieres de Gènes ,	471
Riviere du Levant ,	ibid. & suiv.
Riviere du Ponant ,	473
Novi ; Savone ; Noli ; Final ; Albingua ;	
Vintimille ; San-Remo ,	474 & suiv.
Principauté de Monaco ,	477

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux , les XXVII^e & XXVIII^e Volumes du Voyageur François , pour servir de suite à l'Ouvrage de M. l'Abbé de la Porte. L'Auteur y a su continuer le même intérêt dans les détails & dans les tableaux ; ce qui doit en faire désirer l'impression. A Paris , ce 7 Décembre 1781.

B R A C.



This book is under no circumstances to be taken from the Building

[illegible]

rec e a 1977

